

The University of Chicago  
Libraries



GIFT OF

*J. A. Jenkins*





# HISTOIRE

DE

## L'ABBAYE DE SAINT-PIERRE-LE-VIF

DE SENS

PAR

L'Abbé H. BOUVIER

MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES.



AUXERRE

IMPRIMERIE DE CH. MILON, RUE DE PARIS, 31

. 1891



HISTOIRE  
DE  
L'ABBAYE DE SAINT-PIERRE-LE-VIF

## DES ÉCRIVAINS ARTISTES ET MEMBRES DES SOCIÉTÉS

suivit, l'affluence devint extraordinaire. Jamais Nancy n'avait vu pareille invasion. L'Alsace, la Meuse, les Vosges, puis l'Angleterre, l'Allemagne, l'Amérique envoyaient des milliers de spectateurs.

Le succès fut prodigieux. Jamais le distingué initiateur n'eût osé prédire cet enthousiasme des foules. On ferait un énorme volume avec les articles que la presse mondiale a consacrés à la *Passion de Nancy* et à M. le chanoine Petit.

« Ce fut un triomphe éclatant — écrivait le *Gaulois* — et la rumeur de la victoire franchit les bornes de la Cité lorraine pour se répandre par toute la France, et déjà même, plus loin encore. Aussi cette tentative si hardie et si neuve s'était, comme par miracle, implantée dans notre pays par la coopération d'une collectivité dévouée, après un travail d'où sortit, par un mouvement de volonté vraiment admirable une troupe dramatique et lyrique toute armée, toute équipée, un orchestre excellent, des foules agissantes et participant à l'action rendant les formules les plus modernes, et l'on vit aussi les décors de la nature, avec ciel, arbres et soleil authentiques, se mêler aux décors brossés par le peintre. »

Les représentations de 1904 reprirent de mai à octobre 1905 et furent tout aussi suivies. Elles reprendront ensuite tous les 10 ans (1915-1925).

En 1906, M. l'abbé Petit, pour tenir en haleine sa vaillante troupe, utiliser les splendides constructions élevées à grands frais, se créer enfin les ressources pour l'achèvement de son église, décida Théodore Botrel à faire chez lui une tentative de décentralisation artistique qui fut couronnée de succès.

A une époque pénible pour le Clergé de France, il semble qu'il y ait un réveil des énergies. Nous en avons donné plus d'un exemple. M. le chanoine Petit n'avait pas attendu l'époque critique pour montrer ce que peut un homme intelligent qui met ses forces au service de ses idées et de ses croyances.

G. FROIDURE D'AUBIGNÉ.

SCHELBLÉ (JOSEPH), né à Waldshut (Grand Duché de Bade), le 12 octobre 1883.

Adresse : 9, rue de Seine, Paris, vi<sup>e</sup> Arr.

M. Joseph Schelblé est né à Waldshut-sur-le-Rhin, à 150 mètres de la Suisse, non loin de l'ancienne frontière française. Après d'excellentes études, il entra à l'Ecole Supérieure de Commerce, étudia l'anglais et le français, et fit un stage dans les principales maisons d'éditions de Bade et de Bavière. Venu à Paris, il fut quelque temps à la librairie G. Ficker. Il est aujourd'hui Directeur-Gérant de la Succursale parisienne de la grande maison d'éditions Bruno Hessling, de Berlin. Ses éditions sont nombreuses et intéressent surtout les collectionneurs, les architectes, les artistes, etc. M. J. Schelblé s'occupe d'art et de littérature. C'est un des collaborateurs de la *Tradition*, des *Grands Dictionnaires*, et de plusieurs journaux.

H. C.

BOUVIER (AB) sur-Oreuse (Yon plusieurs concou savantes ; histor

Domicile actue

Issu d'une fan Bouvier fit ses é tion de son cur ture. Il entra a dix-huit ans et d'excellentes étu tère paroissial.

Après deux an curé près d'Aux répondre au goût études historique non seulement à sciences qui s'y Critique des tex efforts vers un surtout à l'histor recherches dans Bibliothèques de

Sa première p bourg natal, don le *Bulletin de l* et naturelles de grand in-8<sup>e</sup>). Ad ces sortes de m sivement les sou puis l'histoire c les fiefs ecclésiast les coutumes, c Les éloges accom rent le jeune au

Son attention cienne abbaye l'emplacement M. Javal, député par saint Bernar annales dans l' pages petit in-8 l'une reproduit groupe du xvi<sup>e</sup> troyens Gentil entre autres cho agricole en Fra son égal qu'à no

Une autre abb spécialement à Vif, de Sens, ten le tombeau de s l'Evangile dans d'être aussi le to xi<sup>e</sup> siècle ; ses suite une certa fameux Loménit truction, faisai dans l'imagina faire renaître l Histoire qu'il p de la Société de (214 pages gran

BOUVIER (ABBÉ HENRI), A. , né à Thorigny-sur-Oreuse (Yonne), le 17 mai 1860 ; Lauréat de plusieurs concours, membre de diverses sociétés savantes ; historien français.

Domicile actuel : Thorigny-sur-Oreuse (Yonne).

Issu d'une famille honorable d'artisans, l'abbé Bouvier fit ses études secondaires sous la direction de son curé, ancien professeur de littérature. Il entra au Grand Séminaire de Sens à dix-huit ans et il en sortit à vingt-trois, après d'excellentes études, pour se consacrer au ministère paroissial.

Après deux années de vicariat, il fut nommé curé près d'Auxerre, et il commença dès lors à répondre au goût profond qui le portait vers les études historiques. Il consacra tous ses loisirs non seulement à l'Histoire en général, mais aux sciences qui s'y rattachent : l'Archéologie, la Critique des textes, etc. ; puis, concentrant ses efforts vers un but déterminé et s'appliquant surtout à l'histoire locale, il se mit à faire des recherches dans les Archives et les grandes Bibliothèques de la région ainsi qu'à Paris.

Sa première publication fut un hommage au bourg natal, dont il fit paraître l'Histoire dans le *Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, année 1886 (122 pages grand in-8°). Adoptant le cadre classique pour ces sortes de monographies, il exposait successivement les souvenirs antérieurs au XII<sup>e</sup> siècle, puis l'histoire civile, comprenant les seigneurs, les fiefs ecclésiastiques et laïques, la population, les coutumes, enfin l'histoire de la paroisse. Les éloges accordés à ce premier essai engagèrent le jeune auteur à continuer dans cette voie.

Son attention fut attirée alors sur une ancienne abbaye cistercienne de la région, dont l'emplacement et les ruines appartenaient à M. Javal, député, et qui avait été jadis fondée par saint Bernard. Il en retraça les curieuses annales dans l'*Annuaire* de l'Yonne, 1887 (120 pages petit in-8°), avec plusieurs planches, dont l'une reproduit un *Tombeau*, avec magnifique groupe du XVI<sup>e</sup> siècle, œuvre des sculpteurs Troyens Gentil et Dominique. Il y était exposé, entre autres choses, le puissant essor du travail agricole en France au XIII<sup>e</sup> siècle, qui n'a eu son égal qu'à notre époque.

Une autre abbaye bénédictine, consacrée plus spécialement à l'étude, celle de Saint-Pierre-le-Vif, de Sens, tenta ensuite sa plume. Etablie sur le tombeau de saint Savinien, premier apôtre de l'Evangile dans le Sénonais, elle eut l'honneur d'être aussi le tombeau des archevêques jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle ; ses chroniqueurs lui donnèrent ensuite une certaine renommée, et le nom du fameux Loménie de Brienne, attaché à sa destruction, faisait vivre son souvenir tragique dans l'imagination populaire. Il s'attacha à faire renaître les principales péripéties de son Histoire qu'il publia également dans le *Bulletin de la Société des Sciences de l'Yonne*, en 1891 ; (214 pages grand in-8, avec plusieurs planches).

Ainsi le cercle de ses recherches allait toujours en se développant. En 1895, la Commission préfectorale du prix Crochot, à Auxerre, mettait au concours ce sujet : « *Faire connaître l'Histoire de l'Assistance publique dans le département de l'Yonne. et notamment d'un ou de plusieurs établissements de bienfaisance jusqu'en 1789, exclusivement.* »

L'œuvre était intéressante à bien des titres ; il s'y consacra, et, l'année suivante, après les formalités remplies pour ces sortes de concours, le prix de quatorze cents francs était attribué à son travail qui portait en épigraphe l'instruction de Louis IX à son fils Philippe le Hardi : « ..... Aies le cuer doulx et piteux aux povres et les conforte et aide en ce que tu pourras. » Cette étude, qui comprenait 242 pages, parut en 1902, dans la même Revue.

Entre temps, il publiait, outre divers articles de journaux sur des sujets d'archéologie et d'histoire, plusieurs *Notices* historiques de moindre importance : *Histoire de Monéteau* (Yonne) dans l'Annuaire 1897, et la découverte



à *Villechat*, sur la route de Sens à Nogent-sur-Seine, d'une ancienne forteresse de refuge, avec double enceinte et une curieuse entrée souterraine, bâtie pendant la guerre de Cent ans.

Si ces diverses études exigeaient de lui un labeur persévérant et inlassable que peuvent seuls apprécier ceux qui se livrent aux recherches historiques, il en était largement récompensé non seulement par les éloges et les encouragements, mais surtout par la jouissance

lait tou-  
mission  
re, met-  
onnaître  
le départ-  
u de plu-  
jusqu'en

s titres ;  
près les  
concours,  
tribué à  
l'instruc-  
Hardi :  
k povres  
ourras. »  
parut en

articles  
logie et  
ques de  
Monéteau  
couverte

singulière de voir ressusciter pour ainsi dire sous sa plume les générations oubliées.

De l'Archéologie, ses investigations l'avaient poussé jusqu'à la Préhistoire et à la Géologie. Sur les indications et les conseils d'un savant auxerrois, M. Cotteau, alors président de la Société géologique de France, il fabriqua un *Plan en relief du département de l'Yonne*. d'après la carte d'Etat-Major, au 80,000<sup>e</sup>, et il le compléta en y ajoutant les teintes géologiques et l'indication des villes et des villages. A l'exposition nationale d'Auxerre, de 1893, où cette maquette fut présentée, le Jury lui attribua un *Prix d'honneur*. Peu après l'auteur en faisait don au Musée de cette ville.

Pour ces différents travaux, il reçut au mois de janvier 1897 le ruban d'officier d'Académie.

L'abbé Bouvier commença dès cette époque à réunir les matériaux d'une étude considérable sur l'ancien archidiocèse de Sens. Cette ville, réduite aujourd'hui au rang de sous-préfecture, était à l'époque gallo-romaine la capitale de la Quatrième Lyonnaise. Plus tard elle jouit pendant plusieurs siècles de la Primatie religieuse sur la Gaule et disputa ce titre à la ville de Reims puis à celle de Lyon ; enfin elle resta jusqu'au xvii<sup>e</sup> siècle la métropole de sept diocèses qui formaient alors le cœur de la France : Paris, Orléans, Chartres, Auxerre, Nevers, Troyes et Meaux. Ces simples renseignements disent à la fois l'importance du sujet et les difficultés de divers ordres qui étaient à surmonter. Plusieurs fois sur le métier il remit l'ouvrage. Un séjour assez prolongé qu'il fit chez les savants Bénédictins de Farnborough, en Angleterre, lui fut des plus profitables. Le premier volume de son ouvrage : *Histoire de l'Eglise et de l'ancien Archidiocèse de Sens* (des Origines à 1122), a pu paraître en 1907, chez Picard (Paris, rue Bonaparte).

Dans la *Revue Benedictine* de Maredsous (octobre 1907, p. 623-624) nous lisons les lignes suivantes : « L'ouvrage de M. l'abbé Bouvier constitue un essai loyal et sérieux d'une histoire scientifique de l'église de Sens. L'antiquité et l'importance de cette église, le nombre des abbayes qui fleurirent sur son sol, laissent entrevoir la richesse de ses annales en même temps que les problèmes historiques qu'elles soulèvent... Pour déblayer le champ de l'histoire, il faut abattre les broussailles. C'est le travail qu'à entrepris M. Bouvier. Laissant de côté tout parti pris, l'auteur s'est efforcé avec un soin visible à rechercher tous les documents qui étaient de nature à l'éclairer et à le guider, à examiner leur historicité ; sans jamais se départir de la sérénité du juge et de l'historien, il expose avec calme l'état de la question et ne se prononce qu'avec une certaine réserve... Le premier mérite de ce travail est donc une bonne documentation... On attend avec intérêt les deux volumes suivants qui continueront l'Histoire de l'Eglise de Sens jusqu'en 1789.

HENRY CARNOY.

---

*Bulletin de la Société des Sciences de l'Yonne,*  
1<sup>er</sup> SEMESTRE 1891.

---

# HISTOIRE

DE

## L'ABBAYE DE SAINT-PIERRE-LE-VIF

DE SENS

PAR

**L'Abbé H. BOUVIER**

MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES.



AUXERRE

IMPRIMERIE DE CH. MILON, RUE DE PARIS, 31

1891

Y720 311  
70 0700  
V7A7B1 00A0110

BX2615  
S55B7

## DÉDICACE

A SON ÉMINENCE LE CARDINAL BERNADOU, ARCHEVÊQUE DE SENS

ÉMINENCE,

Tout ce qui touche à la gloire et au renom de l'église de Sens excite votre intérêt, et c'est à ce titre que j'ai l'honneur de vous dédier cette « *Histoire du monastère de Saint-Pierre-le-Vif, de Sens* ».

Cette antique Abbaye tient, en effet, une large place dans nos annales diocésaines. Elle s'est constituée, dès le <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, la gardienne fidèle du tombeau et des reliques de saint Savinien et de ses compagnons ; elle s'est attribuée, comme mission spéciale, de défendre avec un soin jaloux et de conserver la mémoire du premier Archevêque de Sens, unie, dans un même souvenir, à celle du premier des Papes.

N'est-ce pas cette terre de Saint-Pierre-le-Vif qui a été arrosée du sang des premiers martyrs sénonais ; elle qui a reçu, jusqu'au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, les restes précieux de vos illustres et saints prédécesseurs ; elle qui renferme les sépultures d'une multitude de vénérables personnages ? C'est vraiment une terre sainte : « *Locus in quo stas, terra sancta est.* »

Il m'a été particulièrement agréable, au milieu de mes recherches, de découvrir, par des documents demeurés dans

Oubli depuis plusieurs siècles, que la *Grande Passion* de saint Savinien formait la leçon de l'office de ce saint, dans l'antique bréviaire de l'église de Sens, et de revendiquer pour cet écrit précieux une autorité que des attaques violentes ont cherché récemment à anéantir.

Mais plus d'un rapport existe entre les actes glorieux de votre Pontificat et les souvenirs que nous rappelle Saint-Pierre-le-Vif. Au xvii<sup>e</sup> siècle, monseigneur Henri de Gondrin, s'inspirant des prescriptions du Concile de Trente et des intérêts supérieurs de l'Église, fondait le grand Séminaire de Sens et consacrait à cette œuvre importante la mense abbatiale de Saint-Pierre-le-Vif. On a vu, de nos jours, ce même Séminaire renouvelé presque en son entier, grâce à votre zèle pastoral, et devenir l'un des plus beaux de France.

C'est donc à vous, Éminence, qu'il convient que je dédie ce livre. Si votre bienveillante approbation me laisse croire qu'il ne sera pas inutile à la cause de la Religion ; si mon modeste travail paraît sous de si heureux auspices, ce sera la meilleure recommandation pour cette étude, que je place sous la protection des saints apôtres Pierre et Paul, de saint Savinien et de sainte Théodechilde, patrons de l'ancienne église de Saint-Pierre-le-Vif.

Daignez agréer, etc.

HENRI BOUVIER,

*Curé d'Asnières.*

Asnières, le 26 octobre, en l'octave de la fête de saint Savinien.

---

MON CHER CURÉ,

Je vous félicite du consciencieux travail que vous venez de publier sur l'Abbaye de Saint-Pierre-le-Vif, et j'en accepte bien volontiers la Dédicace.

Successeur de saint Savinien, je ne puis être indifférent à tout ce qui rappelle le souvenir et le culte du premier Apôtre de la Foi chrétienne dans ce pays. Ce fut toujours un de mes rêves les plus chers de réparer les ruines sous lesquelles le temps et les révolutions ont en partie enseveli l'antique abbaye qui eut un passé si glorieux. Cette terre, sainte entre toutes, n'a pas reçu seulement le sang de notre illustre martyr, elle garde encore, d'après des traditions dignes de foi, les corps de quelques-uns de nos saints prédécesseurs, qui ont voulu reposer auprès du tombeau de saint Savinien et de saint Potentien. Votre étude, si claire et si complète, nous aidera peut-être, un jour, à retrouver ces restes précieux.

Je vous bénis, mon cher Curé, et je vous renouvelle l'assurance de mon affectueux dévouement.

† V.-F. CARDINAL BERNADOU,

*Archevêque de Sens.*

---



---

HISTOIRE  
DE  
**L'ABBAYE DE SAINT-PIERRE-LE-VIF**  
DE SENS

---

PRÉFACE

Lorsque le géologue, au milieu de ses recherches, rencontre quelques ossements fossiles de l'un de ces gigantesques mammifères qui peuplaient notre globe aux époques primitives de sa formation, une immense curiosité l'envahit et il ne trouve point de repos qu'il ne soit parvenu, du moins en imagination, à reconstituer le squelette entier du colosse antédiluvien.

C'est un sentiment semblable que j'éprouvai quand, pour la première fois, il me tomba sous les yeux quelques belles pages écrites sur le monastère de Saint-Pierre-le-Vif, de Sens, et je fus saisi du désir de rétablir en son entier l'existence si longue et si tourmentée de cette abbaye. Sans me faire illusion, il est vrai, je sentais qu'un autre, avec des vues plus étendues, une connaissance plus approfondie de l'histoire locale, une littérature et un art plus solides, une expérience plus consommée, serait mieux que moi à la hauteur d'un tel sujet et ferait ressortir la vie de ce monastère avec tout le relief et la vigueur qu'elle comporte : il me sembla cependant que nul n'y mettrait plus de conscience et de bonne volonté, et, sans m'arrêter devant les difficultés, soutenu par de bienveillants encouragements, me souvenant du proverbe : « Aide-toi et le Ciel t'aidera », je me mis résolument à l'œuvre.

J'avais réuni les principales données de cette *Histoire*, lorsqu'il me vint la pensée de visiter l'endroit où s'était élevée cette abbaye, vieille de près de quatorze siècles, et je pénétrai dans le couvent du Bon-Pasteur qui a succédé à celui de Saint-Pierre-le-Vif. Mais le temps et les révolutions avaient accompli leur œuvre, et

j'éprouvai un douloureux étonnement en ne rencontrant, au milieu des bâtiments modernes, que de rares débris des âges disparus.

Pourtant, que d'évènements importants et parfois tragiques s'étaient accomplis sur ce coin de terre ! C'était là que saint Savinien, quittant la ville de Rome, était venu se fixer chez le noble Victorin, pour prêcher la religion du Christ aux Gaulois sénonais ; là qu'il avait consacré deux temples au vrai Dieu, subi le martyre avec ses compagnons et reposé pendant plusieurs siècles dans la paix du tombeau.

Plus tard, Théodechilde, attirée par la vénération qui entoure ces restes vénérés, fonde en cet endroit un monastère ; à cette époque où tout se disloque dans le vieux monde : religion, pouvoirs publics, lois, mœurs, et où se lève l'aurore d'une ère nouvelle dans les Gaules, l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif acquiert rapidement une influence salutaire. A maintes reprises, les révolutions et les guerres viennent ébranler le calme habituel de ses cénobites. Sa position, en dehors et non loin des murs de la ville de Sens, qui se trouve elle-même, dans la vallée de l'Yonne, sur le chemin des grandes invasions, l'expose au contre-coup fatal de tous les sièges de la cité et la livre, sans défense, aux dévastations des barbares ; mais après que l'orage a passé, elle reprend bientôt sa mission de charité et de sanctification.

Dans la lutte gigantesque entreprise par la civilisation chrétienne contre la barbarie, elle joue à différentes reprises un rôle important. Son histoire nous montre les vertus les plus belles succédant aux plus grands vices, et forme comme un résumé frappant de ce moyen âge où l'énergie du bien parvient tôt ou tard à l'emporter sur la force du mal, et où la religion chrétienne, pénétrant profondément dans les esprits et dans les mœurs, forme la grande et chevaleresque nation française.

Du <sup>vi</sup> siècle au <sup>xiii</sup> siècle, l'abbaye marche dans sa période ascendante ; malgré les fâcheux effets des guerres et des invasions, son influence et sa puissance grandissent. Les archevêques de Sens y séjournent avant leur intronisation solennelle et viennent, après leur mort, y dormir du dernier sommeil ; la plupart d'entre eux se font un titre de gloire de s'y être formés à la science et aux vertus monastiques. Plusieurs de ses abbés, hauts et puissants personnages, hommes supérieurs par l'intelligence et par la vertu, portent au loin sa renommée. L'intrusion et la simonie viennent, au <sup>x</sup> siècle, la souiller de leurs profanations, mais une période de rénovation vient ensuite porter l'abbaye à son plus haut degré de prospérité. Le culte de saint Savinien décide de l'avenir de la dy-

nastie capétienne et attire sur elle la protection toute spéciale du roi Robert et de ses successeurs. La littérature, l'histoire et les beaux-arts sont en grand honneur au monastère. Au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, Odoranne, génie universel et dont le caractère devait être grandi encore par l'infortune et les attaques de l'envie, écrit la *Chronique* de Saint-Pierre-le-Vif, et deux autres chroniqueurs, Clarius au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle et Geoffroy de Courlon au <sup>xiii</sup><sup>e</sup>, continuent son œuvre. L'abbé Herbert finit par une mort tragique ses luttes contre la commune de Sens.

Puis, les richesses, l'adoucissement des mœurs amènent, au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, un commencement de relâchement. L'influence de l'abbaye décroît. Les désastres sans cesse renouvelés de la guerre de Cent Ans jettent les moines hors de leur couvent pendant de longues années et leur rendent presque impossible la pratique de la règle religieuse ; une grande partie de leurs biens leur sont enlevés. Les guerres de religion augmentent les ruines. Le relâchement dégénère, au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, en corruption et rend nécessaire la réforme du monastère par la Congrégation des Bénédictins de Saint-Maur. Malgré les difficultés de cet établissement, la vertu et la science fleurissent de nouveau à l'abbaye et elle jouit d'une verte et vénérable vieillesse jusqu'à ce que la Révolution vienne la plonger dans le tombeau. Son agonie est marquée par des faits singuliers où se retrouvent, suivant la parole d'un grand écrivain, toutes les extrémités des choses humaines.....

Le souvenir de tant d'événements lointains passa rapidement devant mes yeux, et tandis que je considérais quelques ruines, antiques témoins des siècles écoulés : des arcades grossières de l'ancienne église conventuelle, des débris de colonne ou de meneaux enclavés dans les murailles modernes, l'église de Saint-Savinien qui élève, au-dessus de l'horizon, la masse assombrie de sa tour romane, je déplorais l'ignorance et l'obscurité qui couvrent encore l'histoire d'un grand nombre d'anciennes abbayes. Il est vrai que l'on pourrait citer bien des noms d'érudits et de savants qui, dans notre département, grâce à de laborieux et consciencieux efforts, ont éclairé et montré dans leur véritable jour des événements locaux, oubliés ou défigurés. Mais, malgré l'abondante moisson déjà recueillie, que de problèmes, plus ou moins importants, encore à résoudre, que de fruits savoureux à recueillir pour celui que l'amertume de l'écorce et les difficultés du début ne découragent pas !

L'abbaye de Saint-Pierre-le Vif n'avait pas encore son histoire en notre langue ; quelques études partielles ont déjà été tentées avec succès, mais aucun travail d'ensemble n'a été fait jusqu'à

aujourd'hui : c'est pour combler cette lacune que j'ai entrepris cette *Histoire*. J'ai voulu en faire moins une œuvre de controverse qu'un ouvrage d'exposition. Il s'y trouve mêlé, en très grand nombre, des questions particulières de chronologie, de bibliographie et autres qui forment à elles seules des livres entiers. En présence d'un si vaste champ à explorer, devant l'horizon qui s'élargissait devant moi, j'ai dû me restreindre et m'imposer un cadre, avec la résolution de n'en point dépasser les limites.

Les chroniqueurs rapportent certains faits merveilleux dont la plupart offrent de sérieuses garanties d'authenticité; ces mêmes chroniqueurs attribuent une grande importance au culte des nombreuses reliques de saints que possédait l'abbaye. J'ai cru qu'il était d'une critique sage et impartiale de m'arrêter sur ces choses : les mépriser et les passer sous silence, ce serait manquer au devoir de l'historien et ôter à ces époques et à ces mœurs leur véritable physionomie.

A l'existence de ce monastère sont également liés plusieurs problèmes historiques, enveloppés de nuages presque impénétrables, où de graves auteurs se sont égarés et sur lesquels personne n'a le droit d'imposer à d'autres sa conviction. Je les ai traités avec réserve, ne donnant à chaque assertion que le degré de certitude que je croyais lui convenir.

Y a-t-il témérité de ma part de traiter un sujet si vaste et si compliqué? Ai-je résolu d'une manière satisfaisante les principales difficultés? Quoi qu'il en soit, mes labeurs seront largement récompensés si j'ai pu rectifier certains faits dénaturés, dissiper des accusations odieuses et presque gratuites et rétablir sous leur vrai jour les annales de l'antique monastère de Saint-Pierre-le-Vif, de Sens.

---

## OUVRAGES CONSULTÉS (1).

DURU : *Bibliothèque historique de l'Yonne*, par M. l'abbé Duru. 2 volumes in-4°. Perriquet et Rouillé, imprimeurs, 1863. Tome II. — *Actes de saint Savinien et de ses compagnons*, page 288 à 384. — *Odoramni monachi opuscula*, page 385 à 446, — *Chronicon Sancti Petri Vivi Senonensis*, auctore Clario, page 449 à 597.

GEOFFROY DE COURLON : *Chronique de Saint-Pierre-le-Vif*, traduite en français et publiée par M. Gustave Julliot. Un volume in-8°, imprimerie de Ch. Duchemin, 1876. — *Le Livre des reliques de l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif, de Sens*, par MM. Gustave Julliot et Maurice Prou. Un volume in-8°, Sens, Ch. Duchemin, 1887.

DOM COTTRON : *Chronicon ecclesiæ percelebris ac cænobii regalis Sancti Petri Vivi Senonensis*, auctore D. Cottron. Manuscrit latin, autographe, in-4°. Bibliothèque d'Auxerre, n° 156.

DOM MATHOUD, PRIEUR DE SAINT-PIERRE-LE-VIF : *De vera Senonum origine christiana dissertatio*. Paris, 1687. — *Catalogus Archiepiscoporum Senonensium*, 1688, in-4°.

QUANTIN : *Cartulaire général de l'Yonne*, par M. Max. Quantin. 3 volumes in-4°. Auxerre, Perriquet, imprimeur, 1854.

*Archives de l'Yonne*, à Auxerre et à Sens.

*Gallia christiana*, édition de 1777. Tome XII, *Ecclesia Senonensis*.

MABILLON : *Annales Ordinis sancti Benedicti*, 1739. — *Acta sanctorum Ordinis sancti Benedicti*.

*Acta Sanctorum*, a Godefrido Henschenio, Daniele Popebrochio, etc., 1744.

HÉNAULT : *Recherches historiques* sur la fondation de l'église de Chartres et des églises de Sens, etc., par l'abbé A.-C. Hénault. Un volume in-8°. Paris, Bray et Retaux, 1884. — *Supplément aux Recherches historiques*, ibidem, 1885.

CHABAU : *Sainte Théodechilde*, vierge, fille de Clovis, fondatrice de Saint-Pierre-le-Vif, par l'abbé Chabau. Un volume in-12. Aurillac, L. Bonnet-Picut, 1883.

BLONDEL : *Vie des Saints du diocèse de Sens et Auxerre*, par l'abbé Blondel. Un volume in-12. Sens, Mosdier, 1885.

*Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*. Imprimerie Perriquet et Rouillé. Différentes études rédigées par MM. Challe, Quantin, Chérest et autres.

*Bulletin de la Société archéologique de Sens*. Imprimerie Ch. Duchemin.

(1) Nous n'indiquons ici que les principaux auteurs consultés; ils se sont aidés eux-mêmes d'une multitude d'autres écrits qu'il serait trop long de rapporter.

Différentes études écrites par MM. Buzy, Julliot, Vivien, Perrin, Mémain, etc.

*Annuaire historique du département de l'Yonne.* Rouillé à Auxerre.

MONTALEMBERT (DE) : *Les Moines d'Occident*, par M. de Montalembert. Lecoffre, 1860.

*Patrologie latine* de Migne.

TARBÉ : *Histoire de la ville de Sens. — Épitaphes et Inscriptions séno-naises avant 1789.* Manuscrit, in-folio, de la bibliothèque d'Auxerre, n° 182.

*Diplomata, Chartæ*, réédité par M. Pardessus. Paris, 1843.

---

## CHAPITRE I<sup>er</sup>.

### TEMPS ANTÉRIEURS A LA FONDATION DU MONASTÈRE.

MISSION ET PRÉDICATION DE S. SAVINIEN. — IL FONDE UNE ÉGLISE EN L'HONNEUR DE S. PIERRE. — SON MARTYRE ET CELUI DE SES COMPAGNONS. LEUR TOMBEAU. — LES PERSÉCUTIONS ET LES INVASIONS FONT OUBLIER PEU A PEU L'ENDROIT PRÉCIS DE LA SÉPULTURE DES MARTYRS.

Il faut remonter, dans le cours des siècles, jusqu'à l'époque où l'Évangile fut annoncé aux Gaulois Sénonais, pour trouver l'origine de la première église de Saint-Pierre-le-Vif. Saint Savinien envoyé par saint Pierre avec saint Potentien et saint Altin pour évangéliser les Gaules (1), dirige ses pas vers la puissante capitale des Sénonais. Avant d'entrer dans la grande cité, les apôtres du Christ s'arrêtent dans un bourg éloigné de la ville d'environ un mille et traversé par la grande voie publique qui conduisait à Troyes. Là, après avoir converti trois grands personnages païens, Sérotin, Eodald et Victorin, leur hôte, ils prennent possession d'un temple qu'ils débarrassent de ses idoles, puis ils pénètrent dans l'intérieur de la ville et une certaine partie des habitants, convaincus par leurs prédications, embrassent la foi chrétienne.

Après ces premiers succès, saint Savinien, pour répandre au loin la semence de la bonne nouvelle, rappelle à ses deux compagnons et à Sérotin la divine mission qu'ils ont reçue et il leur fait part d'une vision dans laquelle saint Pierre, récompensé de son martyre par la béatitude éternelle, lui a demandé de consacrer au plus tôt une église en son honneur.

Mais bientôt la persécution s'élève; sur l'ordre du gouverneur de la ville, saint Savinien est arrêté avec Victorin: ils sont frappés de coups de verges plombées sur les tempes, jetés dans les fers, puis trainés au dernier supplice dans le bourg même où le pontife avait peu de temps auparavant purifié un temple païen et l'avait consacré au Sauveur. Avec la permission de ses bourreaux, il

(1) *Actes* de saint Savinien.

s'arrête dans cette église, y célèbre les Saints Mystères, et il a à peine terminé que ses persécuteurs le frappent à la tête d'un coup d'épée et d'un coup de hache : il termine ainsi sa vie par le martyre (1). Les soldats s'emparent également de Victorin et de son jeune fils et après leur avoir tranché la tête, ils abandonnent leurs cadavres et se retirent. « Pendant la nuit, saint Potentien et ses compagnons, de retour à Sens, recueillent en secret les corps des martyrs et placent dans un même tombeau les deux saints côte à côte et le petit enfant à leurs pieds : ce qui eut lieu la veille des calendes de janvier. »

La dévotion du peuple entoura bientôt cette église qui, avec les restes de saint Savinien, reçut, d'après la tradition, le nom de cet apôtre. Sérotin était un de ceux qui visitaient le plus souvent ce sanctuaire. C'est là que les païens le surprirent et le mirent à mort. Comme il appartenait à l'une des plus nobles familles de la cité, ses parents lui élevèrent un magnifique mausolée, derrière le chevet de l'église bâtie par saint Savinien en l'honneur de saint Pierre. Ce monument servit, lui aussi, d'oratoire aux fidèles quand saint Potentien l'eut consacré un peu plus tard, au nom de ce martyr.

Peu de temps après, Potentien, Altin et Eodald furent pareillement surpris par les païens et mis à mort. Leurs corps, abandonnés sur le lieu de l'exécution pour servir de pâture aux bêtes fauves, furent recueillis précieusement par quelques fidèles et les chrétiens vinrent les ensevelir en secret auprès de leur prédécesseur, dans trois tombeaux distincts.

Tel est, d'après les *Actes* de saint Savinien et de ses compagnons, l'exposé succinct des principaux événements qui signalèrent la première prédication de l'Évangile à Sens, et, en particulier, l'origine miraculeuse de la première église consacré à saint Pierre et à saint Paul. Cette corrélation nous explique la place immense que les martyrs sénonais occupèrent dans la vie du monas-

(1) Nous reproduirons, à la suite de ce chapitre, la scène du martyre de saint Savinien, d'après un beau groupe, en stuc, placé dans la chapelle absidale de la cathédrale de Sens.

Il existe, dans un missel sénonais du *xvii*<sup>e</sup> siècle, une estampe représentant un épisode de la même scène. Elle montre saint Savinien consacrant, après la messe, saint Potentien au pied de l'autel. Dans le fond, accourent les soldats, l'épée haute, et frappant les chrétiens à l'entrée de l'oratoire. Cette gravure doit être la même que celle mentionnée par Tarbé dans ses *Épigraphes et Inscriptions sénonaises*, p. 105, et qui avait été gravée par Boudet, d'après un tableau de Lafosse.

tère de Saint-Pierre-le-Vif. Ce devait être, pour cette abbaye, le plus haut titre de noblesse et de gloire d'avoir été construite sur cette terre qui non seulement était le berceau de l'Église sénonnaise, mais encore avait été fécondée par le sang généreux des confesseurs de la foi.

L'autorité des *Actes*, dont il vient d'être parlé, est contestée par les partisans de l'école historique. L'abbé Hénault en a démontré récemment, d'une manière victorieuse, la véracité et l'authenticité que nous admettons nous-même, d'accord avec la tradition et tous les chroniqueurs sénonais. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de revenir sur cette question et de discuter l'ANCIENNETÉ et l'ORIGINE des différents écrits qui composent ces *Actes*.

On place généralement vers l'an 70 (1) la fondation de l'église bâtie par saint Savinien, sur la demande et en l'honneur des apôtres Pierre et Paul, et comme un souvenir mémorable de la mission qu'il confia à ses compagnons d'aller évangéliser les cités voisines. Cette date est en rapport avec le texte des *Actes* qui montrent ce fait comme postérieur au martyre de saint Pierre lequel eut lieu en l'an 66. Cette église se trouvait non loin de la voie romaine et à peu de distance de l'ancien temple païen consacré d'abord au Sauveur puis à saint Savinien. Aucun document ne vient nous instruire sur son sort pendant les premiers siècles, jusqu'à la fondation du monastère.

Dans cet intervalle, l'oratoire de saint Savinien fut reconstruit, car, en 847, on découvrit, avec les corps des martyrs, les restes d'un certain Tétulpe qui, au témoignage d'une inscription, avait construit cette église. Deux époques se présentent auxquelles on peut attribuer ce travail de réédification. D. Cottion raconte (2) que vers la fin du premier siècle, sous l'archevêque Léonce, les tombeaux des apôtres sénonais furent visités et que leurs corps furent déposés, avec plus d'honneur, les uns dans des cercueils en plomb, les autres dans des tombeaux en pierre, chacun selon sa dignité. Cette affirmation est fort vraisemblable, car au moment de la mort des martyrs, les chrétiens n'eurent sans doute ni le temps ni le moyen de trouver immédiatement les tombeaux en

(1) Cette date est rejetée par les adversaires de l'apostolicité de l'Église de Sens. Notre but n'est pas de discuter cet important problème auquel nous touchons incidemment. Nous renvoyons aux nombreux ouvrages qui ont été publiés sur cette matière et en particulier au savant livre de l'abbé Hénault.

(2) *Chronicon* S. P. V. S. page 94. Cette première translation était mentionnée dans l'antique bréviaire de S.-P.-L.-V., partie d'été, page 311.

pierre et en plomb dans lesquels on découvrit plus tard leurs reliques précieuses, et l'on peut supposer que l'église fut alors rebâtie par Tétulphe.

Il nous paraît cependant plus vraisemblable de renvoyer cette reconstruction au commencement du iv<sup>e</sup> siècle. La conversion au christianisme de l'empereur Constantin permit alors aux chrétiens de pratiquer ostensiblement leur religion dans tout l'empire romain. Le généreux et pieux fidèle vivait sans doute à cette époque où la rénovation religieuse se fit sentir dans la Gaule, et surtout à Sens. Nous en avons pour preuve une pierre remarquable que l'on trouva dans la crypte au ix<sup>e</sup> siècle et sur laquelle étaient gravés le labarum de Constantin et le monogramme du Christ, entouré d'une couronne et accompagné de l'alpha et de l'oméga. Ce signe sacré indiquait, suivant le témoignage de différents auteurs, que l'empereur chrétien avait voulu faire connaître sa volonté de voir les rites sacrés s'exercer publiquement et en paix dans cet endroit, et la protection qu'il accordait à ce lieu, comme à ceux qui s'y réfugiaient.

C'est à cette même époque que nous inclinons à attribuer également la construction de la crypte de Saint-Savinien, qui dut coïncider avec la réédification de l'église. Divers sentiments ont été émis sur l'origine de cet oratoire souterrain. Quelques historiens le font remonter jusqu'à l'époque même du temple païen et l'abbé Mémain pense qu'il ne serait qu'un de ces hypogées où les Romains, alors maîtres de Sens, avaient coutume d'inhumer leurs morts les plus chers. Mais il faudrait admettre alors que les vainqueurs de la Gaule établissaient ces hypogées même dans leurs temples, ce qui paraît bien improbable ; de plus, les *Actes* des martyrs ne font aucune allusion à une église souterraine quelconque, dans le récit de leur passion, ce qu'ils n'auraient pas manqué de faire. La crypte n'existait donc pas encore à cette époque.

Aurait-elle été simplement, d'après le sentiment de l'abbé Hénault (1), un oratoire construit au niveau du sol et qui, par suite des alluvions et de l'amoncellement des terres, à travers le cours des âges, se trouva un jour complètement enfouie dans le sol. Tout en admettant sa thèse, en général, sur l'exhaussement des terrains dans l'intérieur des villes, et en particulier dans la ville de Sens où la profondeur de l'ancien sol romain est de huit pieds sous terre, il nous est impossible de l'accepter pour l'église de Saint-Savinien qui se trouvait loin de l'enceinte, à l'extrémité du faubourg et presque dans la campagne. En effet, le niveau actuel du

(1) *Hist. des églises de Chartres, etc.*, p. 448.

dallage de cette église est celui du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, puisque les colonnes du transept y reposent à leur hauteur normale (1) et qu'elles sont à coup sûr de cette époque. Or, le sol extérieur n'est élevé que de 25 centimètres au-dessus de ce dallage; la différence entre les deux niveaux constitue donc l'exhaussement du terrain qui s'est produit depuis plus de huit siècles, soit de 3 à 5 centimètres au plus par siècle. En suivant ce calcul pour les siècles antérieurs à 1068, date des piliers, on arrive à cette conclusion rigoureuse que la différence entre le niveau actuel de la crypte et celui du sol, qui se montait au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle à environ 2 mètres 30, devait être au <sup>i</sup><sup>er</sup> siècle d'à peu près 2 mètres (2).

C'est à cette profondeur que Tétulphe dut faire creuser la crypte, en mettant les tombeaux à nu. Les fidèles purent, de cette manière, se mieux conformer aux pratiques de la primitive Église, d'après lesquelles on célébrait le saint sacrifice de la messe sur les tombeaux des martyrs. Il est d'ailleurs presque certain que cette crypte avait existé avant le <sup>ix</sup><sup>e</sup> siècle, et nous en avons pour preuve un passage important d'une relation que nous donnerons en son lieu et qui a trait à la découverte, en 847, des reliques des martyrs. Ce même récit nous laisse croire que l'église souterraine avait été, dans la suite, comblée de terre; aussi, nous inclinons à penser que vers la fin du <sup>iv</sup><sup>e</sup> siècle ou au <sup>v</sup><sup>e</sup>, les fidèles, poussés par la terreur qu'inspirait l'approche des Vandales et d'autres hordes barbares, ne trouvèrent que ce moyen pour mettre les tombeaux des apôtres sénonais à l'abri de la profanation et de la destruction. Les invasions qui dévastaient alors la Gaule et la couvraient de sang et de ruines causaient une telle épouvante que les Sénonais n'hésitèrent point à démolir leur amphithéâtre, leurs temples, leurs édifices les plus somptueux et même leurs tombeaux pour en employer les matériaux à la construction de leurs hautes et puissantes murailles.

Un ancien hagiographe sénonais (3) pense que c'est vers ce temps que furent perdus les Actes primitifs de saint Savinien. Cette disparition des Actes ainsi que l'anéantissement de la crypte, au mi-

(1) La partie inférieure de la base des colonnes se trouve actuellement enterrée de 10 à 12 centimètres par le dallage du chœur qui a été élevé d'autant au-dessus de celui de la nef.

(2) Les fouilles faites au monastère de Sainte Colombe les-Sens, dans le courant de notre siècle, ont donné presque les mêmes résultats, car on a retrouvé le corps de la sainte à une profondeur de 2 mètres 70 centimètres.

(3) Cité par M. Mémain, *Apostolat de saint Savinien*, p. 115.

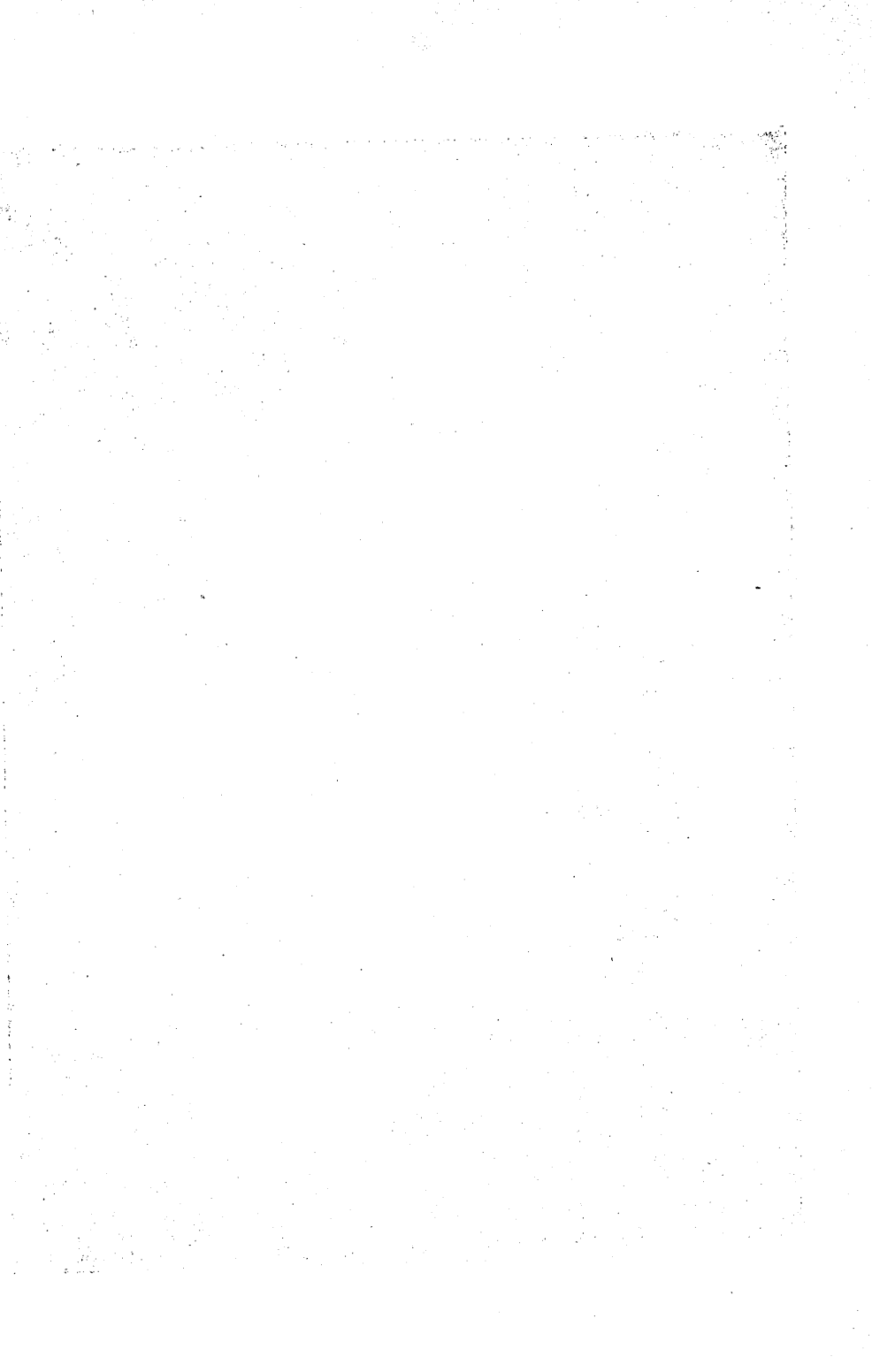
lieu des destructions et des malheurs de cette époque, amenèrent le silence autour du tombeau des saints confesseurs et l'on commença à perdre le souvenir du lieu précis où reposaient leurs corps. En même temps, saint Ursicin abandonnait la coutume qu'avaient suivie ses prédécesseurs de choisir leur sépulture auprès du premier pasteur de l'église sénonaise. Exilé en Phrygie par l'empereur Constance, à cause de ses luttes contre les Ariens, il y avait admiré les merveilles de la vie cénobitique, et à son retour à Sens, en 386, il avait fondé un monastère en l'honneur des saints Gervais et Protas dont saint Ambroise venait de transférer très solennellement les reliques à Milan. Ce fut là que le prélat sénonais choisit sa sépulture et ses premiers successeurs voulurent reposer près de lui, sous la garde des moines.

Cependant, les droits de métropolitain reconnus aux archevêques dès le v<sup>e</sup> siècle, témoignent du souvenir que l'on conservait de la mission de saint Savinien et de celle qu'il avait confiée à ses compagnons. La vénération dont de nombreux pèlerins ne cessaient d'environner les sanctuaires du bourg oriental de la ville, allait être l'occasion ménagée par la Providence pour la fondation du monastère de Saint Pierre-le-Vif.

---



LE MARTYRE DE SAINT SAVINIEN



---

## CHAPITRE II.

THÉODECHILDE VISITE LES ORATOIRES DU BOURG DE SAINT-PIERRE. — IDENTITÉ DE CETTE SAINTE. — FONDATION DU MONASTÈRE DE SAINT-PIERRE-LE-VIF. — CHARTE DE CLOVIS. — BASOLUS RELIGIEUX. — FONDATION DE L'ABBAYE DE MAURIAC. — AMALBERT, PREMIER ABBÉ. — TESTAMENT DE SAINTE THÉODECHILDE. — SES ÉPREUVES ET SA MORT.

Au commencement du vi<sup>e</sup> siècle, une double révolution transforme profondément notre pays. Tandis que les Francs se mêlent aux Gallo-Romains qu'ils ont subjugués, pour former de cette union la race française, l'influence de l'Église catholique s'étend peu à peu au milieu des populations à demi barbares et répand de tous côtés les germes de la civilisation chrétienne. La conversion de Clovis inaugure cette ère féconde, et les Français accueillent les enseignements de l'Évangile avec toute l'énergie et la franchise de leur race. Au milieu du débordement des passions brutales non encore comprimées, on voit s'épanouir les plus belles et les plus héroïques vertus, sur les trônes, sur les sièges épiscopaux, dans le monde et surtout dans les cloîtres. Des milliers de fidèles se retirent dans la retraite pour s'adonner à la pratique des vertus et des conseils évangéliques. De tous côtés de pieux personnages fondent des monastères, de préférence auprès des tombeaux des saints, des martyrs et en particulier des premiers apôtres de la Gaule. C'est dans ces conditions que l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif va prendre naissance.

Quelle fut la fondatrice du nouveau monastère ? Cette question, comme plusieurs problèmes historiques se rapportant à ce chapitre, est enveloppée de ténèbres au milieu desquelles il est difficile de distinguer pleinement la vérité. En effet, l'unanimité des historiens admet que la fondatrice de Saint-Pierre-le-Vif est une princesse, du nom de Théodechilde, recommandable par sa naissance, ses vertus, sa sainteté. Mais, lorsqu'il s'agit d'établir son identité, deux opinions se présentent : la première fait de Théodechilde une fille de Clovis, l'autre la considère comme fille de Thierry, petite-fille seulement de Clovis.

Si nous consultons la *Chronique* d'Odoranne qui vivait au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle et fut le premier historien connu du monastère, son affirmation est catégorique. « Après la mort de Clovis et de ses trois fils aînés, dit-il, et du vivant de Clotaire, le plus jeune de ses fils, une sœur de ce dernier, nommée Teutechilde, fonda avec son aide, près de la ville de Sens, un monastère semblable à celui que son père avait construit à Paris en l'honneur des saints apôtres Pierre et Paul, pour permettre à des moines de s'y livrer chaque jour au service de Dieu, en vivant sous l'autorité d'une sainte règle et la direction d'un abbé. Elle choisit en ce lieu sa sépulture. Elle laissa également à ce monastère par testament tout ce qu'elle possédait ou pourrait posséder en deçà de la Loire c'est-à-dire en France, et au-delà de ce fleuve, c'est-à-dire en Aquitaine. Celui qui voudra se rendre compte de ce fait *pourra, en consultant les archives du monastère, acquérir une certitude absolue.* » Le chroniqueur ajoute : « A cette époque, le prêtre Fortunat, homme très savant et célèbre dans toute la Gaule, écrivit quelques opuscules à la louange de Sigebert et de la reine Brunechilde ; nous possédons ses écrits. On voit, par les beaux vers qu'il dédia à la reine Theudechilde, combien fut grande la piété de cette reine et quelle vie méritoire elle mena. » Ces beaux vers qu'Odoranne a cités, sont deux pièces de poésie intitulées, l'une : « Eloge de la reine Théodechilde (1) » et l'autre « Épitaphe de la reine Théodechilde. »

Le chroniqueur semble croire que cette reine Théodechilde à laquelle Fortunat adressait des vers, n'était autre que la fondatrice de Saint-Pierre-le-Vif dont il venait de parler. Cependant, on pense généralement aujourd'hui que ces deux pièces s'adressaient à une autre princesse du même nom, née en 522 et qui était fille de Thierry I<sup>er</sup>, roi d'Austrasie et de Suawegoth, fille de saint Sigismond, roi de Bourgogne. Après avoir été mariée successivement à deux rois des Varnes, Hermegiscle et Radiger, sans avoir d'enfants, elle avait été répudiée par ce dernier et s'était retirée à Metz, auprès de sa mère. C'est là, ainsi qu'à Reims, métropole de l'évêché de Metz, qu'elle se livrait avec ardeur aux pratiques de la piété et aux bonnes œuvres.

Le second chroniqueur de l'abbaye, Clarius (<sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle), tout en ajoutant quelques détails plus complets sur la vie de la fondatrice de Saint-Pierre, n'est pas moins catégorique, ni moins précis qu'Odoranne sur cette question. « Clovis et Clotilde, dit-il, eurent, avec leurs quatre fils, une fille du nom de Téchilde qui, après son

(1) Voir texte latin, *Bibl. hist. de l'Yonne*, t. II, p. 441. — Bollandistes, 28 juin, de sainte Théodechilde, n° 34.

baptême, fit à Dieu le vœu de virginité et l'observa pendant les soixante-quinze années de sa vie. Du vivant de son père et avec l'aide de sa mère et de ses frères, elle commença à élever, à l'orient de la ville de Sens, un monastère en l'honneur des apôtres saint Pierre et saint Paul. Le pape Hormidas occupait alors le siège apostolique (514-523), le bienheureux Héraclé dirigeait l'église archi-épiscopale de Sens (487 vers 520) et saint Remy celle de Reims (mort en 523). »

Des renseignements fournis par ces deux chroniqueurs on peut conclure que la fille de Clovis commença du vivant de son père, c'est-à-dire avant 511, la construction du monastère, et qu'elle ne termina son œuvre que du temps où Clotaire était seul roi, de 558 à 561. Nous nous arrêtons à cette opinion, qui est celle des Bollandistes, contrairement au sentiment des frères Sainte-Marthe et de Mabillon qui attribuent la fondation de Saint-Pierre-le-Vif à la fille de Thierry dont nous avons parlé plus haut. Il serait trop long de donner ici même un résumé des nombreuses et savantes discussions dont cette question a été l'objet. Nous renvoyons le lecteur à la dissertation qui se trouve à la fin de cet ouvrage. Contentons-nous de constater qu'une tradition immémoriale a attribué jusqu'au xvii<sup>e</sup> siècle, la fondation de l'abbaye à une fille de Clovis et cet argument nous paraît d'autant plus fort que les preuves contraires, alléguées plus tard, sont purement négatives.

Il faut placer vers l'an 498 l'époque où sainte Clotilde donna le jour à sainte Théodechilde. La royale enfant reçut au baptême un nom qui signifie « fille de Dieu ». Elle devait se rendre digne de ce nom. Nous n'avons que peu de détails sur son enfance et sa première jeunesse. « N'étant encore que petite enfant, dit Geoffroy de Courlon, elle s'appliqua uniquement à servir Dieu et à l'aimer de tout son cœur. Son père, charmé de voir un si grand amour de Dieu naître si tôt et croître si vite dans l'âme prédestinée de sa fille, se prit à l'aimer plus qu'il ne l'avait fait jusque-là et à l'exhorter avec une affection toute paternelle à conserver fidèlement la couronne de la virginité. Aussi la jeune Théodechilde, écoutant des conseils si désintéressés et si pieux, se consacra spécialement au service de Dieu, en faisant le vœu de chasteté perpétuelle. Elle s'efforçait à la fois de mettre le comble à sa perfection en s'appliquant résolument aux œuvres de miséricorde et en secourant les pauvres, sans ménager ses fatigues ni ses sueurs. Tout charmé de voir les bonnes œuvres que faisait sa fille, si jeune encore (1), son père lui donnait les ressources nécessaires pour

(1) L'Histoire cite plusieurs exemples de saints et de saintes qui montrèrent de si précoces dispositions pour la vertu et la chasteté.

satisfaire son goût des pieuses largesses et lui en promettait de plus grandes, si elle persévérait dans de si saints et si heureux commencements. »

L'influence de sainte Clotilde, bien que le chroniqueur la passe sous silence, avait certainement contribué pour beaucoup dans ces admirables dispositions de la jeune princesse.

Cependant la ville de Sens était au pouvoir de Clovis depuis 486. Saint Héraclé qui avait assisté au baptême du roi, à Reims, occupait le siège archiépiscopal de cette cité. La présence de ce vénérable personnage, ainsi que les précieuses et nombreuses reliques de martyrs renfermés dans les sanctuaires de cette ville et des environs, attirait souvent à Sens la reine qui y avait fait construire, suivant l'opinion commune, dans l'intérieur des murs et avec beaucoup de somptuosité et d'élégance, une église portant le nom de Saint-Pierre-le-Donjon, *Sancti Petri ab arce*. Théodechilde accompagna un jour sa mère; elle se faisait un bonheur de visiter fréquemment et avec la plus grande dévotion les trois églises du faubourg de Saint Pierre. Dès lors, elle résolut de se fixer à l'ombre de ces sanctuaires vénérables.

Tandis que sa fille grandissait ainsi en grâce et en sagesse, Clovis rêvait de nouvelles conquêtes. Il marche contre les Visigoths, les défait à Vouillé et se rend à Bordeaux pour y passer l'hiver, pendant qu'il envoie son fils Thierry s'emparer du territoire d'Albi, des Ruthènes et des Arvernes. Le jeune prince soumit toutes ces contrées jusqu'à la frontière des Burgondes.

Parmi les vaincus se trouvait un riche gallo-romain, du nom de Basolus, qui possédait sur les deux rives de la Dordogne, en Auvergne, en Limousin et dans le Gévaudan, des propriétés considérables. Établi par Alaric gouverneur d'Aquitaine, ou plus vraisemblablement comte d'Auvergne (1), ce seigneur arverne n'avait accepté que par force la domination de Clovis. Il se révolta bientôt et Thierry marcha de nouveau contre lui.

Vaincu une seconde fois, Basolus est traité sans miséricorde et en rebelle; enchaîné sur un char, il est entraîné avec les siens vers le Nord par son vainqueur et est jeté dans les prisons de Sens. Mais au lieu du dernier supplice et de la mort qui semblaient l'y attendre, le fier seigneur y trouva le salut du corps et de l'âme. Dans une des visites qu'elle faisait aux prisonniers pour les soulager, Théodechilde vit Basolus, et, touchée de son triste sort, elle adoucit pour lui les rigueurs de la captivité, et obtint sa soumission avec sa conversion.

(1) Voir abbé Chabau, p. 144, sur l'identité de ce personnage.

La sainte fit enfin part à son père des projets qu'elle avait formés dans son cœur. Clovis écouta avec bienveillance la demande de sa fille et lui donna en toute propriété plusieurs domaines, villages et autres biens-fonds, pour lui permettre d'accomplir ses desseins. Il lui accorda également la vie de Basolus, à condition que le prisonnier entrerait dans le monastère qu'elle désirait fonder, qu'il serait rasé et qu'il se ferait moine. Clovis abandonna également à Théodechilde tous les biens que Basolus possédait en Auvergne et ailleurs et qui avaient été confisqués par droit de conquête.

Ces différents détails sont confirmés par une charte que Clovis aurait octroyée, en 509, à sa fille et qui est comme la charte de fondation du monastère.

Le texte latin de ce document que nous reproduisons à la fin en français est celui des Bollandistes (1) qui l'ont publié d'après deux copies, l'une de 1369 et l'autre de 1485, fournies par D. Toussaint du Carroy, prieur de Saint-Pierre-le-Vif. Il a été reproduit également par un grand nombre d'auteurs. L'authenticité en a été admise jusqu'au xvii<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle on commença à la discuter. Parmi les historiens qui le rejettent comme apocryphe se trouvent Mabillon et Pardessus. Mais ces auteurs, s'ils s'accordent sur un point, se contredisent sur tous les autres.

Entre ceux qui admettent ce diplôme, quant au fond, reconnaissant qu'il a été altéré en plusieurs endroits, nous citerons seulement les Bollandistes. Ils supposent que ce document est composé de deux chartes qui ont péri, dont on aura gardé la substance, mais dont les différentes parties ont été rajustées avec peu d'habileté. La première émanait du roi et de la reine qui donnèrent à leur fille ce qu'ils possédaient à Sens. La seconde est de Basolus qui ayant été fait prisonnier, offrit à la sainte ses francs-alléux de l'Auvergne et du Limousin pour sauver sa vie. Cette charte est expressément mentionnée dans le testament de Théodechilde. Plus tard on fondit ces deux chartes en une seule : le diplôme de Clovis en composa la première partie, et dans la seconde, on aura conservé la donation de Basolus.

Que cette charte ait été reconstituée de cette manière ou bien que les passages incriminés aient été introduits par des copistes ignorants, toujours est-il que cette pièce, dans sa substance, est inattaquable, comme nous croyons le prouver dans la dissertation placée à la fin de cet ouvrage, et elle revêt, à coup sûr, toute la force d'un document historique.

(1) Tome VII, de juin, p. 328.

Lorsque Théodechilde eut obtenu le consentement de son père, de sa mère et de ses frères, elle revint à Sens jeter les fondations du monastère projeté. Pendant que les bâtiments s'élevaient dans le bourg, elle voulut, dit l'abbé Chabau, se rendre en Auvergne pour visiter les possessions de Basolus, dont elle avait désormais la propriété. Là, comme à Sens, elle laissa des traces durables de sa piété et de sa bienfaisance. Les fondations importantes qu'elle y établit furent entourées de circonstances merveilleuses que nous trouvons consignées dans d'anciennes et respectables légendes. Quelle que soit l'autorité de ces écrits rapportés par les chroniqueurs mauriacois et sur lesquels nous ne pouvons nous arrêter ici, ce qui paraît certain, c'est que dans son voyage en Auvergne, Théodechilde, à la suite d'une apparition de la Vierge Marie, bâtit une chapelle en son honneur, sous le vocable de Notre-Dame-des-Miracles. Ainsi commença le culte que l'on continue, aujourd'hui encore, de rendre en ce lieu à la Reine du Ciel.

Aussitôt que le monastère de Saint-Pierre, à Sens, fut terminé et qu'une grande basilique eut remplacé l'ancienne église, d'après le choix du bienheureux archevêque Héracle, dont la foi et les mérites brillaient dans toute la Gaule, Théodechilde confia la charge d'abbé à Amalbert, religieux d'une haute vertu et riche, suivant l'expression du chroniqueur, en fleurs de science et de sagesse.

Amalbert, ainsi que son nouvel essaim de religieux, sortait sans doute d'un des monastères déjà existants à Sens. La communauté devint en peu de temps très florissante : la piété, la régularité et la charité fraternelle y furent en honneur, et des aumônes abondantes commencèrent à y être distribuées aux pauvres. A propos d'une charte de 1462, d'après laquelle le couvent de Saint-Pierre-le-Vif aurait été doté pour cinquante moines, D. Cottion ajoute : « Je suis persuadé qu'au moment de sa fondation l'abbaye renferma plus de quatre-vingts ou cent moines, tant était grande la renommée dont elle jouissait alors en Gaule.

Parmi ces religieux, un des premiers fut Basolus. Cathéchisé et instruit par les soins de Théodechilde, il avait abjuré l'arianisme et était entré dans le giron de l'Eglise catholique. Bientôt même il prit l'habit religieux. Les Bollandistes pensent qu'il fit profession dans l'ordre des frères convers, comme beaucoup d'autres princes de ce temps qui passaient de l'armée au couvent, et cela même dans les monastères qu'ils avaient fondés, car ils ignoraient pour la plupart les lettres sacrées et souvent même les lettres humaines. Il est plus probable, cependant, que Basolus fit profession dans le rang des religieux proprement dits, puisque certains auteurs, à tort il est vrai, croient qu'il fut le deuxième abbé de Saint-Pierre-le-Vif.



SAINTE THÉODECHILDE EN RELIGIEUSE

(Châsse de S.-P.-L.-V., 1648)

La règle suivie par les moines était celle de saint Basile, et non celle de Luxeuil (fondé seulement en 590), comme l'ont pensé quelques chroniqueurs, d'après une fausse interprétation d'un passage du privilège donné par saint Emmon en 658. Saint Basile, né à Césarée, en 329, avait été, en Occident, un des grands initiateurs de la vie religieuse et ascétique qu'il était allé étudier auprès des solitaires de l'Égypte, de la Mésopotamie et de la Palestine. Il avait laissé aux monastères de religieux et de vierges qu'il avait fondés ses *Grandes Règles* où il explique à fond les principes généraux de la vie spirituelle, et ses *Petites Règles* où il détermine le détail de toutes les actions. C'est là que les moines de Saint-Pierre puisèrent les principales prescriptions de leur vie religieuse, pour les observer pendant l'espace de plus d'un siècle.

Suivant une coutume adoptée par saint Basile lui-même, Théodechilde donna son concours à saint Héracle pour fonder un monastère de femmes. « Vers ce temps là, dit Geoffroy de Courlon, saint Héracle fonda un monastère dans sa ville épiscopale et comme il faisait grand cas de la virginité, il le fonda en l'honneur de saint Jean, apôtre, évangéliste et vierge, et y établit des religieuses près des bornes de Saint-Pierre-le-Vif. Ces religieuses y demeurèrent jusqu'au temps d'un certain prévôt de la cathédrale qui mit à leur place des chanoines réguliers. » D'après certains auteurs, ce couvent aurait formé avec celui de Saint-Pierre un monastère double, dans le genre de celui de Winbourne. Mais la distance de plusieurs hectomètres qui séparait les deux maisons religieuses et qui, de plus, était traversée par la grande voie romaine allant de Sens à Troyes, rendait la communauté de l'église de Saint-Pierre absolument impossible.

C'est dans ce monastère de vierges que, selon toute probabilité, la fille de Clovis donna un refuge aux jeunes filles qu'avaient attirées son exemple et le goût de la vie religieuse, et qui désiraient vivre auprès du tombeau des premiers martyrs sénonais.

Outre le vœu de chasteté qu'elle avait fait dans son jeune âge, Théodechilde prit-elle l'habit religieux, après la fondation de l'abbaye de Saint-Jean? Les auteurs du *xvii<sup>e</sup>* siècle, en particulier Mourguyos et le P. Dominique de Jésus l'affirment; c'était également l'opinion commune alors à Sens, puisque la châsse de la sainte, datant de cette époque, la représente en costume de religieuse bénédictine. Mais il ne semble pas, disent les Bollandistes, que Théodechilde ait pris le voile; elle avait seulement fait vœu de virginité dans le monde, servant Dieu en dehors de la profession monastique et conservant son titre de princesse. Elle garda même celui de reine jusqu'à la mort, puisqu'il fut gravé sur la tuile déposée près de son corps dans son tombeau.

Pour le parfait achèvement du monastère, il ne manquait plus que la consécration solennelle de l'église. La pieuse fondatrice confia cette mission à Héracle et convia à la cérémonie les évêques des cités voisines. La veille du jour indiqué (20 mars, on ne sait de quelle année) tous les prélats étant assemblés dans l'église pour y passer, suivant la coutume, la nuit en prières avec le peuple, les assistants entendirent une musique harmonieuse et céleste. Le lendemain matin, les évêques s'étant approchés de l'autel pour commencer la consécration, aperçurent avec étonnement cinq croix gravées avec soin sur la table de marbre, une à chaque angle et la cinquième au milieu. En regardant plus attentivement, ils virent que ces croix étaient fraîchement ointes d'huile sainte. Saisis d'admiration, ils n'osèrent procéder plus loin à la bénédiction d'un lieu qu'ils croyaient miraculeusement consacré par les anges. Ce prodige est rapporté par l'unanimité des historiens. Pour en perpétuer la mémoire, on prit l'usage, chaque année, au jour anniversaire, de chanter solennellement, à la messe, *Alleluia*, même lorsque ce jour tombait dans le carême, et cette coutume fut toujours religieusement observée.

Des débuts si prospères stimulèrent le zèle de Théodechilde et la portèrent à combler le monastère de nouvelles faveurs. Jalouse d'en assurer l'existence dans l'avenir, elle lui fit donation authentique de la plus grande partie de ses biens et accorda en sa faveur la charte connue sous le nom de *Testament de sainte Théodechilde*. C'était en 520. Nous donnons, en supplément, la traduction, d'après M. l'abbé Chabau, du texte latin publié par les Bollandistes.

Cette charte a été publiée par différents auteurs et en particulier par les Bollandistes, qui en ont donné le texte d'après une copie de l'an 1221. « On y trouve, dit l'auteur du *Dictionnaire du Cantal*, plusieurs des caractères intrinsèques de l'époque mérovingienne : l'orthographe en est vicieuse, le style barbare; elle se termine par des imprécations jointes à une amende pécuniaire, qui sont bien dans les mœurs franques. » On a fait quelques objections, mais facilement résolubles, contre ce diplôme admis par la plupart des historiens.

Si Théodechilde avait fait écrire ce testament en prévision d'une mort prochaine, comme elle l'insinue dans le préambule, elle se trompait : quoique bien jeune (elle ne devait avoir que vingt-deux ans), et ayant fondé toutes ses grandes œuvres, elle devait vivre longtemps encore.

Désormais le monastère de Saint-Pierre-le-Vif a son existence assurée pour de longs siècles. De nombreux bouleversements lui enlèveront successivement de larges parties de son domaine ; mais il ne faudra rien moins que la révolution de 1789 pour abattre ce

colosse qui va traverser tout le moyen âge et saura retrouver sur ses vieux jours une vigueur nouvelle. La charte de Clovis et le testament de Théodechilde forment comme les deux colonnes sur lesquelles il s'appuie : la première garantit particulièrement, en les énumérant, les possessions des environs de Sens; le second sauvegarde surtout les propriétés de l'Auvergne et du Limousin venues de Basolus.

Ici se place naturellement une question touchant l'origine du nom de Saint-Pierre-le-Vif. Trois opinions se présentent pour l'expliquer. D'après la première, l'église de Saint-Pierre-le-Vif aurait porté ce nom parce qu'elle aurait été consacrée ou du moins construite du vivant de saint Pierre. Elle a été adoptée par Robert d'Auxerre, dans sa Chronologie, par Nicolas de Lira, Innocent VIII dans une bulle de 1488, et l'abbé Olivier, en 1462. La seconde opinion tire cette dénomination du nom du bourg qui s'appelait *le vif*, *vicus qui dicitur vicius*, à cause de son élévation au-dessus du niveau de la ville, de la *vivacité* et de la pureté de son air. Elle est admise par les *Actes* de saint Savinien, les bulles de Pascal II, par Clarius et Geoffroy de Courlon. Enfin, le troisième sentiment fait dériver ce mot de *vicus*, bourg. On aurait appelé cette église Saint-Pierre du-Vic, et par corruption Saint-Pierre-le-Vif, pour la distinguer de l'église bâtie dans l'intérieur de la ville par sainte Clotilde et qui portait le nom de Saint-Pierre-de-la-Ville ou Saint-Pierre-le-Donjon, *Sancti Petri ab arce*. Bien que la dernière opinion ait le moins de partisans, elle nous semble la plus naturelle.

Cependant la longue vie de sainte Théodechilde devait être remplie d'amères douleurs, et sa vertu allait être marquée du cachet de perfection qu'impriment la souffrance et l'épreuve ici-bas. Son premier deuil vint de la mort, survenue vers 521, du saint archevêque Héraclé. C'était lui qui l'avait accueillie à Sens, lui qui l'avait soutenue et sans doute inspirée dans ses bonnes œuvres.

A côté d'autres pertes douloureuses, elle eut à pleurer surtout les crimes de ses parents, qui semblèrent prendre à tâche de lui navrer le cœur par d'odieuses cruautés envers les membres de leur propre famille.

Mais, au milieu des angoisses que faisaient naître en elle tant d'abominations, les consolations ne lui manquèrent pas. Elle voulut ajouter aux reliques déjà nombreuses dont était pourvu le monastère et, à cet effet, elle envoya auprès du pape Félix IV des messagers, avec les ambassadeurs de son frère Clotaire, alors roi des Francs. Saint Félix s'empressa d'obtempérer à ces pieux desirs en remettant aux messagers des reliques des saints apôtres, qui furent déposées à Saint-Pierre le-Vif et conservées avec honneur. Au *xvii<sup>e</sup>* siècle, D. Cottron vit encore des lames d'argent détachées

des reliquaires en bronze et sur lesquelles on lisait les noms de saint Pierre, saint Jean, saint André, saint Barthélemy, saint Simon et saint Jacques.

D'un autre côté, des nouvelles satisfaisantes arrivaient d'Auvergne. Le monastère de Mauriac était terminé, et la chapelle de la forêt ne cessait d'être visitée par de pieux pèlerins dont le nombre augmentait tous les jours. S'il faut en croire les légendes mauriacaises, la fondation de ce couvent avait été résolue lors du voyage de Théodechilde à Montsélis et la construction avait été commencée vers 513, avec les matériaux d'un temple de Mercure et du château de Basolus qui prit, après sa démolition, le nom de Château-Vieux, nom qu'il porte encore aujourd'hui. Quand les bâtiments furent terminés, vers 537, la pieuse reine y envoya des moines de Sens. Elle mit à leur tête le doyen des religieux de Saint-Pierre, Michel, homme très pieux et d'une grande sagesse, cousin germain de sainte Clotilde. C'est de là que les supérieurs de l'abbaye de Mauriac prirent le nom de *Doyen*, au lieu de celui de Prieur ou d'Abbé.

Selon toute probabilité, Basolus termina sa vie avant sa libératrice, beaucoup plus jeune que lui. Après avoir vécu en religieux rempli de piété et fidèle observateur de la règle, il mourut en odeur de sainteté, le 16 janvier, suivant les uns, le 17 février, suivant d'autres, on ne sait de quelle année. Il fut enseveli dans l'oratoire de saint Barthélemy, apôtre, et sur son tombeau on grava une épitaphe que nous reproduisons avec la traduction :

Consulis hic artus recubant, Arvernica tellus Magnifici Basoli quem dedit esse suis.

Dux Aquitanensis felix, quem rura beavit, Pacis in augmento conso lidans populos.

Francorum regem Clodovæum corpore vincens, Abdicat esse suum hunc proprium dominum.

Artibus et variis tandem Rex quem proditorem Constrictum tenuit carceris in tenebris.

Regia sed meritis proles Regina Thechildis Ereptum precibus constituit monachum.

Rex proprii juris firma sub lege reliquit Petri cœnobio, subque suis monachis.

Pagus Aquitanie vel quantum Arvernica tellus Hujus habebat opes, contulit hic monachis.

« Ici repose le corps de Basolus, magnifique consul, que la terre d'Auvergne donna à ses enfants. Duc d'Aquitaine, il mit son bonheur à rendre heureux les sujets de ses terres, unissant entre eux les peuples par une paix solide. Il l'emportait sur le roi des Francs, Clovis, par sa belle stature, et il refusa longtemps de le reconnaître pour son souverain. Mais le roi, à force d'industries, parvint enfin à se saisir du rebelle et le tint enfermé dans une obscure prison. Cependant, par les bons offices et par les prières de Théchilde, princesse royale, il fut élargi, devint moine et donna aux religieux de Sens toutes les possessions qu'il avait en Auvergne et en Aquitaine. »

Le temps approchait où sainte Théodechilde allait à son tour quitter cette terre. Comment sa longue vie s'était-elle écoulée ? Malheureusement ses historiens ne nous en ont laissé qu'une esquisse fort restreinte. Geoffroy de Courlon la résume ainsi : « Théodechilde s'étant consacrée à Dieu dès l'enfance par le vœu de chasteté, mena toujours une vie pure et virginale, persévérant dans la justice et la sainteté. Son cœur fut toujours une digne demeure de l'Esprit-Saint. Elle fut généreuse et large dans ses aumônes, assidue au jeûne, à l'abstinence, aux disciplines et aux oraisons. Elle servait le Seigneur avec une grande tranquillité d'âme. Enfin, après qu'elle eut accompli le cours de cette vie, d'une manière digne de tout éloge, elle émigra de ce monde dans la paix du Christ pour aller vivre à jamais avec Lui. »

Sa mort arriva le 28 juin, vers 560. Elle avait choisi sa sépulture au monastère de Saint-Pierre, dans l'église où elle avait concentré toutes ses affections. On la déposa dans le sanctuaire, à gauche du maître-autel, et l'on plaça à côté d'elle, dans son tombeau, une tuile carrée portant l'inscription suivante : IIII K. L. Julii, transiit domina Techildis regina. « Le quatrième des calendes de juillet, trépassa dame Téchilde, reine ».

Sur la pierre de marbre qui couvrait sa sépulture fut gravée une inscription, en vers latins, que plusieurs auteurs ont attribuée à tort à Fortunat, sur le témoignage de Clarius. On peut la traduire ainsi :

Hunc regina locum monachis cons-  
[truxit ab imo  
Theuchildis rebus nobilitando suis.  
Cujus nunc licet hoc corpus clau-  
[datur in antro,  
Spiritus astrigero vivit in axe Deo.  
Implorans rectis pastoribus euge  
[beatum,  
Det rapientibus hinc heu mala di-  
[gna Deus!

« La reine Théchilde a fait poser les fondations de cette demeure et l'a élevée pour des moines, l'enrichissant de ses propres biens. Quoique son corps soit maintenant enfermé dans ce tombeau, son âme vit avec Dieu dans le ciel étoilé, appelant une bénédiction sur les pasteurs fidèles, une malédiction bien méritée contre ceux qui enlèveront quelque chose du monastère. »

---

## CHAPITRE III.

ORGANISATION DÉFINITIVE DU MONASTÈRE PAR L'INTRODUCTION DE LA RÈGLE DE LUXEUIL. — SA RÉPUTATION DE SCIENCE ET DE SAINTETÉ. — COMPOSITION DE LA GRANDE PASSION DE SAINT SAVINIEN. — AIGYLÈNE, 2<sup>e</sup> ABBÉ CONNU. — DESTRUCTION DE L'ABBAYE PAR LES SARRAZINS. — SON RELÈVEMENT. — LES ARCHEVÊQUES CONTINUENT A Y RECEVOIR LA SÉPULTURE. — MAGNUS Y PASSE LA VEILLE DE SON INTRONISATION.

L'histoire de Saint-Pierre-le-Vif demeure fort obscure jusque dans les premières années du vii<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle le monastère remplaça la règle de saint Basile par celle de Luxeuil. Cette règle, conçue et pratiquée en Italie par saint Benoît et ses disciples, avait été implantée (590) en Gaule par saint Colomban, au monastère de Luxeuil (Haute-Saône). Elle était l'œuvre d'un homme consommé dans la science du salut et suscité pour conduire les âmes à la plus sublime perfection. Le pape Grégoire VII ne pouvait se lasser d'admirer l'esprit de sagesse et de discernement qui y règne. Le fameux Cosme de Médicis et d'autres législateurs après lui, qui la lurent et la méditèrent, y trouvaient la connaissance la plus profonde du cœur humain et la regardaient comme une source abondante de maximes propres à gouverner les hommes.

C'est à tort, pensons-nous, que le *Gallia christiana* attribue à l'abbé Aigylène, en 659, l'introduction de la règle de saint Colomban à Saint-Pierre-le-Vif. Cette erreur repose sur la mauvaise interprétation d'un passage obscur de la charte donnée en cette année par l'archevêque Emmon. On peut voir, en effet, par le contexte, que les moines de Saint-Pierre possédaient alors, depuis quelque temps déjà, les privilèges attachés à l'observance de cette règle et que, par conséquent, ils devaient la pratiquer depuis le commencement de ce siècle.

Saint Benoît avait basé ses prescriptions sur les vertus d'obéissance, de pauvreté, d'humilité, de chasteté, de mortification intérieure et extérieure et de silence. Le premier repas ne devait avoir lieu qu'à l'heure de none (vers 3 heures de l'après-midi) et se

composait d'herbes, de légumes, de farine détremnée d'eau et d'un petit pain. L'usage de la viande était interdit. La nourriture était proportionnée à la fatigue et chaque journée se partageait entre la psalmodie, le travail et la lecture. Outre la prière commune qui se faisait à différentes heures de la nuit et de jour, chaque religieux devait prier dans sa cellule pour continuer l'oraison du cœur et l'application de l'esprit vers Dieu.

Après la règle venait le pénitentiel, déterminant la correction des fautes ordinaires des moines. La punition la plus fréquente était les coups de fouet dont le nombre était proportionné à la gravité de la faute; les autres corrections étaient le silence, les jeûnes extraordinaires, la récitation d'un certain nombre de psaumes ou bien l'expulsion (1).

Les enfants, les adolescents, les adultes, les pauvres et les riches, les nobles et les roturiers, les savants et les ignorants pouvaient être admis parmi les religieux. Cette règle, d'une rigueur qui effraie aujourd'hui le bien-être et la mollesse de nos mœurs, fut observée fidèlement pendant de longs siècles. Elle était d'un à-propos parfait pour une époque où l'ancien monde tombait en ruines sous les coups des barbares. Aussi les abbayes, celles des Bénédictins en particulier, offrirent-elles un refuge assuré à tous ceux qui avaient besoin de fuir le monde et dont la position ou le cœur avait été brisé dans ce bouleversement universel.

Avec la prière, le travail des mains et celui de l'esprit se partageaient la vie des religieux. Le bénédictin agriculteur, armé de la cognée, de la bêche, de la faucille ou du marteau, abattait de vastes forêts, d'affreux halliers de ronces et d'épines, rendait ou donnait à la culture des terres sauvages, peuplées jusque-là d'innombrables bêtes fauves, et bâtissait partout, au milieu des campagnes, dans les déserts et au sein des vallées, des monastères, des prieurés qui ont été le modèle et comme le berceau de la vie laborieuse des champs. Une grande partie de nos villages ont commencé par quelques maisons construites auprès de ces résidences religieuses.

Le bénédictin savant, de son côté, évangélisait et civilisait les peuples : en conservant et en transcrivant les manuscrits antiques, il préparait les matériaux qui devaient servir à la restauration des connaissances humaines.

Le monastère de Saint-Pierre-le-Vif eut, comme les autres abbayes, son école tenue par un des religieux les plus instruits et cette école ne fut pas sans jeter, à différentes époques, un vif

(1) Fleury, *Histoire ecclés.*, t. VIII, p. 20.

éclat. Une des premières occupations intellectuelles des moines dut être l'étude des traditions religieuses et locales et en particulier des documents qui se rapportaient aux trois sanctuaires vénérables dont ils avaient reçu la garde. On peut affirmer que la vie de saint Savinien et de ses compagnons, les événements glorieux accomplis dans les lieux qu'ils occupaient, devinrent l'objet de leurs pieuses et patientes recherches. C'était, du reste, l'époque où l'on recomposait les légendes, là où, comme à Sens, l'invasion des Vandales les avait fait disparaître.

D'après la règle bénédictine, les abbés avaient le privilège de faire des changements dans l'office divin et d'ajouter de nouvelles leçons, s'ils le jugeaient à propos, à leur bréviaire qui était celui de Rome. C'est pour user de cette permission que les moines de Saint-Pierre-le-Vif composèrent la *Grande Passion* de saint Savinien, puisque, au témoignage de Bureteau, cette composition se trouvait dans un légendaire très ancien de l'église de Sens, remontant au-delà de Charlemagne et qu'elle dut servir de leçon à la fête de saint Savinien. Comme l'écrivain Jornandès y est cité et qu'il vivait au milieu du <sup>vi</sup> siècle, et que, d'un autre côté, la physiologie littéraire de cette œuvre ne permet pas de la reporter plus loin que le <sup>vn</sup> siècle (1), c'est donc dans les premières années de ce siècle que cette légende a dû être composée.

D'autres preuves viennent encore affirmer que les religieux de Saint-Pierre rédigèrent eux-mêmes cette *Grande Passion* dont le texte fut adopté aussitôt par l'église de Sens. Dans cette légende, comme dans tous les autres Actes qui furent écrits au monastère, on remarque l'attention d'unir toujours dans un même souvenir saint Pierre et saint Savinien dont les moines possédaient les deux sanctuaires.

D'autre part, au <sup>ix</sup> siècle, un moine de Saint-Pierre-le-Vif avait été chargé d'abrégé cette Passion et voici en quels termes il s'exprime (2) :

« D'après votre ordre auquel je regarderais comme un crime de ne pas obéir, — il s'adressait sans doute à son abbé — j'ai été engagé à écrire avec brièveté les gestes et la passion du bienheureux Savinien et de ses compagnons et à résumer cette Passion qui est longue et diffuse. Ces documents n'existaient pas autrefois chez nous : ils avaient disparu par l'incurie de nos pères ou par quelque désastre, je ne sais ; mais vous qui êtes infatigables dans le bien, vous avez pris à tâche de les rechercher au loin et de tous côtés, et vous avez enfin rendu ce trésor à nos vœux.

(1) Voir abbé Hénault, *Opere citato*, p. 305.

(2) *Bibl. hist. de l'Yonne*, t. II, p. 328.

Combien cette action a aiguisé les dents de l'envie ! Des jaloux ont dit que nous avons ajouté des fictions nouvelles aux anciens documents et introduit l'erreur dans l'Église de Dieu : ce qui est une accusation inique. Mais, comme l'homme sage, vous avez laissé de côté tous ces dires et, rappelant le souvenir de saint Savinien non seulement aux alentours mais au loin, vous avez méprisé ce que l'on disait et vous avez pris soin de ne pas laisser étouffer dans l'obscurité du silence ce trésor de la piété divine. »

Cette légende, à laquelle le moine du ix<sup>e</sup> siècle reproche d'être « longue et diffuse », ne peut être que la *Grande Passion* dont il a été parlé, et qui offre bien ces deux caractères.

De plus, les réflexions du moine sénonais indiquent clairement qu'elle fut rédigée à une époque antérieure au ix<sup>e</sup> siècle, par plusieurs de ses frères qui étaient allés « au loin et au large » chercher des documents disparus. Le pluriel que l'écrivain emploie lorsqu'il parle de la première œuvre de reconstitution des Actes — vos in bonis infatigabiles — démontre en effet qu'il l'attribue à une collectivité.

En quel endroit les religieux allèrent-ils puiser ainsi à des sources ignorées ? M. Hénault nomme (1) les villes où saint Savinien et ses compagnons étaient honorés comme à Sens, telles que Troyes, Chartres, Orléans, Créteil et où des souvenirs précieux et même des pièces anciennes avaient échappé à la férocité des Vandales. D'un autre côté, D. Mathoud (2), s'appuyant sur un passage de saint Irénée, dit que dans les premiers temps de l'Église on envoyait à Rome des copies des Actes des martyrs et qu'au témoignage de Grégoire de Tours lui-même, les Actes des martyrs des Gaules furent demandés en Italie où on les retrouva. Il est permis de supposer que l'un de ces deux sentiments ou tous les deux peut-être sont vrais. Quant aux attaques et aux accusations des envieux, l'auteur félicite ses frères de les avoir sagement méprisées et d'avoir compris que c'était leur mission et leur devoir de propager le plus possible le culte de saint Savinien.

Une chose très importante à marquer ici, c'est que l'auteur de la *Grande Passion* indique d'une manière vague la sépulture des martyrs dans l'église où saint Savinien avait dit sa dernière messe : on voit qu'il ignorait, ainsi que ses contemporains, l'endroit précis de cette sépulture qui ne fut découvert qu'en 847.

Une étude approfondie de cette œuvre hagiographique fait penser à l'abbé Hénault « qu'elle a été entièrement remaniée par une

(1) *Hist. des églises de Chartres, Sens, etc.*, p. 305.

(2) *Op. citato*, p. 326.

seule et même main. Sauf quelques additions, son style présente dans l'ensemble les mêmes caractères : il est grave, diffus et pompeux, surtout dans les discours où il vise à l'éloquence; les périphrases y sont fréquentes; les adjectifs et les adverbes sont souvent employés au superlatif; on y trouve, en maints endroits, des redondances. Telle est cette rédaction dans son ensemble. Cependant, quoiqu'elle paraisse sortie de la même plume, il est facile de remarquer, dans plusieurs parties, une diction plus simple et une absence presque complète de ces ornements du discours. On surprend çà et là spontanément l'éloquent narrateur se faisant copiste par respect pour des monuments vénérables du passé. »

AIGYLÈNE. — (2<sup>e</sup> abbé connu. *Fin du VII<sup>e</sup> s. à 706?*)

Bien que l'espace de près d'un siècle se soit écoulé entre Amalbert et Aigylène, les tables du monastère ne font mention d'aucun autre abbé. Cette lacune provient de la constitution même de l'abbaye qui était gouvernée, au temporel, par des préfets, et au spirituel par des abbés dont le nom ne nous a pas été transmis, car ils se consacraient entièrement aux pratiques de la vie religieuse.

Aigylène demanda à l'archevêque de Sens, pour lui et pour ses successeurs, l'administration temporelle aussi bien que la direction spirituelle de l'abbaye, et saint Emmon la lui accorda avec d'autant plus d'empressement qu'il avait été lui-même moine à Saint-Pierre-le-Vif et s'y était distingué par sa piété et sa constante régularité. Le prélat profita donc de la réunion d'un concile, le troisième tenu à Sens, auquel assistaient plus de trente évêques, parmi lesquels saint Ouen, archevêque de Rouen; saint Faron, évêque de Meaux; saint Éloi, évêque de Noyon; saint Amand, de Maëstrich; et il donna, en 659 (1), au monastère, une charte qu'il adressa à tous ses suffragants. Il est difficile de rendre, dans la traduction, les redondances du style barbare, obscur et rempli de fautes; nous nous sommes efforcé d'exprimer, avant tout, le fond du sens.

« Aux seigneurs saints qui occupent la haute dignité du pontificat, à nos frères dans le Christ de la province de Sens : Chrodovert, Faron. Berthoade, Audoine, Gautzbert et Éloi, Emmon, pêcheur, envoie humblement le salut dans le Seigneur. Bien qu'il soit de notre devoir de conserver intact le dépôt des règles antiques, nous avons jugé utile de porter ce nouveau décret, qui n'est point contraire à nos précédentes décisions,

(1) D'après M. Quantin, *Cart. gén. de l'Yonne*, t. I<sup>er</sup>, p. 10.

Vénérable homme l'abbé Aigylène est venu, accompagné de ses frères habitant, sous les murs de la ville de Sens, le monastère de Saint-Pierre et de Saint-Paul que dame Théodechilde, reine, a construit jadis et qui possède maintenant son tombeau ; il nous a adressé une demande qui a touché notre cœur, et nous l'avons entendue d'une oreille favorable. Animés d'une sainte ardeur et désirant vivre, dans toute la ferveur de leur dévotion, sous la règle de saint Benoît, telle qu'elle est pratiquée au monastère de Luxeuil, ils sont venus nous adresser humblement cette requête, à nous et à nos frères de l'église de Sens. Puisque l'épître de saint Augustin, au concile de Carthage, concède aux abbés et aux moines un privilège de liberté d'après lequel ils ne dépendent nullement des évêques, mais des lieux dont ils ont embrassé la règle ; comme cette discipline est déjà en vigueur aux monastères d'Agaune, de Lérins, de Luxeuil et parmi les moines qui habitent près de la basilique de Saint-Marcel, nous accordons audit abbé Aigylène la liberté qui a été concédée et qui appartient actuellement à son monastère ; et nous voulons que la basilique et les moines qui y mènent la vie religieuse soient exempts de toute autorité royale ou autre dans leurs terres et sur les serfs qui en dépendent, dans leur ministère, dans leurs livres sacrés, dans tous leurs objets se rapportant au culte divin, et dans toutes les choses qui leur appartiennent ou devront leur appartenir. Que pendant notre vie et sous nos successeurs, aucun clerc, pontife ou représentant de l'autorité royale, ne prétende leur enlever quelque bien et se l'attribuer. Que l'évêque de Sens bénisse chaque année avec le saint chrême, par respect pour les Saints et au nom de Dieu, l'autel du monastère ou une table, si l'autel manque. Que nul pontife n'ose enlever rien de ce qui sera offert à l'autel ou au monastère, au nom et sous l'inspiration de Dieu. Quand l'abbé sera mort, que les moines choisissent entre eux le plus digne, qu'il soit ordonné par nous ou notre successeur, et nous déciderons de conférer aux clercs toutes les autres dignités, suivant que l'indiquera l'élection. Qu'aucun évêque, archidiaque ou autre personne n'ait la prétention de s'attribuer dans le monastère d'autre puissance sur leurs biens ou sur leurs personnes, tant que l'abbé et les moines seront soumis à cette sainte règle. Qu'il n'ose non plus rien enlever pour lui ou pour d'autres, du monastère, pas plus que des paroisses. Que nul d'entre nous ne pénètre non seulement dans les cloîtres mais encore dans l'enclos du couvent, s'il n'est demandé par les religieux ou l'abbé, afin que ceux qu'on appelle moines solitaires puissent, dans un calme parfait, sous la conduite de Dieu et l'autorité de leur règle, mener la vie des saints Pères et prier pour l'Église, pour le salut du roi et de la patrie. Si les moines venaient à se laisser aller au relâchement, qu'ils soient châtiés selon la règle de saint Benoît et de saint Colomban par leur abbé, et si celui-ci néglige ce devoir, par les abbés qui vivent régulièrement. Enfin, que le privilège de liberté qui leur a été accordé demeure dans son intégrité, sous notre épiscopat et celui de nos successeurs. Si quelqu'un, par ruse ou par cupidité, avait la témérité de violer ce qui a été statué plus haut, qu'il soit éloigné pendant un an de la communion de ses frères, et que ce privilège demeure à perpétuité sous

la protection du Christ. Et pour que ce décret, corroboré par notre signature et devant avoir son exécution par nos frères abbés, obtienne une plus grande autorité, nous vous demandons de le confirmer en y apposant votre signature. Fait à Massolac (Mâlay-le-Roi), dans la maison royale, la 3<sup>e</sup> année du règne de notre maître Clotaire, roi. »

Suivent les signatures de vingt-trois évêques et de plusieurs autres personnages.

Par cette charte, saint Emmon exemptait les moines de Saint-Pierre de toute autorité royale ou épiscopale, mettait leurs biens sous la sauvegarde du Christ et décidait que l'abbé serait élu par les moines et consacré par l'évêque de Sens.

Plusieurs auteurs, donnant une mauvaise interprétation à un passage obscur de ce diplôme ont pensé à tort que l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif était un monastère double, comme celui de Winbourne. Dans ce passage « nulli nostrum liceat monasterii adire secreta aut *feminum* ingredi septa », ils ont rendu le mot « *feminum* » par celui de « *feminarum* » et l'ont traduit par « l'enclos des femmes ». Mais D. Mathoud rejette ce sentiment et prouve (p. 53) d'après le moine Marculphe dont le texte se trouve dans le tome VI des *Conciles généraux* (édition de 1671, p. 533) et dans le tome XVI de la *Bibliothèque des Pères* (édition de 1654, p. 4), qu'il faut remplacer le mot « *feminum* » qui est une faute de copiste, par celui de « *finium* ». Nous adoptons pleinement cette explication qui donne au mot corrompu un sens beaucoup plus naturel. Il y a en effet gradation dans la défense des évêques : ils s'interdisent l'entrée, non seulement du « cloître » des moines, mais encore de leur « enclos ». Leur seul but est de protéger la solitude et la paix des religieux. S'il avait été question d'un couvent de femmes, l'entrée devant en être plus rigoureusement interdite, les évêques auraient consacré à cette question plus que quelques mots et en auraient parlé dans des termes plus clairs et plus précis. L'expression « *monialium* » ou autre semblable aurait remplacé celui de « *feminarum* » et un chapitre spécial aurait spécifié les conditions de cette importante décision.

Grâce aux privilèges importants dont le monastère était dès lors gratifié, Aigylène excita parmi ses frères un redoublement de ferveur. C'était un personnage de mœurs exemplaires. Sous sa direction, dit le chroniqueur, le monastère se fit singulièrement remarquer par l'autorité de sa règle et par la sainteté de ses bonnes œuvres. Aussi tous les chronologistes s'accordent-ils à célébrer ses louanges.

En 675, il reçut au monastère la dépouille mortelle du bienheureux prélat, Emmon, et le déposa dans la chapelle de Saint-Bar-

thélemy. Bien que Emmon ait reçu le titre de saint, sa mémoire n'a été honorée d'un culte religieux, au 26 avril, qu'à Saint-Pierre-le-Vif. Son corps n'a jamais été levé de terre.

Le reste de la vie de l'abbé Aigylène ne nous est point connu. Il la termina vers 706. On ignore l'endroit précis de sa sépulture qui eut lieu auprès de celle de ses frères.

#### SAINT EBBON. — III<sup>e</sup>. (703?-710?).

Le monastère continue, au commencement du viii<sup>e</sup> siècle, à être une école de doctrine et de sainteté. Saint Géric (Guerry ou Géry), de l'illustre famille des comtes de Tonnerre, entre comme novice à Saint-Pierre-le-Vif; la prudence et le zèle de ce noble religieux le font bien vite remarquer de saint Vulfran, archevêque de Sens, qui le choisit pour administrer le diocèse, pendant qu'il s'en va lui-même exercer un glorieux apostolat chez les Frisons.

Un si bel exemple devait produire d'heureux fruits. Son neveu, Ebbon, s'était distingué, dès sa plus tendre jeunesse par son goût pour les belles-lettres et son dévouement pour la religion. Devenu comte de Tonnerre par la mort de ses parents et maître d'un riche patrimoine, il ne tarda pas à envier la pauvreté du Christ, et s'enfuyant secrètement, il vint se réfugier à l'abbaye de Saint-Pierre. Là, après s'être dépouillé de tous ses biens, il se soumit à l'obéissance la plus complète, sous la conduite de l'abbé.

Ebbon fit de si grands progrès dans la vertu qu'il devint bientôt le guide de ceux qui étaient chargés de le conduire et dépassa ses frères dans la voie de la perfection religieuse. Aussi, les moines, d'un consentement unanime, le mirent-ils à leur tête, malgré ses répugnances et ses efforts pour se soustraire à cette charge. Il fut le successeur d'Aigylène, d'après Clarius, ou de Viraihod, suivant le *Gallia christiana*. Le nouvel abbé sut soutenir la réputation du monastère par son zèle pour l'étude et la discipline. Il se faisait un devoir d'enseigner ses frères, non seulement par la douceur et la force de ses paroles, mais encore par l'autorité de ses exemples.

L'abbaye ne pouvait conserver longtemps à sa tête un homme d'un si grand mérite. Son oncle, Géric, qui avait succédé à saint Vulfran sur le siège de Sens, étant venu à mourir, le clergé et le peuple, après avoir enseveli, suivant son désir, sa dépouille mortelle à Saint-Pierre-le-Vif, portèrent à l'unanimité leur choix sur Ebbon. Le roi Childebart II accueillit favorablement la requête des Sénonais qui le suppliaient de leur donner pour premier pasteur l'abbé de Saint-Pierre; mais Ebbon refusa énergiquement l'honneur qu'on lui offrait. Le peuple entier vint alors se jeter aux genoux de l'humble religieux. Il fallut céder à des instances si tou-

chantes et le sacre eut lieu au milieu des acclamations de toute la cité. Le nouveau prélat devint la consolation des affligés, la providence des pauvres, la lumière et le guide des âmes.

CRODOLIN. — IV<sup>e</sup>. (*Commencement du VIII<sup>e</sup> siècle*).

Ce fut un personnage distingué par sa noblesse, sa simplicité et sa piété que choisirent les moines comme successeur de saint Ebbon : il s'appelait Crodolin. Il contribua à faire connaître dans toute la Gaule la réputation de sainteté dont jouissait l'abbaye.

Parmi les personnages que le désir de la perfection chrétienne amenait de toutes parts à Saint-Pierre-le-Vif, citons au premier rang saint Paterne. Né à Coutances, en Normandie, vers 680, il était entré dans un monastère de bénédictins, près de Granville. Son mérite et l'éclat de ses vertus l'avaient rendu vénérable et cher à ses frères. Désireux d'échapper aux visites importunes que sa haute renommée lui attirait, il quitta son pays, arriva jusqu'au monastère de Jaulnes (près de Bray-sur-Seine), puis il vint à Saint-Pierre-le-Vif où l'abbé Crodolin et toute la communauté le reçurent avec grande joie. Mais là encore, on vit bientôt arriver une foule de malades et d'infirmes qui s'en retournaient en remerciant Dieu de leur guérison et en publiant les vertus de son serviteur.

Ses mérites devaient être couronnés par le martyre. Un jour qu'il traversait la forêt de Sergines, en se rendant au monastère de Jaulne, des brigands qu'il rencontra et qu'il voulut exhorter au repentir, lui tranchèrent la tête. C'était le 13 novembre 726, jour anniversaire où sa mémoire a toujours été célébrée dans l'église de Sens.

Deux comtesses de Tonnerre, Ingoare et Léotherie, sœurs de saint Ebbon, abandonnèrent également le monde et ses délices pour venir s'enfermer, non loin de leur frère, dans le monastère de Saint-Jean. Cette maison semble avoir été dans la dépendance et sous la direction de celle de Saint-Pierre-le-Vif, tant qu'elle abrita des femmes, sans qu'il y eût cependant entre elles communauté d'église. Le 21 octobre 711, Ingoare fit don d'une partie de ses biens à l'abbaye de Saint-Pierre. Dans les termes de la charte qu'elle donna à cette occasion, on sent le souffle puissant de la foi qui engendrait alors de si héroïques vertus.

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit..... Jésus-Christ notre Seigneur et Rédempteur de tous les hommes, nous dit clairement dans l'Évangile : « Amassez-vous un trésor dans le Ciel, où les vers et les voleurs ne pourront vous l'enlever ; préparez-vous avec l'argent de l'iniquité des richesses qui ne vieillissent pas » ; et dans un autre endroit : « En donnant peu, vous acquérez un royaume ; vous faites une petite aumône,

et vous recevez une récompense sans bornes ». Comme tout homme est soumis à la volonté de Dieu, il semble juste qu'il observe en toutes choses son commandement. C'est ainsi que moi, Ingoare, pauvre vierge consacrée à Dieu, saine d'esprit et pénétrée de la salutaire pensée de l'éternelle récompense, j'ai résolu, pour atténuer mes péchés, porter remède à mon âme et suivre la parole évangélique, de donner quelques-uns de mes biens au monastère de Saint-Pierre, construit sous les murs de la ville de Sens, et aux moines qui y vivent sous la conduite du vénérable abbé Chrodolin. Par cette charte, je leur donne, à partir d'aujourd'hui, et je veux qu'il leur soit donné à perpétuité ma portion dans la villa de Fontaines, qui est sise dans le pagus de Tonnerre, tout ce qui me revient de mes parents paternels et maternels, avec tous les biens qui se trouvent à Fontaines; de plus, ce qui existe dans le pays de Lassois, à Pauliac et à Bagnole, avec toutes les parcelles qui touchent à Fontaines, soit terres, maisons, édifices, libertés, ouvrages des habitants, vignes, bois, champs, prés, troupeaux, terres cultes et incultes, eaux et ruisseaux, tous les animaux mâles et femelles qui peuvent être nommés, et que je pourrai augmenter ou améliorer : je les abandonne pour toujours au profit du monastère. Si quelqu'un, que ce soit moi même, l'un de mes héritiers ou quelque autre personne, voulait empêcher ou détruire cette donation que j'ai faite et approuvée de ma pleine volonté, qu'il encoure d'abord la colère de l'éternelle Trinité, qu'il soit éloigné de la demeure des chrétiens et du lieu saint, et qu'il demeure excommunié; de plus, qu'il soit condamné à payer au monastère, ainsi qu'au fisc, deux livres d'or et cinq livres d'argent. Que la présente donation demeure ferme et stable en tout temps, munie de ma signature. Fait à Sens, Ingoare. Sachez que cette donation a été faite par moi. . . . Moi, Ermenbertus, Ingoare me le demandant pour Dieu, j'ai écrit cette donation, et je l'ai marquée au xii<sup>e</sup> jour des calendes de novembre, la première année du règne de notre maître Dagobert, roi (1). »

Huit ans plus tard, la sœur d'Ingoare, Léothérie ou Mummie, donnait également à Saint-Pierre-le Vif ses biens situés au pays de Lassois, aux Riceys (2) et Pauliac (3), composés de manses, de serfs, de bois, de prairies, de cours d'eau, de troupeaux ou autres héritages, et d'une église située à Saint-Martin. Les termes de cette donation, comme ceux de la précédente, sont empreints d'une grande majesté religieuse.

« A la maîtresse et vénérable basilique de Saint-Pierre, apôtre, construite près des murs de la ville de Sens, où repose dame et reine Théodechilde, Léothérie craignant Dieu et songeant à la rétribution éternelle, pour que le Seigneur daigne, dans la vie future, diminuer quelques-uns

(1) *Cartul. gén. de l'Yonne*, t. I<sup>er</sup>, p. 22.

(2) Aujourd'hui les Riceys (Aube), arrond. de Bar-sur-Seine. Ils devinrent plus tard un prieuré.

(3) Aujourd'hui Pouilly-en-Auxois.

de mes péchés, et que mon corps mortel mérite d'être enseveli dans le monastère de Saint-Pierre.... Pour ces causes, je fais don au monastère sus nommé..... et que cette donation, ainsi stipulée, demeure inattaquable à perpétuité. »

Après avoir mené une vie très sainte, les deux vierges furent ensevelies à l'église de Saint-Pierre, dans l'oratoire de la sainte Vierge.

Mais à la période de calme et de prospérité qui vient de s'écouler, vont succéder pour le monastère et la cité, des jours mauvais. Les Sarrazins ravageaient alors la Provence et la Bourgogne; ils mirent bientôt le siège devant la ville de Sens. On sait quels désastres accompagnaient ce torrent dévastateur. Églises incendiées, monastères ruinés, religieuses outragées, prêtres et moines égorgés, sans compter les meurtres et les brigandages de toutes sortes exercés sur le reste de la population : tels étaient les fléaux qui menaçaient de fondre sur la ville.

Les religieux de Saint-Pierre s'étaient réfugiés dans l'intérieur des murs, à l'approche de ces hordes sauvages. Ils purent voir les reflets sinistres de l'incendie qui dévorait leur monastère. La ville elle-même était en grand péril. « L'ennemi, raconte le chroniqueur, l'entoura de son camp, et plaça aux portes des sentinelles vigilantes pour fermer toutes les issues. Des engins de guerre, balistes, pierriers, catapultes, battaient les remparts. De leur côté, les citoyens munissaient les points faibles, élevaient des tours de défense, et lançaient des traits enflammés pour brûler les machines de l'ennemi. La fureur des assiégeants, doublée par l'énergie de la résistance, ne connut bientôt plus de bornes. Cette race barbare imagina un expédient épouvantable. De toutes parts, des arbres furent coupés, et quand le bois eut été amoncelé, comme une montagne circulaire, autour de la ville, on y mit le feu. La flamme s'éleva vite triomphante. Les citoyens vinrent trouver leur évêque saint Ebbon. A cette époque de calamités publiques, les évêques étaient chargés de protéger au dedans l'ordre et la civilisation aussi bien que la religion, et au dehors l'indépendance nationale. L'homme de Dieu était agenouillé, les yeux baignés de larmes. D'une voix entrecoupée de sanglots, il suppliait le Seigneur Jésus-Christ en faveur du peuple dont le soin lui était confié. Sa prière terminée, il se releva et, désormais sûr de la protection céleste, il bénit la foule. « Les gros bataillons ne donnent pas la victoire, s'écria-t-il, une poignée de soldats conduits par le Seigneur suffit pour nous sauver. Suivez-moi. » Se dirigeant alors vers une des portes qu'il fit ouvrir, il se précipita avec ses guerriers à travers la fumée et les flammes, dans le dessein de se jeter

sur l'ennemi. Témoin de cette héroïque et téméraire sortie, le peuple s'abandonnait au désespoir, mais l'homme de Dieu et ses compagnons ne doutèrent pas un instant du succès. Pris à l'improviste dans leur campement, les barbares s'enfuirent en désordre, poursuivis par les troupes sénonaises qui les chassèrent hors de la contrée. »

Heureux d'avoir rendu la paix à son peuple, Ebbon résolut de sanctifier le reste de sa vie au sein de la solitude la plus profonde; il se retira à Arces, dans un ermitage. A sa mort (744 ou 750) son corps fut, conformément à sa volonté dernière, transporté à Saint-Pierre-le-Vif et inhumé dans la chapelle de Notre-Dame, près de deux tombes qui lui étaient chères, celles d'Ingoare et de Léothérie.

VIRAIBOD. — V<sup>e</sup>. (VIII<sup>e</sup> siècle).

Cependant, la déroute des Sarrazins n'avait pas été pour l'abbaye la fin de l'épreuve. Après les ravages de ces barbares, elle eut à subir les rapines des soldats de Charles-Martel. Les archevêques eux-mêmes, par leur titre de *Défenseur de la cité*, contraints de supporter une grande partie des charges de guerre, durent sacrifier les intérêts du monastère au bien général et eurent recours à ses biens comme à ceux de Saint-Jean et de Saint-Remi, afin de réparer les ruines de l'invasion. Ainsi les moines de Saint-Pierre, privés du nécessaire, furent forcés d'aller demander leur subsistance à la charité de frères plus heureux, et le monastère ne put se relever que bien lentement de ses ruines.

Une des conséquences de ces perturbations fut l'obscurité qui enveloppe l'histoire de Saint-Pierre-le-Vif à cette époque. On sait que le successeur de Crodolin sur le siège abbatial est Virai bod, mais on ignore en quelle année il y monta.

De même aucun document ne nous révèle l'endroit précis où furent inhumés alors au monastère plusieurs archevêques qui, d'après le sentiment de la plupart des auteurs, y reçurent la sépulture : saint Honobert et saint Honulphe, de l'illustre famille des comtes de Tonnerre, Loup II et Willicaire.

BERTHEMARE. — VI<sup>e</sup>. (*Vers 800*).

L'abbé Berthemare succéda à Virai bod vers 773, car on constate qu'il assista, avec le titre d'abbé de Saint-Pierre-le-Vif, à des comices généraux réunis par ordre de Charlemagne. C'était un personnage vénérable et rempli de mérites. Il vécut (1) sous les archevêques Godescalc, Gombert, Giron, Pierre, Willebaud, Bérard

(1) Pierre Coquin.

et Raimbert, qui furent tous inhumés au monastère, le premier dans la chapelle de Saint-Remi.

A cette époque, Charlemagne, en fondant l'Empire d'Occident, imprimait à la société une impulsion féconde en heureux résultats. Sans se laisser absorber par l'administration civile de sa vaste conquête, il donnait une large part de son activité aux affaires de l'Eglise, soit en provoquant la réunion de conciles nationaux et provinciaux, soit en soumettant certaines décisions à ces assemblées et en prêtant l'appui du bras séculier aux évêques qui étaient alors les représentants les plus respectés de l'autorité. De même, il protégeait et enrichissait les monastères.

La puissante influence du grand empereur fut ressentie à Sens. Il avait une particulière prédilection pour cette cité et il lui fit de nombreux présents. Il allait prier aux sanctuaires des martyrs à Sens et aux environs, aussi l'abbaye de Saint-Pierre fut sans doute honorée plus d'une fois de sa visite.

FRODEBERT. — VII<sup>e</sup>. (? à 828).

A la mort de l'abbé Berthemare, on lui donna du consentement de tous comme successeur Frodebert, qui ne tarda pas à être consacré par l'archevêque Raimbert. Ce prélat n'ayant survécu que peu de temps, le pape Léon III bénit comme archevêque de Sens, en 801, Magnus, un des prélats qui avaient accompagné Charlemagne à Rome lors de son sacre.

En venant prendre possession de son siège, Magnus se rendit directement à l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif, où, selon le témoignage des historiens, les religieux lui devaient l'hospitalité; de là, le lendemain, il fut solennellement porté à la cathédrale par le clergé et le peuple, au milieu de l'allégresse générale et du chant des psaumes et des cantiques. L'archevêque Magnus est le premier que l'histoire signale comme s'étant arrêté à Saint-Pierre, avant de pénétrer dans l'intérieur de la ville de Sens. Il est probable qu'il se conformait à un usage adopté par ses prédécesseurs. Ce fait a une cause et une signification importantes sur lesquelles il est bon d'insister. N'est-ce pas un indice remarquable de la vivacité du souvenir que le peuple et le clergé sénonais conservaient de leur premier évêque? Le prélat, nouvellement consacré, passait la veille de son intronisation en prières dans l'abbaye qui s'était constituée la gardienne du sanctuaire de saint Savinien, comme pour y méditer sur la vie de l'apôtre qu'il allait remplacer dans le soin et la sollicitude des âmes, et pour représenter le séjour que son premier prédécesseur avait fait dans ce faubourg avant d'entrer dans la ville. Cette veille, passée dans le lieu où il serait peut-être

inhumé un jour, en lui rappelant la pensée de la mort à l'heure même des préparatifs de son entrée solennelle et triomphale, était bien propre à lui faire sentir le néant des choses de la terre et à rappeler à tous les sublimes enseignements de l'humilité chrétienne.

Quelques chroniqueurs ont supposé que cet usage s'était introduit pour signifier la juridiction dont le nouvel archevêque prenait pour ainsi dire possession sur les abbayes du diocèse, dont celle de Saint-Pierre était la plus importante. Mais cette interprétation n'a que très peu de vraisemblance et est insuffisante.

L'archevêque Magnus accomplit un autre acte qui nous fournit également un renseignement utile. Avec le consentement de l'abbé de Saint-Pierre et des moines, il construisit dans une vigne voisine du monastère, une église qu'il dédia au Sauveur et dont il fit un lieu de sépulture pour les chanoines de la cathédrale. Il paraît bien difficile d'admettre que le prélat eût dédié cette église au Sauveur, à une si faible distance de celle que saint Savinien avait jadis consacrée également sous le même vocable, si cette dernière avait encore conservé à cette époque son premier titre. Il faut donc croire que l'église actuelle de Saint-Savinien portait déjà ce nom lorsque Magnus construisit non loin de là celle de Saint-Sauveur. Le diplôme de Clovis le lui attribue dès le <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle.

Avec le retour de la paix sous la domination de Charlemagne, l'ordre et la régularité avaient commencé à renaître dans l'abbaye. Le nouvel archevêque Jérémie, qui avait été religieux et témoignait un zèle dévoué pour les monastères de la ville et du diocèse de Sens, acheva cette œuvre de restauration. Dans un concile tenu à Sens au mois de mai 822, il fit aux abbayes de Saint Pierre, Saint-Jean et Saint-Remi une restitution solennelle de leurs biens; et pour donner une sanction plus forte à cet acte, il profita de l'ascendant qu'il avait acquis sur le roi en obtenant de lui une nouvelle charte de confirmation (1).

« Au nom du Seigneur Dieu et de notre Sauveur Jésus-Christ, Louis, par la volonté divine, empereur auguste . . . . Qu'il soit connu de tous les fidèles de la sainte Église de Dieu présents et à venir, que vénérable homme Jérémie, archevêque de la sainte Église de Sens, nous a déclaré que plusieurs monastères placés par Dieu sous sa juridiction : Saint-Pierre, Saint-Jean et Saint-Remi, dans lesquels des moines doivent s'efforcer de mener une vie sainte, sous la direction de la règle religieuse, ont été soustraits, à la suite de circonstances malheureuses, issues de la fragilité humaine, à la dépendance dans laquelle ils vivaient à l'égard de

(1) *Carl. gén. de l'Yonne*, t. 1<sup>er</sup>, p. 32.

nos prédécesseurs. Pressés par la détresse, ils sont beaucoup déchés de leur premier état, à cause de la privation d'une partie de leurs biens que les archevêques ont été obligés de prendre pour faire face à toutes les charges qui leur incombait. Par là, ceux qui devaient, dans le calme et la tranquillité du monastère, offrir à Dieu des prières et consacrer leur vie à intercéder pour notre santé celle de notre épouse et de nos enfants, pour la conservation du royaume qui nous a été donné par Dieu, pour la prospérité de l'Eglise et le salut des fidèles, sortent de leur cloître, s'en vont mendier leur subsistance et errent de tous côtés, oubliant la mission qui leur a été confiée, de telle sorte qu'ils nous sont inutiles et sont réputés se faire du mal à eux et à leurs évêques. Averti de cet état de choses par les prières du prélat sus-nommé, nous jugeons utile, tandis que nous jouissons de ce corps mortel, que ceux qui se sont consacrés au service divin dans ces abbayes ou qui doivent y entrer plus tard, par amour de la sagesse suprême, regagnent leurs monastères pour s'y adonner au service de Dieu; qu'ils possèdent des biens en rapport avec leur état, qu'ils en jouissent pendant leur vie, jusqu'à ce qu'ils soient appelés à jouir du bonheur éternel. Nous décrétons donc, suivant la demande que nous en a faite l'évêque de Sens, que parmi les biens que ces monastères possèdent actuellement, aucun évêque, dans le présent et dans l'avenir, n'ose en retirer quelque chose pour quelque raison ou quelque occasion que ce soit, ni les donner en bénéfice ou les attribuer à son usage; qu'il s'efforce au contraire de les maintenir dans leur intégrité, d'après la liste que l'évêque de Sens en a dressée, qu'il a signée et fait signer dans une réunion d'évêques, pour éviter plus tard toute dispute; qu'il n'exige aucun service ou d'autres présents que ceux marqués par l'évêque dans cette liste.

« Mais, de peur que cette charte ne donne aux moines de ces abbayes l'envie de s'insurger contre leur évêque, nous voulons leur ôter toute occasion d'être tentés par le démon, en faisant respecter l'autorité et la puissance de l'évêque sur la discipline ecclésiastique. Qu'il maintienne donc ces monastères sous sa juridiction, qu'il y établisse les abbés suivant les règles de l'ordre, qu'il les change, s'il le juge nécessaire; qu'il corrige les abus, retranche les superfluités, entretienne les vertus, déracine les vices, comme un bon agriculteur qui arrache les mauvaises herbes; et, suivant les pratiques des anciens Pères, qu'il sache discerner la semence qui convient à chaque terre.

« Que ce décret par lequel nous rétablissons dans les lieux susdits l'ordre et la discipline ecclésiastique et le service de Dieu, à la gloire et dans la dépendance de qui nous avons été créés, demeure inviolable pour toujours; et afin qu'il conserve son autorité dans tous les temps, nous l'avons signé de notre main et y avons fait apposer le sceau de notre anneau . . . . . Donné le xv des calendes de juin, en la ix<sup>e</sup> année de l'empire de notre maître Louis Auguste, indiction xv. »

Cette charte, au style brillant et pompeux, caractérise bien cette époque où les lettres reflourissaient, grâce à l'impulsion donnée par Charlemagne. Elle dénonce les graves abus et le relâchement

qu'avaient occasionnés les invasions des Sarrazins, et elle indique les remèdes qui furent apportés pour faire revivre au milieu des moines, en particulier parmi ceux de Saint-Pierre-le-Vif, la pratique des vertus religieuses. Elle ramenait le monastère à peu près à la condition que lui avait faite la charte d'Emmon, près de deux siècles auparavant, à la seule différence que l'autorité de l'archevêque de Sens sur l'abbaye était augmentée et que le choix des abbés, qui appartenait précédemment aux religieux, lui était désormais réservé. De si sages mesures produisirent bientôt les meilleurs effets et firent renaître la ferveur primitive.

L'archevêque Jérémie donna au monastère une nouvelle preuve



Sceau de Pierre de Balzac, doyen de Mauriac (1488-1493)

S. CONTRACTVVM DECANATVS MAVRIACI Pro DomiNo Petro  
DE BALSACO DECANO

de bienveillance en fondant, ou plutôt en relevant l'abbaye de Mauriac en Auvergne. D'après M. Chabau, qui suit les chroniqueurs mauriacois et dont nous embrassons le sentiment, cette abbaye, fondée par sainte Théodechilde, avait été détruite par les Sarrazins. M. Chabau donne, comme preuve irréfutable de cette assertion, l'assurance que lors des premières invasions sarrazines, les moines de Vaison, en Provence, étaient venus s'y réfugier et y cacher le corps de saint Quinde, leur patron. Clarius, au con-

traire, suivi de Geoffroy de Courlon et de D. Cottron, pense que l'abbaye de Mauriac ne reçut à cette époque que sa première fondation. A la prière de l'abbé Frodebert, Jérémie se rendit en Auvergne, édifia le monastère de Mauriac sous la dépendance de celui de Saint-Pierre-le-Vif et lui donna le nom de Noviac, nom qui devait se changer peu à peu en celui de Mauriac. Il le consacra ainsi que l'église, le roi le prit sous sa protection et l'abbé Frodebert y envoya une colonie de moines.

Le doyenné de Mauriac portait le titre de *chapelle royale*, parce qu'il avait appartenu primitivement au roi par droit de conquête. Le doyen, en raison de sa haute situation, jouit, pendant tout le moyen-âge, à Saint-Pierre-le-Vif, de grands privilèges. Il tenait le premier rang après l'abbé et pouvait porter le bâton pastoral avec les insignes de sa dignité; cependant ce bâton n'était pas recourbé mais droit, comme on le voit sur les sceaux du doyenné de Mauriac. Sous la dépendance de ce doyenné, se construisirent bientôt plusieurs prieurés dont les noms se trouvent d'ordinaire aux procès-verbaux d'élection du doyen. C'était le prieuré claustral, celui de Saint-Étienne, de Saint-Victor, de Saint-Vincent, de Vigny, de Bassiliac, de Venda, d'Orces, etc.

Cette grande œuvre de restauration matérielle opérée à Saint-Pierre-le-Vif, sous l'abbé Frodebert, et d'autres preuves que nous exposons ailleurs (1) nous font admettre le sentiment de M. Quantin (2) d'après lequel la chartre de Clovis aurait été reconstituée à cette époque dans le monastère. Mais différentes raisons démontrent que l'archevêque de Sens et l'autorité royale intervinrent dans cette œuvre, et légitimèrent, jusqu'à un certain point, la reconstitution que les moines de Saint-Pierre firent de leurs titres disparus. On ne peut s'empêcher de condamner comme fort exagérées et injustes les violentes accusations portées par des historiens qui, sur des données insuffisantes et inexactes, ont donné à l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif, à cause de ce travail de rénovation, « un rang illustre parmi les officines de faux diplômes. »

L'abbé Frodebert put se réjouir, avant sa mort survenue en 828, d'avoir vu son monastère et celui de Mauriac rétablis dans la ferveur et la prospérité.

(1) Voir, à la fin, la dissertation sur l'identité de sainte Théodechilde.

(2) *Cart. gén. de l'Yonne*, t. 1<sup>er</sup>, p. 2.

---

## CHAPITRE IV.

COMPOSITION DE PLUSIEURS ÉCRITS SUR SAINT SAVINIEN. — INVENTION ET TRANSLATION DE SES RELIQUES. — FAVEURS ACCORDÉES AU MONASTÈRE PAR LES ARCHEVÊQUES DE SENS. — GRANDE DÉVOTION ENVERS LES RELIQUES.

ALBERT. — VIII<sup>e</sup> (829-831).

Le successeur de Frodebert, Albert, ne vécut que deux années après son élévation au siège abbatial. On ne sait rien de lui, sinon qu'il était d'une profonde humilité.

Deux actes seulement, dont il fut témoin, méritent d'être signalés. En 830, Rotelande, comtesse de Sens, fit ensevelir dans l'église de S.-P.-L.-V. le père de son mari, le comte Maynerius, lequel avait donné aux religieux de grands biens et des reliques précieuses. De même, au commencement de l'année suivante, Anségise, abbé de Fontenelle, légua par son testament une livre aux moines de Saint-Pierre.

ANASTASE. — IX<sup>e</sup> (831-848).

Ce fut le *vénérable* Anastase qui remplaça l'abbé Albert, en 831. D. Cottton dit qu'il faut le considérer comme un des plus remarquables abbés de Saint-Pierre-le-Vif, à cause de sa sainteté, de ses œuvres admirables et de la dignité avec laquelle il gouverna le monastère pendant de longues années.

Parmi ces œuvres admirables, que le chroniqueur n'indique pas, il faut sans doute placer l'*Homélie*, que lui ou l'un de ses moines composa pour l'anniversaire des premiers apôtres sénonais et qui fait partie des Actes de Saint-Savinien (1). L'auteur nous donne lui-même la date de cette composition, lorsque, après une éloquente exhortation, il émet cette pensée que les fondateurs de l'église de Sens ont laissé une postérité spirituelle, déroule brièvement la série des pontifes les plus saints et les plus éminents de cette église, et nomme Aldric comme celui qui occupait alors le siège archiepiscopal. « Il nous reste — *superest*

(1) *Bibl. hist. de l'Yonne*, t. II, p. 323.

*nobis* — Aldric, évêque d'une rare sainteté et d'une intelligence d'élite dans le gouvernement de son église. » Or, ce prélat a siégé à Sens de 829 à 841.

Un écrivain contemporain (1), par une opposition systématique et pour retarder la date de cette homélie, a prétendu, bien à tort, qu'elle s'est trouvée ainsi tronquée par le hasard dans la suite des temps, et il s'est efforcé en vain de donner aux mots « *superest nobis* » une autre signification que le sens naturel que nous avons indiqué. Au reste, le style de l'écrit et surtout certaines expressions révèlent visiblement, suivant l'abbé Hénault (2), la grande époque carlovingienne, où l'art d'écrire se releva de la décadence, surtout à Sens, où l'archevêque était un ancien élève d'Alcuin et s'était acquis une immense réputation de savoir. Le langage de l'auteur n'est pas aussi brillant que celui de la charte rédigée en 822 par quelque notaire royal ; il est encore un peu barbare, mais très imagé, et emprunte toutes ses figures au vocabulaire de la guerre : « les flèches de la parole....., les puissants béliers de la vertu....., les chefs d'une sainte légion. » Il avait, sans nul doute, l'esprit préoccupé des hauts faits et des victoires de Charlemagne, et il prenait le langage des armes, langage de circonstance, pour célébrer les pacifiques triomphes des conquérants spirituels de la Gaule celtique.

Nous inclinons également, avec M. Hénault, à placer vers cette même époque la rédaction de la *Passion abrégée* de saint Savinien (3). En premier lieu, la manière d'écrire offre beaucoup de ressemblance avec l'*Homélie* dont il vient d'être parlé ; c'est le même style imagé, non complètement pur, empruntant aussi ses figures au langage militaire : « Saint Pierre est occupé des soins de la divine milice...., les disciples font passer les vaincus sous le joug de Dieu, etc. » L'écrivain renvoie de même aux *Histoires* pour connaître en tous leurs détails les gloires passées de la cité sénonaise.

Le prologue de ce morceau est riche pour nous en renseignements. « Marcus (Tullius Cicero ?) déclare, commence-t-il, en maint endroit de ses écrits, que la longueur nuit plus que l'obscurité à l'intelligence d'un discours. » Puis, dans un morceau que nous avons donné, racontant le motif qui l'a fait écrire et la première reconstitution des Actes de saint Savinien, l'auteur continue en ces termes : « Cependant, il vous a semblé bon, ainsi

(1) L'abbé Duchesne.

(2) *Op. cit.*, p. 303.

(3) *Bibl. hist. de l'Yonne*, t. II, p. 329.

qu'à plusieurs personnages religieux, de faire découler de ce fleuve profond de petits ruisseaux pour les présenter à des lecteurs qui n'aiment peut-être pas autant que vous la longueur dans les légendes, et qui lisent sans goût les écrits trop longs. C'est à moi que vous avez confié ce soin, comme à un savant capable d'y réussir ; aussi, la rage de jalousie dont j'ai parlé ne me poursuit pas avec moins de fiel que vous. Cependant, nous ne devons pas plus rechercher, dans nos bonnes actions, le vain éclat de la gloire, que négliger celles que l'on jalouse ; confiant dans le secours de vos prières et de celles de vos frères, j'entreprendrai ce que j'avais craint d'abord, à juste titre, de trouver au-dessus de mes forces. Je laisse de côté, dans ce travail, l'élégance du style, parce que, au témoignage de Severinus, lorsqu'on cherche la vérité, on ne doit point s'occuper des ornements et des expressions brillantes, mais de l'exactitude des faits. »

L'auteur de ce prologue devait être un moine de Saint-Pierre — il s'adresse à ses frères. — Studieux et versé dans les lettres, il commence par une citation de Cicéron. Quand il parle de la reconstitution des *Actes*, le pluriel, nous l'avons dit, indique qu'il attribuait cette œuvre à une collectivité, c'est à-dire à son couvent. Lorsqu'il ne s'agit, au contraire, que d'analyser la *Grande Passion*, on voit qu'il n'a reçu cette mission que d'une seule personne, probablement de son abbé.

Mais là où le moine écrivain nous fournit de précieuses indications, c'est lorsqu'il nous dit la jalousie et les accusations iniques et incessantes qui avaient accueilli ses frères assez heureux pour recueillir les Actes de saint Savinien et de ses compagnons. D'où venait cette jalousie ? « Les envieux étaient-ils, se demande l'abbé Hénault, des prêtres séculiers d'une église voisine, d'Auxerre, par exemple, ou des religieux de quelque monastère de Sens ? Cette dernière supposition serait plus admissible, car l'abbaye de Saint-Pierre était une des plus favorisées de cette ville par la munificence des rois et des archevêques, en raison même du dépôt dont elle avait la garde. »

M. Duchesne nous dira mieux. Ces jaloux se trouvaient à l'abbaye de Fontenelle, où le martyrologe hiéronymien fut complété, vers la fin du viii<sup>e</sup> siècle, sans qu'on y ajoutât les noms des saints Savinien et Potentien. Ils devaient être surtout parmi les religieux de Sainte-Colombe de Sens, car plus tard, au x<sup>e</sup> siècle, en remaniant le martyrologe en question, ils y introduisaient un long éloge de leur patronne, au 31 décembre, jour également considéré alors comme anniversaire de saint Savinien, tandis qu'ils n'y mentionnaient nullement le souvenir de celui qui versa

le premier, longtemps avant sainte Colombe, son sang pour le Christ dans la cité de Sens. De telles rivalités provenaient sans doute du désir, un peu trop exclusif, qu'avaient ces abbayes de glorifier leur patron spécial aux dépens même du culte des autres saints. Ces petitessees (car on doit les appeler de ce nom), sont bien dans la nature humaine, qui ne se dépouille jamais complètement du principe du mal, même dans les institutions les plus parfaites.

Ces différents indices démontrent suffisamment cette conspiration du silence que dénonce l'auteur de la *Passion abrégée* et contre lequel il déclare que ses frères protesteront toujours, en faisant connaître de plus en plus le nom et les mérites de saint Savinien. Aussi, ce moine, en se plaçant droit devant ses adversaires, en déclarant qu'il accomplirait toujours son devoir, sans s'occuper de la malveillance et de l'envie, donnait une singulière autorité à son récit ; il répondait victorieusement non seulement aux accusations de quelques-uns de ses contemporains, mais encore à d'autres ennemis qui devaient surgir plus tard et le traiter, lui et ses frères, « d'hagiographies de basse époque dont on prétend faire accepter les fantaisies en les qualifiant de traditions antiques (1). » L'humble et savant religieux de Saint-Pierre, dans sa déclaration franche et naïve, nous inspire plus de confiance que le critique dans son appréciation virulente et sans mesure.

Dans la *Passion abrégée*, non plus que dans la *Grande Passion*, il n'est question clairement du lieu précis de la sépulture des martyrs, et c'est là une nouvelle preuve qu'elle avait été écrite avant 847, date de la découverte des tombeaux ; autrement, l'auteur n'aurait certainement pas manqué d'indiquer le lieu exact des sépultures. « Les restes des martyrs, y est-il dit, avaient été laissés exposés pour être dévorés par les bêtes fauves et les oiseaux et échapper ainsi à la vénération des fidèles..... Mais, avec la protection divine, des chrétiens les déposèrent, suivant les rites sacrés, dans des sépulcres dignes d'eux ; et il advint, chose admirable, que ceux que la foi avait unis pendant leur vie, reposèrent, après être morts pour le Christ, dans le même champ et sous la même terre. »

La vie de saint Savinien et de ses compagnons n'était pas le seul objet qui occupait les savantes études des moines de Saint-Pierre-le-Vif. On possède encore aujourd'hui les Actes de saint Sanctien et sainte Béate, martyrs sénonais et parents de sainte

(1) M. Duchesne, *Bull. critique*, 15 mars 1885, p. 106 et suiv.

Colombe, dont les corps étaient conservés à Sancy, dans un prieuré dépendant de Saint-Pierre. Or, ces Actes ont été composés, du consentement unanime des historiens, vers la fin du viii<sup>e</sup> siècle ou au commencement du ix<sup>e</sup>. C'est donc aux religieux de Saint-Pierre qu'il faut, selon toute probabilité, attribuer cette œuvre hagiographique, dont l'authenticité n'a été mise en doute par personne. Comme les autres écrits de la même époque et sortis de cette abbaye, elle relate clairement la mission de saint Savinien et de saint Potentien envoyés à Sens par le bienheureux Pierre, et renvoie également aux Actes de leur passion.

Le silence autour des fondateurs sénonais n'était donc pas aussi profond que l'ont pensé certains savants, d'après des renseignements insuffisants. Les invasions du iv<sup>e</sup> et du v<sup>e</sup> siècle avaient eu pour conséquence l'anéantissement de la crypte et la ruine de l'église. Plus tard, cette dernière avait été reconstruite, puis les Sarrasins l'avaient de nouveau fortement endommagée, et il n'en restait alors qu'une partie convenablement restaurée. Mais le souvenir de saint Savinien demeurait inoubliable, et l'attention qui se portait de plus en plus sur les martyrs sénonais allait enfin amener la découverte de leurs tombeaux.

Le successeur d'Aldric sur le siège archiepiscopal, Vénilon, montra également un grand zèle pour les monastères de la ville, et en particulier pour celui de Saint-Pierre. Le roi Charles le Chauve se trouvant, au mois de mars 847, au monastère de Saint-Martin, le nouveau prélat lui fit présenter la charte que Louis le Débonnaire avait donnée à Jérémie, en 822, pour rétablir la discipline religieuse dans trois monastères de la ville de Sens et assurer aux moines leur subsistance. Le roi se prêta avec bienveillance à ce désir et confirma le privilège donné par son père (1).

Mais cette année 847 devait être marquée dans les annales de l'abbaye par l'importante découverte que nous venons de signaler. Nous la relatons d'après un document inédit. « Voici comment, dit l'auteur, en parlant de la reconstruction de l'église de Saint-Savinien, en 1068, les reliques des saints furent découvertes jadis *pour la première fois* dans leur sépulcre. Il y avait un frère du monastère, vénérable par son âge et sa sainteté, qui avait coutume de sortir chaque jour du monastère, avec la permission de l'abbé, et de se retirer en un lieu secret pour y être seul avec Dieu et Lui adresser, prosterné à terre, de ferventes oraisons. Or, cet endroit se trouvait derrière l'église, fort ancienne, au chevet

(1) *Cart. gén. de l'Yonne*, t. I, p. 53.

de laquelle s'ouvrait une très large fenêtre ; il était dans un complet abandon, hérissé d'épines et de ronces ; un noyer solitaire y recouvrait de son ombre épaisse quelques pans de murs disjoints et rongés par la pluie et les intempéries des saisons. Comme on demandait souvent au vieillard le motif qui lui faisait choisir ce lieu pour aller y prier, il répondait humblement qu'une révélation et le récit des anciens lui avaient fait connaître que les restes ignorés des martyrs reposaient dans l'intérieur de ces murailles, où l'indifférence la plus absolue les laissait dans l'abandon. Ces paroles arrivèrent de bouche en bouche jusqu'aux oreilles de Vénilon, alors archevêque de Sens, homme d'une grande noblesse et d'une science consommée, heureux d'apprendre cette nouvelle. Emmenant avec lui une grande partie du clergé, de la noblesse et du peuple, il accourut à l'endroit indiqué, le fit débarrasser des broussailles qui le couvraient, ordonna de faire une brèche à travers les ruines, de creuser une tranchée, et, à côté d'une pierre dont il est parlé ailleurs, on trouva les restes des saints martyrs. Après de ferventes actions de grâces rendues au Ciel, on les porta dans la grande (1) église de Saint-Pierre et Saint-Paul et on les déposa avec honneur dans des cercueils en plomb, qui furent placés sous le maître-autel, dans la crypte (2). »

Cette relation que donne D. Cottron, il dit l'avoir empruntée à Bureteau, savant Célestin de Sens, qui vivait au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, dans son ouvrage intitulé : *Actes des archevêques de Sens*, au chapitre concernant l'archevêque Richer. Cet ouvrage a disparu depuis longtemps, au grand dommage de l'histoire sénonnaise, car il paraît avoir une grande valeur. Bureteau avait extrait la relation ci-dessus d'un rapport écrit par un religieux, lors de la restauration de l'église de Saint-Savinien. Si elle est authentique, comme nous avons tout lieu de le croire, elle offre une certaine importance, puisqu'elle a échappé à tous ceux qui ont traité depuis cette question. Elle jette un jour nouveau sur l'invention des ossements de saint Savinien et de ses compagnons, invention qui a été confondue par quelques chroniqueurs soit avec la translation de 1029, soit avec la nouvelle découverte de 1006 dans l'intérieur du monastère, soit avec la restauration, en 1068, de l'église de Saint-Savinien. Par ses termes un peu vagues, elle laisse croire que la partie de l'église qui se trouvait au-dessus des tombeaux était détruite depuis longtemps, et que l'on avait fermé le reste du monument par une muraille dans laquelle se

(1) *Majorem.*

(2) *In arcuatâ domo.*

trouvait une grande fenêtre ; elle montre également que ce sanctuaire était en dehors du monastère et formait déjà à cette époque une église à part, sous la dépendance de Saint-Pierre-le-Vif. Mais venons aux faits qui accompagnèrent ou suivirent la découverte des tombeaux.

Odoranne ne nous donne que ce récit laconique : « En l'an 847, les corps des saints martyrs Savinien, Potentien et Eodald furent transférés par l'archevêque Vénilon dans la basilique de Saint-Pierre-le-Vif, le VIII des calendes de septembre. » Clarius, qui vint plus tard, le copie textuellement, et il ajoute que l'on entendit des voix angéliques. Geoffroy de Courlon est bien plus étendu. On voit qu'il connaissait, ainsi que Clarius, le récit intitulé : « *De translatione*, etc., » que l'on trouve dans les actes de saint Savinien, car il mentionne les mêmes circonstances. Nous discuterons plus loin l'autorité de cet écrit ; rapportons ici brièvement les renseignements qu'il nous donne : « Après que les cendres des martyrs eurent reposé pendant de longues années en cet endroit, pour qu'un culte et des honneurs plus grands leur fussent offerts par le peuple, une révélation divine fit connaître leur présence au pontife sénonais Vénilon et à Anastase, abbé de Saint-Pierre, qui, dans la sincérité et l'allégresse de leur cœur, s'empressèrent, au milieu d'un immense concours de peuple, de les transférer dans la basilique de Saint-Pierre, contiguë à celle de Saint Savinien. » Ces premiers détails sont en parfait accord avec le récit de Bureteau et ils en confirment l'authenticité.

Le chroniqueur continue : « Lorsqu'on retira le chef de saint Savinien du cercueil de plomb, on trouva le suaire qui avait servi à l'envelopper tout entier et presque intact : La tempe droite était marquée de coups de balle de plomb. Deux blessures faites par un glaive étaient encore toutes sanglantes, comme si elles avaient été récentes, et leur vue tira les larmes des yeux des assistants..... »

Il est raconté encore différents miracles. D. Cottton rapporte tous ces détails et dit les avoir trouvés dans un très ancien lectionnaire de la bibliothèque de l'abbaye. Ce lectionnaire ne serait-il pas le manuscrit des Actes de saint Savinien qui se trouve actuellement à Auxerre et que l'abbé Duru a publié dans la *Bibliothèque historique de l'Yonne* ?

Singularité digne de remarque, le récit de ces événements ne mentionne que ce qui a rapport à l'abbaye, sans rien dire de l'église de Saint-Savinien. On reconnaît l'œuvre d'un des moines de Saint-Pierre, qui s'intéresse avant tout à son monastère. Mais un antique codex de l'église métropolitaine qui contient l'écrit

d'un auteur plus ancien encore, va combler cette lacune. Nous donnons *in extenso* ce récit, car il est inédit et offre un grand intérêt. D. Mathoud n'en a donné qu'une partie dans son ouvrage *De verâ...*, chap. II, § V, et il affirme que différents chroniqueurs y ont fait des emprunts. C'est D. Cottron qui l'a copié tout entier dans Bureteau pour le donner dans sa *Chronique* de Saint-Pierre-le-Vif. Déjà le passage du religieux Célestin, relaté plus haut, indique que l'église de Saint-Savinien était, en 847, dans un grand abandon, du moins la partie où étaient les tombeaux. La découverte des reliques devait amener la démolition des ruines et la reconstruction de ce sanctuaire devenu plus vénérable :

« Lorsqu'on eut abattu les murailles, continue Bureteau, en creusant les fondations, on découvrit, à l'intérieur du mur que l'on démolissait, un autre mur très ancien, posé sur d'antiques fondements, et qui passait pour avoir appartenu à l'ancienne église établie par saint Savinien. On trouva alors sur ce mur des peintures si vives et si bien conservées, qu'on les aurait crues tout à fait récentes. Je me souviens même d'avoir eu en ma possession un morceau de décombre coloré en pourpre, et comme les choses antiques me plaisent, je le conservai longtemps. Mais les fondations ne paraissant pas suffisamment solides, on résolut d'élargir la tranchée. Pendant ce travail, on découvrit une grande urne, très large, dans laquelle étaient renfermés avec honneur les ossements d'un homme, et qu'on aurait laissée à sa place, si l'on n'avait craint qu'elle ne nuisit au travail commencé. Après l'avoir mise de côté, on en trouva une seconde, puis une troisième, au point qu'il devint nécessaire de démolir l'autel qu'on avait résolu de laisser intact. Lorsqu'on l'eut dérangé, on trouva un grand nombre de tombeaux, unis les uns aux autres et même superposés et de plusieurs dimensions. Sous le marchepied de l'autel, on en trouva un, non pas en pierre comme les autres, mais fait en briques et en ciment, dans lequel nous pensons que reposait un corps très saint. Tandis qu'on recueillait ses ossements, on trouva écrite sur une brique une inscription relatant son nom et ses actes :

Calcator mundi jacet hic Titulphus arena,  
Corpore contactus sidera mente tenet.

« Avancé donc des deux côtés, ils trouvèrent un autre tombeau plus élevé que les autres, fait de belles planches et entouré de bandes de fer et de plomb : on trouva dedans un corps enveloppé d'un linceul. Dans tout cela, il y a une chose qui m'étonne grandement, c'est que plusieurs de ces corps n'avaient pas de tête, et à plusieurs il manquait des membres.

« On s'arrêta à ces découvertes et, après avoir déposé en terre les tombeaux, on commença à poser les fondations. Quant aux ossements, ils furent recueillis avec soin et déposés dans une urne, en attendant qu'on leur préparât un lieu convenable pour les y déposer avec honneur.

« Cependant, dans une nuit du samedi au dimanche, un prêtre, nommé

Eudes, qui demeurait près de l'église, fatigué par le travail de la journée et plongé dans le sommeil, se réveille au milieu de la nuit et, entendant des chants, il croit que le jour est arrivé, que le peuple vient chanter les matines et que la cérémonie est commencée. Il se lève donc et accourt à l'église où, ne trouvant personne, il se prosterne à terre et fait une courte prière. En se relevant, il voit un homme revêtu d'une robe éclatante par sa blancheur et assis près de l'urne sainte, comme s'il avait été le gardien des ossements. Effrayé, le prêtre se prosterne avec respect jusqu'à ce que l'apparition qu'il avait vue descende dans la crypte nouvellement faite (1), comme pour y arranger quelque chose. Lorsqu'elle eut disparu, il se leva avec promptitude, et la peur lui donnant des ailes, il revint à son lit, où il resta plus de sept jours malade...

« Or, au commencement de ce travail, alors qu'on abattait les murs et qu'on dérangeait les monuments des justes, on découvrit, à une certaine profondeur, une pierre quadrangulaire ayant l'apparence d'une table d'autel et dont je ne donnerai pas ici les dimensions, parce que je pense qu'elle sera toujours exposée à la vue de tout le monde. Pendant que les ouvriers, dans leur pieuse besogne, après avoir achevé la crypte, nettoyaient cette pierre et enlevaient la terre dont elle était recouverte, on trouva, à droite en entrant, un corps humain, non déposé dans un tombeau, mais enveloppé de briques et de terre et tout entier, avec des sandales..... »

« Ils fouillèrent plus avant dans l'intérieur de l'édifice, où ils ne trouvèrent plus rien. Mais sur le pavé, qui était fait en carreaux, on trouva, où étaient les têtes, une inscription en lettres très anciennes et sur deux lignes, avec une croix au-dessus : « A paucis ministris christianis ibi positi sunt martyres Dei, secundo calendas januarii, sanctus Savinianus, sanctus Potentianus, sanctus Eodaldus. »

« Reposant donc tous les ossements au même endroit, on les recouvrit de tables de marbre, on établit dessus un autel qui porta le nom des martyrs et fut consacré en leur honneur..... »

Les premiers détails de ce récit offrent quelques points de ressemblance avec ce qui se passa en 1068 ; mais la découverte des reliques, en 847, dut amener les mêmes fouilles et les mêmes travaux qu'au XI<sup>e</sup> siècle. De plus, il est parlé de chants célestes et d'urnes funéraires dont il n'est fait mention par personne en 1068.

Mais les renseignements fournis sur l'état de la crypte, au IX<sup>e</sup> siècle, sont de la plus haute importance. Il est dit que le prêtre Eudes vit l'apparition descendre dans la crypte nouvellement faite ; il eût été sans doute plus exact d'écrire que la crypte était nouvellement *refaite*, car le texte nous laisse entrevoir qu'elle existait auparavant. En effet, les peintures que l'on trouva

(1) Nuperrimè factam.

sur les murailles, au-dessous du niveau du sol, avaient certainement appartenu à une église souterraine, c'est-à-dire à une crypte. Il n'y a plus lieu d'hésiter, en lisant plus loin que l'on trouva à côté, et probablement sur les tombeaux, une pierre qui avait l'apparence d'une table d'autel et qui devait, d'après le narrateur, rester toujours en évidence. Cette pierre ne pouvait être que celle marquée du monogramme du Christ et du labarum de Constantin, ou bien l'autre pierre qui sert actuellement d'autel dans la crypte et est marquée de taches de sang que la tradition vénère comme étant celui de saint Savinien.

Dans l'un ou l'autre cas, on ne saurait expliquer au sein de la terre, à cet endroit, la présence de cette pierre d'autel qu'en admettant l'opinion émise ailleurs, et que confirme pleinement le récit de Bureteau, à savoir : que la crypte a existé dès les premiers siècles et qu'elle a été comblée à une époque que l'on doit rapporter à l'invasion des Vandales, alors que les chrétiens sénonais, avant de se retirer dans l'intérieur des puissantes murailles de la ville, entraînés par l'effroi universel, ne trouvèrent d'autre moyen de mettre la crypte et les tombeaux à l'abri des profanations.

C'est également à cette époque indécise (vers le commencement du v<sup>e</sup> siècle) que nous inclinons à placer la composition de la fameuse inscription : « A paucis ministris, etc. ». Les chrétiens la déposèrent sans doute au fond de la crypte afin de perpétuer d'une manière plus sûre le souvenir de la sépulture des martyrs. Cette hypothèse résout d'une manière satisfaisante la plupart des difficultés opposées aussi bien aux critiques qui font remonter cette inscription à la première inhumation des martyrs, qu'à ceux qui la regardent comme postérieure au ix<sup>e</sup> siècle (1).

Les travaux de la crypte terminés, on y déposa les tombeaux et les ossements, à l'exception de ceux qui avaient été transférés à Saint-Pierre-le-Vif, presque dans le même état où ils avaient été trouvés, comme l'indique le récit des découvertes que l'on fit plus tard, en 1068, lors de la reconstruction de l'église.

Les quatre inscriptions que l'on voit encore aujourd'hui dans la crypte sont-elles contemporaines de cette translation des reliques ? Ce problème a exercé la sagacité de bien des savants, dont les uns les font remonter au i<sup>er</sup> siècle et les autres au xi<sup>e</sup>. M. Julliot, qui a traité le dernier cette question (2), se retranche derrière une prudente réserve et hésite à s'arrêter à une époque

(1) Voir *Bull. Société arch. de Sens*, t. XIII, p. 307.

(2) *Loco citato*, p. 311.

bien déterminée. En parlant des deux premières inscriptions : « A toutes les époques, dit-il, qui ont suivi le martyre de nos apôtres, on a pu graver une inscription relatant de tels faits. » Nous inclinons à attribuer au ix<sup>e</sup> siècle trois de ces inscriptions.

La première se trouve au mur occidental :

Felix ager et inclitus  
Valde pulcher et candidus,  
Roseo sanguine marti  
Rû feliciter consecra!  
Orationûque munere digne adornat'

« Heureux champ, tu es célèbre, tu es beau, tu es resplendissant ; tu as eu le bonheur d'être consacré par le sang rosé des martyrs, et l'offrande de la prière ajoute à ton éclat. »

La seconde est au mur septentrional :

Per flores rosei sangui  
Nis sùpserunt coronas  
Victoriæ martires Xri  
Savinianus et Poten  
Cianus cum multitudi  
Ne ingenti et ibi tumulati  
Sunt pridie kl. januar.

« Parmi les fleurs empourprées de leur sang, les martyrs du Christ Savinien et Potentien, avec une multitude immense, ont cueilli les palmes de la victoire ; et c'est ici qu'on les a inhumés la veille des calendes de janvier. »

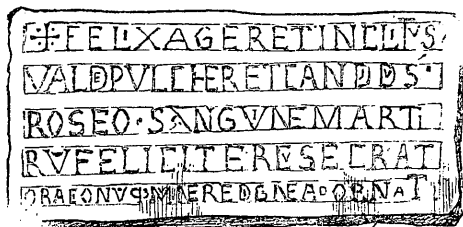
On aperçoit la troisième du côté de l'Orient, au dessus de l'autel, du côté de l'évangile :

Hujus edis in receptaculo am  
Biuntur tumulati Xri marti  
Res merito Savinian et Potenci  
An ac Eodald' corp' aute' Se  
Rotini in altera basilica sed  
In isto cimiterio é pos.....

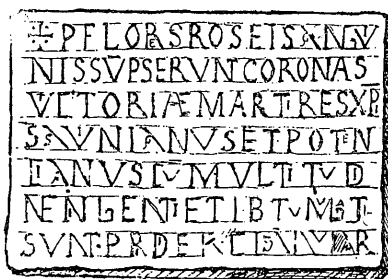
« Dans l'enceinte de cet édifice sont inhumés les dignes martyrs du Christ (ou bien : Dans la crypte de ce temple on sollicite avec raison les suffrages des martyrs du Christ qui y sont inhumés) Savinien, Potentien, Eodald ; toutefois, le corps de Sérotin a été déposé dans le même cimetière, mais dans une autre basilique. »

On retrouve dans ces trois inscriptions, d'après plusieurs savants, la forme épigraphique, les signes et les abréviations qui commencèrent à être en usage au ix<sup>e</sup> siècle. M. de Caumont, dans son abécédaire d'archéologie, donne le dessin de plusieurs inscrip-

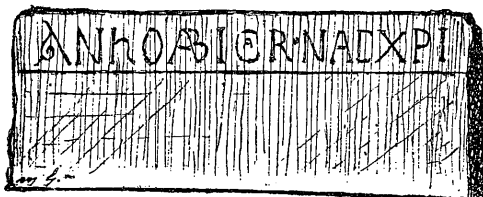
tions du ix<sup>e</sup> siècle, avec lettres enclavées, les mêmes que celles des inscriptions dont il est ici question. La première, poétique et brûlante de foi, annonce l'enthousiasme religieux que souleva à



Sens la découverte des tombeaux. Plus simple et moins vague, la seconde se contente, comme le récit de la translation qui dut être écrit à cette époque, de nommer saint Savinien et saint Potentien. La seule manière plausible, à notre humble avis, d'expliquer



l'existence de ces inscriptions, c'est qu'elles furent gravées peu de temps après la translation, pour conserver la mémoire que ce lieu était l'endroit primitif où avaient reposé les martyrs. Le



(1)

(1) Extrait des *Recherches historiques et anecdotes sur la ville de Sens*, par Th. Tarbé, rééditées par M<sup>lle</sup> Marie Guyot.

panégyrique de saint Savinien, composé environ un siècle plus tard, renferme une phrase dont la ressemblance, sinon des mots, du moins de l'idée, avec la première inscription est si frappante, qu'elle n'en est certainement que la paraphrase : « O quam sacratissimus hic ager admirabilisque et beatus, in quo meruit cirescere tantorum martyrum thesaurus ! »

La troisième inscription est celle dont l'explication offre le plus de difficultés. Elle est beaucoup plus explicite que les premières, sans citer cependant le nom d'Altin. On retrouve les termes de cette inscription à la même page du panégyrique de saint Savinien, ainsi que la paraphrase de la première inscription : « ita ut quatuor martyrum corpora..... unius edis receptaculo ambirentur, corpus autem Serotini in altera basilica seorsum, sed in eodem cimiterio constitueretur. » L'auteur du *Panégyrique* n'a pas hésité, sans doute avec l'aide de la *Grande Passion* ou d'autres renseignements, de compléter l'inscription et d'y joindre le nom d'Altin, devenu inséparable de ceux de ses quatre compagnons. Mais le graveur n'avait peut-être sous les yeux que l'ancienne inscription : « A paucis ministris, etc. », où le nom d'Altin était omis, et il se contenta de la copier.

Les caractères épigraphiques indiquant une époque qui ne saurait être antérieure au ix<sup>e</sup> siècle et, d'un autre côté, le sens même des termes indiquant que cette pierre fut placée auprès des corps des martyrs, nous sommes forcé de conclure qu'elle fut gravée pour la crypte de Saint-Pierre-le-Vif, où les corps venaient d'être transférés. Au xiii<sup>e</sup> siècle, l'abbé Geoffroy de Montigny ayant reliré de la crypte du monastère les reliques pour les placer dans des châsses qui furent déposées dans une *sacristie* ou *trésor*, on enleva sans doute cette inscription devenue inutile et mensongère, et, dans un but de conservation, on la plaça près des deux autres, dans la crypte de Saint-Savinien, où l'on crut peut-être, mais à tort, qu'elle serait mieux, puisque les tombeaux des martyrs s'y trouvaient encore. Si l'on admet que cette inscription fut gravée pour la crypte de Saint-Savinien, il devient nécessaire aussi d'admettre, contre toute vraisemblance, qu'une partie des reliques des martyrs y fut laissée. Chose fort singulière, ni Odoranne, ni Clarius, ni Geoffroy de Courlon, n'ont fait mention de ces inscriptions ; ce silence est pour nous inexplicable.

La quatrième inscription se lit au mur septentrional et n'offre que peu d'intérêt ; elle est incomplète : « Anno ab incarnatione Christi..... » et, par conséquent, ne nous donne aucun renseignement. La forme des lettres et d'autres raisons indiquent qu'elle ne doit dater que du xi<sup>e</sup> siècle, et la cause qui empêcha de la

terminer paraît être l'incendie qui s'opposa à l'achèvement de l'inscription que l'on voit sur l'un des chapiteaux du transept.

Cependant, l'église de Saint-Savinien se trouvant dépossédée des reliques des pontifes sénonais, va rentrer bientôt dans le silence et l'obscurité d'où elle était momentanément sortie. Les multitudes de pèlerins qui viendront implorer l'intercession des martyrs se rendront à l'église de Saint-Pierre-le-Vif, où les moines ne cesseront d'entourer les reliques d'un culte solennel et assidu. Ces reliques furent déposées dans des cercueils en plomb. Quant au suaire de saint Savinien et à celui de saint Potentien, on les plaça, au témoignage de D. Cottron, dans un reliquaire d'airain doré ayant la forme d'un missel et portant gravés les deux vers suivants :

Hæc duo pontificum sudaria continet arca,  
Qui Senonas sacro lustrarunt dogmate primi.

Il règne une grande incertitude sur la date de la translation de 847. Deux époques sont admises par les historiens. Bien que les trois plus anciens chroniqueurs placent cette solennité au VIII des calendes de septembre, c'est-à-dire au 26 août, l'opinion la plus communément admise aujourd'hui, confirmée par le récit de la translation, l'ancien martyrologe et le bréviaire actuel de Sens, renvoie cet anniversaire au XIV des calendes de novembre ou 19 octobre.

Quoiqu'il en soit, la découverte des reliques, qui eut un si grand retentissement à Sens et dans toute la Gaule, devait avoir son historien au monastère de Saint-Pierre. Nous avons fait allusion déjà à cette question. L'auteur de la *Translation des Martyrs* (1) : « Incipit translatio », devait être un contemporain. Il s'est débarrassé des obscurités et de la barbarie des deux siècles précédents. De plus, cet écrivain était un témoin oculaire des prodiges qu'il raconte. « Il ne doit pas paraître absurde, dit-il, de raconter le miracle de la lampe qui brûle jour et nuit devant les corps des martyrs et d'un grand nombre de saints, dans la crypte voûtée, puisque la voix de ceux qui l'ont vu est là pour l'attester. » Racontant ensuite comment celui de ses frères chargé d'entretenir la lampe avait oublié d'y renouveler l'huile, il ajoute : « Nous connaissons sa figure aussi bien que son nom, mais nous ne l'avons pas désigné de peur de le couvrir de confusion. » Enfin le narrateur de ces faits était fort instruit. Il connaissait à fond l'Écriture sainte et l'histoire ecclésiastique. Pour expliquer

(1) *Bibl. hist. de l'Yonne*, t. II, p. 315.

le merveilleux de chacun des miracles qu'il raconte, il commente à l'appui quelques passages des œuvres du pape saint Grégoire, de la vie de saint Ambroise ou des épîtres de saint Paul. Ces différents caractères démontrent bien que l'auteur de ce récit était un moine de Saint-Pierre et que sa relation revêt toutes les garanties désirables d'authenticité.

L'abbé Anastase survécut quelques mois seulement à la découverte du trésor qui enrichit son monastère. Il s'éteignit l'année suivante, 848. On ignore le lieu de sa sépulture.

DIDON. — X<sup>e</sup> (848-866).

Le successeur d'Anastase, Didon, passa une vie très obscure. Il était médecin fort habile, et les moines atteints de maladie recouraient à lui pour obtenir leur guérison. On place sa mort en 866.

AQUILA. — XI<sup>e</sup> (866 ? - 871 ?).

N'étant encore que novice à Saint-Pierre, Aquila avait eu pour maître Egile, élu dans la suite abbé de Prum, puis de Flavigny en Bourgogne. Sous son habile direction, Aquila avait fait tant de progrès dans l'étude des lettres sacrées et de la philosophie, qu'Egile le regardait comme l'homme le plus érudit de son temps et disait qu'il ressemblait à l'aigle, non seulement par le nom, mais par la science, qui le faisait planer à de grandes hauteurs. Quand Aquila fut élevé sur le siège abbatial, Egile venait d'être nommé archevêque de Sens.

L'ancien religieux de Saint-Pierre n'oublia pas le monastère où il avait fait ses premières armes spirituelles. Au Concile de Pistes, en 865 ou 869, les évêques présents confirmèrent, à sa prière et en présence du roi, la donation qu'il avait faite à Saint-Pierre-le-Vif de la villa de Sivry, située dans le comté de Sens, avec toutes les manses de Villemer, de Sépeaux et de Longpaut (près de Valprofonde), ainsi que l'église de Saint-Pierre d'Auxon, prieuré voisin de Saint-Florentin. Il fit cette donation pour l'entretien d'un luminaire dans la basilique où il avait choisi sa sépulture et restituer en même temps au monastère, à l'imitation de plusieurs de ses prédécesseurs, quelques-uns des biens qui avaient été enlevés jadis par plusieurs archevêques, obligés de soutenir le poids des guerres et des calamités publiques (1).

A sa mort, vers 871, Egile fut enseveli, selon son désir, dans

(1) *Cart. gén. de l'Yonne*, t. I, p. 97.

l'oratoire de Saint-Étienne, au nord du grand autel. Voici son épitaphe :

Artus almiflui conduntur hic tumulati  
Præsulis Egilis quem capit aula poli.

L'abbé Aquila le suivit de près dans la tombe et reposa auprès de son maître et ami. Dans la suite, les religieux rendirent à Egile les honneurs dûs aux saints, bien que son corps n'eût jamais été levé de terre.

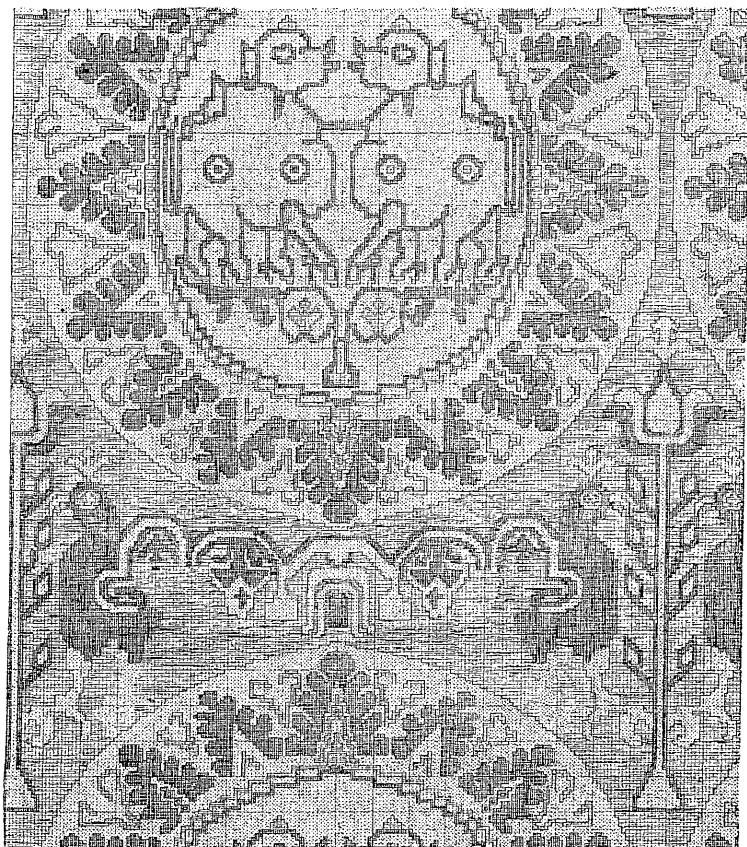
FRANCON. — XII<sup>e</sup> (871 ? - 882 ?)

En même temps que Francon devenait abbé de Saint-Pierre, Anségise, moine de ce monastère, obtenait, par sa noble origine, son savoir et ses vertus, l'honneur de succéder à saint Egile. Une amitié étroite les unissait ; aussi l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif jouit-elle de toute la prédilection de cet archevêque, qui l'enrichit des plus augustes reliques, principalement du chef de saint Grégoire le Grand et du bras de saint Léon I<sup>er</sup>, donnés par le pape Jean VIII à Anségise, dans un des voyages qu'il fit à Rome, en 875. C'est alors que Charles le Chauve, par reconnaissance des services qu'il avait reçus de l'archevêque de Sens, obtint pour lui du pape la primatie des Gaules et de la Germanie.

En 876, voyant un grand nombre d'églises détruites par les barbares et redoutant une nouvelle invasion des Normands, ce prélat fit transférer à Saint-Pierre-le-Vif, le 24 juin, les corps des martyrs saint Sanctien et saint Augustin, pendant que les Sénonais eux-mêmes détruisaient le village de Sancy, où se trouvaient ces reliques, pour l'empêcher de devenir le repaire des barbares. De même, la basilique des saints Gervais et Protais, où avaient été déposés primitivement les corps des saints archevêques Ursicin, Ambroise, Agrice et Léon, étant détruite de fond en comble par les Visigoths et les Sarrazins depuis 734, il fit transférer à Saint-Pierre-le-Vif leurs restes vénérables, ainsi que de précieuses reliques des saints Innocents qu'y avait déposées saint Ursicin.

Le suaire qui enveloppait ces reliques des saints Innocents, conservé au monastère pendant tout le moyen-âge, mérite toute notre attention ; c'est un des plus anciens, sinon le plus ancien de ceux que possède actuellement le trésor de la cathédrale de Sens. Il est presque entièrement usé, les couleurs en sont à peine visibles, et ce n'est qu'avec beaucoup de patience que nous avons pu en reconstituer le dessin ci-joint : encore est-il incomplet, car plusieurs endroits sont déchirés et ailleurs la chaîne de l'étoffe, complètement usée, ne laisse plus voir que la trame.

Il a exercé la sagacité de savants fort compétents, tels que le P. Martin (*Mélanges d'arch.*, t. II et IV), M. de Linas (*Rev. des Sociétés savantes*, 1857, 1<sup>er</sup> sem.), et M. de Montaiglon (*Gaz. des Beaux-Arts*, 1880). Ce n'est qu'un fragment de soie de faible dimension. Il est d'origine orientale, et M. de Linas l'assimile au



SUAIRE DES SAINTS INNOCENTS.

*quadruplum* d'Anastase, qu'il traduit par tissu *croisé*. Le dessin se compose de médaillons ovales qui ont 0<sup>m</sup> 21 de large et environ 0<sup>m</sup> 24 de haut ; on peut se rendre compte qu'ils sont rangés symétriquement en carré, bien que l'étoffe n'en présente que deux à peine en hauteur et un et demi en largeur. Dans l'intérieur de

chaque ovale, sont représentés des lions affrontés et enchainés. Au centre des losanges curvilignes ménagés entre les motifs principaux, sont deux grands oiseaux également affrontés, mais séparés par une espèce d'arbre qui est une réminiscence du *hom* oriental. Le dessin n'admet que trois tons : fond chamois ou rose sèche pour les ovales, fond jaune-clair pour l'intervalle entre les caissons, et le bleu pour les lions, les feuillages et les oiseaux.

Il offre beaucoup de similitude avec le suaïre de sainte Colombe conservé dans le même trésor. M. de Linas a inféré de là qu'il devait sortir de la même fabrique et être de la même époque que ce dernier, dont le P. Martin ne fait remonter la fabrication qu'au milieu du ix<sup>e</sup> siècle, quand eut lieu la translation des reliques de sainte Colombe. Cependant, ce savant ne pose aucune affirmation touchant le suaïre des saints Innocents, et, jusqu'à plus ample informé, il est permis de s'en tenir aux données de la tradition d'après laquelle ce tissu est dû à la munificence de saint Ursicin, archevêque de Sens, qui l'aurait rapporté de Jérusalem, avec les reliques, à la fin du iv<sup>e</sup> siècle. L'âge de cette étoffe demeure fort problématique, d'autant plus que l'art est resté longtemps stationnaire et que les mêmes dessins ont été copiés pendant plusieurs siècles avec plus ou moins d'exactitude. Ajoutons, en terminant, que le suaïre des saints Innocents est d'une étoffe plus fine que l'autre, les sujets en sont un tiers plus grands et ils offrent un dessin plus fini et, en général, plus élégant.

On ne connaît aucun détail sur la vie de l'abbé Francon. Il mourut vers la même époque que l'archevêque Anségise, qui fut inhumé à Saint-Pierre-le-Vif, dans l'oratoire de saint Barthélemy.

---

---

## CHAPITRE V

DESTRUCTION DE L'ABBAYE PAR LES NORMANDS. — L'ABBÉ EUDES LA RELÈVE  
ET Y INTRODUIT LA RÉFORME DE CLUNY. — NOUVEAUX MALHEURS. —  
L'INTRUSION ET LA SIMONIE A SAINT-PIERRE-LE-VIF. — RÉACTION. —  
ÉLÈVES CÉLÈBRES DE L'ABBÉ RAINARD.

AIGLON. — XIII<sup>e</sup> (882? - 920?)

A l'époque de prospérité qui signala, pour le monastère, le milieu du ix<sup>e</sup> siècle, va succéder une ère de destruction et de deuil. Vers la fin de novembre 886, remontant la Seine et l'Yonne, les Normands arrivèrent devant la ville de Sens. Ils y demeurèrent six mois, ravageant toute la banlieue et détruisant les villages. Ils incendièrent les abbayes de Saint-Remi, de Vareilles, de Saint-Gervais et Saint-Protais et de Sainte Marie de la Porte; mais celles de Saint-Pierre le-Vif et de Sainte Colombe échappèrent au pillage parce qu'elles avaient été récemment entourées de murs et de fossés. Les habitants de la ville, encouragés par les exhortations et l'exemple de leur archevêque Evrard, se défendirent avec courage et les barbares furent obligés de se retirer sans avoir pu s'emparer de la ville.

Il y eut alors un moment de paix et de calme, mais il fut de courte durée. L'abbé de Saint Pierre était Aiglon; on ignore ce qu'il a fait de remarquable. D'après la *Gallia christiana*, il vivait en 891, époque à laquelle se tint le concile de Mehun-sur-Loire, réuni par ordre du roi Eudes, dans l'église de Saint-Lifard, pour traiter des affaires de l'Eglise.

Les Pères de ce concile reçurent une requête des moines de Saint-Pierre, exposant que, depuis un certain temps, les archevêques de Sens avaient mis à leur tête des abbés tirés de monastères étrangers, ce qui était contraire à la règle de saint Benoît et aux saints canons. L'archevêque de Sens, Gauthier ou Waultier, qui présidait le concile, demanda lui-même que désormais l'élection de l'abbé appartint aux religieux; les évêques réunis décrétèrent que celui qui irait témérairement contre la volonté des moines

serait excommunié (1). D'après les dispositions de cet important privilège, le concile de Mehun abolit la prérogative en vertu de laquelle, depuis 827, les archevêques nommaient eux-mêmes les abbés; ils ne conservèrent plus que le droit de les confirmer, et, dans la vacance du siège archiépiscopal, ce droit fut réservé au chapitre métropolitain.

L'abbé Aiglon mourut, d'après Clarius, en 920. Trois ans après, l'archevêque Waultier reçut la sépulture dans l'abbaye. Son successeur et neveu, Waultier II, fut inhumé auprès de lui après un court épiscopat de quatre années.

#### SAMSON. — XIV<sup>e</sup> (920 ?-940).

Cependant, les Normands continuaient leurs dévastations dans la Gaule. Vers la fin du ix<sup>e</sup> siècle, ils avaient saccagé les villes de Saint-Florentin et de Tonnerre, et pénétré en Bourgogne d'où le duc Richard-le-Justicier, après les avoir repoussés jusqu'au-delà de Sens, en avait purgé le pays. Dans le combat qui leur fut livré à Chaumont-sur-Yonne, le vicomte de Sens périt, en décembre 924.

Quatorze ans après, ces barbares reviennent plus puissants et plus redoutables que jamais, répandant la terreur sur leur passage. A la nouvelle de leur approche, l'abbé Samson, effrayé, réunit ses frères en conseil. C'était un homme d'une science profonde et d'une grande vertu. Clarius l'appelle *vénérable*. Sentant leur impuissance pour résister à un pareil torrent, ils se résignent à se réfugier dans l'intérieur de la ville et à emporter avec eux les nombreuses reliques dont ils avaient la garde pour les déposer en sûreté dans leur église de Saint-Pierre-le-Donjon. Ils ne laissent au monastère que le corps de saint Sérotin, conservé dans son tombeau, sous l'autel de la crypte qui lui était consacrée.

Les Normands approchent presque aussitôt de Sens, s'emparent du monastère et incendient la basilique magnifiquement construite, après l'avoir mise au pillage. Il ne reste que l'oratoire de Saint-Sérotin qu'ils ne peuvent détruire, malgré tous leurs efforts.

Une épreuve d'un autre genre attendait les religieux. Lorsqu'ils avaient apporté leurs reliques à Saint-Pierre-le-Donjon, raconte Geoffroy de Courlon, l'archevêque Guillaume les avait engagés à les déposer dans l'église cathédrale. « Il est préférable, leur avait-il dit avec insinuation, que les restes des martyrs Savinien et Potentien demeurent dans la cathédrale jusqu'au retour de la sécurité et de la paix : quand le calme vous sera rendu, vous emporterez chez vous ces gages sacrés. » Les moines se conformèrent au

(1) *Cart. gén. de l'Yonne*, t. I, p. 127.

conseil de Guillaume qui avait été naguère leur frère. Mais quand la paix fut rétablie et qu'ils vinrent chercher leurs reliques, l'archevêque, appuyé par des clercs et les principaux personnages de la ville, objecta que les corps des saints appartiendraient au siège qu'ils avaient fondé, et répondit aux plaintes des moines en les renvoyant à leur abbaye. L'abbé Samson en ressentit une si violente douleur qu'il faillit en mourir, et tous les moines avec lui se mirent à prier et à jeûner. Aussi, continue le chroniqueur, les gens préposés la nuit à la garde des reliques dans la cathédrale, furent tellement effrayés par un tremblement extraordinaire qui semblait devoir renverser tout l'édifice, que la troisième nuit ils refusèrent de continuer leur garde et que l'archevêque fut obligé de veiller lui-même auprès des reliques. Mais les mêmes prodiges s'étant renouvelés, accompagnés de lueurs étranges, l'archevêque Guillaume fut épouvanté, et faisant appeler les moines de Saint-Pierre, il leur permit de reprendre les reliques et de les emporter dans leur église. Cependant, un dignitaire de l'église Saint-Étienne, outré du triomphe des religieux, saisit le voile qui recouvrait le cercueil de saint Savinien au moment où on l'emportait, et il le coupe en deux, s'écriant : « Si nous sommes privés des reliques, au moins garderons-nous la moitié de ce voile. » On le conserva en effet en mémoire du fait.

Geoffroy de Courlon, après avoir donné le récit de cette affaire des reliques, ajoute qu'il l'a pris dans le « Livre des miracles de saint Savinien » conservé au couvent. D. Cottion, rapportant ce passage, dit que le *Livre des miracles* avait disparu de son temps : « Sed eheu ! écrit-il, ille liber non amplius apparet. » Après lui, D. Mathoud, traitant la même question, émet l'opinion, dans une note marginale insérée au manuscrit de D. Cottion (page 394) que le livre en question n'est autre que celui des saintes reliques du monastère écrit par Geoffroy de Courlon, qu'il retrouva en 1653, et dans lequel sont rapportés plusieurs miracles du martyr sénonais. Ces deux derniers chroniqueurs ont dû se tromper et ce *Livre* n'est autre que celui des Actes de saint Savinien, où est racontée au long cette histoire des reliques.

Quoi qu'il en soit, après la translation, l'abbé Samson fit creuser, pour les y déposer, un caveau plus secret. MM. Julliot et Mémain pensent que ce sont les souterrains découverts en 1882, dans l'intérieur du monastère. Ils se fondent sur deux textes des Actes : le premier porte que le caveau creusé par l'abbé Samson se trouvait « sub arvo » sous un champ ; le second, « sub atrio » sous la cour. D. Cottion déclare, au contraire, que ce caveau se trouvait dans la crypte au-dessous du grand-autel. L'entrée de ce souter-

rain était fermée par une grande dalle de quatre pieds de long et deux pieds et demi de large, sur laquelle étaient gravés le labarum de Constantin et le monogramme du Christ, entouré d'une couronne. Ce souterrain était appelé plus spécialement, le « Sancta Sanctorum » ou *Saint des Saints*; il offre une grande analogie avec celui qui existe encore sous les cryptes de Saint-Germain d'Auxerre et dans lequel on descend par une entrée dérobée dans le dallage. Le sentiment de D. Cottion nous semble le plus probable, car si on laissa ces reliques dans l'endroit où elles étaient déposées, quand on les découvrit en 1006, il fallait que cet endroit fût convenable et non sous la cour ou dans un champ. Malgré le soin que l'abbé Samson avait pris de cacher les reliques dans ce lieu secret, on y venait fréquemment implorer le secours des martyrs afin d'obtenir la guérison des maladies.

Les religieux étaient à peine réinstallés au monastère, quand l'archevêque Guillaume mourut au mois d'août 938 et fut, suivant l'opinion la plus probable, inhumé à Saint-Pierre-le-Vif. L'abbé Samson l'avait précédé peu de temps auparavant dans la tombe.

#### Eudes. — XV<sup>e</sup>. (vers 940).

A la mort de Samson, ce fut Eudes ou Odon, abbé de Cluny, que les moines choisirent pour lui succéder. L'archevêque Guillaume lui confia la direction de l'abbaye dont il fut plutôt, selon l'expression de Clarius, le restaurateur que l'abbé. A cette époque néfaste, les invasions ayant chassé bien souvent les religieux de leur cloître et leur rendant impossible l'observance de la discipline régulière, la ferveur religieuse s'était refroidie dans les monastères, et les moines y menaient la vie du siècle. On n'y rencontre que quelques hommes d'une grande vertu, destinés à servir de lumière à leurs contemporains et à procurer le salut de ceux qui croupissaient dans tous les vices. L'abbé Eudes fut un de ceux qui montrèrent alors plus de zèle pour ramener ses frères dans la voie de la perfection. Sa sainteté éminente et son ardeur infatigable le désignaient pour cette grande œuvre. Abbé non seulement de Cluny mais encore d'un grand nombre d'autres monastères, il parvint par ses vertus, son activité et sa sagesse à y faire reflourir la règle de saint Benoît. On le comparait à une fontaine d'eau vive qui, par la pureté de la vraie perfection, lavait tous ceux qui venaient à elle et s'y plongeaient.

Bien que Saint-Pierre-le-Vif eût accepté la réforme de Cluny et fût gouverné par des préfets ou des abbés que lui donnait saint Eudes, et qui y maintenaient la discipline régulière, comme à Sainte-Colombe et dans d'autres couvents, il n'était point dépendant de ce

monastère, mais soumis à la juridiction immédiate du Saint-Siège, comme le mentionne une bulle papale de 1147.

C'est à cette époque que nous inclinons à attribuer un sceau d'un chapelain de Saint-Pierre-le-Vif. Il représente une basilique romane, à trois nefs, surmontée d'un clocher octogone au-dessus du chœur et accompagnée d'une chapelle absidale ayant la forme d'une tour ronde. L'inscription en capitales romaines est celle-ci : Sigill : Gaufridi : capell : s : Petri : Vi : Sen : (Sigillum Gaufridi capellani sancti Petri vivi senonensis.) Ce sceau ne représente certainement pas l'église de Saint-Savinien, car on ne voit nullement



Empreinte du sceau de Geoffroy, chapelain de St-Pierre-le-Vif, de Sens, x<sup>e</sup> siècle.

pour quel motif un chapelain (ou prieur) du monastère eût représenté cette église qui n'avait que peu d'importance, surtout depuis la translation de 847. L'église représentée sur le sceau est, selon toute probabilité, la basilique de Saint-Pierre. Mais comme elle n'est pas accompagnée de la tour que Gerlan fit construire sur le portail en 948 et qui subsista jusqu'à la Révolution, le sceau doit être antérieur à cette époque et appartenir à un des prieurs qui vécurent sous l'abbé Eudes. En effet, le saint réformateur ne résidant pas à Saint-Pierre-le-Vif, les prieurs purent alors acquérir une influence suffisante pour avoir le droit de faire graver à leur nom le sceau de l'abbaye, droit qu'ils ne devaient certainement point posséder sous les autres abbés résidants qui jouissaient à l'abbaye d'une autorité prépondérante. Au reste, l'architecture romane primitive de l'église et les autres caractères du sceau viennent confirmer notre hypothèse (1).

(1) Ce sceau faisait partie de la collection Poncelet, d'Auxerre, et nous avons pu en obtenir une bonne empreinte.

Un mérite particulier de saint Eudes et dont la cité sénonaise doit lui savoir gré, c'est d'y avoir fait naître le goût du chant et d'être, presque à coup sûr, le premier auteur de cette réputation musicale dont elle jouit au moyen-âge, surtout au xiii<sup>e</sup> siècle, réputation qui avait fait passer en proverbe commun le mot fameux : « li chanteurs de Sens » comme on disait : « li buveurs d'Auxerre ». Après avoir, dans sa jeunesse, étudié à fond la musique, il avait composé son « Dialogue sur la musique » ou « musicæ Enchiridion », ouvrage qui servit de manuel pratique dans les écoles du x<sup>e</sup> siècle, où il était répandu à profusion. Il suffira à sa louange de dire que cette œuvre fut attribuée par quelques auteurs à Gui d'Arezzo.

Ce goût de la musique devait accompagner l'abbé Eudes au milieu de ses dignités, et ses goûts artistiques exercer une grande influence sur le monastère de Saint-Pierre et sur la cité sénonaise. En remettant en vigueur au monastère la règle de saint Benoît, il prescrivit, suivant cette règle, la célébration de deux messes solennelles par jour, sans compter ce qui avait lieu les jours de fête. Quand les moines se retiraient dans l'église pour se livrer à la méditation, les enfants devaient s'occuper de l'étude du chant. C'était aussi au chant des psaumes que s'opéraient les travaux manuels des Bénédictins, et le nombre de ceux qui composaient l'office du jour et de la nuit était considérable. Il y avait là des éléments féconds d'études et de progrès musicaux, surtout sous la direction du saint abbé qui avait une science de la musique remarquable pour cette époque, dont les premiers débuts avaient été des œuvres musicales, et qui devait mourir en composant une hymne (1).

On ne nous accusera pas de témérité en plaçant sous l'abbé Eudes la composition du Panégyrique de s. Savinien (2) qui commence par ces mots : Patet fidelium mentibus..., et que l'abbé Hénault attribue au x<sup>e</sup> siècle, à cause de sa latinité prolixie indiquant ce siècle de décadence. La science et la piété de l'abbé Eudes dont l'influence à Saint-Pierre-le-Vif fut si salutaire, rendent cette supposition tout à fait légitime. De plus, comme ce morceau se trouvait, au témoignage de D. Cottron, dans le très ancien bréviaire de Saint-Pierre-le-Vif (partie d'hiver, des Saints, p. 82), il est fort probable que l'abbé Eudes le composa ou le fit écrire pour le bréviaire de l'abbaye et qu'Odoranne n'eut, au siècle suivant, qu'à compléter son œuvre.

(1) Voir pour plus de détails, *Bull. Soc. des Sc. de l'Yonne*, t. VI, p. 21.

(2) *Bibl. hist. de l'Yonne*, t. II, p. 340.

L'auteur du Panégyrique ne fait pas œuvre d'historien; il compose une espèce de commentaire ou d'homélie, telle qu'on en lit encore aujourd'hui dans les leçons du bréviaire. Son but est de louer saint Savinien, et il prend soin de donner au commencement une table ou résumé des matières qu'il va traiter. Il exhorte ses lecteurs à l'amour et à l'imitation des Saints, et en particulier des martyrs sénonais. « Louons ces hommes glorieux, s'écrie-t-il, racontons leur sagesse au peuple et prononçons leur éloge dans les églises ». Et il continue, proclamant les vertus de saint Savinien, sa charité, son humilité, son mépris des richesses, ses austérités, sa justice, sa force, ses miracles, enfin sa mort et celle de ses compagnons. Quant à la relation qui suit le Panégyrique, sous ce titre : « De translatione (1) eorumdem », nous pensons, avec M. Hénault, qu'elle est du même écrivain, à cause de son style incorrect et diffus, de la même forme oratoire et pieuse. Elle est certainement, du moins, antérieure à la translation de 1028, puisqu'elle n'en parle pas.

Cependant l'abbé Eudes commençait à être épuisé par la multiplicité de ses travaux, et il ne pouvait plus s'occuper par lui-même sérieusement de l'abbaye de Saint-Pierre. De concert avec l'archevêque de Sens et les moines, il mit à leur tête, vers 940, un religieux de Saint-Benoît-sur-Loire.

ARIGAUD. — XVI<sup>e</sup> (940 ? - 945).

Arigaud, le nouvel abbé, était un homme pieux et craignant Dieu; le choix dont il fut l'objet laisse à penser qu'il était prudent et capable de continuer la grande œuvre de réforme commencée par saint Eudes. Mais son passage fut court à Saint-Pierre et ne fut signalé par aucun événement important.

DACHELIN. — XVII<sup>e</sup>. — ARCHENGÈRE. — XVIII<sup>e</sup>. — OTBERT. — XIX<sup>e</sup>.  
(945 ? - 960.)

De 945 jusque vers 960, trois abbés se succèdent à Saint-Pierre-le-Vif. « Les temps sont devenus trop désastreux, dit la *Gallia christiana*, pour qu'il y ait autre chose à mentionner que le nom des abbés. C'est Dachelin, Archengère et Othbert ».

La ville de Sens est alors en proie à des luttes intestines. Le duc de Bourgogne, Richard le Justicier, qui avait conquis cette ville, y attachait une grande importance et lui avait donné comme gouverneur le vicomte Frotmond. En 948, le comte de Reims, Raynard, s'en empare, mais Frotmond s'établit au monastère de

(1) *Ibidem*, p. 353.

Sainte-Colombe et le remplit de soldats à l'aide desquels il reprend la ville et chasse l'archevêque Gerland qui avait embrassé le parti de Raynard. L'année précédente, ce prélat avait fait construire à ses frais, pour défendre l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif, une tour magnifique, en pierres taillées, qui dominait par sa hauteur tout le bourg et les pays voisins. Elle s'élevait au dessus du portail de l'église et reçut le nom de *tour du vestibule*.

NOTRANNE. — XX<sup>e</sup> (957-974).

Après l'abbé Otbert, la déchéance grandit à Saint-Pierre-le-Vif. La faiblesse de Louis le Débonnaire et les sanglantes dissensions survenues après lui entre ses fils avaient produit partout l'anarchie, la misère et l'ignorance. Au milieu de ces perturbations, les barons parvinrent à s'emparer des évêchés et des abbayes, d'abord à titre de bénéfices militaires, puis à titre de fiefs.

C'est ainsi que le monastère de Saint-Pierre-le-Vif fut donné, en 957, à un chef militaire du nom de Notranne. Il se mit aussitôt à vendre les biens, les ornements, les églises et les fermes pour en donner le prix à ses parents. Il parvint également à s'emparer des abbayes de Saint-Remi et de Saint-Jean, et de l'argent de ses rapines il acheta l'évêché de Nevers.

Un seul événement heureux vient illuminer ces ténèbres de barbarie et reposer les yeux attristés. En 958, Bouchard de Montmorency et Hildegarde, son épouse, de la maison de Blois, fondèrent dans une terre qu'ils possédaient près de Bray-sur-Seine, le monastère de Saint-Sauveur, avec l'agrément du roi Lothaire, et demandèrent à Hildemanne, archevêque de Sens, la permission d'y transporter les reliques de saint Paternus, qui avaient jusque là reposé à Sergines. La translation se fit avec beaucoup de solennité et l'on déposa les restes précieux du saint dans une chaise magnifique. Les religieux de Saint-Pierre assistèrent à la cérémonie : le spectacle du triomphe d'un de leurs frères apporta quelque compensation aux épreuves cruelles dont ils étaient abreuvés. L'année suivante, le 5 août, ils ensevelirent dans leur monastère l'archevêque Hildemanne.

Cependant, après la mort du vicomte Frothmond, son fils, Rainard, dit le *Petit vieux*, lui avait succédé. Il s'affranchit de la suzeraineté du duc de Bourgogne, prit le titre de vicomte et étendit ses domaines en s'emparant de l'abbaye de Sainte-Colombe et de celle de Saint-Fare, en bâtissant sur les possessions de l'abbaye de Ferrières, un château appelé de son nom Château-Renard, et en construisant sur les terres de Sainte-Marie une forteresse à l'ombre de laquelle devait se construire la ville de Joigny.

Pour mieux assurer sa domination, il associa à sa puissance Archambaud son propre parent, en faisant élire comme archevêque, par la terreur, cet homme de guerre vicieux et débauché, qui fut imposé d'autorité par Lothaire et sacré, vers la fin de 959, par le pape Jean XII dont la bonne foi fut trompée. Archambaud se livra à tous les genres d'excès. C'était, hélas, la lutte de la barbarie contre la civilisation.

Il chasse les religieux de Saint-Pierre-le-Vif, vend les biens que n'avait pas aliénés Notranne et s'installe dans le monastère qui devient le théâtre des plus honteuses débauches. Quinze d'entre les moines avaient persisté à y rester, mais, dans une nuit d'orgie, ils sont pourchassés et massacrés. Le lendemain, douze étaient morts et les trois autres si maltraités qu'ils moururent dans l'année. Ce sanctuaire vénérable vit se perpétrer les plus ignobles excès. Archambaud se riait des remontrances qu'on pouvait lui faire. On rapporte qu'un chanoine, nommé Condacher, se promenant un jour dans la basilique avec lui, l'arrêta devant le tombeau de la fondatrice, sainte Théodechilde, et lui montrant l'inscription : « Voyez, Seigneur, dit-il, c'est pour les serviteurs de Dieu que cette maison a été bâtie, et non pour les chiens, les vautours et les femmes de mauvaise vie. C'est ici une maison de prières et vous en avez fait une caverne de voleurs. » Cette courageuse leçon n'ayant servi de rien, le bras de Dieu commença à s'appesantir sur le jeune endurci. L'an 968, au mois de juin, il vit périr le conseiller de Lothaire, Rainald, qui l'avait poussé à la dignité épiscopale ; au mois de juillet, les flammes dévorèrent sa cathédrale, l'église Notre-Dame, celle de Saint-Jean-Baptiste, le cloître des chanoines, la riche bibliothèque de Saint-Étienne, avec quantité d'ornements et de reliques. Enfin, raconte le chroniqueur, après plusieurs avertissements inutiles qu'il reçut de saint Savinien, le 29 juillet, parmi les éclats du tonnerre, on entendit ces paroles : « Ne souffrons pas que le lieu consacré par l'effusion de notre sang soit plus longtemps profané », et l'on trouva son cadavre dépouillé et frappé par la foudre, dans le réfectoire de Saint-Pierre-le-Vif. Par respect pour le sacerdoce dont il était revêtu, on l'inhuma dans une chapelle du monastère, mais sans aucune marque qui rappelât son souvenir.

Au milieu de ces perturbations et de ce pillage des biens du monastère, que devinrent les titres qui en garantissaient la propriété ? Le *Gallia christiana* dit qu'Archambaud brûla les chartes. Geoffroy de Courlon, au contraire, dans sa *Chronique* affirme qu'un chevalier nommé Frodon, qui voyait avec peine la ruine de l'abbaye, demanda et obtint d'Archambaud que le Trésor et les

chartes fussent donnés à son fils et qu'il parvint ainsi à les sauver. Il est difficile de savoir laquelle de ces deux affirmations est la vraie ; la seconde nous semble pourtant la plus probable. Quoi qu'il en soit, Frodon fut enseveli dans l'église du monastère, sous le portique. Son fils, devenu dans la suite archidiacre de Sens, donna aux moines sa terre d'Arcees et d'autres biens et il reçut également la sépulture à Saint-Pierre, dans le chapitre, aux pieds de l'archevêque Sévin.

RAINARD. — XXI<sup>e</sup> (979-1015).

Après la mort d'Archambaud, le comte Sewin n'avait pu empêcher l'élection d'un digne prêtre appelé Anastase. Ce prélat, dans l'œuvre qu'il entreprit de réparer les scandales et les ruines amoncelées par son prédécesseur, avait donné une part spéciale de sa sollicitude à l'abbaye de Saint-Pierre. Il avait rassemblé les religieux dans leur demeure, fait restituer au monastère une partie de ses biens et commencé à reconstruire la basilique, monument qu'il eût complètement achevé, sans sa mort trop tôt survenue. On l'inhuma à Saint-Pierre-le-Vif, auprès de ses prédécesseurs, et l'on grava sur sa tombe une épitaphe composée de quatre distiques latins très élogieux et exprimant la persuasion qu'il avait déjà été admis dans la société des saints.

Pour se donner contre les exactions du comte un protecteur dont l'énergie et l'intégrité leur étaient connues, le clergé et le peuple jetèrent les yeux sur l'archidiacre Sévin, qui était le propre neveu du comte Rainard. Celui-ci s'opposa de toutes ses forces à cette élection, et lorsque, bravant ses défenses, Sewin eut été sacré à Auxerre, Rainard lui refusa l'entrée de Sens et ne céda qu'après un an de résistance et d'excommunication.

Le nouvel archevêque réalisa toutes les espérances qu'on avait conçues de lui. Il protégea les opprimés, soulagea les souffrances du pauvre peuple, rebâtit les églises, repeupla les abbayes et, autant que le permettaient les malheurs du temps, ramena l'ordre et la discipline dans son diocèse. Avant d'avoir reçu (1) le pallium archiépiscopal, comme il reposait dans le réfectoire de Saint-Pierre, le jour de la fête de saint Jean et de saint Paul, saint Savinien lui apparut dans son sommeil. « Pourquoi, lui dit-il, retiens-tu les biens de notre monastère ? » A ces mots, il s'éveille, se lève, va trouver les moines, se jette à leurs pieds, et, demandant pardon, leur restitue tous les biens. — « Mais comment pourrions-nous vivre ? » lui disent alors les siens. — « Dieu nourrira ses

(1) *Chron. S.-P.-V.-S.*, page 371.

pauvres, répond-il, je vivrai de mon patrimoine jusqu'à ce que Dieu rende à Saint-Étienne ce qui lui a été enlevé ». Et il arriva que, dans l'année, tous les détenteurs de ces biens moururent.

L'archevêque rappela tous ceux des moines qui étaient encore dispersés par la tempête. Il leur abandonna des biens en compensation de ceux qu'ils avaient perdus; et comme l'existence errante qu'ils avaient menée pendant plusieurs années leur avait fait oublier les traditions du travail et de la prière, il demanda des religieux de Saint-Benoit-sur-Loire et de Cluny pour rétablir, par leur exemple, la discipline déchuée. Puis, afin de cimenter avec éclat cette restauration, il choisit comme abbé son propre neveu, Rainard, qu'il avait fait élever dans l'abbaye de Sainte-Colombe.

Le nouvel abbé se voua avec une grande ardeur à relever de ses ruines le vénérable sanctuaire et à compléter l'œuvre d'Anastase. Il consacra son patrimoine à reconstruire de fond en comble le cloître et toutes ses dépendances. Des colonies de moines furent envoyées par lui dans les prieurés pour rebâtir les fermes incendiées, cultiver les domaines et y élever du bétail. Tout ce qu'on put trouver de tableaux, de statues, de manuscrits précieux, de vases et d'ornements sacrés fut acheté par lui à grands frais pour orner et enrichir l'abbaye. Enfin, parmi les moines, il en choisit le plus grand nombre possible qui eussent des connaissances en littérature et en philosophie, et il institua des écoles pour former la génération nouvelle à la culture des lettres et des arts. Ce ne fut pas la partie la plus facile de la tâche qu'il avait entreprise. Le savoir était alors aussi rare que dédaigné, et les lumières de la science étaient presque partout, en France, si complètement éteintes que le grand Gerbert ayant voulu étudier les mathématiques, avait dû sortir du royaume et aller jusqu'à Cordoue chercher cet enseignement chez les Arabes. L'abbé Rainard ne put donc obtenir, sous ce rapport, tous les résultats qu'il aurait voulu.

Les auteurs du *Gallia christiana* pensent qu'il est le même personnage qu'un certain Romulphe à qui Gerbert écrivit plusieurs lettres sur des matières littéraires.

Parmi les biens que Sewin rendit aux religieux, pour servir à leur entretien et à leur nourriture, citons ceux qu'il leur abandonna, du consentement du pape Jean XVI, dans un synode tenu en 980, à l'église de Sainte-Marie et de Saint-Étienne de Sens, avec plusieurs de ses suffragants et son Chapitre. « Sur la demande de l'abbé Rainard et des moines de Saint-Pierre, dit-il, nous leur avons abandonné l'autel élevé en l'honneur de saint Pierre et la villa d'Alson, située dans le pays sénonais, ... l'autel de saint Sanctien, martyr, situé dans le village de Sancey, l'autel

de saint Savinien qui se trouve à cinquante coudées (1) de la crypte de Saint-Pierre; enfin, dans le pays de Provins, l'autel consacré à saint Loup, dans la villa de Naud ». On sait que, d'après la parole de saint Paul : « le prêtre vit de l'autel », il était attaché à chaque église des biens dont jouissait le religieux ou le prêtre qui la desservait. Sewin décréta également que l'abbé de Saint-Pierre-le-Vif siégerait le premier après l'archevêque dans les assemblées diocésaines et qu'il aurait la primauté sur les autres abbés.

La même année, le corps de saint Ebbon fut levé, visité et transféré solennellement de la chapelle de la Vierge, où il reposait, dans le *Saint des Saints*. Avec le corps on retrouva, presque intact, ses ornements épiscopaux. D. Cottron qui les a vus conservés en bon état dans le Trésor du couvent, dit que la chasuble était de satin blanc; elle était fermée de haut en bas et ne ressemblait pas à celles de son temps, mais plutôt à une aube sans manches. La tunique était de taffetas violet, assez large, semblable à celles du xvii<sup>e</sup> siècle. Enfin, la mitre était de forme très élégante, en satin épais et ornée de pierres précieuses insérées dans du vermeil. A l'occasion de la translation, l'abbé Rainard fit don à l'archevêque de plusieurs doigts de saint Ebbon et d'un bras de saint Léon, pape, que Sewin enferma dans un reliquaire enrichi d'or et de perles pour l'offrir à l'église de Saint-Étienne.

A sa mort, l'archevêque Sewin fut enseveli dans le chapitre de Saint-Pierre, mais la piété des moines devait le transporter plus tard, en 1006, dans la chapelle de la Vierge. C'est là que, du temps de Taveau, on découvrit son cercueil de plomb, avec une inscription attestant que les ossements étaient ceux de Sewin.

Son successeur, Léothéric, qui avait également une grande vénération pour les reliques, aimait à en célébrer les fêtes et s'affligeait souvent d'ignorer l'endroit où l'abbé Samson avait caché celles de saint Savinien et de ses compagnons. Depuis que ce dernier les avait déposées dans un souterrain secret pour les mettre à l'abri des profanations des barbares, des troubles avaient continué d'agiter la contrée, de sorte que peu à peu on avait oublié cet endroit (2). Recueillant les dires d'un vieux serf de l'abbaye, nommé Martin, Léothéric et Rainard parvinrent à les découvrir, le 25 août 1006; ils ouvrirent le tombeau où reposaient les reliques, et il s'en exhala une odeur délicieuse. Les ossements

(1) Trente pas, d'après Odoranne.

(2) Cet oubli explique très bien celui qui s'était produit du iv<sup>e</sup> au ix<sup>e</sup> siècle.

des saints furent levés, on les trempa dans du vin, et ils furent déposés au même endroit, avec plus d'honneur, dans de nouveaux cercueils en plomb. D'après le chroniqueur, des malades qui burent de ce vin recouvrèrent miraculeusement la santé.

La vue de ces prodiges inspira sans doute l'idée à un moine de Saint-Pierre-le-Vif d'écrire la partie des actes de saint Savinien intitulée : « *Incipiunt exerciuncule, etc.* » et où sont racontés le martyre de ce saint et de ses compagnons, les divers événements concernant leurs reliques et en particulier les prodiges qu'elles accomplirent depuis l'invasion des Normands jusqu'à la translation de 1006. Ce morceau est divisé en vingt-quatre paragraphes. L'écrivain explique le motif qui lui a fait prendre la plume. Après un court récit du martyre des saints apôtres et avant de parler des miracles, il continue : « Le lieu où reposent aujourd'hui les corps précieux des martyrs est glorifié par les nombreux témoignages de leur puissante intercession. Ces choses merveilleuses que nos anciens Pères, dans une paresseuse indifférence, ont omis d'écrire pour les faire connaître à la postérité (l'auteur du panégyrique qui écrivait sous l'abbé Eudes, vers 945, et connaissait une partie de ces merveilles, n'en avait parlé que très bièvement et s'était appliqué principalement à louer les vertus de saint Savinien), nous-même, malgré notre indignité, puisque personne n'a tenté ce travail, nous allons l'essayer, en nous confiant dans le secours bienveillant de nos Pères. Et bien que notre style soit rustique et barbare, nous nous efforcerons de raconter les bienfaits opérés par la vertu de nos saints ; nous raconterons ce *que nous ont appris quelques-uns de nos Pères qui sont morts, et d'autres qui vivent encore et ce que nous avons vu de nos propres yeux* ».

Les paragraphes sont de la même main jusqu'au vingt et unième, qui traite de la découverte des reliques par l'abbé Rainard et l'archevêque Léothéric : c'est le même style embarrassé et obscur. Les trois derniers, d'un style plus pur, ont dû être ajoutés après coup, et si l'on ne peut les attribuer à Odoranne, ils sont assurément d'un de ses contemporains.

La nouvelle de cette découverte se répandit bientôt au loin, et l'évêque de Chartres, Fulbert, écrivant à Léothéric, son métropolitain, l'en félicite en ces termes : « Mon âme unie à la vôtre partage et vos joies et vos peines. C'est pourquoi je vous félicite au sujet des saintes reliques que vous avez retrouvées récemment, et je rends grâces à Dieu de ce qu'il a bien voulu réserver cet heureux événement à votre pontificat... »

L'abbé Rainard méritait de non moins vives félicitations. Mais son principal titre à l'admiration de la postérité, c'est d'avoir élevé

et formé à Saint-Pierre des personnages tels que Maynard, qui devint évêque de Troyes, puis archevêque de Sens ; saint Théodoric, évêque d'Orléans ; Gimerius, abbé de Sainte-Marie-de-la-Char moye, et surtout Odoranne dont le nom a déjà été cité maintes fois dans cette histoire.

Entré jeune (1) à Saint-Pierre-le-Vif, alors que les lettres, les sciences et les arts y étaient en grand honneur, Odoranne ou Odoranne était d'un esprit vif et subtil, d'une merveilleuse aptitude pour l'étude et la pratique des arts et des sciences mécaniques. Développée avec prédilection par les leçons et les encouragements du digne abbé, son intelligence ne tarda pas à s'assimiler le peu de savoir que pouvaient lui transmettre ses maîtres et le peu de livres que contenait la bibliothèque du couvent. Attiré par une disposition native vers les arts du dessin et de la sculpture, le moine avait curieusement recherché par quels procédés avaient pu être exécutées ces œuvres de sculpture antique, dont il devait, à cette époque, exister bien des morceaux dans la ville de Sens, si l'on en juge par les fragments que l'on retrouve aujourd'hui. La studieuse ardeur d'Odoranne entreprit de faire revivre l'art de la statuaire. Il rechercha comment le ciseau et l'ébauchoir peuvent évider la pierre et en faire sortir une statue ; comment les métaux en fusion, projetés dans un moule creusé sur le modèle de cette statue, arrivent à en reproduire et à en multiplier les formes. Et grâce à de longs essais et à des études persévérantes, il parvint à exécuter plusieurs productions dont deux surtout excitèrent une admiration dont on voit le retentissement dans quelques chroniques contemporaines.

La première était un Christ mourant sur la croix, qui fut placé dans la basilique de Saint-Pierre ; l'autre est désignée sous le nom de « Puits du monastère ». D. Cottton rapporte que, suivant une tradition encore vivante de son temps, c'était le grand puits en larges pierres de taille que l'on voyait alors dans le cloître, du côté du levant, remarquable par sa profondeur, l'abondance et la pureté de ses eaux. On dit que c'est le « puits de sainte Pétronille » de nos jours. Si la construction de ce puits devait être rapportée à Odoranne, elle prouverait qu'à ses autres talents il joignait celui d'ingénieur. Suivant l'usage qui s'établit au moyen âge d'embellir la margelle et le couronnement des puits, il sculpta le puits du cloître ; son œuvre d'art que citent les écrivains du temps et qu'Odo-

(1) La plupart de nos détails sur Odoranne sont empruntés à M. Challe qui les a tirés lui-même en grande partie de l'*Histoire littéraire de la France*.

ranne lui-même mentionne avec un légitime orgueil dans sa Chronique, a disparu dans une des catastrophes dont fut affligée la ville de Sens : c'est la plus ancienne œuvre de ce genre que relatent les annales de l'art.

Tant que vécut l'abbé Rainard, le talent du moine sculpteur fut encouragé et utilisé dans le monastère que la munificence de cet illustre patron dotait sans cesse de nouvelles richesses. Mais l'heure de sa mort approchait. Après avoir occupé le trône abbatial pendant trente-cinq ans, il rendit sa belle âme à Dieu, en 1015. Odoranne n'avait que trente ans : ce fut pour lui une perte irréparable, qui coïncidait, d'ailleurs, avec de grands malheurs publics.

L'archevêque Léothéric, abreuvé d'injustices, de violences et d'outrages par le jeune comte Rainard, avait, de l'avis du pape, de l'abbé de Cluny et de ses suffragants, remis la ville de Sens entre les mains du roi et imploré sa protection. Les troupes royales s'étaient emparées de la ville après un massacre effroyable et un incendie qui brûla plusieurs quartiers. L'abbé Rainard mourut alors, peut-être dans le désordre du sac de la ville, du moins de la douleur que lui causa ce désastre, qui avait pour conséquence l'expulsion et l'abaissement de sa race.

Sa tombe portait l'inscription suivante :

Gemma Patrum necnon diadema nitens monachorum  
Hic tegitur tumulo funeris officio.  
Cujus erat nomen Rainardus, mente benignus,  
Dulce decus monachis extitit et famulis.  
Quo melior pietate viget per sæcula nemo  
Nobilis in membris, nobilior meritis.  
Vivere post mortem cui concedat sine fine  
Cunctipotens Dominus semper ubique pius.

---

## CHAPITRE VI.

ODORANNE, SON GÉNIE UNIVERSEL, SES ÉPREUVES, SES ÉCRITS. — APPARITION DE SAINT SAVINIEN A LA REINE CONSTANCE. — MUNIFICENCE DU ROI ENVERS LE MONASTÈRE. — LE RELIQUAIRE DE SAINT SAVINIEN. — LUTTE ENTRE LES ARCHEVÊQUES ET LES COMTES DE SENS. — SIÈGE DE LA VILLE ET SACCAGEMENT DE SAINT-PIERRE-LE-VIF.

JUGON. — XXII<sup>e</sup> (1015-1025).

Le successeur de l'abbé Rainard fut Jugon ou Ingon, cousin du roi Robert II, et déjà abbé de Saint-Martin-de-Massai et de Saint-Germain-de-Paris. Un historien en fait un courtisan occupé à dépenser à la cour le produit de ses bénéfices. C'était, d'après Geofroy de Courlon et le *Gallia christiana*, un personnage religieux et lettré : l'*Histoire littéraire* affirme qu'il avait été disciple de Gerbert, à l'école de Reims.

Quoiqu'il en soit, Odoranne devait avoir beaucoup à souffrir de la mort de l'abbé Rainard. Plus de protecteur, plus d'encouragements, plus de travaux même pour le moine artiste ! Quelques années se sont écoulées ; nous le retrouvons occupé à l'étude de la philosophie et demandant aux écrits des Pères de l'Eglise et aux déductions du raisonnement la solution des problèmes ardues de l'existence et de la destinée de l'homme et de la nature même de Dieu. Mais ses talents et la prédilection de l'abbé Rainard lui avaient suscité des envieux et des ennemis ; il se vit de leur part l'objet d'une injuste aversion dont il explique lui-même le point de départ. Il avait dit que la nature de Dieu est immatérielle, et que la divinité n'a ni bras pour agir, ni jambes pour se mouvoir. L'ignorance et l'aveuglement s'écrièrent qu'il calomniait Dieu, en soutenant que c'était un tronc sans membres, et que cette détestable hérésie méritait la mort. Il fit plusieurs écrits pour se justifier. L'un, qui n'a pas été conservé, était intitulé : *Mes lamentations*, De lamentatione meâ.

Un autre, adressé à l'archidiacre de Sens et à un haut dignitaire de l'église d'Orléans, éclaire d'un curieux reflet les mœurs de l'époque. On y voit percer le dédain, un peu excessif peut-être, de

l'artiste et de l'homme de lettres incompris pour les travaux si rudes et si pénibles, mais en même temps si utiles et si méritoires de ces moines laboureurs et pâtres qui pouvaient ne pas s'affranchir toujours des habitudes rustiques des serfs et des paysans qu'ils régénéraient, pourtant, par l'exemple de leur ardeur au travail.

L'autorité des Pères de l'Eglise ne put faire accueillir la justification du moine. On refusa de le lire et de l'entendre. La malice et l'ignorance soulevèrent à un tel point les passions qu'il ne rencontra plus que des ennemis, et que, selon une expression d'un de ses écrits, l'univers presque entier conspirait contre lui. On en arriva à le traiter comme un suppôt du malin esprit et un complot se forma dans le couvent pour se débarrasser de lui. L'infortuné raconte avec humilité, dans son épître à l'abbé Guillaume, le guet-apens que ses péchés, dit-il, avaient mérité, et d'où il ne se sauva que par un miracle de la bonté divine. Il prit le parti de s'enfuir dans une autre maison de son ordre, mais la malignité de ses ennemis l'avait prévenu ; il se vit repoussé ignominieusement de tous les monastères où il avait cru trouver un asile. Accablé d'humiliation et de misère, il était tombé dans un profond désespoir, et un jour il se présenta à la porte de l'abbaye de Saint-Denis pour y demander l'hospitalité, non comme un religieux mais comme un étranger et un pèlerin. A peine eut-il dit son nom, qu'il fut accueilli à bras ouverts et comme un frère par un admirateur de son talent et de sa science, l'abbé Guillaume, qui remercia le ciel de l'insigne faveur de lui envoyer un artiste aussi habile et aussi renommé.

Ce cordial accueil avait bien vivement touché Odoranne, car plusieurs années après, dans l'effusion de sa gratitude, il écrivait à son généreux protecteur : « Quand tous mes cheveux seraient changés en autant de langues, je ne pourrais pas encore vous exprimer suffisamment la reconnaissance que je vous dois ».

Il demeura quelques années dans cette communauté, où les arts et le savoir étaient en honneur, enrichissant des œuvres de son ciseau cette maison hospitalière, en même temps qu'il complétait son instruction par la lecture des manuscrits que renfermait la bibliothèque de l'abbaye.

Sur ces entrefaites, l'abbé Jugon étant mort le 26 janvier 1025, l'abbé Ermenalde, personnage très religieux, le remplaça à la tête de l'abbaye.

ERMENALDE. — XXIII<sup>e</sup> (1025-1046).

Le bruit des succès d'Odoranne et de la haute estime dont il était entouré étant parvenu à Sens, on eut bientôt honte de l'exil

d'un homme qui honorait son pays. On le rappela à Saint-Pierre-le-Vif, et il y revint chargé de présents et comblé d'honneurs de tout genre par l'abbé et les religieux de Saint-Denis, qui ne l'avaient laissé partir qu'avec le plus grand regret.

Son retour au berceau de sa vie religieuse ne tarda pas à être suivi d'un éclatant hommage rendu à son talent d'artiste. La chronique raconte le fait avec des détails si bien empreints de la couleur du temps que nous ne pouvons nous résoudre à en rien retrancher. Cet événement dans lequel était engagé l'avenir de la monarchie française, devait avoir pour le monastère les plus heureuses conséquences.

« Il arriva que le roi Robert allant à Rome, la reine Constance demeura au château de Theil, avec son fils Hugues, encore enfant. Dès que cela vint à la connaissance de la reine Berthe, sa première femme, dont le divorce avait été prononcé depuis longtemps pour cause de parenté, elle se mit en route pour rejoindre le roi, espérant qu'aidée de certains personnages influents, elle rentrerait en faveur auprès de lui et ferait rapporter par le Saint-Père la sentence de divorce. C'est pourquoi la reine Constance, craignant d'être arrachée des bras du roi, était en proie à une indicible tristesse.

« Une nuit, tandis que ces pensées tumultueuses agitaient son sommeil, elle vit, dans une lumière éclatante, un personnage semblable à un ange, en habit sacerdotal, tenant en main le bâton pastoral. Comme, effrayée, elle lui demandait qui il était, il répondit qu'il était évêque et s'appelait Savinien. Il ajouta : « Constance, soyez constante, par la grâce de Dieu, vous êtes délivrée d'une imminente affliction. » Mais elle, toujours émue d'une si éclatante vision, s'enquit dès le matin près des clercs de sa maison si dans la contrée il y avait un évêque appelé Savinien. Ceux-ci avouant n'en rien savoir, un d'eux, nommé Théodoric, qui avait été moine à Saint-Pierre-le-Vif, répondit : Il y a, Madame, dans le monastère de Saint-Pierre, Savinien, premier apôtre du Sénonais, qui fut martyrisé avec ses compagnons et arriva ainsi à la gloire du royaume céleste. Si vous allez trouver dévotement ce saint martyr, vous connaîtrez immédiatement si vous devez obtenir ce qu'il vous a promis. » La reine accueillit ce conseil avec empressement, elle alla en toute hâte à Saint-Pierre-le-Vif, et fondant en larmes devant le corps du saint martyr, elle sentit sa confiance se raffermir, puis revint, joyeusement rassurée, de son pèlerinage.

« Il ne s'était pas écoulé trois jours que tout à coup, au milieu de la nuit, arriva un messenger annonçant le prochain retour du roi auprès d'elle. Et de fait, pour que la promesse du saint martyr se réalisât, le roi témoigna à sa femme plus de tendresse que jamais et lui accorda désormais la libre disposition de tous ses droits de maître et de roi. La reine qui n'avait pas oublié la promesse du saint, songea dès ce moment à orner d'or et de pierres précieuses ses restes qui jusque là avaient reposé au sein de la terre, dans un cercueil de plomb. Elle dit au roi son vœu,

et, Dieu aidant, elle le disposa à tout préparer pour l'accomplir. C'est alors qu'il manda Odoranne, moine de ce monastère, connu par son talent pour ces sortes d'ouvrages, et, d'accord avec la reine, il lui confia l'exécution de cette œuvre de piété. »

Odoranne revint donc à Sens, avec l'or et les pierres précieuses que le roi et la reine lui avaient remis pour ce grand travail d'orfèvrerie, et il y reçut des officiers royaux la quantité d'argent nécessaire. On voit, dans sa chronique, que la châsse était d'or et d'argent, ornée de pierreries et de statuettes. Mais sauf de rares détails, c'est plutôt le récit du moine que celui de l'artiste. Il nous entretient avec une piété naïve des merveilles qui signalèrent les progrès de son œuvre, sans nous renseigner sur sa composition.

Elle existait encore au *xvii*<sup>e</sup> siècle, et D. Cottion qui l'a vue, vient combler en partie cette lacune. Le reliquaire avait trois pieds de long, un de large et deux de haut. La face antérieure était toute d'or et de pierreries, rehaussée de précieuses statuettes taillées dans l'agate, dont une représentait le roi Robert et l'autre la reine Constance. Les trois autres côtés étaient d'argent. Chacune des deux grandes faces était divisée en deux panneaux, au milieu desquels, comme sur les faces latérales, se trouvaient gravés en demi-relief des sujets tirés des actes du martyre de saint Savinien. Autour des panneaux, on lisait des inscriptions que D. Cottion ne put déchiffrer que difficilement, à cause de plusieurs réparations qui avaient été faites au reliquaire. (1)

Une autre chose, que la modestie du pieux moine ne nous dit pas, et que nous trouvons dans d'autres chroniques de ce siècle et du siècle suivant (Guillaume Godelle), c'est que sa création nouvelle apparut comme l'œuvre la plus ingénieuse et la plus parfaite qu'on eût encore vue ; son art et son industrie excitèrent une admiration universelle dont l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif retira de très grands avantages.

Quand cette merveilleuse châsse fut terminée, le roi vint à Sens, avec une suite nombreuse d'évêques et de barons pour assister, en présence d'un concours innombrable de peuple, à la translation des reliques de saint Savinien. Après avoir raconté, dans son style simple et naïf, un miracle qui s'accomplit sous ses yeux, Odoranne continue : « Le dimanche, le roi accompagné des évêques, des grands de sa cour, des abbés, des clercs et d'un peuple innombrable, assista à la translation (25 août 1029). Il prit lui-même le reliquaire sur ses épaules, avec son fils Henri, le porta

(1) Chron. S.-P.-V.-S., page 472.

solennellement à travers la ville et le déposa à l'endroit où l'on vénère aujourd'hui les reliques. (1)

« Cependant, le roi se leva de table pour aller prier, comme il avait coutume de le faire. Il se trouvait seul à l'église quand Odo-ranne y rentra. Le roi l'apercevant lui fit signe doucement d'approcher et lui dit : « Racontez-moi ce que fut saint Potentien pour saint Savinien. » Le moine lui répondit humblement que c'était le compagnon de ses voyages et de ses travaux, son successeur dans sa dignité et son collègue dans le martyre. Alors le roi se mit à gémir et à se frapper la poitrine de ce qu'il avait séparé leurs deux corps ; il promit de les réunir, et remit au moine trente trois sous de pur argent pour qu'il commençât la chasse de saint Potentien. Mais au moment où il formait ce projet, il fut rappelé par Dieu et paya la dette de notre père Adam. »

Il faut sans doute attribuer encore aux largesses du roi le suaire, dit de saint Savinien, que la *Gazette des Beaux-Arts* (1) fait remonter au x<sup>e</sup> ou xi<sup>e</sup> siècle et qui se voit actuellement au trésor de la cathédrale de Sens. C'est une étoffe en soie damassée, présentant une longueur de 4 m. 86 sur 0 m. 68 de largeur. Il est formé de la réunion de plusieurs morceaux cousus les uns au bout des autres, sans aucun souci du dessin présenté par le tissu. Ce dessin est rouge, à l'exception des têtes et des sabots des quadrupèdes, des têtes, des serres et du plastron des oiseaux qui sont de couleur maïs.

Les succès du moine orfèvre lui acquirent un grand renom et lui attirèrent bientôt du dehors une multitude de commandes auxquelles il put sans doute satisfaire, car il raconte dans sa chronique qu'il consacra le fruit de ses travaux à faire une chasse d'or et d'argent pour les corps de saint Sanctien et de sainte Béate. L'honneur et le profit qu'en retirait l'abbaye achevèrent de le réhabiliter auprès de quelques-uns de ses frères, et il put librement, après ces travaux, reprendre dans sa cellule ses études scientifiques, sans plus être inquiété par l'ignorance ou par l'envie. On voit par ses œuvres qu'il avait étudié l'histoire, la théologie, le droit, la médecine et les sciences naturelles. Il savait le grec puis-

(1) En mémoire de cette solennité, tous les ans, à la même époque, les chanoines de la métropole avaient coutume de porter en procession, autour des murs de la ville, le chef de saint Savinien. D'après D. Cottion, cette fête ne se célébrait que le 26 août, parce que le 25 tombait celle de saint Louis, qui était de précepte dans le diocèse. La tradition liturgique place cette fête au 19 octobre, jour anniversaire de la translation de 847.

(2) Février 1880.

qu'il en cite quelques mots. Il s'exerçait encore à la poésie latine dont on trouve plusieurs pièces dans ses écrits.



SUAIRE DE SAINT SAVINIEN (1)

x<sup>e</sup> ou xi<sup>e</sup> siècle.

La théorie et la composition musicale étaient au nombre de ses études de prédilection. Il écrivit, vers cette époque, deux traités sur ce sujet, l'un intitulé : *Des tons de la musique*, adressé à son ami

(1) Dessin tiré de la Gazette des Beaux-Arts, février 1880.

de cœur, *dimidia parti animæ suæ*, le moine Robert, de l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre ; l'autre portant pour titre : *De la division du monochorde*, adressé aux moines de Saint-Léger-de-Champpeaux. Mais son œuvre musicale qui offre le plus d'intérêt, c'est l'office noté de saint Savinien, qu'il composa ou du moins remania, pour être chanté par les moines au jour de la fête de ce saint et pendant son octave,

Les paroles de cet office, avec les autres écrits d'Odoranne, ont été publiées pour la première fois, par le cardinal Mai (1), d'après le manuscrit le plus complet et le plus connu des œuvres du moine sénonais, qui est à Rome dans la bibliothèque du Vatican et fait partie du fonds de la reine Christine de Suède. Par une distraction incompréhensible, le cardinal a donné à cet office le titre d'*Hymne en prose*, ou, comme disent les Grecs, de *canon*, sans paraître s'apercevoir que c'est un office comme tous ceux du bréviaire, à l'exception du répons autrefois chanté après le capitule de vêpres.

Plus tard, M. l'abbé Blondel a constaté (2) que cet office de saint Savinien se retrouve textuellement dans les bréviaires sénonais du xiii<sup>e</sup> siècle jusqu'au xvii<sup>e</sup>. Jusqu'à ce jour, on en ignorait la notation ; nous sommes heureux de combler cette lacune. Grâce à l'intermédiaire gracieux de M. Tenaille de Saligny, secrétaire d'ambassade à Rome, et au concours de deux membres de la Société française d'archéologie, MM. Auvray et Romain Rolland, nous avons obtenu d'abord une copie presque complète de cet office avec sa notation, puis deux excellentes photographies dont l'une représente la première feuille du manuscrit d'Odoranne (3), et la seconde reproduit la première page de l'office.

D. Pothier, de Solesmes, à qui nous avons communiqué cette dernière photographie, a bien voulu nous donner sur cette question de chant liturgique, des renseignements précieux. D'après le savant bénédictin, l'office des saints Savinien et Potentien est très bien composé, au point de vue du chant comme au regard des paroles. Tout cet office se retrouve encore dans l'antiphonaire imprimé en 1552 par les soins du chanoine Jean Cousin, oncle du célèbre peintre Jean Cousin, avec quelques variantes légères, soit dans la musique, soit dans le texte.

La perfection de ce chant vient surtout de ce que les traditions

(1) *Spicilegium romanum*, T. IX. — Voir la bibliographie de ce volume dans la Bibl. hist. de l'Yonne, T. II, p. 385.

(2) *Semaine religieuse de Sens*, 25 avril 1885.

(3) La note *Pa. Petaulii Aurel*, inscrite en haut de cette page, nous apprend que le manuscrit a appartenu au père Petau, le savant jésuite orléanais, avant de passer en la possession de la reine Christine.

grégoriennes ont été conservées et cultivées à Sens avec un soin particulier et les offices propres que l'on trouve dans les anciens antiphonaires de cette église sont bien dans le style grégorien.

ODORANNI  
CHRONICON

Pa. Petaulii Aurel

F. 53

<sup>inagore subaranco nimes eune sue ineraffanru p.</sup>  
locustæ frequenter impinguat.  
<sup>capilla capitis plaurit ut uenerit calos repelat.</sup>  
kapparis dissipatur: Antiqua  
<sup>deficiat sp. n. r. u. l. a. d. e. d. e. r.</sup>  
recurrat uitta aurea. et ad uocē  
<sup>ad planctum singulorum in gemitu.</sup>  
colūbe consumgatur. et rota sup  
<sup>flom uoū</sup>  
cisternā contratur. et puluis  
ad terrā suam unde erat reuer  
tatur. et sp̄s redeat ad dñm qui  
dedit illū. meminisse debem⁹  
h̄m̄ tenebroso tēporis. et sūmo  
studio anim ad uertere futurū  
iudiciū districti iudicis; et  
non solū bonorū actuum exhibitione.  
uerū etiā scriptis et dictis p̄ximis  
nr̄is; d̄ bene agendū exemplū p̄re  
bere: unde ex multis que diuer



PREMIER FEUILLET DU MANUSCRIT D'ODORANNE.

Quelques auteurs ont pensé que le manuscrit du Vatican n'est qu'une copie du xi<sup>e</sup> siècle. Il est vrai que le texte de l'office, écrit en minuscules, semble à première vue différer de celui des opus-

cules, mais un examen attentif des deux textes permet de penser que les deux écritures ont été tracées de la même main et que le manuscrit en question est autographe. Les minuscules grossies par la loupe à la dimension du texte ordinaire offrent les mêmes

SEU SAVINIE MARTYR APSTI PREIOSE VRSU CUS SOCIIS QUECUMQUE ORA PRO NOBIS.  
 mirum vero ci mium benonensis ecclesie prela lo  
 quo o mli benonens marci pacem pastorem recogno ure pastorem.  
 aut pontificum et honor certatum nobis famulantibus non de negatit vestrat  
 subfidi um Quo e uile Gratulatur temporiter fido lum carba  
 sanctorum SAVINIANI DE PETRI ET PAULI celebrando sollemnia iherusalem eternalis  
 p quois tempudis xpi lau durs exultat Regem re gum omnium  
 collaudemus domum qui sibi SAVINIANUM ptelegit sanctissimum et q potest  
 mperat coheredem fere suum. Venite. AVIA HVS pontifice bebreat  
 fide ge nere et ex xpi discipulis quos binos iustragundi. vovv e.  
 Doulmz sic plios mēm. Hic pntis legi e dactul' car mltis dep mtabuf

PREMIÈRE PAGE DE L'OFFICE.

caractères que ce dernier ; c'est la même manière de relier l's et le c au z, la plupart des lettres ont la même forme et offrent dans les deux textes les mêmes appendices caractéristiques ; à peine même pourrait-on y remarquer quelques différences accidentelles, provenant de ce que les paroles destinées à recevoir les notes du chant sont d'un type plus petit. De plus, la première page du ma-

nuscrit offre plusieurs notes interlinéaires d'une écriture minuscule qui sont certainement de la même main que le texte lui-même et dont la ressemblance avec les caractères de l'office est frappante.

Ce qui confirme encore cette opinion, c'est que le savant bénédictin ne voit aucun obstacle à attribuer les notes musicales à la seconde partie du XI<sup>e</sup> siècle. (Odoranne écrivait en 1045). Il lui paraît évident « que les lignes de la portée ont d'abord été tracées à la pointe sèche sur le parchemin et que plus tard seulement, au XIII<sup>e</sup> ou XIV<sup>e</sup> siècle, on les a repassées à l'encre rouge, à main levée, en suivant le sillon de la pointe. » D. Pothier ajoute : « Le cardinal Maï présente le roi Robert comme pouvant être l'auteur du chant ; nous savons en effet, que ce monarque était compositeur, et il faut ajouter que les mélodies de l'office de saint Savinien présentent de nombreux points de ressemblance avec les répons : *Stirps Jesse, Solem Justitiæ, O Constantia martyrum*, etc., de l'époux de la reine Constance ; mais Odoranne, lui aussi, était artiste et musicien, contemporain du roi Robert, moine dans la province de Sens, d'où dépendait Paris, et il n'est pas étonnant que sa musique et celle du monarque qui a travaillé pour Fulbert de Chartres, soient pareilles et dans le même goût. »

Ajoutons que l'humble moine de Saint-Pierre ne se serait pas attribué la paternité de ce bel office, comme il l'a fait à la fin de son manuscrit, si le roi Robert en avait été l'auteur.

Cette composition n'est pas la seule œuvre liturgique accomplie, à cette époque, au monastère de Saint-Pierre. En 1024, les moines remanièrent le missel à l'usage de leur église. Un peu plus tard, le roi Robert fit recopier à ses frais, en deux gros volumes et en caractères fort élégants, avec une munificence vraiment royale, deux légendaires destinés à l'usage du chœur et dont l'ancienneté était si grande qu'on ne pouvait plus les lire qu'avec difficulté et qu'ils étaient rongés par les vers. D. Mathoud pense qu'ils étaient antérieurs à Charlemagne. Ces légendaires renfermaient, comme leçons des différentes fêtes de saint Savinien et de ses compagnons, les *Actes* de ces martyrs qui furent dès lors reproduits dans de nombreux manuscrits. L'abbé Hénault (1) mentionne dix copies manuscrites, existant aujourd'hui dans différentes bibliothèques, de la *Grande Passion*, sans parler des vies incomplètes. Deux sont du XI<sup>e</sup> siècle, trois du XII<sup>e</sup>, et cinq du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup>.

Les qualités supérieures d'Odoranne le firent choisir pour instruire un membre de la famille des comtes de Sens, nommé Gelduin, appelé à être un jour archevêque de cette ville. Retiré

(1) Rech. hist., p. 212 et suiv.

avec son élève dans un château sur les bords de la Saône, il se livra aux soins ingrats de cette éducation qui ne devait pas lui faire grand honneur; après dix-huit ans d'un mauvais pontificat, Gelduin fut déposé d'abord par une mesure concertée entre le pape et le roi, puis par la décision souveraine d'un concile.

Les dernières années du savant moine furent principalement consacrées à des travaux historiques. Sur les exhortations du roi Robert et de l'archevêque Léothéric, il écrivit l'opuscule intitulé : « *La naissance, les actes et la mort de dame Théodechilde, reine, et la construction du monastère de Saint-Pierre.* » Il commence par les fables auxquelles les chroniques de Frédégaire et d'Aimoin avaient donné cours sur le roi « Pharamond, fils de Marcomir, issu de la race de Priam, roi des Troyens. »

Il entreprit ensuite d'écrire une chronique du monastère pour rappeler les événements des siècles précédents, et montrer « en quels temps et par quelles personnes ce saint lieu avait été enrichi de ses privilèges et des reliques des saints. » Cette chronique débute en l'année 675 et finit en 1032. Bien qu'elle soit assez courte et que la chronologie en soit également défectueuse, on y trouve des faits du plus haut intérêt, tant pour l'histoire générale que pour celle de la ville et de l'église de Sens et de Saint-Pierre-le-Vif. Tous les chroniqueurs sénonais y ont fait de larges emprunts.

Odoranne était d'une taille exigüe ; il compare plaisamment sa chétive et grêle personne à un petit poulet. En 1045, une année avant sa mort, il était âgé de soixante ans, accablé d'infirmités, atteint de la goutte et de la plique, et presque aveugle ; mais l'esprit restait net et vigoureux dans ce corps épuisé. Il prit soin de réunir ses œuvres éparses et variées en un même volume, et il en donne pour raison, dans son prologue, le désir d'être utile encore après sa mort. Il avait sans doute sujet de craindre que les sentiments d'envie que son génie lui avait suscités ne fussent pas encore bien éteints, car, après avoir transcrit à la suite de son prologue, les titres de ses œuvres, il ajoutait : « En convalescence après une longue et grave douleur des pieds, Odoranne a réuni ces opuscules en un seul corps afin de les soustraire aux attaques de l'envie ; il les laisse par charité à ses frères, amis de l'étude, pour leur permettre de s'en servir. »

Le livre dans lequel Odoranne a écrit son *exegi monumentum*, peut paraître aux yeux de la science moderne bien défectueux et de minime importance. Il n'en atteste pas moins des études profondes et un savoir encyclopédique bien rare et bien extraordinaire pour les temps de barbarie où ce moine vivait. Dans ses vers comme dans sa prose, il est toujours clair, simple, précis, élégant et plein de réminiscences et d'allusions classiques.

Cependant la période qui avait suivi l'élévation d'Ermenalde au siège abbatial, avait été marquée par de grandes vicissitudes et de nouveaux malheurs pour la ville de Sens. Le comte Rainard II, avec le puissant appui d'Eudes II, comte de Champagne, de Chartres et de Blois, qui convoitait la souveraineté du comté de Sens, enclavé dans les diverses parties de ses états, était venu assiéger la ville de Sens, et il avait fait un accord par lequel le roi et l'archevêque lui en cédaient la jouissance usufruitière. Quand l'archevêque Léothéric vint à mourir en 1032, il y eut division sur le choix de son successeur. La population et le clergé réclamaient l'archidiacre Mainard ; mais un jeune parent du comte, dont nous avons parlé, Gelduin, gagna à prix d'argent la faveur du roi. Les Sénonais, indignés d'une simonie qui consommait le sacrifice de leur nationalité distincte, refusèrent de le recevoir dans leurs murs et invoquèrent le secours du comte de Champagne. Le roi Henri 1<sup>er</sup>, qui venait de succéder à son père, appela ses vassaux pour dompter cette rébellion et mit le siège devant la ville de Sens (1033). Il avait son quartier général à son château de Mâlay. Le comte d'Anjou qui commandait le premier sous le roi, voulut prendre le sien à Saint-Pierre-le-Vif. Les moines, pour s'y opposer, sortirent processionnellement avec les reliques des saints, mais on entra malgré eux. Le monastère fut une fois encore saccagé et le cloître rasé jusqu'à terre. Il s'ensuivit une collision sanglante entre les troupes des divers partis. Toutefois, le roi se rappelant la vénération que son père portait à ce saint lieu, leva le siège, mais pour le reprendre l'année suivante. Après de nouvelles dévastations autour de la ville, le comte de Champagne la lui livra à condition d'en partager avec lui la souveraineté. Ce n'est que vingt et un ans plus tard et après la mort du comte Rainard, que le comté devait être complètement et définitivement réuni à la couronne.

Au milieu de ces luttes intestines, l'abbé Ermenalde lutta avec intrépidité contre toutes les attaques et défendit généreusement les droits du monastère. Eudes, comte de Champagne, s'était emparé de la ville d'Auxon (près d'Ervy, Aube) ; il la fit restituer. Le comte Rainard empiétait sur les droits de l'abbaye ; Ermenalde s'adressa au roi Henri 1<sup>er</sup> et il en obtint justice.

« Nous voulons, dit la charte donnée au mois de juillet 1035, que l'on entende la plainte que l'abbé Ermenalde et les moines de Saint-Pierre nous ont faite contre le comte Rainard, au sujet des coutumes injustes et mauvaises qu'il prétend établir sur les terres de Saint-Pierre. Les rois de France ont exempté cette maison de Dieu de toute autorité et puissance séculière, et dans la suite, notre père, le roi Robert, par amour de

Dieu, de saint Pierre et du saint prélat et martyr Savinien dont il a exalté le corps vénérable en l'enchâssant dans l'or et les pierreries. Ce privilège accordé par nos prédécesseurs, nous l'approuvons et le confirmons de notre autorité royale, de sorte que, à partir de ce jour, toutes les terres de cette abbaye doivent être exemptes de toute ingérence ou action judiciaire. Qu'aucun de nos juges publics n'ose s'arroger aucun droit dans le bourg (de Saint-Pierre), dans les villages, sur les chemins et les terres, ni aucune taxe de péage, rouage ou tonlieu ; qu'il ne saisisse aucun homme, soit libre, soit serf ; qu'il ne s'attribue aucune redevance ou prérogative illicite. Et pour que ce décret demeure ferme et stable, nous l'avons signé de notre main et y avons fait apposer notre sceau. »

Mais les attaques les plus douloureuses que l'abbé eut à souffrir vinrent de l'archevêque Gelduin. Ce prélat était, nous l'avons vu, un de ces pasteurs qui n'étant pas entrés par la porte légitime ne peuvent que ravager le troupeau. Clarius l'appelle même un « autre Archambaud. » Il inquiéta et vexa de toute manière l'abbé Ermenalde, saccageant le monastère, emprisonnant les religieux et les domestiques du couvent, les accablant de toute sorte de maux, et s'emparant, quand il le pouvait, des ornements de l'église qu'il donnait à ses complices.

De telles épreuves n'anéantirent pas, heureusement, la régularité monastique à Saint-Pierre-le-Vif. Nous voyons les religieux contracter à cette époque, une union de prières avec Saint-Pierre de Cluny, Saint-Bénigne de Dijon, Saint-Pierre de Reims, Saint-Germain-des-Prés, le grand monastère de Tours et d'autres encore. C'était un moyen très efficace d'entretenir parmi les communautés religieuses la charité chrétienne. La pratique de l'hospitalité y était aussi en grand honneur. Vers ce temps passait à Sens, Louis, comte des Allemands, qui revenait d'un pèlerinage à Saint-Michel-du-Pont ; étant tombé malade dans cette ville, il entra à l'abbaye de Saint-Pierre, prit l'habit religieux et à sa mort, il laissa, par reconnaissance, au monastère sa terre d'Héricourt, dans laquelle on éleva plus tard un prieuré.

Saint-Pierre-le-Vif devint également alors la retraite de saint Théodore ou Thierry, évêque d'Orléans. Cet ancien novice du monastère, qui avait fait sous la direction de l'abbé Rainard de rapides progrès dans les voies de la perfection chrétienne, était devenu clerc de la chapelle du roi Robert ; sa piété envers saint Savinien fut récompensée, comme il a été raconté plus haut. Il fut élevé alors sur le siège épiscopal d'Orléans ; mais les épreuves douloureuses qu'il eut à y subir contribuèrent à le faire revenir de temps en temps au monastère, premier abri de sa jeunesse. Après quatre années de pontificat, il se démit de sa dignité et reprit à

Sans la vie du cloître qu'il aurait voulu n'avoir jamais quittée. Le pieux pontife redevenu simple moine, faisait l'édification des religieux par son humble soumission aux observances de la règle. Il conçut le projet de faire le pèlerinage de Rome et, comme il avait le pressentiment de sa fin prochaine, il manifesta le désir que s'il venait à mourir en route, son corps fût ramené à Saint-Pierre, pour y être inhumé auprès de ses oncles, l'archevêque Séwin et l'abbé Rainard. Il partit donc. En arrivant à Tonnerre, il voulut s'arrêter pour voir le comte Milon IV, son propre parent. Là, il tomba presque aussitôt dangereusement malade et une fièvre violente l'emporta en quelques jours, le 27 janvier 1032. On se disposait à transporter ses restes à Sens, mais le comte qui n'ignorait pas sa sainteté, s'y opposa formellement, et le fit inhumer au monastère de Saint-Michel de Tonnerre, où il ne tarda pas à briller par de nombreux miracles.

Après avoir passé sur le trône abbatial vingt et un ans de combat, Ermenalde quitta cette vie le 24 novembre 1046, la même année qu'Odoraune. On ignore l'endroit précis de leur sépulture.

---

## CHAPITRE VII.

EXEMPTIONS ACCORDÉES PAR LES ARCHEVÊQUES ET LES ROIS. — RECONSTRUCTION DE L'ÉGLISE SAINT-SAVINIEN ET DÉCOUVERTE D'OSSEMENTS. — L'ABBÉ ARNAUD, SA VIE TOURMENTÉE, SES TRAVAUX POUR RECONSTITUER LA BIBLIOTHÈQUE DU COUVENT DÉTRUITE PAR UN INCENDIE. — CLARIUS, ÉLÈVE D'ARNAUD, ÉCRIT UNE CHRONIQUE DE SAINT-PIERRE-LE-VIF.

GERBERT. — XXIV<sup>e</sup> (1046-1079).

Élevé à Saint-Pierre, Gerbert était abbé de Sainte-Marie-hors-les-murs quand il fut appelé à succéder à Ermenalde. Il montra le même zèle que ses prédécesseurs pour le maintien de la discipline et des droits temporels du monastère.

Il obtint d'abord la restitution du chef de saint Quiriac dont s'était emparé Gelduin. Après la mort de ce prélat, qui fut inhumé dans le chapitre de Saint-Pierre, Maynard monta sur le trône archiepiscopal. Il avait été élevé à Saint-Pierre-le-Vif, aussi entourait-il cette abbaye de toute son affection. Il l'affranchit de toutes les coutumes pernicieuses que son prédécesseur y avait introduites et après une vie trop courte, passée à faire le bien, il fut également enseveli dans le chapitre, près de son père Maynard et de son frère Daimbert.

L'archevêque Richer témoigna la même bienveillance aux religieux de Saint-Pierre. En 1063, Gerbert voyant que l'abbaye ne pouvait suffire à son entretien avec les biens qui étaient restés en sa possession, demanda à Richer la villa de Sognes, qui avait jadis appartenu au monastère et qui était alors entre les mains des laïques. Le prélat la lui rendit en se recommandant, lui et ses prédécesseurs, aux prières des moines. On construisit plus tard un prieuré dans ce village. Il confirma dans la même charte, donnée au mois d'avril, un privilège accordé par l'archevêque Sewin et relatif aux droits de synode et de visite sur les églises d'Auxon et de Naud. Il accorda la même concession, octroyée par Maynard pour l'église de Saint-Martin de Baviac, à condition que les moines lui paieraient pour cet autel huit deniers au premier

*St. Gerbert*

synode après Pâques et neuf au synode des calendes de septembre. Il leur abandonna encore une portion de son aleu de Plancy, et il retira du revenu de l'église Saint-Étienne, avec le consentement du chapitre, une femme nommée Raimburge avec tous ses enfants pour en faire don à Dieu, à saint Pierre et à saint Paul, à saint Savinien et aux autres protecteurs du monastère. Les religieux reçurent aussi dans la suite (1072) de la munificence de Richer l'église de Saint-Martin de Vimbredium, située dans le pays de Provins, avec la chapelle d'Alnodium qui en dépendait, à condition de pourvoir de prêtres les autels.

Cependant, depuis le triomphe inouï par lequel le roi Robert et la reine Constance avaient exalté les restes de saint Savinien, et qui avait attiré à Sens des foules considérables, le culte et la mémoire du premier martyr sénonais avaient grandi encore à Saint-Pierre-le-Vif. Il n'en était pas de même de son église, dont les chroniques ne nous disent mot depuis plus de deux siècles. Nous avons déjà fait remarquer l'indifférence des moines pour ce sanctuaire, alors paroisse sous leur dépendance et presque oubliée depuis qu'ils possédaient dans leur propre basilique les restes des saints. Un indice frappant de cette indifférence est le silence que les trois premiers chroniqueurs de l'abbaye ont gardé sur les inscriptions de la crypte de Saint-Savinien, cependant fort intéressantes.

On en vint pourtant à trouver que l'église où les martyrs avaient reposé pendant de longs siècles était d'une architecture trop simple; on résolut de l'abattre pour la reconstruire dans de plus belle proportions. Les fouilles que nécessita cette opération amenèrent la découverte des tombeaux tels qu'on les avait laissés en 847. « Pendant ces travaux, dit Clarius, on mit à découvert les sépulcres des saints martyrs dont l'existence en ce lieu n'était connue de personne, remplis de sarcophages et de cercueils en pierre, en plomb, en plâtre et en dalles assemblées, qui renfermaient des corps embaumés et enveloppés avec honneur dans des suaires. On remarqua avec étonnement que plusieurs de ces corps n'avaient point de têtes, et que quelques-uns portaient encore des sandales aux pieds. Sous le marchepied de l'autel on trouva une tombe faite de briques et de ciment, et, à l'intérieur, une dalle avec cette inscription :

Calcator mundi jacet hac Titulphus arena;  
Corpore conlectus, sidera mente tenet.

On découvrit également sur une autre dalle ces mots : *Hic positus est Titulphus ante sepulchra martyrum, fabricator hujus*

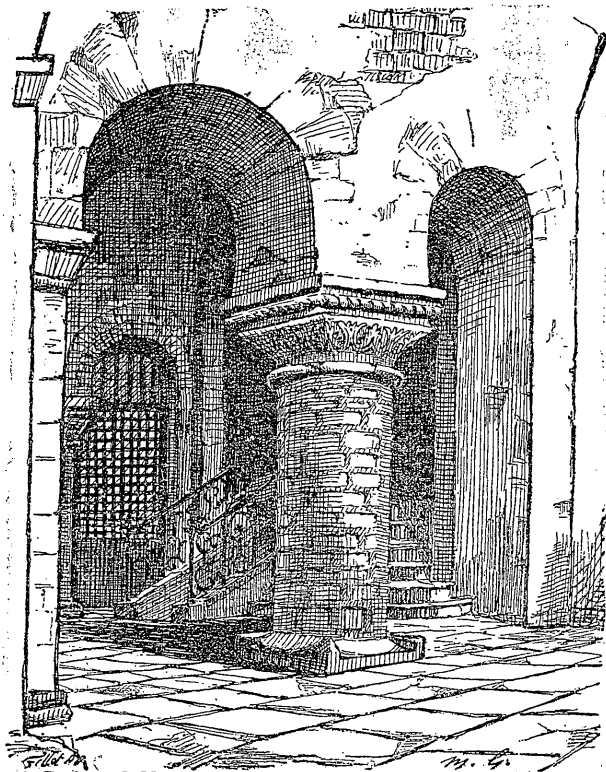
*ecclesiae*. (Cette seconde inscription n'est pas indiquée dans la relation de 847. Peut-être ne fut-elle ajoutée qu'à cette époque.) Pour ces motifs et pour d'autres qu'il serait trop long d'énumérer (1) on commença l'église dans des proportions plus grandes qu'il n'avait d'abord été décidé. A la tête de l'œuvre se trouvait comme économe un prêtre, Eudes. Mais il regardait trop à la dépense et il reçut jusqu'à trois avertissements de saint Savinien et les reproches de plusieurs pieux paroissiens : ce fut en vain. Aussi tomba-t-il malade et il mourut misérablement moins d'un an après. Il fut remplacé par Baudouin, maire de l'abbaye, qui la termina avec largesse et honneur et mérita ainsi, avec son épouse, Pétronille, de mener une vie heureuse dans l'abondance de tous les biens. »

La mort du prêtre Eudes, regardée comme une punition du ciel, avait vivement frappé les esprits, car peu de temps après, l'abbé Gerbert confia à l'un de ses moines le soin de noter cet évènement. Le religieux fit, dans ce but, deux écrits qui se trouvent sous le n° 1<sup>er</sup> des Actes de saint Savinien. Il est beaucoup plus étendu que Clarius. Dans le premier, après avoir cité la rubrique du martyrologe relative aux saints martyrs, l'écrivain continue : « Scruter les œuvres divines pour éclairer les hommes, c'est travailler au bien de la religion et accroître la piété chrétienne, etc. » et, du style barbare de cette époque, il développe cette pensée que « le prêtre Eudes dut à son mépris pour saint Savinien d'être sévèrement puni par Dieu ». L'abbé de Saint-Pierre trouva, sans doute, ce premier travail insuffisant car, dans un second qui suit, le moine traite le même sujet avec plus de longueur et de diffusion ; il y est aussi plus explicite : « A votre parole, seigneur Gerbert, père vénéré, moi, le dernier de vos frères, je suis venu recevoir vos ordres de grand cœur. Mais apprenant que vous imposiez à ma pauvre intelligence la tâche d'écrire des choses qui la surpassent et de célébrer le saint pontife Savinien, j'ai frémi jusqu'au fond de mon être ; je ne suis pas même digne de prononcer son nom ». Et, plus loin, il ajoute, faisant allusion à sa première composition : « Je vous obéirai comme je l'ai déjà fait naguère ».

Grâce à ce religieux, nous possédons sur Eudes d'amples renseignements que Clarius n'a fait que résumer dans sa Chronique. C'était un prêtre distingué de sa personne et d'une noble origine. Il avait reçu, avec les ordres sacrés, la cure de Saint-Savinien et la

(1) Il est bien regrettable que Clarius ne nous ait pas indiqué ces autres motifs.

mission de restaurer son église. Mais, entraîné par l'avarice, il arrondissait, sur les revenus de l'église, une somme considérable qu'il espérait léguer à quelque héritier; il pensait même, contrairement à la loi divine, transmettre son ministère par droit de suc-



PILIER ROMAN DE L'ÉGLISE DE SAINT-SAVINIEN (1)

(côté de l'épître).

cession. Ce fut alors qu'on le chargea de reconstruire l'église; mais il ne faisait que des dépenses dérisoires, se restreignant aux plans anciens, et n'usant que de l'argent d'autrui; il laissa même les travaux suspendus plus d'une année, de sorte que la pluie et

(1) Tiré des *Recherches sur la ville de Sens*, par Th. Tarbé, rééditées par M<sup>lle</sup> Marie Guyot.

la gelée détruisirent pendant l'hiver ce qui avait été fait pendant l'été. Ni les avertissement divins, ni les reproches qu'il recevait chaque jour, ni la mort de ses héritiers ne purent l'ébranler. Enfin, il fut atteint d'une maladie qui l'entraîna promptement au tombeau.

L'église Saint-Savinien existe actuellement telle à peu près qu'elle fut construite à cette époque. Le récit qui précède nous porte à croire que ce fut Eudes qui reconstruisit la crypte et le sanctuaire « suivant les plans anciens ». La crypte est en effet de la plus grande simplicité; elle offre le misérable aspect d'une cave, et l'on y descend par un escalier moderne. Une seule fenêtre basse, ouverte derrière l'autel, y donne un peu de jour.

Le reste de l'édifice semble avoir été construit par Baudouin, comme il est indiqué plus loin. C'est d'abord le transept qui communique au sanctuaire et à la grande nef par deux grandes arcades en plein cintre. Les deux autres côtés s'ouvrent sur les croisillons par des arcades géminées, séparées par une colonne basse et massive que couronne un chapiteau roman orné de feuillages et de palmettes, les seules sculptures du monument. Les arcades qui reposent sur ces colonnes sont surhaussées et formées d'un double rang de claveaux simples sans moulure; les bases sont monolithes, tandis que les fûts sont en petit appareil.

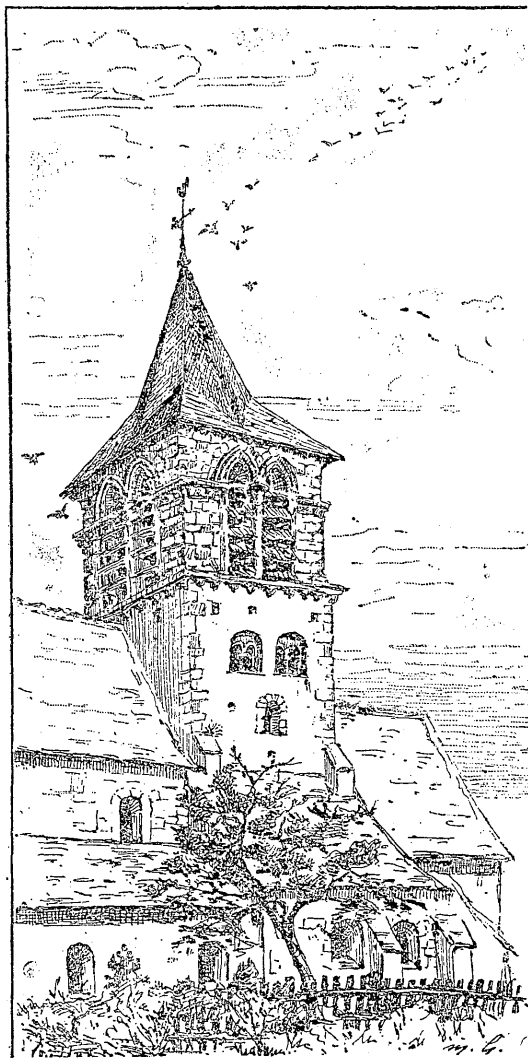
Sur le tailloir du chapiteau, côté nord, on peut lire ce commencement d'inscription en capitales romaines et qui n'a pas été terminée : *Vir clarus Balduinus et Petronilla, uxor ejus, ha....* Il est facile, à l'aide du chroniqueur, de la compléter ainsi : « Illustre personne Baudouin et Pétronille, son épouse, ont reconstruit cette église » — *hanc ecclesiam reedificaverunt.* — Cette interruption paraît due à l'incendie qui devait produire quelques années plus tard tant de ravages à Saint-Pierre-le-Vif.

Enfin, la grande nef, dans laquelle on descend du dehors par quelques degrés, s'ouvre des deux côtés par quatre arcades en plein cintre sur deux bas-côtés modernes qui font suite aux chapelles des croisillons. Elle n'a jamais été voûtée et le plancher primitif a dû disparaître dans les flammes de l'incendie.

Au-dessus du transept s'élève une tour massive dont le premier étage est bien de l'époque. Le second étage accuse le <sup>xiii</sup>e siècle. Est-ce l'incendie de 1093 qui empêcha de terminer la tour, à cause de la pénurie des ressources, ou bien, si la tour était dès lors terminée, l'incendie ruina-t-il la partie supérieure que l'on fut contraint de reconstruire deux siècles plus tard ? Ces deux suppositions sont admissibles.

Cependant, l'exemption de juridiction séculière accordée par le

roi Henri I<sup>er</sup> au monastère était tombée vite en désuétude. Les prévôts et les officiers de justice empiétaient de jour en jour sur ce



ÉGLISE DE SAINT-SAVINIEN (1).

(1) Tiré des *Recherches sur la ville de Sens*, par Th. Tarbé, rééditées par M<sup>lle</sup> Marie Guyot.

privilège. L'abbé Gerbert s'en plaignit à Philippe I<sup>er</sup> qui s'empressa de renouveler et de confirmer l'exemption accordée par Henri I<sup>er</sup> à l'abbé Ermenalde. Par là, le couvent continua de jouir, comme par le passé, de la prérogative singulière d'exercer par lui-même la justice dans toute ses propriétés et sur tous ses membres, en quelque lieu qu'ils fussent. Cette juridiction fut confiée à un juge. Le bourg de Saint-Pierre et les alentours formèrent une circonscription spéciale, soumise à un bailli qui présentait ses appels directement au présidial de la cour de Sens.

Sur la demande de l'abbé Gerbert, Philippe I<sup>er</sup> accorda aussi aux habitants du bourg différents privilèges dont le plus considérable consistait en ce que les artisans tels que cordonniers, boulangers, etc., pouvaient y exercer leur profession sans être obligés, comme ailleurs, d'avoir obtenu des lettres de maîtrise. Aussi les artisans y accoururent-ils de tous côtés, et le bourg devint fort populeux.

Quelques années avant sa mort, Gerbert eut encore la consolation de voir fonder, sur une des terres de Saint-Pierre-le-Vif, près de la villa des Riceys, le monastère de Molesmes, par le moine Robert. C'est là que devait prendre naissance une nouvelle tige florissante de l'arbre monastique, l'ordre des Cisterciens. Gerbert mourut après trente années passées au service du monastère qu'il dota de biens considérables et enrichit de ses labeurs.

#### HAIMON. — XXV<sup>e</sup> (1079-1085).

Le successeur de Gerbert fut Haimon, moine de l'abbaye et neveu d'Ermenalde. Sa vie se passa dans l'obscurité. Il ne nous reste que la date de son élection, 19 juillet 1079 et celle de sa mort, 14 avril 1083. Il fut enseveli dans le cloître près de son oncle.

#### HERMUIN. — XXVI<sup>e</sup> (1085-1096).

L'abbé Hermuin fut consacré par l'archevêque Richer, dans sa cathédrale. C'était un religieux d'une grande piété et d'une science éminente. Il sortait de l'abbaye de Fleury-sur-Loire. Son passage sur le trône abbatial n'est marqué que par une déplorable catastrophe. En 1093, aux calendes de septembre, par une cause demeurée inconnue, le monastère et le bourg furent la proie d'un épouvantable incendie, ainsi que l'église Saint-Savinien. Hermuin devait disparaître avant d'en avoir relevé les ruines.

Pendant la tenue d'un synode que Richer réunit au monastère, il fit transférer, avec d'autres reliques, le chef de saint Grégoire, pape et docteur, de la boîte de plomb où il était conservé, dans une châsse en argent. Il mourut l'année suivante au couvent de Mauriac qu'il était allé visiter, le 28 juillet 1096.

ARNAUD. — XXVII<sup>e</sup> (1096-1124).

Dès que la nouvelle de la mort d'Hermuin fut arrivée à Sens, l'archevêque Richer convoqua, le jour de la fête de saint Jean l'Évangéliste, les dignitaires de sa métropole, Daimbert, alors archidiacre, et son futur successeur, Helduin, archidiacre, avec d'autres personnages ecclésiastiques et plusieurs grands de la ville, et fit demander aux moines d'élire un abbé. Ceux-ci choisirent Arnaud ou Arnault, le dernier d'entre eux. Richer le manda près de lui, et, devant les assistants, lui rappela son origine obscure et le désir qu'il avait de le voir digne de conduire ses frères. Il lui manifesta également l'intention de se faire inhumer à Saint-Pierre-le-Vif; mais il devait en être autrement, car, à sa mort, pour éviter toute contestation, les moines abandonnèrent à l'église de Saint-Étienne l'honneur d'avoir son tombeau.

La vie d'Arnaud fut une des mieux remplies et des plus tourmentées de celles que nous avons à raconter dans cette Histoire. Son premier souci fut de réparer les ruines causées par l'incendie au monastère et dans le bourg. Parmi les nombreuses donations qu'il procura aux siens, il faut mentionner la somme de dix-neuf marcs d'argent qu'il obtint de Philippe I<sup>er</sup> et qu'il fit servir à la restauration de la basilique de Saint-Pierre et à la construction d'une tour au-dessus du chœur.

Ses premières épreuves (1103) vinrent de l'archevêque qui, contre la coutume de ses prédécesseurs, frappa d'excommunication plusieurs églises de l'abbaye. Arnaud adresse une plainte à Hugues, archevêque de Lyon et légat du pape; Hugues renvoie la solution de l'affaire au concile de Troyes. L'abbé fait alors le voyage de Rome, emportant des lettres de l'archevêque de Sens, de Richard, évêque d'Albe, de l'archevêque de Lyon et de l'abbé de Cluny. A Rome, il rencontre quelques prélats, grâce à l'appui desquels il obtient de Pascal II tous les privilèges qu'il demande pour son monastère. Arnaud revient en toute hâte en France, assiste au concile de Troyes, obtient la confirmation des privilèges accordés à Rome et fait déposer en même temps le doyen de Mauriac, Gautzbert, qui se montrait rebelle à ses ordres. Il envoie à sa place un moine sénonais, Pierre de Saint-Baudier. Le nouveau doyen eut bientôt à lutter contre les prétentions injustes de Pierre Aimar; ce dernier, pour se venger, le surprend un jour aux environs de Limoges à l'aide de soldats appelés « robertins » qu'il avait soudoyés et le jette en prison. Par bonheur, l'évêque de Clermont, fort d'une armée considérable, accourt au secours de Pierre de Saint-Baudier et le délivre des mains de ses ennemis.

Ce n'était là que le prélude d'autres démêlés plus graves et qui paraîtraient invraisemblables s'ils n'étaient racontés par un contemporain, le moine Clarius. Un chapelain de Mauriac ayant eu à souffrir de nombreuses vexations de la part de Pierre de Saint-Baudier, doyen de cette abbaye, était venu se plaindre à Sens, à l'abbé Arnaud et lui demander conseil. Mandés par celui-ci afin de se disculper, les coupables avaient dédaigné de répondre ; de plus, par un raffinement de cruauté encore dans les mœurs du temps, ils avaient fait crever les yeux au chapelain, dès son retour à Mauriac. Pierre de Saint-Baudier se montrait bien peu digne du choix que l'on avait fait de lui comme doyen.

Informé de ce fait, Arnaud se rend, au mois de novembre 1109, à Cluny où il trouve, avec plusieurs autres abbés, Richard, légat du Saint-Siège, duquel il obtient une lettre enjoignant à l'évêque de Clermont de forcer les coupables à venir faire leur soumission et de les frapper d'excommunication, s'ils résistaient. En outre, le légat exigeait que l'attentat commis sur la personne du chapelain fût puni : ceux qui y avaient participé, s'ils étaient laïques, devaient être excommuniés ; s'ils étaient engagés dans les ordres, il fallait les chasser du sanctuaire, les priver de leur bénéfice et les frapper d'une punition exemplaire.

Arnaud prend le chemin de Clermont pour porter cette lettre à l'évêque qui, soit faiblesse, soit antipathie, soit par un secret désir de voir le monastère de Mauriac échapper à la dépendance de Saint-Pierre-le-Vif, soutenait les coupables. Il paraît d'abord vouloir rendre justice à l'abbé ; celui-ci gagne Mauriac, et, avec quelques abbés voisins, forme un tribunal ; mais le doyen Pierre refuse de s'y soumettre. Il brave l'excommunication portée contre lui, complotte la mort de l'abbé et s'adjoint comme complices les soldats qui avaient crevé les yeux au chapelain, leur promettant en récompense les chevaux de l'abbé et des biens du monastère.

L'abbé Arnaud voyant ses tentatives de réconciliation devenir inutiles, nomme doyen, à la place de Pierre, Robert de Capsine, prieur d'Urticidium. Ces événements se passaient à la veille de la septuagésime. Le lendemain, après la grande messe, l'ex-doyen fait irruption dans le monastère avec une troupe de soldats et de gens du pays armés d'épées nues ; ils entrent de force dans le cloître et y cherchent l'abbé, le doyen et les moines sénonais. Après avoir parcouru en vain une partie des bâtiments, ils les trouvent assis et en conversation devant la chapelle de Saint-Benoît. Le doyen qui savait qu'ils étaient venus pour le tuer, s'enfuit dans la chambre de l'abbé et barricade la porte derrière lui. Les sicaires maltraitent alors indignement l'abbé et

les moines, mais sans les blesser grièvement, puis se dirigent vers la chambre de l'abbé, cherchant en vain à défoncer la porte. Ils montent en fureur sur le toit qu'ils percent, et lancent une énorme pierre, croyant tuer le doyen ; mais la pierre, au lieu de l'atteindre, tombe sur une bourse où se trouvait le peu d'argent qui restait à l'abbé de son voyage. L'un d'eux jette ensuite un pieu qui attrape et blesse au menton le doyen. Celui-ci, se voyant sur le point d'être atteint, ouvre la porte, parvient à l'aide de menaces et d'un bâton qu'il tient à la main, à se frayer un chemin au milieu des soldats et court se réfugier dans une tour qui servait à la défense de l'église et dans laquelle s'étaient déjà renfermés plusieurs amis de l'abbé. Les assaillants s'élancent à sa poursuite, enfoncent les portes de l'église et arrivent devant la porte de la tour qu'ils cherchent en vain à briser et à incendier. L'un des plus acharnés était un jeune homme qui avait emprisonné le chapelain et dont la mère suivait les soldats en criant : « Frappez, tuez, brûlez ces Français » ! Il est atteint en pleine poitrine par une pique lancée à travers une meurtrière, et tandis que les assaillants, effrayés à la vue de sa blessure, prennent la fuite, la mère elle-même est blessée d'un coup de pierre dont elle mourut peu de jours après.

Cependant l'abbé envoie aussitôt deux moines prévenir l'évêque de Clermont de ces tristes scènes et lui demander l'eau bénite et l'huile sainte pour consacrer de nouveau l'église polluée par l'effusion du sang. L'évêque refuse, et ne permet aux moines de réciter l'office que dans la chapelle de Saint-Benoit. De leur côté, les habitants de Mauriac craignant de voir partir l'abbé à cause des outrages qu'il avait reçus, promettent de lui faire rendre justice par le vicomte Ebolus ; mais, dominés bientôt par la crainte, ils l'abandonnent. Arnaud quitte alors le monastère, et, sur le conseil de la mère du comte avec laquelle il avait fait le voyage de Rome, il se rend dans le pays de Limoges, à Eva, où il trouve, avec l'évêque, l'archevêque de Bourges, son métropolitain, celui de Bordeaux et un légat du pape, Gérard. En leur présence, l'abbé demande compte des événements à l'évêque de Limoges qui reçoit de vifs reproches. Les prélats l'engagent à rendre justice à Arnaud et à annuler tout ce qu'avait fait l'ex-doyen, sans son consentement. Sur leurs instances, l'évêque promet ce qu'il ne devait pas tenir.

Quelques mois plus tard, l'abbé Arnaud se trouvait au couvent de Mauriac, attendant la réalisation des engagements pris par l'évêque de Limoges. De guerre lasse, il se met en route au fort de l'hiver, à travers les précipices des montagnes, par la neige et

un froid rigoureux, et il parvient au mois d'avril à Urticidium. De là, il envoie à l'évêque des messagers pour lui rappeler les ordres qu'il a reçus des prélats : l'évêque répond qu'il n'en fera rien.

Devant ce refus, l'abbé part pour Bourges où il arrive après cinq journées de marche, le jeudi saint. Il demande une audience à l'archevêque et obtient de lui une lettre enjoignant à l'évêque de Clermont de châtier les moines qui avaient attaqué l'abbé, ainsi que leurs fauteurs, de réconcilier l'église et d'y permettre la célébration de l'office divin. Muni de cette lettre, il parvient jusqu'à Orléans, à la cour du roi auquel il fait part des attentats commis et de la résistance de l'évêque. Indigné, le roi écrit à ce prélat une lettre dans laquelle il lui dit son mécontentement de le voir entretenir le trouble à Mauriac qui dépendait du fisc royal et avait une chapelle des rois de France ; il lui ordonne de renoncer à une pareille conduite et de venir se justifier devant lui.

L'abbé Arnaud quitte alors la Cour, va trouver dans le pays de Langres le légat du pape, Richard, et obtient de lui une lettre qui, renouvelant les injonctions de l'archevêque de Bourges, défendait de disposer des terres du couvent de Mauriac, sans le consentement de l'abbé, interdisait, comme contraires aux saints canons, les menaces faites à l'abbé et aux moines pour changer le doyen, et déclarait enfin que ne point punir les coupables, quand on en avait le devoir, c'était participer à leurs crimes,

Le moine Rigaud fut chargé de porter ces trois lettres. Lorsque l'évêque de Clermont en eut pris connaissance, il promit d'obéir, puis, traversant les montagnes, il s'en alla à Mauriac, réconcilia l'église du monastère, mais n'excommunia qu'un petit nombre de coupables. Ce que voyant, le moine Rigaud quitta aussitôt l'abbaye pour revenir à Sens. Mais la Providence permit qu'il rencontrât sur son chemin, au monastère de Mozac, le légat Richard à qui il fit part de la conduite de l'évêque.

A cette nouvelle, Richard prend avec lui le moine et part immédiatement pour Clermont ; l'évêque venait d'y réunir un concile. Le légat le contraignit d'excommunier tous les coupables, munit de son sceau la lettre comminatoire et l'envoya à Mauriac avec une autre lettre dans laquelle il excommunait lui-même les bourgeois de Scurrillac, de Salerne, de Monteclair et de Mauriac qui avaient pris part à la rébellion, ainsi que ceux qui désobéiraient à l'abbé et au doyen. De plus, il déclara de vive voix au synode que, en vertu de l'autorité apostolique, il enjoignait à l'abbé de Saint-Pierre-le-Vif et à ses successeurs de ne point donner au couvent de Mauriac des doyens tirés d'un autre monastère que celui de Sens ou de Mauriac, et il manda à l'archevêque de Sens et à l'abbé Arnaud de confirmer cette disposition.

Le conflit touchait à sa fin. Cette même année, au concile de Saint-Benoît-sur-Loire, le légat Richard fit excommunier tous ceux qui attaqueraient les abbés de Saint-Pierre-le-Vif, au sujet du changement du doyen et du prieur de Mauriac, et il réconcilia ensemble l'abbé Arnaud et l'évêque de Limoges.

Lorsque Arnaud rentra au monastère de Sens, l'observance de la discipline religieuse s'y maintenait florissante. Des moines d'une grande valeur y vivaient dans le silence du cloître, et plusieurs d'entre eux furent alors choisis pour diriger des monastères de la contrée. Un des plus remarquables fut Guillaume que les religieux de Saint-Remi, appuyés de Daimbert et du clergé de la ville, vinrent demander pour le mettre à leur tête.

La tâche n'était point épuisée pour l'abbé Arnaud. Les officiers de la justice de Sens empiétaient sur les droits et les privilèges du monastère : il les fait confirmer (1112) par Louis le Gros. Dans sa chartre donnée à Sens, le roi rappelle que l'abbaye a été fondée par Théodechilde, fille du grand roi Clovis, et y fait spéciale mention du couvent de Mauriac sur lequel il confirme la juridiction de Saint-Pierre-le-Vif.

D'autres soucis occupaient son activité. Une affreuse maladie apportée de l'Orient par les Croisés portait par toute la France la désolation : c'était la lèpre ; elle avait envahi la ville de Sens et l'abbaye de Saint-Pierre. L'abbé avait d'abord construit, non loin de l'enceinte du couvent, entre les vignes et les terres cultivées, une retraite ou maladrerie pour abriter ceux des religieux atteints. Peu à peu le nombre des reclus grandit tellement que leur voisinage devint incommode et insupportable pour les religieux et les habitants du bourg. L'archevêque Daimbert lui ayant abandonné un endroit plus éloigné et plus spacieux, Arnaud y fit transférer les lépreux et obtint du roi la confirmation de ce changement, fait pour épargner à ses frères le contact de cette horrible maladie.

Vers 1115, l'abbé vit surgir une nouvelle difficulté relativement à une partie des biens donnés par Ingoare et Léothérie, et que l'abbé de Saint-Jean-du-Pré avait achetés à Rainard, chevalier de Bar, au mépris des droits du monastère. Arnaud réclama en vain auprès de l'évêque de Langres, Joscerand, et, malgré beaucoup de voyages et de démarches, la question resta pendant plusieurs années. Mais le légat du pape, Conon de Préneste, étant venu à Sens en 1119, il lui demanda justice. Callixte II lui-même passant peu de temps après, à son retour du concile de Reims, confirma l'abbaye dans ses droits, et son intervention, unie à celle du roi

Louis le Jeune, triompha enfin de l'opposition de l'évêque de Langres.

L'année suivante, l'archevêque Daimbert fut invité à se rendre au concile de Beauvais avec ses suffragants et les abbés de son diocèse ; comme son grand âge lui rendait ce voyage impossible, il chargea Arnaud de l'excuser auprès des Pères du concile. L'abbé de Saint-Pierre se mit en route pour accomplir cette mission ; mais arrivé à Saint-Loup-du-Naud (prieuré, près de Provins, Seine-et-Marne), brisé par la fatigue, l'âge et les infirmités, et retenu par le mauvais temps, il confia à l'un de ses moines, Clarius, homme d'une très grande valeur, dont nous parlerons plus loin, la mission qu'il avait reçue de son archevêque.

Après le concile où sa science et ses grandes connaissances furent remarquées, Clarius retourna à Saint-Loup, auprès de l'abbé Arnaud. Ils se disposaient à revenir à Sens quand, au moment de leur départ, le chapelain de l'église, nommé Alexandre, vieillard vénérable et orné de toutes les vertus, leur présenta quatre reliquaires en vermeil, les priant de les emporter. Ces reliquaires renfermaient, l'un du bois de la vraie croix, l'autre une dent de saint Nicolas, le troisième un fragment du tombeau de N. S., le quatrième un ossement de saint Grégoire. Après leur avoir raconté comment il était parti pour la croisade, avec le titre de Chapelain du comte Étienne, et comment, à l'aide de son patronage, il avait obtenu du roi Baudouin ces reliques, au rapport de Clarius, il ajouta : « Très haut et vénérable père, c'est les larmes aux yeux que je me rappelle avec quelle peine j'ai apporté ces reliques de Jérusalem, avec quel amour je les ai conservées. Mais, indigne pécheur, je ne les ai pas honorées comme je le devais. Maintenant, très haut père, que je vous ai donné un encensoir et deux calices d'argent, dont l'un en vermeil, une chasuble de prêtre et les habits de diacre et de sous-diacre pour la messe, je vous abandonne également ces reliquaires, c'est-à-dire mon cœur et mon âme. Et afin que vous les traitiez avec honneur, je vous donne la maison que je possède à Provins, avec tous ses meubles, pour en disposer après ma mort. Appelez le magistrat et un notaire, faites consigner ma donation sur une charte et, je vous conjure, excommuniez ceux qui voudront vous les ravir. En récompense, vous célébrerez mon anniversaire et vous consacrerez cinq sous, pris sur ma maison à donner un repas aux moines et à servir au culte de ces reliques. Je désire qu'elles soient placées avec honneur dans le trésor de Saint-Pierre et qu'elles y soient vénérées publiquement, pour la louange et la gloire du nom du Christ, de qui proviennent tous les biens dans les siècles des siècles. »

L'abbé reçut avec allégresse ces précieux présents. Quand il fut de retour à Sens, avec Clarius, la réception des reliques se fit solennellement par le clergé et le peuple, et dans une cérémonie qui eut lieu au mois de novembre, elles furent exposées à la vénération des fidèles.

Cependant l'abbé Arnaud se sentait épuisé par ses travaux plus encore que par le nombre des années. Cherchant toujours à se soustraire aux affaires du dehors, bien qu'elles vinssent en tout temps le solliciter, il dépensait le temps libre et son activité à procurer à son église ce qui pouvait l'élever et la grandir. Dans un temps où les livres étaient rares, surtout au monastère, ravagé peu d'années auparavant par un incendie, et à une époque où, pour les reproduire, il fallait de longs soins et de pénibles efforts, l'abbé Arnaud aimait à s'entourer de copistes et à enrichir le monastère d'ouvrages qui entretenaient parmi les religieux le goût de l'étude et servaient à la célébration de l'office divin. Il voulait s'en procurer à tout prix, et lorsque d'autres travaux ne l'absorbaient pas, il préparait lui-même les parchemins en volumes pour les remettre aux copistes.

Dans le dessein de conserver ce précieux dépôt à Saint-Pierre, il excommunia tous ceux qui vendraient quelques-uns de ces livres, ou contribueraient de quelque manière que ce fût à en déposséder le monastère. Il les offrit lui-même à Dieu, et, en 1123, il chargea Clarius d'en dresser la liste exacte qui nous a été conservée. Elle nous fait connaître en quel ordre on lisait l'Écriture sainte à l'office de la nuit et quels étaient les ouvrages des Pères qu'on y entremêlait. L'un de ces livres, un épistolier, avait une reliure en argent.

Ce catalogue ne renferme, pour la plupart, que des livres copiés par les soins de l'abbé Arnaud ou donnés de son temps à l'abbaye. A ces ouvrages, il faut sans doute ajouter le bréviaire du monastère qui fut refait en 1123, et qui était divisé en deux parties, celle d'été et celle d'hiver. D. Cottton l'indique parmi les sources de sa Chronique et dit que les actes et les translations des reliques des martyrs sénonais y apparaissent comme dans un miroir. On ne possède plus, que nous sachions, aucun exemplaire de ce bréviaire.

Nous avons nommé Clarius, qui remplaça l'abbé Arnaud au concile de Beauvais et s'acquitta de cette mission avec tout le succès désirable. Il y eut entre ces deux hommes un double lien qui les unit étroitement : celui de la vertu et celui de la passion pour l'étude. N'est-il pas juste que nous les unissions ici dans un même souvenir ? Clarius avait embrassé la profession monastique

dans l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, comme il le dit lui-même dans sa *Chronique* ; mais il ne nous apprend point pour quelle raison il passa de ce monastère dans celui de Saint-Pierre-le-Vif. L'abbé Garsement de Fontaine pense que l'abbé Hermuin l'avait amené avec lui à Sens ou bien l'avait appelé plus tard pour diriger l'école du monastère. Parmi les moines qui furent présents lorsque Lambert, évêque de Langres, donna une charte en faveur de l'abbaye de Molesmes (1101), on trouve un Clarius qui vraisemblablement n'est autre que lui. En 1107, il assista à une translation des restes de saint Benoît dans l'abbaye de Fleury-sur-Loire, en présence du roi Louis le Gros et des évêques d'Orléans et d'Auxerre. Il raconte, à ce sujet, que l'enthousiasme religieux s'empara de la multitude des assistants à un tel point que les moines, en particulier, pleurant de joie, ne pouvaient plus chanter les hymnes et les cantiques.

Sauf ces quelques détails, nous ne savons rien d'important sur la vie de ce religieux. Il paraît avoir eu le sort d'Odoranne dont il voulut suivre les traces, et avoir encouru comme lui l'animadversion de quelques frères un peu jaloux de son mérite. Il était érudit et lié avec les savants de son temps, particulièrement avec ceux de Sens et Hugues, chambrier et maître des écoles de la cathédrale, qu'il regardait comme un des plus instruits de son époque. Il lui paie un touchant témoignage d'amitié, sous l'année 1097 de sa *Chronique*. Quant à l'abbé Arnaud, Clarius était animé à son égard d'un attachement sincère et d'une tendre reconnaissance ; il saisissait toutes les occasions de louer les mérites de celui qui le protégeait et le couvrait de son affection.

Son principal mérite est d'avoir écrit une *Chronique* de Saint-Pierre-le-Vif. C'est un ouvrage estimé des savants, important pour l'histoire de Sens ; il a été connu et cité avant d'avoir été rendu public par l'impression et Robert d'Auxerre l'a presque copié mot à mot dans les faits qui concernent l'histoire de Sens. L'auteur y est peu exact pour les dates des temps qui l'ont précédé, du moins en ce qui concerne les événements étrangers à l'abbaye, mais ce défaut lui est commun avec la plupart des écrivains de son époque. Il ne faut point chercher chez lui des vues politiques, l'explication des ressorts secrets de l'histoire, des réflexions profondes. Il donne parfois dans le mauvais goût de son siècle en rimant les membres de ses phrases ; mais, en général, bien que son style soit dénué de cette élégance puisée dans la lecture des bons auteurs, il est simple, clair et sans affectation.

D. Mabillon croit que cette *Chronique* n'a pas été composée plus de dix ans après la mort de Béranger, c'est-à-dire en 1098. Il est

aisé, en la lisant avec attention, de voir qu'elle est l'ouvrage d'un seul et même auteur depuis l'an 503 jusqu'en 1123. Sans nous arrêter aux longues discussions bibliographiques de l'abbé Duru (1), nous dirons que le sentiment de D. Cottron et de D. Mathoud, sentiment qui prévaut aujourd'hui et qui se fonde sur les caractères du livre que l'on croit être l'original, c'est que Clarius a écrit lui-même sa Chronique jusqu'en 1124. La suite, jusqu'en 1256, est attribuée à Geoffroy Hiron qui transcrivit le livre de Clarius à cette époque, non sans quelques fautes de copiste. D'autres auteurs anonymes la poursuivirent jusqu'en 1267.

On ne connaît actuellement, comme autrefois, que deux manuscrits de cette Chronique, l'original et la copie de Geoffroy Hiron. Le premier se trouve à la bibliothèque d'Auxerre, le second à la Bibliothèque nationale, à Paris. Elle a été imprimée pour la première fois, en partie seulement, par dom d'Achery, dans son *Spicilegium*, t. II, et ce n'est qu'à cette époque, d'après D. Mathoud, que cette Chronique, d'abord anonyme, a été connue sous le nom de Clarius. Plus tard, D. Bouquet en a extrait quelques morceaux pour les insérer dans sa grande collection des Historiens français. Enfin, en 1863, la *Société des Sciences de l'Yonne* publia, sous la direction de l'abbé Duru, dans la *Bibliothèque historique*, le texte intégral du manuscrit conservé à la Bibliothèque d'Auxerre.

---

(1) *Bibl. hist. de l'Yonne*, t. II, p. 569.

## CHAPITRE VIII.

L'ABBÉ HERBERT, SES LUTTES POUR LES INTÉRÊTS DU MONASTÈRE. — ÉTABLISSEMENT DE LA COMMUNE DE SENS, SES EMPIÈTEMENTS, SA DISSOLUTION. — RÉVOLUTION ET MASSACRE DE L'ABBÉ HERBERT. — BULLE DU PAPE. — PROSPÉRITÉ DE L'ABBAYE. — NOUVEAUX DÉMÊLÉS.

HERBERT. — XXVIII<sup>e</sup> (1124-1147).

Le successeur d'Arnaud, Herbert, était en tous points capable de remplir sa difficile mission. Issu d'une grande famille et émule de son prédécesseur en vertu, il montra une rare vigueur et la même fidélité dans la défense des droits de son abbaye, fidélité qu'il devait sceller de son sang. Il possédait une grande influence à la cour : une lettre de Louis le Gros, don de joyeux avènement, mandait à l'évêque de Langres (1124) de restituer à Saint-Pierre-le-Vif les Riceys et Pauliac. C'était la fin d'une longue lutte soutenue par l'abbé Arnaud.

L'année suivante, Herbert encourut l'animadversion de l'archevêque Henri Sanglier qui l'avait confirmé et béni. Le prélat interdit une église dépendant du monastère, ordonna de refuser la sépulture à un prêtre du couvent et excommunia ceux qui l'ensevelirent. Cette mesure violait les immunités du monastère exempt de la juridiction de l'ordinaire. L'abbé Herbert s'en plaignit à l'archevêque de Lyon qui remplissait la charge de légat du pape ; celui-ci envoya à Henri Sanglier une bulle du pape Honorius II lui ordonnant de ne rien exiger des prêtres dépendant de Saint-Pierre-le-Vif que ce que voulait l'usage, et de rendre justice au monastère. Mais ce moyen étant inefficace, Herbert prit le parti d'écrire directement à l'archevêque de Sens, au moment où il tenait un synode de sa province (1127) et invoqua, pour l'apaiser, l'intérêt que ses prédécesseurs avaient toujours témoigné au monastère. Peu de temps après, Henri Sanglier se laissa toucher et revint sur sa première décision.

La bulle d'Honorius II confirmait l'abbaye dans la possession de ses biens, notamment dans ceux d'Auxon, de Naud, de Sancey et

de Mauriac. Herbert obtint encore deux autres bulles du même pape, l'une demandant à l'évêque de Limoges la restitution des églises de Sauciac et d'Aureoluc, l'autre réclamant à l'évêque de Clermont celle de l'église de Veccies. Innocent II en 1134 et Lucius II en 1144 devaient également donner à Saint-Pierre-le-Vif des gages de leur protection. Le Saint-Siège condamna pourtant Herbert dans une circonstance : il revendiquait la possession de l'église de Saint-Sauveur-des-Vignes que Rainard, abbé de Saint-Jean, réclamait de son côté pour son monastère. Le différend fut porté, en 1128, à Rome qui donna raison à Rainard.

Si Herbert montrait assez d'énergie lorsque les intérêts de son monastère étaient en jeu, il transigeait amicalement avec quelques-uns des monastères qui venaient d'être fondés dans la contrée, en particulier avec les Cisterciens de Vauluisant et les Templiers de Dilo et de Coulours.

La ville de Sens commençait à s'émouvoir d'un évènement qui allait attirer dans ses murs ce qu'il y avait alors d'illustre à la cour et dans le monde savant. Abailard, le plus grand représentant du rationalisme au xii<sup>e</sup> siècle, avait offert à saint Bernard de lutter contre lui dans un concile, et Sens avait été choisi pour être le théâtre de cette joute fameuse. On sait comment le superbe philosophe fut vaincu (1140). Louis le Jeune vint à cette occasion à Sens et, conduit par saint Bernard, visita en grande dévotion tous les sanctuaires de la ville. Saint-Pierre-le-Vif fut honoré un des premiers de la visite des hauts personnages.

Deux ans plus tard, les religieux reçurent la dépouille mortelle de Henri Sanglier. Son sépulcre se voyait au xvii<sup>e</sup> siècle dans la partie occidentale du chapitre, du côté du réfectoire. M. de Gaignières nous a conservé un beau dessin de la dalle tumulaire dans sa collection d'estampes (1). Les nobles qualités de ce prélat excitèrent des regrets universels, et l'on raconta que la nuit de son inhumation on avait entendu dans le voisinage du couvent et du bourg des voix célestes qui célébraient son entrée dans la société des élus. Mais d'autres voix, aux accents terribles et menaçants, allaient bientôt porter jusque dans l'intérieur du monastère la terreur et l'épouvante.

En effet, un changement social d'une grande importance s'était produit, avec le temps, aussi bien à Sens que dans le reste de la France. Après la longue lutte des archevêques et des comtes de Sens, lutte qui avait fini par le partage de la ville entre les archevêques et le roi, la féodalité s'y était constituée solidement avec

(1) Tome XIII, page 49, Bibliothèque nationale.

ses rouages compliqués et son réseau inextricable d'obligations et de redevances qui enserrait les peuples d'une manière rigoureuse. Puis, au milieu des querelles qui divisaient les seigneurs, une lente révolution s'était peu à peu accomplie. Tandis que, dans les campagnes, les serfs s'étaient appropriés les terres et que les charges personnelles s'étaient converties en redevances pécuniaires, dans les villes, l'activité et l'énergie des bourgeois s'étaient développées. A Sens, en particulier, où, d'après M. Quantin, le servage paraît ne pas avoir étendu sa lèpre, la liberté individuelle existait dans toute sa plénitude. Les citoyens y disposaient à leur gré de leurs personnes et de leurs biens. Sous la protection et l'influence de l'église, chaque métier, chaque industrie s'était constituée en une corporation distincte et puissante dont les boutiques occupaient une même rue. De plus, les idées de charité fraternelle, d'égalité devant Dieu et devant la règle qui régnaient dans les abbayes, tendaient à s'étendre et à sortir du monde religieux dans la vie civile. Ajoutons, d'autre part, que les premiers Capétiens, reprenant l'œuvre d'unification tentée par Charlemagne, poussaient déjà les habitants des villes qui étaient demeurées libres, à des degrés divers, à s'organiser en communes, corps sur lesquels ils comptaient exercer une influence directe. Il était passé dès lors en jurisprudence que toute ville qui s'érigait en commune devenait, de droit, ville royale. De leur côté, les bourgeois espérant résister plus facilement aux exigences des seigneurs et de leurs officiers, acceptaient ces mesures avec empressement. Déjà, au milieu du XI<sup>e</sup> siècle, Le Mans et Cambrai s'étaient constitués en communes. Laon, Amiens et Soissons les suivirent de près ; mais, comme à Cambrai, la charte de commune fut plus d'une fois scellée dans le sang.

A l'époque où nous sommes arrivés, la ville de Sens voulut, elle aussi, entrer dans le mouvement. En 1147, les bourgeois se liguerent entre eux, adoptèrent la charte de Soissons, proclamèrent la commune, puis demandèrent au roi son approbation qui leur fut aussitôt accordée. Mais cette révolution fut accueillie avec défiance par les seigneurs sénonais qui redoutaient le dommage qu'ils allaient en éprouver et les tendances agressives que montrait la commune. En effet, la première clause de la charte déclarait que tous les hommes habitant dans l'enceinte des murs de la ville et en dehors, dans les faubourgs, de quelque seigneurie qu'ils fussent, jureraient la commune, et que si quelqu'un s'y refusait, ceux qui l'aurait jurée feraient raison de sa maison et de son argent. C'était attirer invinciblement à la commune tous les habitants de la ville et ruiner les justices féodales.

L'abbé Herbert, très attaché au roi, se préparait à l'accompagner dans la prochaine croisade. Devant le péril qui se lève pour les droits de son monastère, il accourt auprès de Louis le Jeune, et se faisant l'interprète de tous les seigneurs sénonais, il élève les plaintes les plus vives. Grâce à ses instances réitérées, à sa puissante influence et à l'appui du pape Eugène III, qui se trouvait alors en France, il obtient du roi qu'il revienne sur sa première détermination et retire aux Sénonais la charte communale, trois ans après la leur avoir accordée.

A la nouvelle de cette décision du roi, transmise au prévôt le 1<sup>er</sup> mai 1149, les bourgeois s'assemblent et délibèrent. L'abbé Herbert venait de rentrer à Sens. Aussitôt des projets de vengeance se forment contre lui, des rassemblements se font de tous les côtés, la colère gagne de proche en proche et bientôt une émeute formidable marche contre l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif. Les portes sont enfoncées et l'abbé, poursuivi dans sa demeure, est atteint et massacré, malgré la courageuse défense de son neveu, jeune et brillant chevalier, qui éprouva le même sort.

Le roi, en apprenant cet attentat, sans se rappeler qu'il en était un peu la cause, ne pensa plus qu'à punir les coupables. Il fit investir la ville par des troupes et saisir bon nombre de complices de l'émeute. Les principaux fauteurs furent précipités du haut de la tour de l'abbaye, et les autres emmenés à Paris pour être décapités. Afin de perpétuer le souvenir de la réparation de ce crime, il condamna les bourgeois à payer à l'abbaye une amende annuelle de cent livres, ce qui se faisait encore au milieu du xiii<sup>e</sup> siècle. De son côté, le roi fit élever dans le cloître, à la place où Herbert expira, une statue de pierre représentant un chérubin, en mémoire de ce que l'abbé avait pris la croix à Vézelay, ainsi que son neveu. Cette statue subsista jusque vers la fin du xvii<sup>e</sup> siècle. Son corps fut déposé dans la partie orientale du cloître, près de l'église, sous une tombe portant une simple croix avec cette inscription : « Hic jacet Herbertus, abbas hujus loci ». Près de lui, à côté du puits du cloître, on ensevelit son neveu.

Le souvenir d'Herbert resta bien longtemps vivant au monastère. Au xvi<sup>e</sup> siècle encore, les moines avaient coutume, le 1<sup>er</sup> mai, jour anniversaire de sa mort, de couvrir sa tombe de fleurs et de tapis précieux ; au jour anniversaire de son enterrement, il y avait office solennel et l'on allait en procession au tombeau. D. Mathoud en fit la translation plus tard, dans un lieu décent et plus sûr, après l'incendie de l'église, alors que la colonnade du cloître, tombant de vétusté, menaçait de l'écraser.

## GIRARD XXIX° (1147-1167).

Pendant que ces événements tragiques se déroulaient à Saint-Pierre, le pape Eugène III se trouvait à Auxerre. Les moines de Saint-Pierre-le-Vif ayant élu à l'unanimité comme abbé un religieux de Cluny, nommé Girard, il leur écrivit (9 octobre 1149) les félicitant et leur recommandant de suivre la règle de Cluny ; pour dissiper toute hésitation de leur part, il les exempta de la juridiction de cette abbaye.

L'amour du nouvel abbé pour la charité et la discipline régulière se révèlent dans l'acte d'association qu'il conclut avec l'abbé de Haut-Villiers (1).

La charité divine, dans son étendue, ne renferme pas seulement, disait la charte, les proches et les voisins, elle embrasse même les plus éloignés dans les bras de la miséricorde et d'une mutuelle affection, elle les resserre étroitement par les liens d'un amour sincère et d'une société agréable, elle les unit et les associe de manière à lier les âmes dans une inviolable amitié, et à rendre présents en esprit ceux qui sont absents de corps.

C'est dans ce sentiment que l'église de Saint-Pierre de Sens, poussée par la volonté de Dieu et voulant s'unir à l'église de Haut-Villiers par l'intermédiaire de son abbé G..., a demandé à noble homme G..., abbé de Haut-Villiers, et conclu une association. En voici la teneur et les conditions : « Les deux églises s'unissent par les mêmes conventions qui existent déjà entre les églises de Haut-Villiers et de Montieramey. Toutes les fois qu'un père de Saint-Pierre ira à Haut-Villiers, par occasion ou par nécessité, il aura droit de prendre part au chapitre, et tout le temps qu'il voudra y rester ou que son abbé le permettra, il sera secouru selon ses besoins. Il en sera de même des pères de Haut-Villiers qui se rendront à Saint-Pierre de Sens. Quand l'abbé de ce monastère ira à Haut-Villiers, s'il trouve un des religieux accusé d'une faute grave ou de tout autre manquement, il tiendra le chapitre, que l'abbé soit absent ou présent, traitera de l'ordre et de la discipline, et prononcera l'absolution du coupable. Il renverra les jeunes gens de l'école, s'il le juge bon. Il pourra apaiser les dissentiments et les discordes, s'il en existe, entre l'abbé et les religieux. L'abbé de Haut-Villiers jouira des mêmes prérogatives dans le monastère de Sens. Lorsqu'un frère mourra dans l'une des deux églises, dans chacune d'elles tous les prêtres diront deux messes à son intention, le couvent dira trente messes en plus de l'octave, chaque diacre ou sous-diacre récitera une fois le psautier et chaque convers, cent *Pater noster*. On donnera au réfectoire, au repas principal, une prébende à distribuer entre les frères pauvres, et les enfants de ces deux églises combattront, suivant la teneur de cet accord, dans le royaume de la charité ».

(1) Canton d'Ay (Haute-Marne).

Pendant les vingt années qu'il fut abbé, Girard reçut dans l'abbaye la visite de deux hôtes illustres. Le premier, saint Thomas de Cantorbéry, qui mérita le surnom « d'Athanase de l'Angleterre » à cause des luttes qu'il soutint pour la cause de la religion, aimait à venir, pendant son séjour à Sens, prier et offrir les saints Mystères près du tombeau des martyrs sénonais. On a conservé jusqu'en 1649, près de l'infirmerie, une petite chapelle dans laquelle il venait, dit on, célébrer souvent la messe.

La seconde visite fut celle du pape Alexandre III. Chassé de Rome par un antipape et se trouvant dans les Gaules, il tint un concile à Tours et vint ensuite à Sens (1163), où il fut reçu avec de grands honneurs par l'archevêque, le clergé et toutes les communautés de la ville. Il était accompagné de plusieurs cardinaux, de prélats, d'abbés et de nombreux dignitaires des églises. Le roi Louis vint le voir, suivi d'une cour brillante et distinguée. Alexandre III demeura un an et demi à Sens, sur le trône archiepiscopal. Pendant ce temps, il se rendit fréquemment au monastère Saint-Pierre qu'il affectionnait et où il se plaisait à officier aux grandes solennités. Il allait passer de longues heures dans la compagnie de l'abbé Girard et des moines, et combla l'abbaye de ses bénédictions.

Un sujet qui occupa plus d'une fois leurs pieux entretiens, c'était la découverte que l'on avait faite, trois ans auparavant, (25 juin 1160) des reliques de saint Potentien et de saint Altin. Un hasard providentiel les avait fait trouver sous le maître-autel de la basilique, dans des cercueils de bois garnis de plomb à l'intérieur (1). L'archevêque de Sens, Hugues, en avait ressenti une vive joie et il était venu lui-même les lever, puis les visiter et les déposer à la même place et dans le même état où elles se trouvaient auparavant.

L'abbé Girard donna spontanément sa démission en 1168. On ignore l'année de sa mort, marquée sur le livre des obituaires au 10 mars.

#### Eudes. — XXX<sup>e</sup> (1167-1180).

Un des premiers actes du nouvel abbé, Eudes ou Odon II, fut d'inhumér (1178) dans le chapitre du monastère le vicomte Warin ou Garin qui avait eu des démêlés avec l'abbé Girard au sujet de droits d'usage dans la forêt d'Othe et qui donna à Saint-Pierre, pour y reposer, deux muids de froment à prendre sur les moulins de la vicomté de Sens.

(1) Ce fait laisserait croire qu'Odoranne ne fit point de chässe pour les reliques de saint Potentien.

La même année, l'archevêque Hugues mourut et fut également enseveli à Saint-Pierre-le-Vif, dans le chœur des moines. Sur son sépulcre, élevé de terre et qui se voyait avant l'incendie de 1632, était gravée une épitaphe en vers latins. Il passe pour le dernier archevêque qui reçut la sépulture dans l'abbaye. On ne possède, en somme, que des détails tout à fait sommaires sur les sépultures des archevêques. D'après D. Mathoud (*Catalogus arch. sen.* p. 46) elles se trouvent soit dans des caveaux, à l'intérieur de l'église, soit dans des cryptes creusées dans le sable — *arenariis cryptis*. — Ces cryptes ne seraient-elles pas ce souterrain voûté qui fut découvert en 1882 et qui se trouve à une profondeur de six mètres ? Les cases transversales qui y sont ménagées en plusieurs endroits semblent confirmer cette hypothèse. Nos renseignements nous permettent de croire que ce long caveau se trouvait précisément sous le cloître. Mais comme ce souterrain était vide quand il fut découvert, on peut supposer que les tombeaux auraient été violés et enlevés à la révolution, ou bien que ce n'était là qu'un des nombreux souterrains, à la destination inconnue, qui, au témoignage d'un historien du *xvii<sup>e</sup>* siècle, furent creusés dans le sol de l'abbaye pendant la durée du moyen âge.

L'abbé Eudes eut la satisfaction, comme ses prédécesseurs, de voir l'abbaye prospère et enrichie par la piété des fidèles. C'est ainsi que Henri, comte de Troyes, donna, en 1167, au monastère deux maisons sises à Provins et tout ce qu'il possédait à Naud, à l'exception des fidèles. Il voulait témoigner sa reconnaissance envers les moines qui lui avaient fait don de reliques de saint Potentien et de saint Altin, dans un voyage de dévotion qu'il avait accompli au tombeau des martyrs. Un peu plus tard, il confirma de nouveau le monastère dans le droit de poids à Bar-sur-Aube et à Troyes. A cet effet, il défendit, sous peine d'amende, de porter ailleurs qu'au bureau des poids de l'abbaye les marchandises à peser, et chargea ses officiers de publier cet édit au commencement de toutes les foires.

Parmi les autres bienfaiteurs, comptons Guillaume I<sup>er</sup>, comte de Joigny, et Ansaut-bise-le-mène. De même, Gui, évêque de Langres, confirma au monastère cinq sous de cens annuel que lui devait l'abbaye de Molesme dans la paroisse de Pauliac.

Le pape Alexandre III, de son côté, n'oubliait pas Saint-Pierre-le-Vif. En 1170, alors qu'il se trouvait à Bénévent, il lui donna une bulle qui le confirma dans ses privilèges et exemption et dans la possession de tous ses biens. Neuf ans plus tard, il renouvela à l'abbaye les droits de présentation des prêtres, de dîmes et d'oblations sur les églises de Saint-Savinien, Saint-Pierre de Naud,

Saint-Hilaire d'Andrézy, Saint-Pierre le Donjon, Sainte-Marie de Maillot, Saint-Laurent de Saligny, Saint-Michel d'Arces, Saint-Martin de Boi et Saint-Pierre d'Auxon/ *(L'abbé de Saint-Pierre d'Auxon) Autr. 1799*

Cette prospérité permit à Eudes de faire une acquisition importante : il acheta de Girard, comte de Joigny, quatre moulins à foulon qu'il avait bâtis sur la Vanne. Le roi, en reconnaissance de ce que Girard lui avait abandonné la moitié des revenus de ces moulins, avait ordonné à ses bourgeois de Sens et aux hommes soumis à son prévôt d'aller moudre à ces moulins ; il maintint cet état de choses en faveur des nouveaux propriétaires.

Vers cette époque, l'abbé eut à réprimer une nouvelle tentative du couvent de Mauriac de se séparer de l'obédience de Saint-Pierre-le-Vif. Manfrède, doyen de Mauriac, étant mort, le peuple et le clergé se hâtèrent, contrairement aux canons, de lui choisir eux-mêmes, pour successeur, un moine nommé Hugues de Vaisis. Puis un des religieux et un clerc furent envoyés à Sens, porteurs de quatre lettres pour l'abbé. La première, écrite par Pierre, prieur de Mauriac, lui faisait part de la mort de Manfrède et de l'élection de Hugues de Vaisis. Pierre rapportait que le nouveau doyen, élevé dans le monastère, devenu ensuite professeur, possédait toute la maturité de l'âge, un jugement sûr et une grande honnêteté de mœurs ; il ajoutait qu'il avait précipité l'élection pour ôter toute cause de troubles, et que l'élu se rendrait à Sens immédiatement après les fêtes de la Pentecôte. La seconde lettre était de Pierre, évêque des Arvernes : il déclarait que remplissant les devoirs de sa charge, il s'était rendu à Mauriac après la mort de Manfrède ; il vantait les hautes qualités d'Hugues de Vaisis, et pria l'abbé Eudes de confirmer son élection. Les deux autres, l'une, de l'abbé de l'église de Tulle, cousin-germain de Manfrède, l'autre, du vicomte Ebbon de Ventadour, avaient également pour objet d'engager l'abbé de Saint-Pierre à confirmer l'élection faite par les religieux et le peuple de Mauriac.

Eudes répondit en se plaignant que cette élection eût été faite contre la règle bénédictine, sans son consentement ni son conseil ; il rappelait les moines à l'obéissance monastique, et déclarait excommuniés tous ceux qui obéiraient au nouvel élu. Il promettait pourtant de leur pardonner, s'ils lui juraient obéissance et lui envoyaient immédiatement quatre d'entre eux : Pierre, le prieur, Hugues de Vaisis, le chambrier et H. de Jegnac. On se conforma à ses ordres, et les quatre délégués vinrent à Sens. Hugues fit sa soumission dans le chapitre, en présence de tous les moines, et l'abbé Eudes l'ayant proclamé doyen, reçut son serment de fidélité.

La concorde fut ainsi rétablie. Un peu plus tard, Eudes, écrivant

au doyen de Mauriac, lui rappelait les devoirs de sa charge, toute de charité, lui déléguait les pouvoirs dont il pouvait avoir besoin et confirmait d'avance tous ses actes, à condition que le couvent de Mauriac ne léserait en rien les droits de l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif, sa mère. Hugues de Vaisis écrivait de son côté, au prieur de Sens, Bernard, lui rappelant l'excellent souvenir qu'il conservait de lui, et le priant de lui garder, malgré l'éloignement, ses meilleurs sentiments d'amitié.

Il n'est désormais plus question de l'abbé Eudes, et l'on ignore l'époque de sa mort. Plusieurs siècles après, on voyait encore dans le chapitre une petite pierre sépulcrale avec ces mots : « *Odo, abbas hujus loci* ».

GAUTHIER. — XXXI<sup>e</sup> (1182-1202).

Le nouvel abbé, Gauthier, surnommé de Naud, probablement parce qu'il était du prieuré de ce nom, reçut, l'année même de son intronisation, une donation de Guillaume I<sup>er</sup>, comte de Joigny, qui, pour le repos de l'âme de son père, abandonna au monastère des hommes qu'il possédait à Paroy et à Villemer. Il consacra une grande partie de son activité à lutter contre les attaques de la commune de Sens.

La vengeance cruelle accordée au sang versé n'avait pas arrêté longtemps les bourgeois. Dès 1156, ils avaient contesté aux moines le droit de donner l'hospitalité dans le bourg de Saint-Pierre aux marchands étrangers et d'y tenir des foires, prétendant que ces franchises portaient atteinte à leurs intérêts et à leur industrie. Mais le roi n'avait pas accueilli leurs réclamations, et avait maintenu l'abbaye dans les privilèges accordés par son père. La commune allait pourtant relever la tête. Elle entendait non loin d'elle les demandes d'affranchissement qui se faisaient entendre à Vézelay, à Auxerre, à Villeneuve-le-Roi et dans d'autres endroits. D'ailleurs, le prévôt de Sens, chargé de l'administration des hommes du roi, avait le droit de recevoir sous son autorité tous ceux des habitants de la ville qui se réclamaient de lui. Cet état de chose permettait à un habitant, au moindre mécontentement, de quitter son seigneur et de se déclarer bourgeois du roi.

Il est vrai qu'en même temps le roi Philippe Auguste était attentif à sauvegarder les intérêts de l'abbaye. Comme preuve effective de sa protection spéciale, il défendait, en 1182, à ses juges d'exercer la justice ni dans le bourg, ni sur les chemins, ni dans les terres des moines, et ordonnait que les marchands qui viendraient aux foires du bourg, y fussent en sûreté. Il reconnut également à l'abbé le droit de changer à sa volonté les chemins et les

ponts dans les domaines du monastère, et le confirma dans la possession du village d'Arcees, bâti dans la forêt d'Othe, sous le règne de son père, ainsi que des dimes de blé et de vin sur le territoire de ses églises.

Les termes de cette charte et d'autres indices certains prouvent que la commune existait toujours, au moins avec ses caractères principaux, et que les bourgeois étaient tout disposés à attirer les hommes des églises de Sens dans leur association. En 1186, le roi se trouvant à Moret, voulut pacifier les débats sans cesse renaissants. Il fit prêter serment aux pairs et aux jurés de la commune de respecter la vie, les libertés, droits et coutumes de l'archevêque et du clergé, sauf la fidélité qu'ils leur devaient. Il régla aussi les contestations qui existaient entre les seigneurs ecclésiastiques et la commune, au sujet des hommes que celle-ci avait indûment enrôlés. Il ordonna que les transfuges fussent rendus à leurs seigneurs respectifs, sur l'attestation de sept hommes étrangers aux seigneurs sénonais et qui devaient prêter serment sur les saints Évangiles, sans qu'on eût recours au duel. Il exigea en outre que le maire, les pairs et les jurés fissent le même serment devant l'archevêque, à l'époque du renouvellement de leurs pouvoirs, lequel avait lieu chaque année le lendemain de la Saint-Simon.

Ces dispositions restèrent à peu près à l'état de lettre morte, car, en 1193, quatre ans après le rétablissement de la commune, le roi fut encore obligé d'intervenir. La commune voulait accaparer tous les bourgeois du bourg de Saint-Pierre et des villages de Mâlay et de Saligny, alléguant qu'ils étaient les hommes du roi, mais l'abbé Gauthier s'opposa énergiquement à ces tentatives. Un jugement rendu par trois juges délégués : Foulques de Trainel, Pierre d'Orbet et Daimbert, détermina quels étaient les hommes du monastère, et il en fut dressé une liste de 268 chefs de famille qui représentaient plus de 700 personnes demeurant dans ces trois localités.

La même année 1193 vit se terminer une contestation touchant les oblations faites en l'église Saint-Savinien et que le curé Siméon revendiquait pour lui seul. Quatre prêtres et quatre laïques en firent une répartition équitable entre lui et le monastère. L'archevêque de Sens, Gui, ratifia le jugement des arbitres et régla de plus que tout paroissien de Saint-Savinien serait libre de choisir sa sépulture dans le cimetière du couvent ou celui de la paroisse, les droits du curé étant respectés.

L'abbé Gauthier put se soustraire aux soucis et aux ennuis de sa charge, en faisant le pèlerinage de Jérusalem. A son retour, il trouva l'abbaye florissante. Trente-deux moines y vivaient alors

dans le silence du cloître, sans compter les prieurs absents, les jeunes profès, les novices et les enfants élevés au monastère qui se destinaient à la vie religieuse. Il renouvela l'association conclue par son prédécesseur avec les moines de Haut-Villiers et l'établit avec d'autres monastères. En 1187, il fonda également des prières annuelles à dire, le 24 septembre de chaque année, pour le repos de l'âme de vingt-huit personnages, pontifes, abbés, nobles et autres bienfaiteurs inhumés dans l'église. Geoffroy de Courlon et D. Cottron pensent que Gauthier ensevelit (1199) l'archevêque Michel de Corbeil, à Saint-Pierre-le-Vif. Il mourut lui-même en 1202.

---

## CHAPITRE IX.

LA PROSPÉRITÉ CONTINUE. — CONSTRUCTION D'UNE BASILIQUE, SA DESCRIPTION. — LA COURONNE D'ÉPINES DE N.-S. DÉPOSÉE UNE NUIT AU COUVENT. — L'ABBÉ GEOFFROY DE MONTIGNY, SES HAUTES QUALITÉS. — AFFRANCHISSEMENTS. — TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINTE THÉODECHILDE. — GEOFFROY DE COURLON, SES ÉCRITS.

HÉLIE. — XXXII<sup>e</sup> (1202-1210).

Le prieur de Saint-Loup-du-Naud, Hélié, fut choisi pour remplacer l'abbé Gauthier. Geoffroy de Courlon l'appelle le « consolateur de ses frères, leur noble et estimable ami ».

Deux faits sans importance signalent son passage. En 1205, il reçut pour le monastère d'Adèle, veuve du roi Louis le Pieux, deux sous et trois deniers de cens à prendre dans la villa de Saligny appartenant aux moines, à condition que ceux-ci célébreraient son anniversaire. En 1209, il renferma les corps de saint Sanctien et de sainte Béate dans un reliquaire d'argent qui devint plus tard la proie des Calvinistes. La châsse qu'Odoranne avait fabriquée pour ces mêmes reliques était-elle détruite ou consacrée à d'autres reliques ? C'est ce qu'il nous a été impossible de savoir. Peut-être n'est-il ici question que d'une simple visite ou translation dans le même reliquaire.

A la mort de l'abbé Hélié, arrivée l'année suivante, on déposa son corps dans la partie occidentale du chapitre, du côté de l'église, sous un monument où il était représenté avec les ornements pontificaux, sauf la mitre qui ne fut accordée à ses successeurs qu'en 1470, et portant cette inscription : « *Helias, abbas hujus loci* ». (1)

HULDÈRE. — XXXIII<sup>e</sup> (1210 vers 1215).

Le nouvel abbé eut la satisfaction d'entendre l'archevêque de Sens, Pierre de Corbeil, proclamer que l'église de Saint-Pierre-le-

(1) Voir ce dessin à la Bibl. nationale, cabinet des estampes, col. de M. de Gaignières, t. XIII, p. 80.

Vif brillait entre toutes les églises par la renommée de sa piété, et lui accorder, pour ce motif, toutes les noiales dans les parties de son diocèse où il avait droit sur les grandes dîmes.

En 1213, les querelles entre la commune de Sens et le monastère recommencèrent. Le maire et les pairs s'étant emparés des biens d'un homme défunt qui dépendait du monastère, l'official les excommunia ; mais loin de réparer leurs torts, ils arrêterent plus de douze hommes de l'abbaye et les mirent en prison. Sur les injonctions du légat, ils rendirent enfin la liberté à ces hommes, mais ne voulurent donner aucune satisfaction et en appelèrent au pape. Innocent III écrivit à l'abbé de Saint-Pierre d'Auxerre, au sacriste de la Cathédrale de cette ville et au doyen de Troyes pour les établir juges du différend. Tout en faisant la réserve que si la sentence du légat était reconnue injuste, elle serait entachée de nullité, il déclara que l'excommunication portée contre le maire et les pairs de la commune ne serait levée qu'après qu'ils auraient offert à l'église de Saint-Pierre une réparation.

Au reste, et comme pour protester de ses bonnes intentions et du désir qu'il avait de relever autant que possible la condition du peuple, sans violer les droits légitimement acquis, il s'entendit l'année suivante avec Milon de Paroy, chevalier, dans le but d'affranchir des serfs. A sa mort, on l'inhuma dans le cloître.

#### HUGUES. — XXXIV<sup>e</sup> (1215? - 1221).

Hugues, dit l'Éventé, était de la noble famille de Plessis-les-Éventés (1). Il fit de nombreuses acquisitions pour l'abbaye et obtint du pape Honorius III plusieurs bulles. D'après quelques clauses de ces lettres papales, il était permis aux hommes de Saint-Pierre qui n'étaient pas serfs de porter témoignage dans les causes du monastère ; les religieux avaient droit d'hériter des biens de leur parenté, excepté des fiefs, et l'abbé pouvait absoudre les religieux excommuniés, pour leur éviter les difficultés et les périls d'un voyage à Rome.

Il eut aussi un accord avec les religieux de Vauluisant, sur le droit de forage dû par ces derniers pour leurs vins vendus dans leur maison du bourg de Saint-Pierre. L'abbé de Vauluisant s'engagea à donner chaque année à Saint-Pierre-le-Vif un muid de vin « bon et louable » moitié rouge et moitié blanc, et trois sous parisis ; l'abbé de Saint-Pierre permit, de son côté, aux religieux de Vauluisant de vendre dans leur maison du bourg tout le vin

(1) Aujourd'hui Plessis-Saint-Jean.

qu'ils récolteraient dans leurs vignes sises à deux lieues de la ville.

L'œuvre principale d'Hugues fut de commencer la reconstruction de la basilique conventuelle qui menaçait ruine. On l'abattit, et en 1118 on commença à en construire une nouvelle qui ne se termina que sous Geoffroy de Montigny. On était à l'époque la plus glorieuse du moyen-âge. Des cités opulentes jusqu'aux moindres bourgades, partout on rivalisait de science, de zèle et d'activité pour élever ces monuments qui provoquent encore aujourd'hui l'admiration. L'architecture était sur le point de parvenir à son apogée.

D'un autre côté, l'abbaye était riche et puissante ; elle pouvait consacrer au relèvement de son église des sommes considérables. La description que nous en a laissée D. Cottion, nous montre une magnifique église ogivale, aux amples proportions, bâtie en appareil régulier et mesurant en longueur 80 mètres environ, en largeur 24 et en hauteur 32. (Cette dimension de la hauteur, sans doute erronée, est en désaccord avec celle bien inférieure, 24 mètres, donnée par un plan de 1656.) Le transept, qui partageait la nef en forme de croix latine, avait environ 36 mètres. Au-dessus des arcades, soutenues par de hautes colonnes d'une grande élégance, régnait tout autour une galerie, et les larges baies des fenêtres supérieures donnaient une lumière abondante. Les bas-côtés, au lieu de se rejoindre en hémicycle, derrière le sanctuaire, s'arrêtaient à la hauteur du grand autel, à la façon des anciennes basiliques et formaient, au fond, une chapelle avec autel.

Au-dessus de l'entrée de l'église se dressait la haute et forte tour construite par Gerlan, et dans laquelle étaient suspendues de grosses cloches. La croix du transept était couronnée par un campanile très élevé. L'église renfermait neuf autels. Le premier, au fond de l'abside, derrière le grand autel, était consacré aux saints Savinien, Potentien et Altin. Environ trois mètres en avant s'élevait le célèbre maître-autel dédié à saint Pierre, à saint Paul et aux autres apôtres. A l'extrémité du collatéral, côté de l'épître, se trouvait la chapelle de la sainte Vierge. Dans la chapelle collatérale opposée, côté de l'évangile, l'autel était dédié à saint Étienne, premier martyr, aux saints Innocents et à saint Benoît (1). Il y avait également dans chacun des deux transepts un autel adossé contre le mur oriental. Celui du côté du midi avait d'abord été dédié aux saints Barthélemy, Nicolas, Mathias et Laurent, martyr ; aux saintes Cécile, Lucie, Agnès, Agathe ; aux confesseurs Loup,

(1) C'est devant cet autel qu'était inhumé saint Egile, arch. de Sens.

Germain d'Auxerre, et aux apôtres Simon et Jude. Il fut plus tard consacré en l'honneur de la sainte Vierge et de saint André. L'autel du transept septentrional était d'abord dédié à saint André. On le supprima dans la suite pour ouvrir à cet endroit une porte qui donnait dans le cloître. Un autre autel s'élevait à l'entrée du sanctuaire, en l'honneur de saint Barthélemy. Enfin, au milieu de la grande nef, deux autels furent élevés dans la suite contre un mur de séparation : celui de gauche, consacré aux saints confesseurs Ebbon, Ursicin, Ambroise et Agrice ; l'autre, à saint Michel. Ce dernier avait été élevé primitivement sous le porche en l'honneur de sainte Marie-Madeleine.

Pour compléter cette description de l'église, mentionnons des vitraux précieux datant de l'époque et un carrelage émaillé découvert en 1854, sur l'emplacement de l'église. « Les pavés, dit M. Amé (*Carrelages émaillés*, p. 15) furent d'abord trouvés pêle-mêle ; puis, à mesure que les fouilles s'étendaient, on reconnaissait l'ensemble du pavage ; on le découvrit sur une assez grande longueur. »

Sans en donner ici la description entière, nous dirons que l'ensemble, à première vue, présentait un aspect froid et sévère ; deux couleurs seulement, le rouge et le jaune, entraient dans la composition du pavage ; mais la multiplicité de ces carreaux réunis rehaussait les pavés historiés qu'ils enclavaient. Ces pavés émaillés représentaient des lions contournés à la pose héraldique ; des oiseaux affrontés, séparés par un arbuste orné de feuillage, des cavaliers armés de toutes pièces, à l'écu d'or chargé de trois tourteaux de gueules, la dague au poing et prêts à combattre. Le cheval, richement caparaçonné, portait bien son aigrette et semblait fier de sa noble charge.

Sous le chœur et derrière l'église régnaient de vénérables cryptes, vieilles déjà de plusieurs siècles. Malgré le silence des historiens sur ce point, il est à présumer qu'elles furent alors remaniées. Les renseignements fournis par Geoffroy de Courlon et Dom Cotton sont vagues et sommaires : un plan de 1656 va nous aider à les compléter. Ces cryptes se divisaient en trois nefs et mesuraient environ quatre mètres de hauteur. La nef du milieu, aussi large que celle de l'église, se subdivisait elle même en trois nefs et se prolongeait sous la basilique jusqu'au grand autel. Au-dessous de ce grand autel se trouvait l'autel dédié à saint Potentien et à saint Martin de Tours. A côté, le caveau où reposaient les reliques et que la voix populaire appelait le « Saint des Saints ». Cette chapelle était entourée de grilles de fer et devant l'autel brûlait jour et nuit une lampe. A l'extrémité orientale, cette nef se terminait

par la crypte de saint Sérotin, très élégante et de forme octogonale; elle était ornée de peintures représentant les traits de la vie de ce saint. Sous l'autel qui lui était consacré ainsi qu'au martyr Vincent, était son tombeau en pierre. Au-dessus, la chapelle de ce même saint, indépendante de l'église dont elle s'éloignait de quelques mètres, s'élevait en forme de tour.

De chaque côté de la nef principale existaient deux nefs ou chapelles latérales, moins larges que celles de l'église : celle du côté du nord, dédiée à saint Jean l'Évangéliste, celle du midi à saint Thomas, apôtre. Tout autour étaient dressés différents autels. Les cryptes devaient avoir vingt mètres environ dans leur plus grande longueur, et seize dans leur plus grande largeur. Des trois escaliers qui y donnaient accès, deux étaient au fond des chapelles latérales, le troisième au milieu du chœur, devant le maître-autel. Ce dernier fut supprimé dans la suite et fermé par une grille de fer et un vitrail.

En même temps que l'abbé Hugues entreprenait la grande œuvre de la reconstruction de l'église, il profita de la réunion d'un concile provincial auquel Michel de Corbeil avait convoqué ses suffragants avec un grand nombre d'abbés et de clercs, pour faire reconnaître les reliques de saint Potentien et de saint Altin. A l'époque de la première translation, au ix<sup>e</sup> siècle, une sœur de Vénilon, Hermentrude, abbesse de Jouarre, avait obtenu de lui quelques ossements de saint Potentien ; par l'intercession de ces reliques, il s'était opéré beaucoup de miracles, de sorte que les religieuses de Jouarre prétendirent un jour posséder le corps entier de ce saint. (1)

Sur la demande de Hugues et des moines intéressés à dissiper cette erreur, les prélats se rendirent à Saint-Pierre-le-Vif, firent apporter devant eux les restes des deux martyrs Potentien et Altin, et, après les avoir reconnus, ils les déposèrent dans des reliquaires avec des Authentiques. On les exposa ensuite aux regards et à la vénération de la foule, sur la porte de l'abbaye et dans l'église, et Pierre de Corbeil remit « à tous les fidèles du Christ qui, vraiment pénitents, auraient fait à cette église l'aumône de la charité pendant l'octave de sainte Marie-Madeleine et les sept jours suivants,

(1) Une partie des reliques de saint Potentien, de Jouarre, furent acquises par de nobles personnages de la Bourgogne qui les déposèrent dans un monastère qu'ils fondaient à Lucy-sur-Yonne. Ce monastère ayant été détruit au xi<sup>e</sup> siècle, les reliques de saint Potentien furent transférées, la veille des nones de décembre, à la collégiale de Châtel-Censoir. Cette paroisse les possède encore.

par vénération pour ces saints, sept jours des pénitences qui leur étaient imposées, les vœux remis, s'ils s'y conformaient, les péchés oubliés et les offenses faites à un père ou à une mère, non accompagnées de coups ».

Peut-être faut-il faire remonter à cette translation le suaïre, dit de saint Potentien, déposé actuellement au Trésor de Sens. Le tissu en est fort délicat et n'a pu être conservé jusqu'à aujourd'hui



SUAIRE DE SAINT POTENTIEU (1)  
(x<sup>e</sup> ou xi<sup>e</sup> siècle.)

que grâce à une longue réclusion dans une châsse. C'est une étoffe lamée croisée à dessins bleus et rouges sur fond violet produit par la combinaison des deux premières couleurs ; elle est ornée de médaillons circulaires renfermant des oiseaux, des griffons et des plantes. D'après la tradition, ce suaïre aurait été donné en 1029, par le roi Robert, en même temps que celui de saint Savinien. Mais ce sentiment ne repose sur aucune preuve et nous

(1) Tiré de la *Gazette des Beaux-Arts*, février 1880.

nous rallions de préférence à l'opinion motivée de M. de Linas (*Rev. des Sociétés savantes*, 1857, 1<sup>er</sup> sem.), d'après laquelle ce suaire est d'origine sicilienne et, en conséquence, postérieur au xi<sup>e</sup> siècle.

En 1219, l'abbé de Saint-Pierre visita le doyenné de Mauriac et y établit divers statuts, pour mettre fin à certains abus. Il astreignit les religieux à observer strictement la résidence, et à assister chaque jour non seulement au chapitre, pour y traiter de l'ordre et de la discipline du monastère, mais encore à la messe conventuelle et aux autres exercices de la communauté. Le doyen et les religieux devaient, chaque année, vers le milieu du carême, dresser un compte-rendu de la situation du couvent, rédigé sous la foi du serment, et l'envoyer à Sens. Un religieux, tombant sous la peine d'excommunication, se présenterait le jour suivant au chapitre pour être entendu et jugé par le doyen. Le coupable qui ne reviendrait pas à résipiscence, après trois avertissements, serait chassé du couvent « de peur qu'une brebis malade n'occasionnât la perte de tout le troupeau ». Les revenus étant insuffisants, le couvent n'admettrait pas de nouveaux religieux avant que leur nombre ne fût réduit à douze, et ce nombre ne pourrait aller au-delà de quinze. Les religieux devraient garder partout le silence et ne s'exprimer que par signes ou à voix basse, dans les cas de nécessité. Enfin, l'abbé de Sens se réservait d'absoudre ceux qui auraient frappé un de leurs frères ou joué aux dés et recommandait de n'accorder de dispense à ces règles que pour des raisons graves.

Le doyen de Mauriac en appela de ces statuts à la Curie romaine, mais le procureur de l'abbé ayant démontré son droit de visite sur ce couvent, le pape ordonna de rechercher seulement si les statuts étaient conformes à la règle de saint Benoît. Les commissaires apostoliques ayant constaté cette conformité, ratifièrent les mesures de l'abbé Hugues.

L'abbaye de Saint-Pierre perdit cet homme remarquable, le 10 mars de l'année 1421. Il fut enseveli dans le chapitre, à l'orient, du côté du cloître, d'après D. Cottion, et dans le cloître même, d'après le *Gallia christiana*. De son épitaphe, le temps n'avait épargné, au xvii<sup>e</sup> siècle que les mots suivants :

.... jacet Hugo abbas, inopum recreator.  
 Bassiacum fundans cum Ciconiis reparavit,  
 ..... illud ..... tunc renovavit  
 ..... ecclesiæ fundavit .....  
 Introitus finem cum esset .... festum Math...  
 Clauserunt. Pro quo Christum, tu qui legis, ora.

ROBERT. — XXXV<sup>e</sup> (1221-1239).

Robert régit le monastère avec prudence. Il obtint du pape plusieurs privilèges, entre autres celui, pour lui et ses successeurs, de ne payer aucun droit pour son installation. De concert avec ses religieux, il affranchit les hommes qu'il avait à Andrésey, en leur abandonnant les terres, moyennant certaines redevances. Il vendit aussi le prieuré d'Héricourt qui était délaissé et il parvint à mettre en réserve des richesses considérables.

C'est lui qui fit fabriquer, en 1230, un cachet du monastère dont l'empreinte se trouve encore aux Archives de l'Yonne, sur un sceau rond de 25 millimètres. Saint Pierre y est représenté à mi-corps, sans nimbe, en costume d'évêque, debout, vu de face, mitré, bénissant de la main droite et tenant ses clefs de la gauche. L'inscription est celle-ci : *Sigillu. C... ri... vivi seno...* D. Cottion a connu un autre sceau de l'abbaye, représentant également saint Pierre, mais revêtu d'ornements pontificaux, tenant de la main droite une croix patriarcale, et de la gauche une clef. (1)

A la mort de cet abbé, survenue le 8 mars 1239, on l'inhuma dans le chapitre, entre l'archevêque Henri et l'abbé Hélic, avec cette épitaphe :

Ista tegit nostrum pastorem tumba Robertum,  
fratrum solamen, lapsorum dulce levamen ;  
quem tempus rarum nunquam monstravit amarum.  
Si quid peccavit, Deus illi propitietur.

THOMAS. — XXXVI<sup>e</sup> (1239-1240).

Lorsqu'il fut élu, Thomas était prieur de Saint-Loup-du-Naud ; il avait embelli ce lieu de magnifiques constructions. Quelques jours après sa bénédiction par l'archevêque Gauthier, au mois de juillet, une cérémonie mémorable s'accomplit au monastère. Saint Louis ayant retiré la couronne d'épines de Notre Seigneur des mains des Vénitiens, l'avait fait apporter en France jusqu'à Ville-neuve-l'Archevêque où il se rendit avec toute sa cour, le clergé sénonais et une multitude de fidèles. A son retour, le cortège s'arrêta devant le bourg de Saint-Pierre, et la sainte couronne fut déposée, pendant la nuit, au monastère. Le lendemain, après des prières solennelles, l'archevêque de Sens la porta jusqu'à la porte de la ville et la remit à saint Louis qui voulut la transporter lui-même sur ses épaules, avec son frère Robert, les pieds nus et vêtu d'une simple tunique, jusqu'à la cathédrale.

(1) *Chro.* p. 698.

Le même mois, l'abbé Thomas consacra sur l'une des terres de l'abbaye le droit sacré d'asile que la religion avait alors fait passer dans les mœurs publiques. Par un accord qu'il eut, au sujet de l'exercice de la justice à Sognes, avec Potier, chevalier, accord qui fut ratifié par Anseau de Trainel, seigneur féodal, il fit reconnaître ce droit d'asile dans la maison que les moines possédaient dans ce village.

Après avoir occupé le siège abbatial pendant dix mois seulement, il mourut et reçut la sépulture dans le chapitre, devant la grande porte. M. de Gaignières, dans le tome XIII de sa collection d'estampes (Bibliothèque nationale) a reproduit le dessin de cette belle tombe. L'abbé Thomas y est représenté, vêtu de ses ornements pontificaux. Dans sa main droite est une crosse recourbée et de la main gauche il presse un livre contre sa poitrine ; à ses pieds est un animal fabuleux dans le bec duquel pénètre le bout de la crosse. De chaque côté de la tête sont deux anges encenseurs. Voici l'inscription :

Hic situs Thomas, cujus fuit inclita vita.  
Sobrius et castus, verus fuit Israelita.  
Tantum bis quinis fuit abbas mensibus : anno  
migrat milleno bis centeno quadrageno.

GEOFFROY. — XXXVII<sup>e</sup> (1240-1282).

celui -  
celui que les religieux choisirent comme successeur de l'abbé Thomas sortait d'une noble famille des environs. Il était fils du chevalier Guy de Montigny-Laucourt ou Lancourt (1) et d'Asceline de Courlon, de plus neveu de D. Norman, abbé de Saint-Remi de Sens, et d'un abbé de Norrais, près de Nemours. Il comptait parmi ses cousins D. Guillaume Jutard, d'abord abbé de Morigny, puis de Saint-Remi de Sens, les deux frères Gauthier et Gilon Cornu, et leurs neveux, Henri et Gilon qui tous les quatre devaient monter successivement sur le trône archiépiscopal de Sens.

Lorsque les suffrages des moines se réunirent sur lui, de préférence à beaucoup d'autres suffisamment capables, il était jeune encore et dépourvu d'instruction ; ordonné depuis peu, il remplissait les fonctions d'infirmier. Aussi l'archevêque Gauthier hésitait-il à confirmer son élection. Sur les instances de Gilon, alors archidiacre de Sens, il se décida en sa faveur et lui donna la bénédiction à Nailly, le jour de la fête de saint Gervais. La haute intelligence de Geoffroy, la sagesse et l'activité qu'il montra dans

(1) Commune du département de Seine-et-Marne.

la suite prouvèrent que le choix de ses frères avait été juste : il fut un de ceux qui honorèrent le plus le siège abbatial de Saint-Pierre-le-Vif.

Il eut d'abord la satisfaction de terminer, à l'avantage de l'abbaye, les dernières querelles engagées avec la commune de Sens. Le roi y étant venu siéger en son palais pour rendre la justice, imposa au maire et à la commune une amende de cent livres et d'autres réparations, en particulier pour le dommage que plusieurs hommes de cette association avaient fait au monastère en pénétrant de vive force dans le bourg de Saint-Pierre où ils avaient maltraité et fait prisonniers quelques habitants. Jaloux de ses droit seigneuriaux, il soutint et gagna encore devant le roi un procès contre le bailli et le prévôt royal, et un autre contre un noble chevalier. Enfin, il obtint, en 1263, un arrêt qui lui attribuait la juridiction sur les hommes de la commune « levant et couchant dans le bourg de Saint-Pierre, ainsi que l'abbaye en usait quinze ans avant l'établissement de la commune. »

Tout en s'opposant à d'injustes prétentions, Geoffroy savait satisfaire les aspirations légitimes des populations vers l'affranchissement des servitudes féodales, comme le montre un accord qu'il passa quelques années auparavant au nom de ses frères et que le roi ratifia en 1267. Moyennant une indemnité de six mille livres parisis, il reconnut libres dans leurs personnes et dans leurs biens tous les hommes de l'abbaye se trouvant entre la Seine et l'Yonne, depuis Bray jusqu'à Sens, et de Sens jusqu'à Villeneuve-le-Roi et Villeneuve-l'Archevêque. Deux cent soixante-six hommes s'engagèrent devant le bailli royal de Sens à payer le prix de leur rachat. (1)

Défenseur infatigable des droits matériels du monastère, il le fut non moins de ses prérogatives. Le temps n'avait pas encore effacé le souvenir des incidents qui s'étaient produits à la vacance du doyenné de Mauriac. Il se mit en relation avec le légat du pape, Othon, neveu d'Innocent IV et devenu pape en 1273, et obtint de lui une sentence destinée à prévenir le retour de tout événement fâcheux, en réglant les droits et les devoirs du doyen, des moines et des habitants de Mauriac, à l'égard de Saint-Pierre-le-Vif.

D'après les principales dispositions prises au nom du Saint-Siège, les moines de Mauriac devaient, en cas de vacance du doyenné, demander à l'abbé de Saint-Pierre l'autorisation d'élire un doyen. Celui qui était élu devait recevoir la confirmation de l'abbé et lui promettre soumission et obéissance. Le doyen, les moines et les

(1) *Cart. gén. de l'Yonne*, t. III, p. 270.

laïques porteraient leurs différents devant l'abbé de Saint-Pierre. Celui-ci pouvait visiter le couvent de Mauriac tous les ans par lui-même, tous les trois ans par un représentant, et y établir des réformes. Quand un abbé de Saint-Pierre se rendrait pour la première fois à Mauriac, il serait reçu solennellement par le doyen, les religieux et le peuple. Le doyen de Mauriac, de son côté, avait le privilège de se tenir, dans les cérémonies, le premier après l'abbé, de porter le bâton pastoral, de recevoir les novices à la profession, etc. Enfin, le doyen et le couvent furent condamnés à payer au monastère de Sens, en expiation des offenses passées, une amende de deux mille six cents livres.

Le pape Urbain IV, en confirmant cette sentence dont il recommanda l'exécution à l'archevêque de Sens et à l'abbé de Saint-Remi, appela sur les contradicteurs les censures de l'Église et au besoin le bras séculier. Mais ces garanties furent inutiles, car les règlements imposés par le légat furent fidèlement observés jusqu'à la commende. L'abbé Geoffroy établit également, en 1248, le gouvernement municipal à Mauriac.

L'activité que l'abbé Geoffroy dépensait si largement au dehors ne nuisait en rien au zèle qu'il déployait à l'intérieur de l'abbaye. Il fit restaurer les anciens bâtiments et en reconstruire des nouveaux. Le réfectoire, l'infirmerie, la basse-cour furent agrandis et embellis; les murs de clôture en ruine furent rebâtis tout autour du monastère, en même temps qu'on reconstruisait les maisons de l'abbaye à Bessy, à Sognes, à Servigny, à Paroy et dans d'autres endroits. De même, il achetait différentes propriétés, ainsi qu'une rente de cent livres tournois à prendre sur le Châtelet de Paris.

Les travaux de l'église s'étaient ralentis; il les activa, grâce aux richesses énormes que possédait l'abbaye et qui provenaient de ses revenus, des amendes payées par la commune de Sens et le doyenné de Mauriac, et des économies qu'avait faites l'abbé Robert. Le chœur des moines fut relevé; pour presser les travaux, Geoffroy eut le tort d'employer au pavage les tombes du cimetière. Les balustrades, les autels, les peintures, les vitraux furent réparés, et le grand autel orné avec magnificence. Une table d'argent le recouvrait et il était surmonté d'un dôme également en argent. Une couronne où étaient représentés les douze apôtres y était suspendue, avec un tabernacle orné d'une statue de la Vierge d'un travail merveilleux et renfermant un calice en vermeil. Ces objets, ainsi que les bassins, les burettes, les vases sacrés et les candélabres étaient d'argent. L'abbé Geoffroy acheta aussi beaucoup d'ornements sacerdotaux et des chapes en soie d'une grande richesse.

Il avait une profonde vénération pour les reliques qui formaient le principal trésor de l'abbaye. Il en transféra une grande partie dans des châsses en argent, où l'archevêque de Sens, Henri, et l'évêque de Troyes, Hervé, vinrent les visiter, au mois de mai 1255. Jusqu'à cette époque, toutes ces reliques avaient été déposées dans le « Saint des Saints ». Geoffroy construisit, près de l'église, une sacristie où il en plaça une partie avec le trésor du monastère. Au milieu de la paix et du magnifique essor de la civilisation chrétienne qui florissait alors, il n'était plus besoin de cacher les reliques ni de les dérober aux atteintes des envahisseurs et aux dangers de la profanation. De plus, l'humidité du caveau profond du « Saint des Saints » eût été nuisible aux étoffes et aux métaux précieux qui servaient à envelopper les reliques. La piété des peuples demandait que ces restes vénérables fussent exposés sur les autels ou dans les lieux apparents et reposassent dans des reliquaires où le travail artistique le disputait souvent à la richesse des pierres et des métaux précieux. Cette mesure, excellente en elle-même, eut pourtant une conséquence fâcheuse : ce fut de faire oublier presque complètement la crypte et d'anéantir la vénération dont elle avait joui jusqu'à ce jour.

Les reliques particulièrement vénérées de Geoffroy de Montigny furent celles de la fondatrice du monastère, honorée depuis longtemps comme sainte par les moines. Il leva de terre son corps, inhumé à côté du grand autel, renferma ses ossements dans une caisse de plomb, qu'il fit enchâsser dans le mur du chœur, à droite du maître-autel, du côté de l'évangile, et, devant la niche qui reçut ce précieux dépôt, il dressa dans la muraille la pierre tombale de la sainte, avec son inscription : « *Hunc regina locum, etc.* » L'intelligent abbé avait eu soin de replacer dans le tombeau la brique qui accompagnait ses ossements, et d'en réserver quelques-uns avec le chef de sainte Théodechilde qu'il renferma dans un buste en argent.

Le souvenir de la fille de Clovis rappelait nécessairement celui de Basolus. L'abbé fit rechercher son corps dans l'ancien oratoire de saint Barthélemy, alors consacré à la Sainte Vierge et à saint André, et le transféra dans la muraille du chœur, à deux pieds environ de celui de la sainte. La pierre tumulaire qui portait la première épitaphe de Basolus avait été brisée lors de l'incendie et jetée au milieu des décombres par une main ignorante : l'abbé composa lui-même, dans le style de l'époque, une seconde inscription qu'il fit graver en caractères anciens, semblables à ceux de l'inscription de sainte Théodechilde qu'on avait eu le bonheur de conserver. Elle était en distiques et commençait par ces mots : « *Dux aquitanensis monachus, etc.* »

Au milieu de ces soins, l'abbé de Saint-Pierre veillait au maintien de la discipline monastique : il témoignait à l'égard de ses frères d'une grande sollicitude. Trouvant que leur pitance, qui se montait à quatre deniers parisis, était insuffisante, il la releva à douze ; mais il établit que nul ne la recevrait en dehors du réfectoire, à moins qu'il ne fût malade ou débile (1254). Hugues, prieur d'Andrésy, voulut contribuer à cette largesse pour cent sous par an, à charge d'anniversaire.

Geoffroy eut pourtant à se reprocher un excès de pouvoir. Il persista, contre la volonté du couvent, à confier à plusieurs moines étrangers différentes charges, en particulier celles de prieur du cloître et de trésorier. Les religieux, presque à l'unanimité, en appelèrent à l'archevêque, Guillaume de Brosse, disant qu'ils voulaient bien admettre parmi eux des moines étrangers et leur permettre de blâmer leurs défauts ou de louer leurs vertus, mais non d'occuper les offices. Le prélat leur donna raison.

Grâce à cet état prospère, l'abbaye donnait asile à un grand nombre de moines, et une organisation admirable réglait cette grande famille religieuse. Sous l'abbé venait immédiatement le grand prieur claustral, qui siégeait après lui en l'absence du doyen de Mauriac. Venaient ensuite le second et le troisième prieur claustral, le trésorier, l'infirmier, l'aumônier, le chancre, le cellérier et d'autres offices inférieurs. Tous ces dignitaires étaient tenus, ainsi que les moines, d'assister à l'office divin dans l'église de Saint-Pierre, en la fête des apôtres Pierre et Paul et aux autres solennités.

A cette époque, les réunions générales du monastère et des prieurés avaient lieu chaque année, le 20 octobre, pour l'octave de saint Savinien. Quatorze prieurés étaient dans la dépendance de Saint-Pierre-le-Vif, en dehors du doyenné de Saint-Pierre de Mauriac qui en avait lui-même un grand nombre. C'était : Saint-Sancien de Sens, Saint-Loup-du-Naud, Saint-Paterne de Sergines, Sainte-Marie d'Andrésy, Saint-Pierre d'Auxon, Saint-Barthélemy du Buisson, Sainte-Marie de Riceys, Sainte-Marie d'Héricourt, Saint-Pierre de Paroy, Saint-Sidroine, Saint-Pierre de Sognes, Saint-Étienne de Vernaude, Saint-Étienne de Voisines et Saint-Aigulphus de Provins. (1) La plupart de ces prieurés étaient conventuels et donnèrent asile, pendant de longs siècles, à des moines qui s'y livraient non seulement à la vie religieuse, mais à la culture des champs, à l'élevage des troupeaux, au défrichement des landes incultes, et à l'initiation du peuple des campagnes aux

(1) D. Cottion, *Chron.*, p. 216.

travaux de l'agriculture. (1) Ils participaient aux charges de la maison-mère. En 1277, l'abbé Geoffroy, d'accord avec son couvent, décida que chaque année et à perpétuité, le jour de la fête de saint Savinien, le prieur d'Andrésy verserait vingt livres parisis entre les mains de l'abbé de Saint-Pierre qui, moyennant cette redevance, serait tenu de pourvoir à l'entretien et à la réparation de toutes les verrières de l'église, excepté celle de la crypte qui était devant le maître autel.

Outre ces prieurés, l'abbaye avait sous son patronage de nombreuses églises : Saint-Savinien dans le bourg, Saint-Pierre-le-Donjon dans la ville, Saint-Laurent à Saligny, Saint-Jean à Fontaines, Sainte-Marie à Malay, Saint-Michel, Sainte-Marie et Saint-Ebbon à Arces, Saint-Martin dans le pays de Provins avec la chapelle qui en dépendait, Saint-Pierre à Sognes, Sainte-Marie à Lustain, Saint-Pierre à Auxon, Saint-Pierre à Andrésy, et Saint-Loup à Naud. (2)

Les curés de ces paroisses les plus voisines devaient rendre chaque année à l'église de Saint-Pierre-le-Vif des témoignages de soumission. Ceux de Saint-Savinien, de Saint-Pierre-le-Donjon, de Malay et de Saligny en étaient chargés, alternativement, la veille de Saint-Pierre et de Saint-Savinien. Après les premières vêpres chantées dans l'église conventuelle par les chanoines de la cathédrale, ils devaient demander, à genoux et à trois reprises différentes, la bénédiction de l'abbé ou du prieur sur trois espèces de vins qu'ils présentaient ensuite aux chanoines rangés dans le cloître. Dans l'octave de ces mêmes fêtes, ils devaient chanter ensemble l'*Alleluia* à la grande messe célébrée au monastère par les chanoines ; ceux-ci devaient, pendant la cérémonie, se tenir sur le côté droit du chœur et les moines sur le côté gauche.

Mais il est temps de parler de l'historien de Geoffroy de Montigny, Geoffroy de Courlon, qui était son propre neveu. La parenté explique aisément la complaisance avec laquelle le chroniqueur raconte toutes les actions mémorables de son oncle. On nous pardonnera d'anticiper de quelques années pour réunir dans un même souvenir ces deux hommes également remarquables.

Geoffroy de Courlon était fils de la sœur de l'abbé de Saint-Pierre. On ne connaît que très peu de détails sur sa vie ; on ignore même l'année de sa naissance qui eut lieu à Courlon, près de Pont-sur-Yonne. Attiré sans doute par son oncle au monastère, il

(1) Nous aurions désiré donner un historique de chacun de ces prieurés, mais la pénurie de renseignements ne nous a pas permis de le faire.

(2) D. Cottion, *Chron.*, p. 716.

y embrassa la vie religieuse et se livra avec ardeur à l'étude. A l'aide tant des manuscrits du chartier que des traditions monastiques, il entreprit (1294) une œuvre historique d'une vaste étendue : l'Histoire, à partir de la naissance de Jésus-Christ, des empereurs romains, des papes, des archevêques de Sens et des abbés de Saint-Pierre-le-Vif. C'est, plutôt qu'un travail original, une compilation écrite en mauvais latin, remplie de faits intéressants et exacts, mais tellement mélangés d'anachronismes et de fables qu'il est difficile d'y distinguer la vérité de l'erreur.

Du commencement jusqu'au x<sup>e</sup> siècle, son écrit n'offre presque aucun profit pour l'histoire générale et pour les annales sénonaises. Il s'écarte parfois de sa sobriété pour raconter les fables les plus grossières, celle, par exemple, de la papesse Jeanne, et les naïvetés les plus étranges qu'il a copiées dans les rêveries des romans du moyen-âge. Après le x<sup>e</sup> siècle, il rend compte des événements tragiques qui se produisirent à Sens, mais il ne le fait qu'après Odoranne et Clarius que souvent même il copie textuellement et dont le récit était à la fois plus détaillé, plus clair et plus complet. A partir du commencement du xii<sup>e</sup> siècle, il devient d'un grand intérêt pour l'histoire générale et celle de Sens en particulier. Il donne sur le caractère des grands archevêques qui, dans le xii<sup>e</sup> et le xiii<sup>e</sup> siècles, firent l'honneur de l'église de Sens, de précieux renseignements. De même, il fournit plus de détails sur les abbés de Saint-Pierre et les faits de l'histoire générale, bien que ces derniers surtout soient entremêlés des puérités les plus absurdes. Il admettait sans examen tout ce qui se racontait parmi le peuple, ne distinguant point les événements marqués de l'empreinte du doigt de Dieu de ceux qui étaient dus à l'ignorance ou aux passions humaines.

Geoffroy de Courlon énumère les sources diverses et assez nombreuses auxquelles il a emprunté les fragments plus ou moins hétérogènes dont il a composé son livre. Dans l'introduction de sa chronique, il indique le motif qui l'a fait mettre la main à la plume. « Voyant, dit-il, que les écrits de mes prédécesseurs sur les noms, actes et sépultures des archevêques de Sens remontent à des époques si éloignées que je puis à peine les déchiffrer, et puisque c'est votre bon plaisir, Dom Prieur, je retirerai quelques passages intéressants et courts de ces volumes prolixes, vieillis et confus, et je renouvellerai ces écritures anciennes, suivant que me le permettront mes lumières. Il y a des archevêques de Sens dont les actes et les sépultures ne peuvent être retrouvés, soit à cause de l'ancienneté des écritures qui les rapportent, soit à cause des ravages des païens, des Vandales, des Normands et des mau-

vaises gens qui habitent la ville de Sens, soit par la négligence, soit à cause des incendies qui ont ravagé la cathédrale et le monastère de Saint-Pierre-le-Vif, où les pontifes sénonais avaient coutume d'être inhumés. Pour ces causes, il y a de saints martyrs, des confesseurs, des vierges, des pontifes, des doyens, des archidiaques, des archiclaves, des préchantres, des chanoines, des prêtres, des barons, des chevaliers, des clercs, des laïques, des abbés et des moines dignes de mémoire, dont les sépultures manquent des honneurs qui leur sont dus... Je montrerai brièvement dans le présent livre que le fondement de vérité et de foi dont l'église-mère de Sens jouit en Gaule lui a été apporté par les saints pontifes et martyrs Savinien et Potentien, a été répandu à Troyes, Orléans, Chartres et Paris par ces mêmes saints et leur compagnons, et qu'il a été conservé avec fidélité et constance. »

Geoffroy avait composé déjà, l'année précédente (1293), un ouvrage sur les reliques du monastère intitulé : *Libellus editus super reliquiis*, etc. Il nous dit qu'il l'avait également écrit sur l'ordre du prieur, pour servir de manuel au sacristain chargé de répondre aux visiteurs qui l'interrogeaient sur les reliques conservées dans l'abbaye. Il indique, en s'appliquant par humilité les épithètes les plus méprisantes, les sources où il a puisé et qui sont les mêmes que celles de sa Chronique. Ces deux ouvrages offrent des passages parfaitement identiques. Puis, il donne l'énumération des reliques et une table de quatre-vingts chapitres et plus qu'il consacre à l'histoire particulière de chacune d'elles. Mais ici la vérité est encore difficile à démêler. S'il invoque le témoignage de l'ancien et du nouveau Testament, de saint Jérôme, de saint Augustin, et de saint Chrysostôme, il emprunte aussi à la Légende dorée et aux évangiles apocryphes de saint Jean et de saint Nicodème des récits où l'imagination joue le plus grand rôle. Néanmoins tout ce qu'il dit touchant les reliques conservées dans l'abbaye est de la plus haute importance. Il raconte ensuite la fondation de l'abbaye, donne la liste des abbés avec quelques détails biographiques sur ceux principalement qui se rapprochent de son temps et surtout sur son oncle. Il termine par une liste des archevêques de Sens et des rois de France, presque identique à celle de sa Chronique.

La *Chronique* et le *Livre des Reliques* ont attiré l'attention des historiens, particulièrement du Père Lelong, de D. Martène et de M. Victor Leclerc, dans l'*Histoire littéraire de la France*. M. Julliot les a successivement publiés, sous les auspices de la Société archéologique de Sens. Le manuscrit de la *Chronique* se trouve à la Bibliothèque communale de Sens, celui du *Livre des Reliques* à la Bibliothèque nationale, n° 311. Ces deux manuscrits, les seuls

connus aujourd'hui, ne sont que des copies : les originaux sont perdus.

Revenons à l'abbé Geoffroy dont la longue carrière s'avancait, remplie de toutes sortes de prospérités. Parmi les sept archevêques qu'il avait vu porter triomphalement de Saint-Pierre-le-Vif à la cathédrale, sur les épaules des barons et des chevaliers, et occuper avec gloire le trône archiépiscopal, trois étaient de sa famille.

Il eut soin, avant de mourir, de fonder son anniversaire dans le couvent, et il acheta dans ce but quelques propriétés à Pont-sur-Yonne. Il ne faisait en cela qu'imiter l'exemple fort commun alors des fidèles et des prêtres qui voulaient assurer à leur âme le secours des prières des religieux. Il fit recueillir sur un livre toutes les fondations d'anniversaires faites à l'abbaye, ainsi que l'énumération des revenus qui y étaient attachés. Le monastère possédait, au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, deux exemplaires de cette nomenclature, et ces deux registres, selon toute probabilité, sont les mêmes que ceux des nos 55 et 56 de la Bibliothèque de Sens, publiés par M. Julliot dans le même volume que le *Livre des Reliques* de Geoffroy de Courlon.

La crainte des jugements de Dieu, la nécessité de l'expiation et l'importance des derniers instants de la vie par rapport au salut, pensées dont les hommes étaient alors profondément pénétrés et qui les entraînait loin du monde, au fond des cloîtres, se révèlent surtout par certaines coutumes en usage à Saint-Pierre-le-Vif et consignées dans un ancien cérémonial de l'abbaye. Lorsqu'arrivaient pour un moine les approches de la mort, on le déposait par terre sur un cilice et de la cendre répandue en forme de croix, puis on agitait la cloche, et tous ceux qui l'entendaient se hâtaient d'accourir et de réciter le *Credo*, jusqu'à ce que vint l'abbé avec son étole et son bâton pastoral, et qu'il commençât les litanies des mourants.

Parmi les invocations de ces litanies, on remarque celle de sainte Théodechilde, vierge. La fondatrice du monastère était alors regardée par les moines agonisants comme leur patronne spéciale. Il y a là sans doute corrélation avec un usage liturgique fort singulier qui a éveillé l'attention de plusieurs auteurs. Le 28 juin, jour anniversaire de la mort de sainte Théodechilde, le cérémonial de l'abbaye prescrivait une messe solennelle de *Requiem*, qui devait être chantée au maître-autel, alors que depuis longtemps ses ossements étaient offerts à la vénération publique. D. Mathoud croyant que cette messe était dite à l'intention de la sainte, explique cette anomalie en disant que l'on continua de chanter cette messe pour ne rien innover contre l'antique usage, à

l'exemple des moines du Bec qui continuaient, en 1610, de pratiquer le même usage pour saint Anselme. N'est-il pas permis de croire que cette messe était chantée, le jour de la fête de sainte Théodechilde, non pas à son intention, mais à l'intention des moines défunts de l'abbaye ? Lorsque le moribond avait rendu l'âme, entouré de ses frères, chaque prêtre était tenu de dire sept messes à son intention, sans compter celle du jour de l'enterrement ; les diacres devaient réciter trois psautiers, et ceux qui ne savaient pas lire, trois cents *Pater noster*. De même, on disait pour lui la messe conventuelle pendant trente jours, et sa part au réfectoire était donnée aux pauvres.

L'abbé Geoffroy mourut le 27 juillet 1282, et fut enseveli à l'entrée du chœur, aux pieds de Hugues, archevêque de Sens. Les armes des Montigny-Laucoup étaient : d'argent à la croix de gueules chargée de cinq coquilles : un lambel de cinq pendants.

---

---

## CHAPITRE X.

DÉVASTATIONS CAUSÉES PAR LA GUERRE DES FLAMANDS ET DES ANGLAIS.—  
LES RELIGIEUX OBLIGÉS DE SE RETIRER DANS LA VILLE. — NOUVEAU  
DÉSASTRE. — DIFFÉRENDS AVEC LE MONASTÈRE DE SAINTE-COLOMBE,  
AU SUJET DES RELIQUES DE SAINT LOUP. — ZÈLE DE PLUSIEURS ABBÉS  
POUR LE RELÈVEMENT DE L'ABBAYE. — OLIVIER, PREMIER ABBÉ MITRÉ.—  
SÉBASTIEN DE TÉNARRE, DERNIER ABBÉ RÉGULIER.

SIMON. — XXXVIII<sup>e</sup> (1282-1288).

Le siège abbatial étant vacant, les moines obtinrent de l'archevêque, Gilon II, la permission de se réunir pour se choisir un autre abbé. Après l'élection par voie de scrutin, les suffrages se partagèrent entre deux candidats. L'un et l'autre en appelèrent immédiatement à Rome, et, lorsqu'ils comparurent devant le pape Martin IV, l'un des deux renonça à ses droits, mais en demandant que son compétiteur fût soumis à un examen.

Comme l'instruction traînait en longueur, le pape renvoya les deux élus et, cédant aux conseils de son frère, Gilon de Brion, il nomma abbé le prieur de Joigny. Celui-ci fut béni par l'archevêque de Sens et reçu à l'abbaye avec beaucoup de respect et d'honneur (1283).

Simon-Pierre de Charlieu était moine de la Charité avant de remplir la charge de prieur de Joigny. C'était un homme pieux, d'une grande bonté, mais manquant d'ordre et d'économie. Pour entretenir une suite nombreuse, il dépensa une partie de ce que son prédécesseur avait laissé dans le trésor de l'abbaye, et que le couvent avait épargné pendant la vacance, sur les revenus de l'église. Ce ne fut que sur les exhortations de ses frères et le conseil de gens de bien, qu'il s'adjoignit, pour régir les biens de la communauté, le trésorier, nommé Jacques de Champigny. Ce religieux, d'une grande piété et d'un grand mérite, remit bientôt en ordre et en équilibre les affaires du monastère.

Pendant les six années qu'il resta à la tête de ses frères, Simon fit construire à Paroy et à Servigny, et acheta quelques propriétés.

Il obtint aussi du pape Honorius IV la confirmation de tous les privilèges de l'abbaye. A sa mort (18 mars) il fut enseveli dans le chapitre, à gauche de la stalle du prieur. Sur son tombeau que l'on voyait encore, au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, dans la partie orientale du chapitre, à droite en entrant, il était revêtu d'habits pontificaux, à l'exception de la mitre, et portant une longue barbe.

JACQUES. — XXXIX<sup>e</sup> (1288-1310).

A la majorité des suffrages, les moines élurent Jacques de Champigny et ceux qui lui avaient d'abord refusé leur voix se rallièrent à lui avec joie. Après l'examen d'usage, Gilon Cornut le confirma et le bénit dans l'église de Ferrières : puis, le jour de l'Ascension 1288, le nouvel abbé fit son entrée solennelle à Saint-Pierre-le-Vif.

En 1293, le monastère donna asile à un hôte illustre, Charles II, roi de Sicile. Ce prince cherchait le prix de sa rançon qu'il avait promise à son vainqueur et pour laquelle il avait laissé ses fils en otage. En quittant le roi Philippe pour se rendre en Apulie, il s'arrêta une journée à Saint-Pierre-le-Vif où on lui fit une réception des plus brillantes. Le lendemain, il se rendit à Tonnerre auprès de la reine, veuve de son père, le roi Charles.

L'année suivante, Etienne Béquard ou Bécard, revenant de Rome où il avait reçu le titre d'archevêque de Sens, se présenta au monastère, à l'imitation de ses prédécesseurs et y fut reçu suivant le cérémonial habituel. Après qu'il eut passé la nuit auprès des tombeaux des saint martyrs, le clergé, la magistrature et le peuple sénonais vinrent lui prêter serment ; l'archidiacre l'installa sur le siège de l'abbé, et les religieux le portèrent en triomphe dans un fauteuil jusqu'à la porte de l'église, où se tenaient les barons qui devaient remplir cet office jusqu'à la cathédrale. C'était : Guillaume de Joigny, pour son neveu le comte de Joigny ; Etienne de Galathas, pour le seigneur de Courtenay ; Pierre de Saint-Phalle, pour lui personnellement ; Anselme de Trainel, pour lui personnellement ; Guillaume et Jean de Braçois, pour eux personnellement. Comme on agitait la question de savoir si le comte de Champagne n'était pas tenu à ce devoir, il se présenta pour lui un chevalier, du nom de Huges de Bouilla, disant que si le comte y était obligé, il le remplacerait, mais qu'aucun de ses ancêtres n'ayant jamais rempli ce devoir, il ne l'y croyait pas astreint. Et la cérémonie se passa comme d'ordinaire.

Cette entrée d'Etienne Bécard est le dernier fait que rapporte Geoffroy de Courlon, dans sa chronique. On a présumé de là qu'il était mort peu après, mais D. Cottton affirme qu'il avait promis d'aller jusqu'en 1298, et qu'il ne composa que cette année là son

*Traité des Reliques.* Cette affirmation laisserait croire que Geoffroy a vécu jusqu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle.

Quoi qu'il en soit, aucun moine de Saint-Pierre ne devait reprendre de longtemps la plume de chroniqueur, et la pénurie de renseignements se fait sentir jusqu'à la réforme. « O douleur, s'écrie à ce propos D. Cottion, il ne s'est pas trouvé après lui un seul religieux pour écrire ce qui s'est passé au monastère. Leur paresse et leur incurie furent telles qu'ils ne consignèrent même pas la mort de ce remarquable chronologiste, ni le lieu où ils l'inhumèrent ». Ce cri de regret nous révèle le relâchement de la discipline et la dégénérescence que commençaient à produire l'abondance et les richesses et qu'allaient augmenter bientôt d'autres causes plus énergiques encore.

Une des causes les plus immédiates fut la lutte engagée entre Philippe le Bel et Boniface VIII. Pendant l'interdit dont fut frappé le royaume de France, l'abbaye obtint du pape, à cause de son importance, non seulement la confirmation des indulgences et des privilèges antérieurs, mais encore la permission de célébrer dans l'église l'office divin. Il était mis comme conditions que l'office se réciterait à voix basse, les portes closes, sans le son des cloches, et après qu'on aurait chassé les interdits et les excommuniés. Malgré cette concession du Saint-Siège, l'abbé Jacques donna, en 1303, à l'imitation du clergé français, son adhésion à l'appel de Philippe le Bel contre Boniface VIII.

Le reste de la vie de Jacques de Champigny n'est signalé que par des faits de peu d'importance. Il acquit le cens sur le faubourg Saint-Antoine, puis les moulins publics de Malay-le-Roi, et eut une composition avec l'abbé de Saint-Jean au sujet du prieuré de Saint-Sauveur. En 1309, il reçut solennellement Philippe de Marigny, archevêque de Sens, qui jura, en présence des chanoines et de leur doyen, de respecter les coutumes, libertés et privilèges du chapitre métropolitain.

Parmi ceux qui reçurent alors la sépulture au monastère, il faut citer (1292) maître Thibault de Sens, dit Beloce, qui avait fait construire la première chapelle, à gauche en entrant dans la cathédrale, en l'honneur de saint Firmin et de saint Sulpice. Sa tombe se trouvait devant l'autel de la sainte Vierge et de saint André. De même, noble dame Marguerite de Foissy fut inhumée (1298) près de la porte du chapitre, à côté de Guiard, son père.

Jacques avait eu soin de fonder son anniversaire avant de rendre son âme à Dieu.

JEAN. — XL<sup>e</sup> (1310-1324).

Il ne nous est resté aucun document sur la vie de Jean de

Tricherac. On ne connaît que l'année de son élévation et celle de sa mort; celle-ci a été marquée au 1<sup>er</sup> juillet, sur l'ancien nécrologe où il est appelé Jean de Trédériac ou de Tredenac. Il faut sans doute attribuer cette pénurie de documents aux ruines déjà amoncelées par les guerres des Flamands et des Anglais.

JEAN. — XLI<sup>e</sup> (1304-1328).

Le même silence de mort s'étend sur la vie des abbés suivants. Jean de Paris obtint, en 1325, du prévôt de Sens, une sentence qui empêchait aux habitants du bourg de se servir d'autres mesures que de celles du monastère dans les achats et les ventes, et de creuser des fossés ou de couper les bords de la Vanne, afin de ne pas intercepter les chemins.

En 1326, il permit aux Célestins de poser les fondements de leur couvent dans les dépendances de l'abbaye. Un peu plus tard, l'intronisation et la réception, à Saint-Pierre, de l'archevêque Guillaume de Brosse furent marquées par de curieux incidents. Les dépenses occasionnées au monastère par cette cérémonie étaient devenues considérables et devaient provoquer dans la suite les récriminations des abbés. Ce prélat, pour ne pas être à charge, défendit à sa suite de faire nourrir ses chevaux aux dépens du monastère et n'y laissa avec lui que trente-deux chevaliers de sa maison. Il ordonna de plus à ses familiers de restituer à l'abbé les peaux de bœufs, de brebis et de lapins qu'ils avaient vendues à leur profit, et donna à l'église de riches ornements : un drap d'or, une chasuble, une dalmatique et une tunique.

Cet archevêque visita, en 1333, les reliques de saint Grégoire le Grand et d'autres saints, dont il renouvela les authentiques. La mort de Jean de Paris survint le 30 mars. Il laissa au couvent la somme de 27 livres pour son anniversaire et une messe à dire chaque semaine.

FÉLIX. — XLII<sup>e</sup> (1338-1351).

Félix, de Rigny-le-Ferron, était un religieux sage, pieux et instruit. il acheta pour la somme de 200 livres tournois, à l'archevêque Guillaume de Melun, le don de joyeux avènement (1345). L'année suivante, il obtint du même prélat une indulgence de quarante jours pour tous les fidèles qui iraient prier à l'église de Saint-Pierre les jours de saint Savinien, de la dédicace de l'église, des saints Innocents, de saint Grégoire, des saintes Reliques, ainsi que les lundis et les vendredis de l'Avent et du Carême.

L'abbé Félix eut encore recours à Guillaume de Melun pour la solution d'un différend. Un chevalier, Jean de Mézières, ayant

fondé la chapelle dite de Sainte-Marie-des-Cinq-Joies, prétendait avoir le droit de présentation à la cure de cette chapelle, droit que revendiquait également le monastère parce que cette chapelle se trouvait sur son territoire : elle se trouvait, en effet, sur la paroisse de Saint-Pierre-le-Donjon, et devait servir au couvent nouvellement fondé des Célestins. L'archevêque établit que le droit en litige appartiendrait au fondateur, de son vivant, et qu'après sa mort il passerait à Saint-Pierre-le-Vif.

Les comptes du couvent portent encore, à cette époque, à vingt-deux le nombre des moines claustraux. L'abbaye avait subi le contre-coup des guerres car, en 1351, le procureur de l'abbé, chargé d'aller à Rome visiter le Siège apostolique, ne put payer aucune taxe à la chambre pontificale.

JEAN. — XLIII<sup>e</sup> (1351-1358).

Jean de Joigny prit possession du siège abbatial, le 4 avril. Il dut défendre énergiquement les biens du monastère, au milieu du bouleversement produit par la guerre dans les propriétés. C'est dans ce but qu'il obtint du pape Innocent IV, alors en résidence à Avignon, deux bulles. La première mandait à l'abbé de Saint Germain-des Prés de rendre à Saint-Pierre-le-Vif les biens qui lui avaient été soustraits ; la seconde enjoignait au prieur de de Saint-Eloi, de Paris, de restituer au prieuré de Saint-Loup-du-Naud les propriétés qui lui appartenaient.

LOUIS. — XLIV<sup>e</sup> (1358-1365).

Louis de Coms, d'abord prieur de Saint-Barthélemy du Buisson (près de Provins), puis de Saint-Jean de Joigny et enfin coadjuteur de Jean de Joigny, fut choisi pour lui succéder. Il eut la douleur de voir ruiner son monastère. Le roi Jean était tombé au pouvoir des Anglais et ces derniers, après s'être emparés de la ville d'Auxerre, approchant de Sens, les gens du roi démantelèrent complètement les murs de l'abbaye, l'église et les cloîtres pour empêcher les ennemis de s'en servir. Les religieux se retirèrent dans la ville, sous le cloître de Saint-Etienne, près de la chapelle Sainte-Anne. Guillaume de Melun leur permit d'y célébrer l'office divin et d'y mener la vie régulière.

JEAN. — XLV (1365-1385).

Jean Séguin, ou de Semur, était prieur de Saint-Barthélemy-de-Barlorsqu'il fut élu abbé. C'était un homme remarquable et d'une grande activité. Il ne cessa, malgré les malheurs du temps, de payer à la Chambre apostolique les taxes imposées à l'abbaye, à

cause des privilèges dont elle jouissait : de relever immédiatement du Saint-Siège et d'être exempte de la juridiction de l'Ordinaire.

En 1367, il alla visiter en personne le monastère de Mauriac ; il fut reçu avec solennité et différentes réformes qu'il proposa furent accueillies avec soumission. L'année suivante, il adressa au pape une requête au sujet du droit de joyeux avènement que le monastère devait aux archevêques, à leur intronisation. Comme ces prélats vivaient en hauts et puissants seigneurs et qu'ils étaient accompagnés, à leur entrée à Sens, par leurs feudataires, des chevaliers et une suite nombreuse, les frais de la réception montaient à plus de six cents francs d'or, ce qui était devenu une charge des plus onéreuses. Le pape Urbain V, en considération des désastres de la guerre, réduisit ces droits à dix florins d'or et un bœuf. Il exempta également le prieuré de Saint-Loup-du-Naud de l'obligation de payer l'impôt à l'archevêque de Sens et à celui de Reims.

Le même pape confirma aux religieux la permission de célébrer l'office divin dans leur maison située dans l'intérieur de la ville, à cause du peu de sûreté qu'offrait leur abbaye, dépourvue de fortifications et sans défense.

Parmi les actes de cet abbé, citons plusieurs affranchissements et en particulier celui d'un jeune serf qui se destinait à la cléricature. La charte de ce dernier affranchissement offre un intérêt tout spécial ; elle fut reçue par Guillaume Pellipier, notaire impérial et apostolique et sous le sceau de la cour de l'official de Sens.

A tous (1) ceux qui les présentes lettres verront, frère Jean, par la grâce de Dieu et du Siège apostolique, humble abbé du monastère de Saint-Pierre-le-Vif, de Sens, de l'ordre de Saint-Benoît, et le couvent du même lieu, salut en N. S... Considérant que notre rédempteur, auteur de toute créature, a voulu revêtir notre chair humaine afin de briser, par sa grâce divine, le lien de servitude qui nous tenait captifs, et de nous rendre notre première liberté ; nous rappelant aussi que c'est un acte salutaire d'affranchir ceux qui, par nature, étaient libres dans le principe et que le droit des gens ainsi que la naissance avaient placés sous le joug du servage ; pour ces motifs, dans un but de piété et afin de récompenser, autant qu'il est en nous, les bienfaits et les services que Félix Pelard, de Villemer et Jean Pelard, son père, serfs et hommes de main morte de l'abbaye, nous ont rendus en maintes circonstances, nous rendent encore tous les jours et nous rendront, nous l'espérons, dans l'avenir, nous avons affranchi Félix Pelard et nous l'affranchissons par les présentes... Nous voulons et déclarons Félix Pelard personne libre, nous lui permettons de recevoir la tonsure cléricale et les ordres sacrés, d'obtenir des bénéfices ecclésiastiques avec charge ou sans charge, et d'accomplir

(1) Archives de l'Yonne, H. 176.

tous les actes d'un homme libre. Nous faisons cependant cette restriction que si Félix Pelard ne reçoit pas la tonsure cléricale ou, si après l'avoir reçue, il contracte un second mariage (*in bigamiam incederit*) il perdra sa liberté, retournera à son premier état du servage et redeviendra l'homme de main morte du monastère. Il demeurera sous notre dépendance, dans le cas où il abandonnerait le monastère sans avoir d'enfant légitime placé sous son autorité paternelle. Nous promettons sincèrement que personne d'entre nous ne s'élèvera contre ce qui a été convenu.

Donné sous nos sceaux (1) et dans notre chapitre réuni spécialement à cet effet, l'an du Seigneur 1370, le vendredi après la fête de saint Martin d'hiver.

Ledit Félix, reconnaissant la bonté de nos sentiments, désirant obéir à ces lettres, les approuver et les ratifier, et observer fidèlement chacune des prescriptions qu'elles contiennent, en a fait le serment entre les mains d'un de nos jurés...

En foi de quoi nous avons apposé le sceau de la cour de Sens sur ces lettres, avec le sceau et la signature de notre juré et notaire public...

Donné à Sens, l'an 1370, indiction neuvième, suivant la mode gallicane, le 18 décembre « *hora pulsacionis primi appelli in ecclesia senonensi* » en présence de notre vénérable père dom abbé de Saint-Pierre-le-Vif, dans sa maison d'habitation, située dans le cloître de l'église, sous le vestibule de la chambre où ce vénérable père a coutume de passer la nuit; en présence de discrètes personnes Jean Courtoys, clerc, notaire juré de la cour de Sens, de Pierre Richard et Gervais Lamoret, témoins spéciaux et requis à cet effet.

En 1375, Jean Séguin visita le prieuré de Naud et y fit la translation de plusieurs reliques. L'année suivante, il se rendit auprès du Saint-Siège. Plus tard, en 1384, il voulut relever le monastère et y rétablir les religieux; il put même y recevoir, à son arrivée, l'archevêque Gonthier qui renouvela toutes les indulgences accordées par ses prédécesseurs et le pape Nicolas IV à Saint-Pierre. Mais le séjour de Saint-Pierre-le-Vif ne présentant qu'une garantie précaire de tranquillité, les religieux rentrèrent dans la ville.

Lorsque Jean de Sémur mourut, en 1380 suivant les uns, en 1385 suivant d'autres, on l'ensevelit devant la porte de la sacristie.

#### Eudes. — XLVI<sup>e</sup> (1375-1390).

Les religieux assemblés au chapitre pour l'élection mirent à leur tête un religieux de grande noblesse et de grande piété, Eudes de Montaignu. Pendant son court passage, il obtint de Charles VI un arrêt défendant aux hommes et aux bourgeois de Saint-Pierre de « s'advoquer bourgeois du roy ». La royauté reconnaissait ainsi les droits du monastère. Cette sanction fut si efficace que, deux siècles

(1) Ceux de l'abbé et du couvent.

plus tard, en 1588, le roi de France exigeant de ses sujets le serment de fidélité, tandis que les habitants de la ville et des faubourgs le prêtaient devant le prévôt de Sens, ceux du bourg le donnèrent en présence du bailli de Saint-Pierre.

En 1390, sur l'ordre de Clément VII, qui était alors à Avignon, Eudes de Montaigu passa à l'abbaye de Saint-Seine, en Bourgogne, tandis que le cardinal, Jean de Viviers, lui donnait pour successeur l'infirmier de Saint-Seine, Robert de Laval. Les armes d'Eudes étaient : d'or à la croix d'azur, cantonnée de quatre aiglons de gueules.

ROBERT. — XLVII<sup>e</sup> (1390-1400).

Lors de son entrée à Sens, en 1393, Guillaume de Dormans voulut mettre à la charge du monastère toutes les dépenses, et refusa les dix florins d'or que lui offrait Robert de Laval, suivant les termes de la bulle d'Urbain V. Ils eurent cependant, deux ans plus tard, un accord à ce sujet : ils convinrent qu'à l'intronisation de chaque archevêque, l'abbé donnerait cinquante livres tournois pour les dépenses de ce jour, et fournirait, autant que possible, des lits pour tous les familiers du prélat ; de plus, le samedi saint de chaque année, l'abbaye devrait donner un bœuf gras à l'archevêque, s'il était présent à Sens. Devenu sexagénaire et désirant s'élever à une plus haute perfection, Robert de Laval se retira chez les chartreux de Valprofonde.

PIERRE. — XLVIII<sup>e</sup> (1400-1422).

Pierre d'Angers se distinguait par sa prudence, sa piété, son indomptable énergie et son vif patriotisme. A cette époque, la guerre reprenait avec recrudescence dans le Sénonais. En 1416, le duc de Bourgogne rassemblait une armée nombreuse, s'emparait de Sens et y laissait une partie de ses troupes pour la défendre contre le roi de France. Bien que le monastère, sans défense, fût livré à toutes les dévastations, Pierre, fidèle à sa patrie et à son roi, ne consentit pas à céder aux exigences des Bourguignons et des Anglais, leurs alliés. Emprisonné à plusieurs reprises et accablé de mauvais traitements, il ne fut délivré que grâce à une forte rançon.

L'année suivante, les épreuves grandirent encore quand les Anglais mirent le feu aux couvents suburbains pour les empêcher de servir aux troupes du roi de France. L'abbé Pierre d'Angers eut la douleur de voir l'incendie ravager son église, depuis la grande tour de l'entrée jusqu'au chœur nouvellement reconstruit ; mais montrant un courage au-dessus de toutes les infortunes, il voulut que l'office divin continuât d'être célébré dans la partie qui res-

tait de l'église. Il fournissait, autant qu'il le pouvait, à ses religieux leur nourriture, et tandis que la peur faisait désertier les autres églises, il parvint à empêcher dans la sienne la cessation du service divin.

C'est ainsi qu'après une lutte continuelle contre les excès et les avanies d'une soldatesque déchainée, contre les épreuves et les amertumes de la guerre civile et étrangère, il termina sa vie si agitée dans la maison de refuge de Saint-Pierre-le-Vif, à Sens, laissant son monastère en sécurité et dans un état aussi satisfaisant que le permettait l'époque. Son corps fut ramené et enseveli dans l'église de l'abbaye. Il avait pour armes : de gueules, à une clef d'argent en pal, au chef d'azur, chargé de deux fleurons de lys d'or.

DREUX. — XLIX° (1422-1436).

Aussitôt après les funérailles de l'abbé Pierre, le 28 septembre, le prieur claustral convoqua tous les moines qui promirent à D. Denis Ragonois, trésorier, d'accepter celui qu'il aurait choisi. Sans hésiter, celui-ci prononça le nom de frère Dreux de Montaudier, alors prieur de Saint-Loup-du-Naud et religieux profès du monastère. Il était de mœurs recommandables, d'un âge suffisant et remplissant toutes les conditions voulues. Les religieux l'agrèrèrent d'un consentement unanime, et le présentèrent au chapitre métropolitain (le siège archiépiscopal était alors vacant), pour qu'il le confirmât et permit à un évêque de le bénir.

Aussitôt après son élévation, Dreux se rendit à Auxerre pour porter des secours d'argent au roi de France, en compagnie de trois autres personnages également dévoués à la royauté. La puissance des Anglais prévalait alors dans le Sénonais. A cause des dangers que la guerre rendait toujours imminents, Jean de Nanton, le nouvel archevêque, alla directement à Saint-Pierre-le-Donjon, au lieu de s'arrêter au monastère. Il fut reçu, suivant la coutume, d'abord par l'abbé et les moines, puis par le chapitre et le clergé de la ville.

En 1429, Dreux apaisa des troubles à l'aide de Gui de la Trémoille, comte de Joigny, et du seigneur d'Archon de Serry, et son dévouement à Charles VII lui fit obtenir, pour le monastère, la concession de lettres de garde-gardienne et de committimus.

Quelques années plus tard, il eut à intervenir dans un débat fort singulier qui remontait à plus de trois siècles et ayant pour objet la possession des reliques de saint Loup, archevêque de Sens. Les religieux de Saint-Loup-du-Naud revendiquaient la possession, dans leur prieuré, d'une partie du chef et du corps de saint Loup,

avec un de ses anneaux et de ses ornements pontificaux, le tout concédé à leurs Pères par l'archevêque Hugues de Toucy, à qui les religieux de Sainte-Colombe en avaient fait don. On ignore la date précise de la charte sur laquelle les moines de Saint-Loup-du-Naud appuyaient leur dire : D. Cottron donne celle de 1144, M. Julliot propose celle de 1162 (1). Mais les religieux de Sainte-Colombe en opposaient une autre du même archevêque datée de 1160, dans laquelle Hugues de Toucy déclarait avoir ouvert une première fois la châsse de saint Loup, et constaté que son corps s'y trouvait intégralement conservé avec son chef; puis être venu une seconde fois à Sainte-Colombe, sur l'ordre du pape Adrien IV, accompagné des évêques d'Orléans et de Troyes et avoir exposé les reliques de saint Loup aux yeux de la foule pour dissiper tout malentendu.

Les religieux de Saint-Loup-du-Naud n'en continuèrent pas moins à revendiquer l'authenticité de leurs reliques. Les souverains pontifes mêmes s'intéressèrent au débat. Innocent III, en 1214, révoqua des commissaires chargés d'étudier cette affaire; Alexandre IV, en 1260, se montra favorable aux moines de Sainte-Colombe; Urbain IV, plus tard, accorda une bulle au prieuré de Saint-Loup-du-Naud. Avec le temps, le différend s'envenima et vint à passionner la foule qui prit parti, suivant ses inclinations et ses intérêts, pour l'un ou l'autre des deux monastères. Le prévôt de Sens dut même assigner un jour (1404), au Parlement, un sergent royal qui, entre autres injures publiques à l'adresse de saint Loup du Naud, « s'était emporté jusqu'à dire qu'elle ne contenait que du foin ».

Le débat s'aggrava encore lorsque, suivant la coutume du temps, les religieux de Naud se mirent à parcourir les campagnes, offrant à la vénération des fidèles leurs reliques de saint Loup, et qu'étant en même temps quelques aumônes destinées à réparer les désastres causés par la guerre à leur couvent.

Devant l'impossibilité pour l'autorité ecclésiastique de reconnaître l'authenticité des reliques et d'apaiser le différend qui ne nuisait, du reste, en rien au culte de saint Loup, les parties portèrent, au commencement du xv<sup>e</sup> siècle, le procès devant le Parlement de Paris. Ce ne fut qu'en 1432 que Dreux de Montaudier, avec Jean d'Aprémont, prieur de Naud, et François de Chigy, abbé de Sainte-Colombe, mirent fin au procès pendant, sans toutefois résoudre le problème qui l'avait soulevé. Ils arrêterent, au nom de leurs religieux, des conditions qui réglaient la manière dont se

(1) Archives de l'Yonne, H. 172.

feraient désormais les quêtes pour la restauration de leurs églises. Les reliques de Naud et de Sainte-Colombe devaient toujours être portées ensemble, et, soit qu'elles fussent confiées à des procureurs ou fermiers, soit qu'elles fussent gardées par des religieux des deux monastères, le produit des quêtes devait être ainsi réparti : les deux tiers pour Saint-Loup-du-Naud et Saint-Pierre-le-Vif, l'autre tiers pour Sainte-Colombe.

Dreux de Montaudier releva encore la grosse tour de l'église qui avait été endommagée par l'incendie, avant de passer à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés où l'appela la volonté de ses supérieurs.

MICHEL. — L<sup>e</sup> (1437-1439).

D'abord chantre du monastère, Michel de la Souterraine était prieur de Sainte-Marie de Riceys lorsqu'il fut élu par compromis, le 30 juillet 1437.

Le seul acte connu de lui est un recensement qu'il fit, avec l'abbé de Sainte-Colombe, des reliques des deux monastères et des pieux exercices que l'on avait coutume d'y célébrer en leur honneur.

GUILLAUME. — LI<sup>e</sup> (1439-1450).

Elevé au monastère, promu à la dignité d'aumônier, puis nommé prieur d'Auxon, Guillaume Quatrain fut élu en novembre comme successeur de Michel. Après son élection par les moines et sa confirmation par l'archevêque, il prit solennellement possession de sa charge. Reçu par le prieur claustral et les religieux revêtus de chapes à l'entrée de l'église, sous le péristyle de la grande tour, il fit son entrée dans l'intérieur, après plusieurs cérémonies, et alla s'agenouiller au grand autel pour faire sa prière. Alors un chanoine, vicaire de l'archidiacre, Louis de Calnomont, le mit en possession réelle de sa charge par l'attouchement et le baiser de l'autel, la tradition des clefs, du missel, du calice, des livres et des ornements, par l'installation dans la chaire abbatiale, dans le chœur de l'église, puis dans le chapitre où le prieur et les moines vinrent, à genoux, les mains jointes dans les mains de l'abbé, lui promettre respect et obéissance et recevoir de lui le baiser de paix.

Le grand souci de l'abbé Guillaume fut de réparer les ruines amoncelées de tous côtés par la guerre. Il porta son attention d'abord sur le bourg de Saint-Pierre, désolé et en grande partie détruit. Pour le repeupler et y amener la prospérité, il obtint de Charles VII (1446), pour six ans, le droit d'y établir des foires franches qu'il fixa la veille, le jour et le lendemain de la dédicace, qui tombait le 20 mars. En peu de temps, des foules énormes prirent

l'habitude de s'y rendre pour gagner les indulgences accordées par les souverains Pontifes à ceux qui visiteraient l'église. De là vint l'usage, à Sens, de donner à ces foires le nom de *pardons*. Pendant toute la durée de ces fêtes, des prêtres, examinés préalablement par l'official et d'autres ecclésiastiques, recevaient les confessions des fidèles qui voulaient gagner des indulgences. La franchise n'était accordée aux marchands que dans les deux derniers jours.

C'est au milieu de l'inauguration de ces fêtes qu'eut lieu un fait miraculeux qui doit trouver place ici. Un jeune homme que l'on croyait atteint du démon depuis huit ans et qui avait failli, la veille, tuer sa mère, fut guéri subitement par l'attouchement de la châsse de saint Savinien. Il se confessa ensuite et assista à la messe, au grand étonnement de toute l'assistance. Le procès-verbal du fait fut signé par le père, deux frères et une sœur du jeune homme, en présence de plusieurs notaires tabellions.

Comme le bourg de Saint-Pierre, l'abbaye avait cruellement souffert de l'invasion : elle était ruinée et ne pouvait se relever sans l'aide des fidèles. L'abbé Guillaume eut recours à la charité du peuple chrétien et envoya des moines quêter, principalement dans l'archidiaconé de Melun.

Rien de plus curieux que ces pérégrinations de religieux parcourant les villes et les campagnes, toujours munis de la permission de l'Ordinaire, et emportant avec eux les reliques des saints Potentien et Altin, ou d'autres reliques vénérables, pour exciter plus efficacement la charité des fidèles. Les archives du monastère nous ont conservé le souvenir d'un incident qui marqua l'un de ces voyages et faillit entraîner les conséquences les plus fâcheuses. C'était en 1440. Un religieux, Jean le Maître, et trois procureurs du prieuré de Saint-Loup-du-Naud s'étaient aventurés jusqu'à La Rochelle, et de là, gagnant par voie de mer le havre des Sables-d'Olonne, avec le reliquaire de saint Loup, ils voulurent passer la nuit à Saint-Nicolas-de-Brain. Le lendemain matin, le reliquaire avait disparu du grand autel de l'église où ils l'avaient déposé. A force de recherches, on découvrit l'auteur du vol, un meunier, qui avait emporté le reliquaire dans son moulin pour enlever les lames et les statuette d'argent qui l'ornaient et dont la valeur s'élevait à trente-trois marcs d'argent. Pour ce crime et d'autres graves méfaits, le meunier fut condamné à mort ; et le sénéchal de Talmont donna aux religieux une attestation authentique du fait.

A côté des ruines matérielles, les longs troubles avaient amené des ruines morales non moins grandes. La guerre, en forçant les moines à quitter le cloître et les pratiques de la vie religieuse, accrut le relâchement dans un degré jusque là inconnu à Saint-

Pierre-le-Vif. L'abbé Guillaume imposa des règlements, mais sans obtenir de grands résultats. Les religieux mangeaient de la viande pendant toute l'année, excepté dans l'Avent et le Carême. La portion quotidienne de vin était de trois émines, à la mesure du monastère, et celle de pain de trente-six onces. Il était également distribué de l'argent aux moines prêtres et aux dignitaires.

L'abbé Guillaume eut aussi à cœur de reconnaître les reliques dont quelques-unes s'étaient égarées au milieu des désordres de la guerre, et d'en réveiller le culte. Il fit don au prieuré de Saint-Loup-du-Naud du chef de saint Grégoire pape, et des saints Sanctien et Béate (1).

Enfin, après une vie consacrée tout entière au service de Dieu, à l'honneur des saints et au relèvement de son monastère, l'abbé Guillaume rendit son âme à son Créateur.

OLIVIER. — LII<sup>e</sup> (1450-1470).

Olivier Chapperon, natif de Gisy, était entré dès son jeune âge à Saint-Pierre-le-Vif. Il dut à la rare prudence et au zèle qu'il apporta dans la direction du prieuré de Naud, d'être élevé sur le siège abbatial. Sa première action d'éclat fut d'obtenir, pour lui et pour ses successeurs, le privilège de porter la mitre et les habits pontificaux.

A l'imitation de son prédécesseur, il se dévoua entièrement à l'œuvre de restauration de l'abbaye, et, comme lui, il eut recours à la charité des fidèles. En février 1453, il renouvela avec Guichard de Bierne, abbé de Sainte-Colombe, l'accord du 6 décembre 1432, touchant les reliques de saint Loup, et il arrêta les conditions de deux nouvelles quêtes à faire en commun, en dehors des archidiocèses de Sens et de Reims. On porterait, d'une part, la châsse de saint Potentien et de saint Loup, de l'autre, le reliquaire de sainte Colombe et le chef de saint Grégoire; les reliques ne devaient jamais être séparées. Les dépenses et le produit des quêtes étaient à partager également entre les deux abbayes.

Deux ans plus tard, Olivier Chapperon, de concert avec Jean le Maître, prieur du Naud, fit un nouvel appel à la générosité des chrétiens. Afin d'exciter le zèle en faveur de leurs églises éprouvées, ils énumérèrent dans une charte toutes les précieuses reliques qu'ils possédaient; ils rappelèrent l'association de prières fondée, en l'honneur des saints Potentien et Altin, pour leurs bienfaiteurs; ils donnèrent, avec la description des châsses et des reliquaires, la liste de leurs reliques qu'ils firent porter par toute

(1) D. Cottion, p. 187 et suiv.

la France, dans le but de les faire connaître et honorer, et d'offrir aux fidèles le gain des indulgences que les archevêques et les papes avaient accordées à l'abbaye de Saint-Pierre.

Jugeant ce moyen insuffisant, l'abbé Olivier établit, en outre, (1462) une confrérie en l'honneur de tous les saints dont les reliques étaient conservées au monastère. Chaque membre participait aux fruits de trois messes quotidiennes et de toutes les prières, messes, oraisons et autres bonnes œuvres de la communauté. Pour avoir droit à ce titre, il suffisait de donner la valeur d'une journée de travail, soit vingt deniers au moins, ce qui conférait le privilège d'avoir ses nom et prénoms inscrits sur un registre conservé dans le couvent. De plus, l'abbé décida qu'une messe serait célébrée, le samedi de chaque semaine, à l'intention des bienfaiteurs du luminaire de la sainte Vierge, « afin, disait la charte, que la lumière du monde mortel s'éteignant pour eux, ils puissent trouver dans le ciel la véritable lumière ».

Il est mentionné dans le diplôme de fondation de cette confrérie que les guerres de cette époque avaient tellement appauvri le monastère, que ses revenus ne pouvaient nourrir plus de six moines !

Pendant que plusieurs religieux de Saint-Pierre-le-Vif, de Saint-Loup-du-Naud et de Sainte-Colombe parcouraient la province de Paris, les diocèses d'Orléans, d'Auxerre, d'Alby, de Cahors, de Châlons et autres, portant processionnellement les reliques, les offrant à la vénération des fidèles et sollicitant leurs aumônes, l'abbé Olivier veillait au bon ordre et au maintien de la discipline monastique. En 1456, les moines de Mauriac ayant perdu leur doyen, Guillaume de Saint-Exupère, ne procédèrent à l'élection de son successeur qu'avec la permission de l'abbé de Saint-Pierre. Plus tard, usant de son droit de collation dans le doyenné de Mauriac, il confia le prieuré d'Ursetum, en Auvergne, à un moine du nom de Guillaume Chignart.

Après vingt années de labeurs, il mourut au mois de décembre 1470. Sa tombe le représentait avec la crosse et la mitre, entouré des images des patrons du monastère. L'inscription portait : Cy gist fr. Olivier Chapperon, natif de Gisy, premier abbé mitré de cette noble église, qui trépassa l'an de grâce mil quatre cent soixante et dix ». Ses armes étaient : de... à la face de... au chevron de... accompagné d'un croissant de... à gauche et de deux mollettes de... à droite et en pointe.

JEAN. — LIII<sup>e</sup> (1470-1490).

Après la mort d'Olivier Chapperon, treize religieux profès se réunirent au chapitre et confièrent leur pouvoir au prieur claustral,

frère Gui Drouot, lequel, après s'être signé de la croix, nomma Jean le Maître, prieur de Saint-Loup-du-Naud, comme remplissant toutes les conditions désirables. Ils le présentèrent aussitôt à Louis de Melun qui le confirma et le bénit.

Jean le Maître, de Sens, avait été élevé dans l'abbaye et y avait pris le titre de licencié en droit canonique. Les reliques furent l'objet de sa constante sollicitude, comme elles l'avaient été de plusieurs de ses prédécesseurs. Sur sa prière, Tristan de Sallazar vint visiter les reliques des saints Innocents et d'autres pour lesquelles il fit fabriquer des châsses plus convenables. Grâce à son titre d'abbé mitré, il obtint même du pape Innocent VIII la permission de faire lui-même les translations de reliques dans son monastère, assisté seulement de deux chanoines et de deux abbés ; mais il ne voulut point user de ce privilège pour la translation du chef de saint Savinien, qu'il pria Tristan de Sallazar de venir faire lui-même, dans un buste enrichi d'or et d'argent, représentant un évêque (1490).

Cette même année, il acheta en ville la maison, dite des Tournelles (le grand séminaire actuel), qui fut abandonnée plus tard (1622) aux Jésuites moyennant un cens annuel.

A sa mort, 17 octobre 1491, on l'inhuma devant la porte de la sacristie, avec cette épitaphe : « *Hac sub tumba vir quondam venerandus dominus Johannes Magistri, urbe senonica progenitus, in jure canonico licentiatus, presentis ecclesie rector et abbas, qui anno domini millesimo quadringentesimo nonagesimo primo, decima septima die mensis octobris vitam finivit. Anima ejus divina mereatur protectione deffendi* ». Il avait pour armes : d'azur à l'olivier planté de sinople, chargé de fruits d'or, à deux clefs d'argent, brochantes sur le tout en sautoir.

#### GUILLAUME. — LIV<sup>e</sup> (1491-1511).

Guillaume Chignart, natif de Sens, licencié en droit et prieur d'Auxon, fut élu abbé le 18 octobre, contre le gré de Tristan de Sallazar qui lui était opposé. Le couvent et le nouvel abbé en appelèrent à la Curie romaine, qui le fit bénir et confirmer par l'évêque de Meaux.

Il consacra les aumônes des fidèles à relever le réfectoire et le chapitre. Il reconstruisit aussi la partie de l'église brûlée par les Bourguignons, allant de la tour du péristyle jusqu'au chœur ; enfin il termina le campanile.

L'abbaye reçut, vers ce temps, deux présents à mentionner. Le premier venait du prieur des Riceys, frère Mathieu Guyard : c'était un aigle de cuivre pour servir de pupitre au chœur de l'église ; il

portait les armes de Saint-Pierre-le-Vif : d'azur à deux clefs d'argent en sautoir, cantonnées de quatre fleurs de lys d'or. L'autre consistait en deux chandeliers d'argent, don du trésorier du monastère, Pierre Cousin.

Malgré des dépenses considérables, Guillaume Chignart parvint à mettre de côté de notables économies. Cet homme, d'une grande vertu, se revêtait souvent devant ses frères d'une robe misérable pour s'humilier. Il mourut dans une extrême vieillesse, et alla reposer, près de son père, dans l'église, devant la porte du cloître. Ses armes étaient : de.... à une clef de.... accompagnée des initiales G. Ch.

JEAN. — LV° (1511-1523).

Jean Bardeau, originaire de Sens, comme ses deux prédécesseurs immédiats, sortait d'une honorable famille de marchands. Docteur en droit, prieur d'Andrésy, puis d'Auxon, il avait reçu de Guillaume Chignart le titre de prieur claustral en même temps que celui de son vicaire. Il promit obéissance à Tristan de Sallazar, le 21 juillet 1511.

On ne rapporte de lui que l'achat qu'il fit, en 1512, à l'illustre Jeanne de la Porte, du *castrum* de Saligny, et le don qu'il reçut d'un de ses moines, frère Pierre Guyard, savoir une statuette d'airain de Moïse, destinée à être placée dans l'église. Il expira le 25 septembre 1523.

SEBASTIEN. — LVI° (1523-1534).

Sébastien de Tenarre fut le dernier des abbés réguliers ; il sortait de l'abbaye de Flavigny. Elu abbé le 28 septembre 1523, il ne fut béni que le 21 mai 1528 par Antoine du Prat à qui il promit obéissance.

Si le relâchement allait toujours grandissant au monastère, l'amour de l'étude n'y était pas encore éteint : en 1529, le prieur, Pierre Baseau, envoya le frère Jean Lambert étudier à Paris.

L'abbé Sébastien enrichit l'église de chasses et de vases précieux. A sa mort, il fut enseveli dans le chœur de l'église, et sur sa tombe on grava ses armes [qui étaient d'or, à trois chevrons d'azur.

---

---

## CHAPITRE XI.

LA COMMENDE. — RAVAGES DES HUGUENOTS. — DÉCADENCE. — L'ÉGLISE EST INCENDIÉE PAR LA FOUDRE. — DÉCOURAGEMENT DE L'ABBÉ PRÉVOST. — RÉFORME INTRODUITE PAR LES BÉNÉDICTINS DE SAINT-MAUR. — DIFFICULTÉS QU'ELLE RENCONTRE.

JEAN. — LVII<sup>e</sup> (1534-1537).

Le roi nomma comme premier abbé commendataire Jean de la Forest, que le pape confirma le 21 octobre suivant.

Ce n'était qu'avec peine que l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif avait échappé à la commende. « Elle tomba enfin entre leurs dents (les abbés commendataires), écrit D. Cottion avec une indignation non contenue, et ils la rongèrent de toutes parts, au point qu'il ne resta presque plus rien aux moines pour vivre. Jean de la Forest fut reçu avec les mêmes cérémonies que les abbés réguliers par des moines sans volonté et dégénérés, qui lui firent les mêmes promesses ». Le nouvel ordre de chose devait précipiter la décadence du monastère.

Jean de la Forest, qui ne fit presque aucun séjour au monastère, périt d'une mort cruelle à Constantinople, dans une mission que lui avait confiée le roi.

L'abbaye fut, sous cet abbé, témoin d'un événement assez intéressant pour que nous en donnions ici la relation. Le cardinal de Bourbon qui avait pris possession du siège archiépiscopal par procureur, le 29 septembre 1534, fit son entrée solennelle dans la ville de Sens, le 23 janvier de l'année suivante.

Messieurs les baillis, le lieutenant général et le lieutenant particulier, assistés du corps de la ville, allèrent, raconte le chroniqueur, au devant du nouvel archevêque qui était grand oncle du roi Henri IV : ils le rencontrèrent auprès de l'abbaye de Saint-Jean ; après l'avoir harangué, ils l'accompagnèrent à l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif où il prit son repas, et, après les prières ordinaires, passa la nuit.

Le lendemain matin, le chapitre, le clergé de la ville et de cinq abbayes, revêtus de riches chapes, se rendirent processionnelle-

ment au monastère, suivis de tout le peuple, et trouvèrent Louis de Bourbon, revêtu de ses habits de cardinal. Devant lui se présentèrent alors tous les vassaux des fiefs et seigneuries relevant de l'archevêché.

Jean Bontems, trésorier et chanoine, lui fit une harangue au nom du clergé de la ville et lui recommanda, entre autres choses, la foi qui avait été inviolablement conservée par ses prédécesseurs; puis les religieux le portèrent, assis dans une chaise, jusqu'à la porte de l'église où quatre barons les remplacèrent suivant l'usage : ils portèrent le prélat jusqu'à l'entrée de la cathédrale. Derrière lui venait un cortège composé de cardinaux et des évêques de Chartres, de Troyes et d'Auxerre, revêtus de leur rochet et montés sur des mules. Les abbés de Saint-Jean, de Saint-Edme, de Château-Landon et de Fontaine-Jean, plusieurs barons et gentilhommes, les enfants des maisons de Vendôme et de Châtillon, les ducs d'Enghien et de Merle suivaient à cheval. A travers les rues pavoisées de rouge, le cardinal s'avancait sous un magnifique dais porté par le maire et les échevins.

A l'entrée de la ville et sur le passage du cortège on avait disposé un parc qui était une allégorie de l'église de Sens, et dans lequel on avait élevé un échafaud pour jouer un *mystère*. On y voyait une énorme fleur de lys de laquelle sortait un cardinal représentant le cardinal de Bourbon. Sur un second échafaud, supérieur au premier, était Dieu le Père, accompagné de plusieurs joueurs d'instruments. Au moment où passait le cardinal, le *mystère* commença. Du dialogue qu'eurent entre eux les différents personnages de la pièce, nous ne donnerons que les deux strophes suivantes :

*Saint-Savinien*

Ma dame, foi jadis vous apportai  
De par saint Pierre apportée de Judée  
Et en ce parc je vous plantai  
Qu'en métropole de toute la contrée.  
Or êtes-vous si bien enracinée  
Qu'avez produit à Dieu un fruit très bon.  
De vous joint comme bien rencontrée  
Lois (Louis), illustre cardinal de Bourbon.

*L'Église.*

Prime notable et révérendissime,  
A toi soumets ce peuple en foi très bon,  
Sois lui père comme nobilissime,  
Lois, illustre cardinal de Bourbon.

Le *mystère* terminé, le cortège pénétra dans la ville, toujours

dans le même ordre. Devant le palais de l'archevêché étaient exposés sur un échafaud trois prisonniers; ils implorèrent la miséricorde du nouvel archevêque qui leur accorda leur grâce. Après avoir entendu un discours de l'archidiacre, M. de Salazar, à la porte de l'église, il vint jusqu'au pied de l'autel, y fit une prière et alla revêtir ses ornements pontificaux dans le Trésor; il revint ensuite célébrer la messe solennelle du Saint-Esprit, assisté des évêques de Chartres et de Troyes.

Le chroniqueur ajoute que le Chapitre refusa d'abord l'entrée du chœur à l'évêque d'Auxerre, parce qu'il portait une grande barbe; le prélat y pénétra cependant, mais il n'approcha pas du grand autel.

FRANÇOIS. — LVIII<sup>e</sup> (1539-1542).

Ce fut un chanoine, Jean-François de Valère, qui reçut, en 1537, la commende de Saint-Pierre. Il fut pendu, quelques années après, à Venise, où il avait été envoyé en ambassade. Son action au monastère ne se manifesta que par un excès de pouvoir : en 1540, il donna plusieurs bénéfices au même religieux.

JEAN. — LIX<sup>e</sup> (1542-1551).

Jean de Mersancausine était aumônier du roi et son ambassadeur lorsqu'il fut nommé, par le pape Paul III, abbé de Saint-Pierre-le-Vif. Son remarquable talent d'orateur le fit envoyer en mission à Venise et en Écosse.

L'abbaye perdit de son temps un excellent religieux, Pierre Baseau, qui était prieur claustral. Parmi ses travaux il faut compter l'érection de deux autels de marbre dans l'église. Sur sa tombe on lisait cette épitaphe : « Cy-gist frère Baseau, natif de Sens, jadis religieux de céans et prieur de Saint-Barthélemy-du-Buisson, qui trépassa le 18 février, l'an 1544. Priez Dieu pour lui. »

Jean de Mersancausine renonça à l'abbaye en 1551, lorsqu'il devint évêque de Valence. Il monta plus tard sur le siège archiépiscopal de Toulouse.

ETIENNE. — LX<sup>e</sup> (1551-1552).

Le nouvel abbé, Étienne de Poncher, était archevêque de Tours. Le 12 janvier 1552, il eut un concordat avec les religieux pour augmenter leurs pensions qui étaient trop faibles. Il mourut la même année. Il avait pour armes : d'or, au chevron de gueules chargé en pointe d'une tête de mort de sable, deux en chef et une en pointe.

PHILIPPE. — LXI<sup>e</sup> (1552-1564).

Philippe Hurault était, selon toute probabilité, parent de son prédécesseur, Étienne de Poncher, dont la mère portait le nom de Catherine Hurault. Il remplissait la charge de sénateur à la grande cour du parlement et était, en même temps, conseiller à la cour de Sens. En 1555, il comparut devant le bailliage de cette ville, dans l'acte relatif à la rédaction de la « *Coutume de Sens* », par l'intermédiaire de l'infirmier de Saint-Pierre-le-Vif, Charles de Croiset.

Les symptômes de décadence qui se sont déjà manifestés allaient en grandissant, et aux premières causes de destruction venaient s'en joindre d'autres plus désastreuses encore. Aussi le besoin d'une réforme se faisait sentir. En 1560, il y eut une tentative d'union de la mense du monastère de Saint-Pierre avec celle de Saint-Remi, qui était complètement ruiné. Du consentement de Philippe Hurault, les officiers du couvent, le trésorier, l'aumônier l'infirmier et le chantre partagèrent les logements; mais cette première tentative n'aboutit point.

Il est fait mention de Philippe dans les actes de l'abbaye jusqu'en 1564. Ses armes étaient : d'azur à la croix d'or cantonnée de quatre soleils d'or.

FRANÇOIS. — LXII<sup>e</sup> (1564-1574).

François de Luxembourg, vicomte de Machaud, baron de Pougy, etc., paraît sur les chartes de Saint-Pierre depuis 1564 jusqu'à 1574. Il lui était réservé de voir la ruine du monastère.

On était arrivé à l'époque où les guerres de religion déchiraient nos belles contrées. En 1567, l'armée protestante menaçant d'assiéger la ville de Sens, le gouverneur de la cité fit abattre l'abbaye de Saint-Jean et le prieuré de Saint-Sauveur, pour empêcher les envahisseurs de s'en servir comme de repaires. Ils tentèrent en vain de s'emparer de la ville et, avant de se retirer, ils incendièrent le monastère de Saint-Pierre-le-Vif. La rage des Huguenots qui se déchainait, dit le chroniqueur, de toutes parts dans la province sénonaise, s'abattit, au mois de novembre 1567, sur l'abbaye de Saint-Pierre. Tout ce qui tomba sous leurs mains sacrilèges et que les moines ne prirent pas la peine de mettre en sûreté, ornements et mobilier devient la proie de ces sectaires qui mirent en pièces ce qu'ils ne purent enlever. C'est alors que disparurent deux reliquaires renfermant, l'un une côte, l'autre un bras de sainte Théodechilde. Ils s'emparèrent même des cloches du campanile et de la grande tour, et les firent transporter à

Paris. Pendant de longues années, le monastère fut livré sans défense à leurs ravages et à leurs déprédations. L'église de Saint-Savinien fut également incendiée, ainsi que le témoigne une inscription qui subsiste encore dans cette église.

LOUIS. — LXIII<sup>e</sup> (1574-1575).

Louis, dit Charles de Bourbon, cardinal, eut pendant deux années la commende de Saint-Pierre-le-Vif. Ses armes étaient les mêmes que celles de Louis de Bourbon, cardinal-archevêque de Sens, mort en 1557 : d'azur à trois fleurs de lys d'or, au bâton de gueules en bande.

LOUIS. — LXIV<sup>e</sup> (1575-1579).

Louis de Mainteternes sortait d'une très noble famille. Aux désastres causés par les calvinistes vinrent alors s'ajouter, dans le monastère, des forfaits attestant que le relâchement y avait dégénéré chez plusieurs en une honteuse corruption. Quelques moines, poussés par la misère et plus encore par les mauvaises passions, dépouillèrent de leurs ornements d'argent les châsses de saint Sanctien et de saint Félix, martyrs, et d'autres reliquaires. Mais le châtiment ne se fit pas longtemps attendre pour les coupables. L'un d'eux, nommé Étienne Robinet, qui avait changé en monnaie l'argent volé et commis d'autres crimes, fut pendu, à Sens, après avoir confessé publiquement ses fautes.

RENÉ. — LXV<sup>e</sup> (1579-1583).

Né à Milan d'une maison noble et ancienne, René de Birague se retira en France où François I<sup>er</sup> le fit conseiller au Parlement de Paris, puis surintendant de la justice. Charles IX lui donna la charge de garde des sceaux en 1570 et celle de chancelier de France en 1573. Grégoire XIII honora Birague du chapeau de cardinal, à la prière d'Henri III qui le déchargea des sceaux. Nommé abbé de Flavigny et de Saint-Pierre-le-Vif, il donna à ce dernier monastère comme vicaire, Philibert Prudhomme. De son temps la grande verrière de l'église fut refaite à neuf. Les armes de Birague étaient : d'argent à trois faces de gueules bretonnées à double de cinq pièces, chacune chargée d'un trèfle d'or.

BARTHÉLEMY. — LXVI<sup>e</sup> (1584-1594).

Barthélemy de Crottes reçut du roi la commende du monastère, en échange de la marche de Malespine. Il établit comme procureur Gauthier de Malespine, son cousin.

Une épreuve douloureuse, mais peut-être méritée, attendait

alors les moines. Le calme s'étant rétabli peu à peu, ils avaient résolu de reprendre les reliques qu'ils avaient déposées chez les Pères Célestins, dans l'intérieur de la ville. A la fin donc d'une procession générale qui eut lieu le deuxième dimanche après Pâques (1590), en actions de grâces du départ des troupes du roi de Navarre, les religieux de Saint-Pierre se préparaient à emporter leurs reliques, lorsque les chanoines de Saint-Étienne, le maire et les consuls vinrent enjoindre aux Célestins de ne pas livrer les reliques sans leur consentement. Puis, craignant sans doute que leurs ordres ne fussent point exécutés, ils s'emparèrent des châsses de saint Grégoire, des chefs de saint Savinien et de saint Potentien, des saints Innocents et des saints Sanctien, Béate et Agrice. Les moines n'en obtinrent la restitution qu'après un recours près du bailli de Sens et ils les remportèrent en triomphe.

Ils eurent encore à se défendre contre leur propre abbé. Malgré une transaction lui attribuant le tiers des revenus de l'abbaye, et à eux les deux autres tiers ; en dépit d'un arrêt de l'official de Sens, qui ordonnait à l'abbé Barthélemy de pourvoir à l'entretien des religieux, au nombre de douze, et à celui de l'église, il commettait les injustices les plus odieuses ; il ne faisait aucune réparation au monastère et privait les moines des choses les plus nécessaires. Aussi un décret du grand Conseil royal lui retira, après dix ans, la jouissance de l'abbaye.

CHARLES. — LXVII<sup>e</sup> (1594-1636).

A Barthélemy de Crottes fut substitué Charles Prévost, archidiacre de Sens, conseiller, aumônier et grand prédicateur du roi. Le monastère devait être de sa part l'objet d'une vive sollicitude.

Il eut en premier lieu avec les moines, touchant leur nourriture, un accord (1595) qu'il compléta, huit ans plus tard, par un concordat en vertu duquel il leur céda une rente de neuf cents livres et d'autres droits pour former leur mense. Son attention se porta ensuite sur les réparations urgentes, surtout celles de l'église. Les murs, les charpentes, la toiture et la tour furent peu à peu remis en bon état. Pour accomplir cette œuvre de bien, il obtint un puissant concours des prieurs claustraux, particulièrement de Jean Jacquemart (1600) et de Vincent Olivier, élu en 1626. Ce dernier dépensa dans ce travail toute son activité. Il fit peindre ses armes dans le grand vitrail qui se trouvait au midi, vers la grande tour : d'argent, à l'olivier planté de sinople, chargé de fruits d'or, à deux bourdons de sinople en sautoir, auxquels pendent deux raisins d'azur, accompagné des lettres V. O.

En 1623, l'archevêque Octave de Bellegarde désirant établir à

Sens les Jésuites, le couvent de Saint-Pierre contribua à cette fondation en leur abandonnant, moyennant un cens, la maison des Tournelles, près du palais archiépiscopal. D'après D. Mathoud, cette maison aurait appartenu de longue date aux moines de Saint-Pierre-le-Vif, aurait été le siège de leurs écoles à l'époque où l'abbaye en tenait de florissantes et leur aurait servi de refuge au temps des invasions. Il est en contradiction avec le *Gallia christiana* suivant lequel cette maison ne fut achetée qu'en 1490 par l'abbé Jean le Maistre.

Charles Prévost eut à cœur de raviver les traditions glorieuses du monastère. Regnault de Beaune fut reçu solennellement (1602) à Saint-Pierre-le-Vif, lors de son intronisation. Mais quelques années plus tard, lorsque Jacques Davy du Perron vint à son tour prendre possession du trône archiépiscopal, comme il était souffrant, il se rendit simplement à l'église de Saint-Pierre-le-Donjon, où Charles Prévost lui promit obéissance.

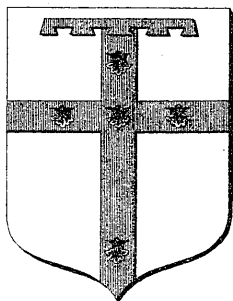
Une démarche du pape vint, en 1628, apporter la consolation et l'allégresse parmi les religieux. Urbain VIII ayant découvert aux archives du Vatican que le chef de saint Grégoire était déposé à Sens dans la basilique de Saint-Pierre-le-Vif, chargea son nonce, Henri de Spada, d'en demander en son nom quelques parcelles à l'archevêque de Sens. Les deux prélats se rendirent ensemble au monastère et présentèrent à l'abbé Prévost la lettre dans laquelle le pape donnait comme motif de sa demande la persuasion où il était qu'il ne restait pas de reliques plus certaines et plus authentiques de ce saint. L'abbé s'empressa d'en donner un fragment que le pape céda plus tard aux Pères de l'Oratoire de Saint-Philippe-de-Néry.

Mais voici un nouveau et effroyable malheur. Dans la nuit du 6 juin 1632, un orage se déchaîne sur la ville de Sens. Vers onze heures du soir, la foudre tombe avec une telle violence sur le campanile de l'église de Saint-Pierre qu'il est bientôt la proie des flammes; l'incendie se propage dans les charpentes du chœur et dure jusqu'à ce qu'une pluie torrentielle vienne l'éteindre. L'église qui était, suivant l'expression d'un contemporain, « l'un des beaux vaisseaux de la Bourgogne » fut en partie dévorée. La première attention des moines avait été de déposer les reliques en sûreté dans les cryptes; après l'incendie, ils les portèrent chez les Pères Célestins.

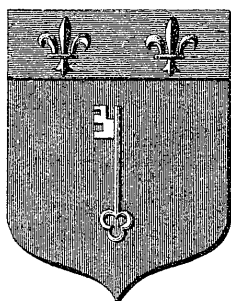
Ce sinistre anéantissait les efforts et le travail de plus de vingt années. L'abbé Prévost fut pris de découragement. Soit manque de ressources, soit défaut de vigilance, les religieux ne recouvrirent les voûtes du chœur qu'avec des planches et de la paille, et,

# ARMOIRIES

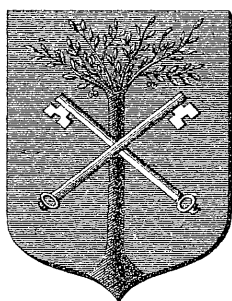
## des Abbés de S<sup>t</sup> Pierre-le-Vif.



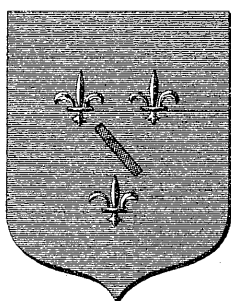
Geoffroy de Montigny (1240-1292)



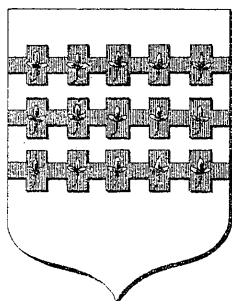
Pierre d'Angers (1400-1422)



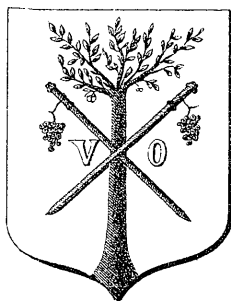
Jean le Maître (1470-1490)



Louis de Bourbon (1574-1575)



René de Brague (1579-1581)



Vincent Olivier (1626)



après les gelées de l'hiver, elles s'effondrèrent, écrasant dans leur chute tous les autels, à l'exception de ceux de saint Étienne et de saint Barthélemy.

Les charpentes de la grande nef n'avaient échappé à l'incendie que parce qu'elles étaient plus basses que celles du chœur. L'extrémité orientale de cette nef fut fermée par un mur s'élevant jusqu'à la voûte et la mettant à l'abri des intempéries de l'air. On y adossa un maître-autel ; on disposa ensuite une espèce de chœur pour y célébrer l'office divin, et l'on y transporta plusieurs pierres sépulcrales d'abbés et d'archevêques qui se trouvaient dans le chœur, jusqu'à ce que la basilique fût complètement restaurée.

A ces épreuves douloureuses vint s'en joindre une autre d'un genre différent. Cédant à de coupables instincts et sous prétexte de dévotion, un prêtre, du nom de Barthélemy ou Berthelin, chapelain de l'église Saint-Etienne et confesseur des Carmélites déchaussés, ouvrit les châsses du monastère et déroba plusieurs reliques, parmi lesquelles le chef de saint Ebbon qu'il donna, en 1599, aux Célestins de Mantes, le bras du pape saint Léon et la pierre sacrée du grand autel que l'on regardait comme miraculeusement consacrée et dont il fit cadeau aux Carmélites de Sens. D. Cottton lui attribue encore la disparition des reliques des Apôtres, obtenues du pape saint Félix par sainte Théodechilde.

Ce fut le dernier coup porté au courage de l'abbé Prévost. Après quarante années de labeurs incessants, voyant néanmoins le monastère ruiné et ses possessions successivement réduites presque à rien, il céda à la tristesse et au découragement. Il résigna, en 1636, en faveur de son neveu, François Berruyer, et mourut quatre ans plus tard.

#### FRANÇOIS. — LXVIII<sup>e</sup> (1636-1644).

La cause principale du chagrin de l'abbé Prévost venait surtout de l'affaissement moral qui se joignait, dans le couvent, aux désastres matériels. Les religieux étaient accusés par la voix publique de violer la règle de leur ordre, de vivre avec les mondains dans les fêtes et les chasses, et de s'adonner aux plus graves désordres. Le promoteur de l'archevêché reçut l'ordre d'informer contre les coupables, l'année même (1636) où Jean-François Berruyer, fils de Jacques Berruyer, seigneur de Mauselmont, recevait la commende de l'abbaye.

La première mesure de Mgr Octave de Bellegarde fut de défendre aux moines de recevoir des novices, afin de préparer la réforme devenue nécessaire. Ce prélat voyait, en effet, avec affliction le monastère accablé de toutes sortes de calamités, le service divin

interrompu et la basilique la plus vénérable de la contrée tomber en ruines. Spectacle plus triste encore, l'ignorance et le vice régnaient là où la science, la religion et la sainteté avaient brillé avec tant de splendeur, et il ne restait plus au couvent que trois ou quatre moines, aux mœurs corrompues, qui ne donnaient aucun espoir de réhabilitation. Le sage prélat n'ignorait point, d'un autre côté, que les statuts du concile de Trente l'obligeaient de porter remède à de si grandes misères. Il s'efforça, par des visites et d'autres mesures, de rétablir l'observance de la règle, mais sans obtenir aucun résultat. Il jugea donc qu'il n'y avait plus d'autre moyen, pour éviter la ruine totale du monastère et mettre fin au scandale public, que d'y établir les Pères Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur, qui, dans toute la France, édifiaient par la pratique fidèle de la discipline régulière.

Il décréta la réforme, appela les Pères de Saint-Maur et leur promit toutes ses faveurs. Comme les revenus, considérablement diminués, ne pouvaient nourrir un nombre suffisant de moines, il unit au monastère les revenus de la mense conventuelle de l'abbaye de Saint-Remi entièrement détruite et qui ne comptait que trois moines obligés d'aller célébrer l'office divin dans une autre église. Cette abbaye, comme celle de Saint-Pierre, appartenait à l'ordre de saint Benoît. Bâtie au sud de la ville, en dehors des murailles, au VIII<sup>e</sup> siècle, chaque invasion, chaque siège lui avaient apporté de nouvelles destructions, et elle était sur le point de périr quand l'archevêque la réunit à celle de Saint-Pierre-le-Vif.

L'acte important du décret de réforme fut publié le 3 avril 1638. « Les soins que nous avons cy-devant apportés, disait l'ordonnance archiépiscopale, pour arrêter le cours des désordres qui règnent depuis longues années aux abbayes de Saint-Pierre-le-Vif et Saint-Remy n'ayant produit aucun effect,..... nous confirme dans l'opinion que nous avons tousjours eue que le vray et unicque moyen de remettre le service de Dieu avec la piété et discipline monastiques aux dites abbayes est d'establir en icelles les pères réformés du mesme ordre, ainsi qu'ils sont ja establis aux plus signalés monastères de ce royaume à la gloire de Dieu et grande eddification du peuple... »

Les pères de Saint-Maur s'empressèrent de répondre aux pieux désirs de l'illustre archevêque. Le supérieur général de la Congrégation chargea de cette affaire Dom Benoist Braschet, alors prieur de Saint-Martin-des-Champs, à Paris. Celui-ci vint à Sens, la même année, conclure, le 16 septembre, avec le prieur de Saint-Pierre un concordat par lequel les anciens religieux cédaient le monastère moyennant une pension monacale de quatre cents livres. Le

surlendemain, il obtint le consentement du prieur claustral de Saint-Remi pour l'union des deux menses conventuelles. D. Brachet transigea de même avec l'abbé Berruyer, le 17 mars 1639, et, le 9 avril suivant, il prit possession du monastère de Saint-Pierre-le-Vif.

Quelques jours après, l'archevêque lui permit de ne faire entrer au couvent le nombre suffisant de religieux qu'après que les lieux réguliers auraient été rétablis : ce n'était pas sans motif. Le 8 octobre, veille de la fête de saint Savinien, quand les nouveaux religieux furent enfin introduits dans le monastère, la plupart d'entre eux se virent obligés de loger dans un grenier délabré, et il fut impossible d'y établir plus de quatre moines, tant à cause de l'exiguïté des ressources que pour permettre de consacrer plus d'argent à la restauration de l'église et du monastère.

Le premier prieur de la réforme fut Dom Gabriel Guiot. Six mois à peine après son arrivée, il succomba à la fatigue et sous les querelles que lui suscitaient les anciens religieux. Ces débuts hérissés de tant de difficultés et le manque général de ressources firent perdre un moment l'espoir d'un rétablissement durable. Le chiffre des réparations à faire se montait à plus de cent cinquante mille livres. Heureusement, les moines de Saint-Remi permirent l'emploi des matériaux de leur abbaye pour le relèvement de celle de Saint-Pierre. Leur abbé commendataire, Martin Meurice, évêque de Madaure, consentit, le 12 septembre 1640, à la réunion de leur mense conventuelle à celle de Saint-Pierre, et Louis XIII confirma cette union par lettres patentes du 26 janvier 1641. Les offices des deux monastères, trésorerie, aumônerie, etc., furent également unis à la mense et trois des anciens moines étant morts sur ces entrefaites, on put commencer en 1641 les réparations.

La tâche, laborieuse et ingrate de prieur, fut poursuivie par D. Constantin Lambert, aussi remarquable par sa douceur que par sa probité. Ses supérieurs le retirèrent l'année suivante pour le transférer au prieuré de Sainte-Marie-de-la-Roche, dans le comtat d'Avignon.

Son successeur, D. Séverin de Lanchy, montra beaucoup de sollicitude pour la défense des intérêts du monastère. En 1643, il adressa, de concert avec les religieux, une plainte à Urbain VIII contre ceux qui avaient enlevé des propriétés à Saint-Pierre, et le pape enjoignit aux archevêques de Sens et de Paris et à l'évêque d'Auxerre de frapper d'excommunication tous les déprédateurs ou recéleurs de ces biens, jusqu'à complète restitution.

Il s'occupa aussi activement de relever le réfectoire, le dortoir et surtout l'église ; le chœur fut reconstruit à grands frais et sur-

monté d'un campanile dans lequel on plaça quatre cloches, dont la plus grosse pesait au moins six cents livres. En enlevant les décombres qui jonchaient encore le chœur, on découvrit l'entrée des cryptes close, probablement lors de l'incendie, avec la pierre marquée du labarum. Dans les cryptes, il y avait une urne remplie de cendres et d'ossements brûlés dont il fut impossible de reconnaître la provenance. C'est alors qu'en creusant une tranchée entre deux hautes colonnes, les premières qui allaient du transept au sanctuaire, on retrouva (1) le tombeau de l'abbé Geoffroy ; à côté des ossements étaient un calice en étain, un bâton pastoral en bois à l'extrémité en fer doré, une partie de son étole et des bottes à l'écuyère. La tombe avait été transportée dans la première nef de l'église du temps de l'abbé Prévost.

Mais ce qui excita l'allégresse chez les religieux, fut la découverte, dans le vieux mur du chœur, à la place où elles avaient été déposées, des reliques de sainte Théodechilde. Cette invention leur parut providentielle et ranima leurs espérances pour l'avenir de leur œuvre. A la même époque, Louis XIII faisait ouvrir dans l'église de Sainte-Geneviève, à Paris, la châsse de sainte Clotilde pour en retirer les ossements. La glorification de la fille coïncidait avec celle de la mère.

Sur la prière de D. Séverin, Octave de Bellegarde se rendit au monastère, le 16 octobre 1643. Après la bénédiction des quatre nouvelles cloches, en présence de personnages de distinction au nombre desquels Roger, duc de Bellegarde et maréchal de France, l'archevêque visita toutes les reliques que l'on déposa ensuite dans la crypte. Celles de sainte Théodechilde attirèrent surtout sa pieuse attention. Lorsque la dalle tumulaire eut été enlevée, on trouva les ossements de la sainte et l'inscription de la brique en l'état où les avait laissés l'abbé Geoffroy. Le prélat transféra respectueusement les ossements dans une boîte ferrée, garnie d'une serrure, qui fut déposée provisoirement dans le Trésor ; il mit à part différentes parcelles dont la principale était destinée à la reine-mère, une autre au monastère de Sainte-Colombe, une troisième qui devait être donnée plus tard à Madame de Montespan.

A côté du tombeau, sur la muraille, la sainte était peinte, portant sur la tête un diadème royal.

Octave de Bellegarde ouvrit également le tombeau de Basolus ; mais comme rien n'indiquait qu'il fût digne d'un culte public, il

(1) Cette découverte porte à croire que des recherches, habilement dirigées, mettraient à jour beaucoup d'autres tombeaux vénérables, tels que ceux des archevêques de Sens ou d'autres personnages importants.

laissa son corps intact, referma le cercueil, scella la pierre tumulaire et ne voulut même pas que le procès-verbal en fit mention.

Quelques jours après cette cérémonie, les religieux adressèrent à l'archevêque une nouvelle supplique, lui demandant l'autorisation d'exposer à la vénération du public, avec une pompe convenable, les reliques de la sainte récemment tirées de son tombeau, de célébrer sa fête le jour de sa mort et sa translation solennelle qui devait avoir lieu prochainement. Leurs vœux furent comblés, le 26 octobre, par une réponse favorable du prélat. Un texte de D. Cottron (1) nous porte à croire que ce fut le lendemain, 27, qu'eut lieu la cérémonie par laquelle le culte de sainte Théodechilde franchit les limites du cloître, avec l'approbation régulière de l'autorité ecclésiastique, et devint public. Les religieux virent avec la plus grande joie s'étendre au dehors le culte de la fondatrice de Saint-Pierre-le-Vif, dans le moment même où, grâce à la réforme, le monastère reprenait, avec une vie nouvelle, la vigueur de sa première jeunesse.

Cependant, l'abbé Berruyer était nommé, dès 1641, conseiller clerc au sénat de Rouen. Obéissant à des raisons demeurées inconnues, il céda, en 1644, l'abbaye à son frère, Jacques Berruyer, et mourut peu après, à Paris, victime d'un assassinat.

---

(1) *Chron. S.-P. V. S.* page 978.

## CHAPITRE XII.

ZÈLE DE PLUSIEURS PRIEURS POUR L'ŒUVRE DE LA RÉFORME ET DE LA RESTAURATION DE L'ABBAYE. — TRANSLATION ET CULTE PUBLIC DES RELIQUES DE SAINTE THÉODECHILDE. — DOM COTTRON, RELIGIEUX DE SAINTE-COLOMBE, ÉCRIT UNE CHRONIQUE DU MONASTÈRE. — DOM MATHOUD, PRIEUR : SES ÉCRITS. — L'ÉTUDE FLEURIT A SAINT-PIERRE-LE-VIF. — EXTINCTION DU TITRE D'ABBÉ. — LA MENSE ABBATIALE EST ATTRIBUÉE AUX LAZARISTES DE SENS. — DERNIERS JOURS. — ÉPILOGUE.

JACQUES. — LXIX<sup>e</sup> (1644-1668).

Jacques Berruyer, nommé par le roi, obtint du pape des bulles, en 1644, mais il ne prit possession de l'abbaye que le 3 mars 1645.

Sous cet abbé, D. Séverin de Lanchy continua l'œuvre d'union des deux monastères qui ne s'accomplissait qu'avec lenteur et difficulté, bien que la mense conventuelle seule de Saint-Remi fût réunie à celle de Saint-Pierre. En effet, la mense abbatiale avait passé, l'année précédente, à l'abbé Aubert, interprète du roi, lequel devait la céder, en 1651, à Henri de Gondrin. Lorsqu'il s'agit d'apporter à Saint-Pierre-le-Vif le trésor et les chartes de Saint-Remi, il n'y eut aucune opposition ; mais quand il fut question de transférer les reliques, les paroissiens de Saint-Romain, chez qui les plus précieuses avaient été déposées, voulurent s'y opposer et il s'en suivit une lutte très vive. Monseigneur Octave de Bellegarde fut obligé d'intervenir : il décida que la châsse de saint Romain resterait seule à la paroisse. Trois des principaux ossements et le chef de ce saint furent réservés aux moines, avec les autres reliques et les ornements. Le XIX<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte (1645), jour fixé pour le transfèrement, les paroissiens de Saint-Romain étaient dans la douleur. Les moines de Saint-Pierre, accompagnés de ceux de Sainte-Colombe au milieu desquels se trouvait D. Cottron, vinrent en procession solennelle ; et, au milieu d'un immense concours de peuple, après que Paul Leriche, curé de Saint-Romain, eut juré que le chef présenté était bien celui de saint Romain, déposé à la paroisse, ils l'emportèrent en triomphe, avec les autres reliques de Saint-Remi.

En 1646, D. Séverin transféra les reliques de sainte Théodechilde de la boîte ferrée qui les contenait dans une autre déceimment ornée, qu'il plaça plus tard dans une très belle châsse en bois fabriquée par ses soins. A travers mille péripéties, cette châsse est arrivée jusqu'à nous et se trouve en la possession des religieuses du Bon-Pasteur, de Sens. Elle a la forme (1) d'une maisonnette à deux eaux. Toute unie et sans aucune moulure, elle n'a d'autres ornements que des peintures assez ordinaires. Le fond est peint en bleu avec un semis épais de fleurs de lys d'or sur toute la surface. Le pignon de gauche représente la sainte en religieuse. Celui de droite la montre en reine (2), vêtue d'une robe rouge que recouvre en partie une cuirasse de fer richement damasquinée en or. Un long manteau bleu, semé de fleurs de lys d'or, est attaché au-dessus du col par une broche enrichie de pierres. De la main droite elle soutient les plis de son manteau ; de la gauche elle présente un petit édicule surmonté d'une flèche très aigüe. Une couronne ornée de quatre fleurs de lys d'or est posée sur sa chevelure qui retombe en grandes boucles sur ses épaules.

L'année suivante, le 2 août, Robert de Rollet, grand archidiaque de Sens, donna une partie du chef de sainte Théodechilde à l'église collégiale des Andelys qui possédait déjà des reliques de sainte Clotilde, et ainsi son culte se répandit dans ces contrées.

Cependant le prieur continuait la réédification du monastère. Il fit bâtir une nouvelle et plus commode sacristie, ornée de belles boiseries et plus à l'abri des voleurs, au rez-de-chaussée du dortoir. Il disposa un jardin de trois à quatre arpents, qui fut planté de vigne et d'arbres et entouré de murs, ainsi que toute l'enceinte du monastère. Il bâtit le logement du portier et du cellerier et mit la basse-cour dans un état satisfaisant. A l'église, il éleva, dans la partie détruite, six grands pilastres carrés jusqu'à la hauteur des chapiteaux.

D. Cottron qui termine ici sa *Chronique* de Saint-Pierre-le-Vif (1650) s'écrie : « Que le Tout-Puissant lui donne la force et le moyen de rétablir dans leur premier état le transept de l'église et l'ancien chœur ! Grâce soient rendues à Dieu, puisque le monastère de Saint-Pierre, dépouillé de ses ornements, de son mobilier et de ses biens, presque détruit, a été, dans l'espace d'environ dix ans, renouvelé et en grande partie restauré par le zèle et les travaux des Pères de la congrégation de Saint-Maur ! » Ces souhaits

(1) Histoire de sainte Théodechilde, par l'abbé Chabau, p. 107.

(2) C'est le sentiment de D. Cottron.

de longue vie à l'adresse du laborieux et fervent prieur ne devaient pas être exaucés, car, en 1651, un acte capitulaire lui donnait comme successeur Dom Gueuly.

D. Cottron, dont il est si souvent parlé dans cette histoire, était un religieux bénédictin de Sainte-Colombe. Il a écrit une chronique de Saint-Pierre-le-Vif, intitulée : « *Chronicon ecclesiæ percelebris ac cænobii regalis sancti Petri vivi senonensis..... studio et opera domni Victoris Cottronii. congregationis sancti Mauri, ordinis sancti Benedicti* ». C'est un manuscrit latin, in-quarto, de 985 pages, qui se trouve aujourd'hui à la bibliothèque d'Auxerre. D. Mathoud y a ajouté en marge quelques rectifications.

Le chroniqueur indique d'abord les sources où il a puisé. Les voici :

1° Un très ancien bréviaire du monastère, divisé en deux parties, hiver et été, qui fut établi ou recopié en 1123, et dans lequel « apparaissent, comme dans un miroir, les gestes, actes et translations des saints martyrs sénonais ».

2° Les chartes authentiques conservées aux archives du monastère.

3° Odoranne.

4° Un anonyme qu'il croyait avec raison être Clarius.

5° Robert d'Auxerre, qui copie souvent Clarius et Odoranne.

6° Geoffroy de Courlon, dont il connaissait deux exemplaires, l'un en majuscules sans nom d'auteur, semblable à un autre en minuscules, portant la signature de Geoffroy de Courlon.

7° Bureteau, Célestin de Sens, qui a recueilli un grand nombre de documents dans les manuscrits et les chartes de Saint-Pierre, en 1516.

8° Pierre Coquin, Taveau et d'autres chronologistes sénonais.

9° Alphonse Gauthier, moine de Saint-Victor, dont il sera parlé plus loin. « Il a fait plusieurs erreurs, remarque D. Cottron, en parlant de son travail sur l'abbaye, et je ne me flatte pas de n'en avoir point fait dans ma chronique, malgré ma sincérité et mes efforts ». Nous pourrions adopter comme nôtre cette réflexion du moine de Sainte-Colombe.

10° Enfin, il faut encore citer un codex de l'an 1000, d'où il a tiré un grand nombre de transsumpts.

D. Cottron donne ensuite sa préface où il traite des prérogatives singulières de l'église de Saint-Pierre, de son antiquité remontant jusqu'à saint Savinien, de sa sainteté, puisqu'elle renfermait alors plus de trente-deux corps saints et une multitude de reliques.

Il commence l'histoire du monastère par celle de saint Savinien et la fondation de la première église de Saint-Pierre. Il

donne le morceau « *Patet fidelium mentibus* » qui correspond au n° IV des Actes de saint Savinien (1), et, sauf quelques différences d'orthographe, le texte est le même jusqu'à la page 348 de la *Bibliothèque historique*. Là, le chroniqueur continue « *Si dignum et salutiferum esse constat* » qu'on lit également dans les Actes, à la fin du n° 11. D. Cotttron dit avoir tiré ce morceau de l'antique bréviaire de l'abbaye, partie d'hiver — des saints — page 82.

Vient après une autre légende des martyrs, tiré du même bréviaire, partie d'hiver, page 282, et qui commence par ces mots « *Inter beatos et gloriosos* ». Comme cette Passion est restée inédite, nous en publions le texte intégral, en supplément ; elle peint, dit le chroniqueur, plus élégamment et plus spécialement que la première les gestes et les miracles de saint Savinien et de ses compagnons.

En dernier lieu, il donne la Passion des saints Potentien, Altin, Sérotin et Eodald, commençant par ces mots « *Post triumphum denique martyrii* ».

Parmi les autorités qu'il apporte comme confirmation de ces Actes auxquels il attribue la valeur de l'histoire, nous citerons : 1° Un livre des actes des archevêques de Sens, compilé par Bureteau en 1518, et au début duquel on trouve la composition « *In diebus priscis* » qui n'est autre que la grande Passion ; Bureteau dit l'avoir empruntée au très ancien légendaire de l'église de Sens. 2° Deux autres beaux discours en l'honneur de saint Savinien et de ses compagnons, qui se lisent dans l'antique bréviaire du monastère, l'un au dimanche dans l'octave de la translation de saint Savinien, l'autre au jour de l'octave. Il est regrettable que le chroniqueur ne les ait pas copiés, comme il avait fait des autres actes. Mais ces morceaux se trouvent probablement parmi ceux qu'a publiés l'abbé Duru dans la *Bibliothèque historique*.

D. Cotttron a, dans son ouvrage, une marche uniforme : il donne d'abord les textes des différents chroniqueurs, puis il les résume et y ajoute des observations et des commentaires parfois très longs, surtout sur les dates. Malgré cela, sa chronologie n'est pas toujours exacte. Il copie souvent les chartes dans leur entier, en particulier celles qui ont rapport aux reliques, et il en discute ensuite les passages obscurs. Sa manière de procéder est toujours éclairée, solide et judicieuse ; et, bien que la critique moderne rejette quelques-unes de ses conclusions, on doit lui attribuer, en général, une grande autorité. Il donne aussi quelques dessins et plans qui, tout en étant fort grossiers, n'en sont pas moins précieux.

(1) Bibliothèque historique de l'Yonne, tome II, p. 339.

Outre sa Chronique de Saint-Pierre-le-Vif, Dom Cottron a écrit : 1° une chronique de Sainte-Colombe de Sens ; 2° une chronique de Saint-Germain d'Auxerre ; 3° enfin une histoire de Saint-Remi de Sens, jusqu'à Monseigneur de Gondrin qui en fut le dernier abbé.

Peu de temps après que ce chroniqueur eut écrit l'histoire du monastère, un habile géomètre dont le nom est resté inconnu, en dressa le plan par terre, très exact. Ce plan est actuellement aux Archives nationales (1) où M. Henri Stein, archiviste paléographe, l'a découvert et nous l'a indiqué. C'est un dessin à la plume, daté de 1656, et mesurant 0<sup>m</sup>80 de long sur 0<sup>m</sup>60 de large. Il est rehaussé de hachures aux crayons de couleur et comprend, outre le plan figuré de l'église de Saint-Pierre-le-Vif, l'ensemble du cloître, des cours et des jardins. L'échelle est soigneusement indiquée en toises. Nous renvoyons à la fin de cette histoire, en supplément, à cause de leur longueur, les deux légendes fort intéressantes qui l'accompagnent.

D. Mathoud succéda, en 1657, au prieur D. Gueuly. C'était un religieux très érudit. L'année précédente, il avait découvert, sous les décombres de la maison abbatiale, le *Traité des Reliques* de Geoffroy de Courlon et avait déposé ce précieux manuscrit à la bibliothèque du couvent. Nous verrons plus loin les savants ouvrages qu'il publia.

A l'imitation de Séverin de Lauchy, il témoigna une vive dévotion envers les reliques de son église et, en 1660, il fit faire, par devant deux notaires royaux et un grand nombre de personnages, un inventaire (2) détaillé de toutes ces reliques. Nous ne donnerons pas le détail déjà connu de toutes ces reliques ni des châsses dont quelques-unes étaient en métal précieux et des merveilles d'orfèvrerie. Mentionnons seulement l'argenterie, relativement pauvre par le fait des bouleversements des siècles précédents.

« Nous avons de plus vu dans le même trésor de ladite abbaye deux grandes croix de procession qui sont d'argent et ornées de quelques pierreries ; l'une desquelles est dorée dans laquelle il y a de vraie croix ; et sur l'autre est un crucifix aussi d'argent. Item une chappelle d'argent blanc ciselé et bien travaillé, consistant en un grand calice avec sa patène, deux burettes, une belle croix sur laquelle est attachée une petite croix d'or garnie de quelques pierres précieuses dans laquelle il y a de la vraie croix : quatre chandeliers et un encensoir avec sa navette, le tout d'argent.

(1) Cote n° 3, Yonne, n° 4.

(2) Bulletin de la Société archéologique de Sens, tome XI, page 80.

Laquelle chappelle a esté acheptée depuis dix ans par les religieux de laditte abbaye.

« Item trois autres calices d'argent avec leurs patènes, deux desquels sont ciselés et acheptés ou donnés depuis dix ans avec le soleil d'argent pour la Feste-Dieu.

« Item un ciboire d'argent lequel a esté donné avec un des calices susnommés par M. Mathoud, président du Masconnais, en l'an 1654. (C'était probablement un parent du prieur, peut-être son frère).

« Item le baston de chantre qui est d'argent, au hault duquel est une grande fleur de lys de cristal sur laquelle est entée une figure de saint Pierre, d'argent massif, donnée par le même président l'année dernière.

« Item une grande croix en cristal de roche.

« Item le livre des évangiles couvert d'argent ».

En cette même année 1660, la publicité du culte de sainte Théodechilde fut consacrée dans le diocèse de Sens. Henri de Gondrin, dans un nouveau rituel et processional qu'il fit éditer, autorisa l'insertion du nom de la sainte soit au calendrier, soit aux petites et grandes litanies parmi les noms des vierges. Mais le diocèse de Clermont avait devancé celui de Sens dans la glorification de la fondatrice de Saint-Pierre-le-Vif. Dès que la nouvelle de l'invention de son corps était parvenue dans les montagnes de l'Auvergne (1643), les religieux de Mauriac dont les relations avec l'abbaye-mère avaient presque cessé depuis la commende, s'étaient empressés de demander avec instances et à plusieurs reprises une portion de ses reliques, pour la placer dans une chapelle de leur église, dédiée à cette sainte vraisemblablement depuis le <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle. En 1658, le bréviaire mauriacois contint l'office de sainte Théodechilde. Sa fête fut marquée au 28 juin; l'office fut tiré du commun des Vierges, comme dans le bréviaire romain, sauf l'oraison et les leçons qui furent empruntées au martyrologe gallican et aux anciens manuscrits conservés à Saint-Pierre d'Aurillac. En tête du bréviaire se trouvait une gravure (1) consacrant les traditions religieuses de la ville de Mauriac et où sainte Théodechilde est représentée au milieu des quatre patrons de la ville. Sur un phylactère on lit ce vers latin : *Prodigiis Virgo nascentem illuminat urbem.* — La ville naissante est éclairée par les miracles de la Vierge.

Ce ne fut qu'en 1663, après avoir obtenu l'autorisation du supérieur général de la congrégation et de l'archevêque de Sens, que les religieux de Saint-Pierre firent don d'un os vertébral de la

(1) En lire la description dans l'ouvrage de l'abbé Chabau.

sainte au couvent de Mauriac ; il la reçut avec allégresse et de grands honneurs, et de là son culte se répandit non seulement dans la ville mais jusque dans le Limousin.



*S. Marius.*

*S. Paulinus.*

*S. Quiridius.*

*S. Godericus*

*I. seque-not*

*F. 1688*

GRAVURE DU BRÉVIAIRE MAURIACOIS, 1658.

Cependant l'œuvre de relèvement du monastère, menée avec tant de vigueur depuis l'introduction des Pères de Saint-Maur,

était loin d'être terminée. Le transept et le chœur des moines se commençaient à peine, sans compter les réparations nécessaires dans le reste de l'église. Un devis, fait en 1668, montre que la somme à dépenser dans ce seul but s'élevait à 127,500 livres. La mense conventuelle ne suffisait pas pour de pareilles dépenses ; aussi, vers la fin de la même année (11 octobre), le siège abbatial se trouvant vacant par la mort de Jacques Berruyer, le supérieur général permit aux religieux de saisir la mense abbatiale pour aider à soutenir ces charges.

JÉRÉMIE. — LXX<sup>e</sup> (1668-1714).

Jérémie Rouget, chanoine de Troyes, fut le dernier abbé de Saint-Pierre-le-Vif. Désigné le 26 octobre par lettres royales, il prit possession le 18 novembre suivant. Il se hâta de protester contre la saisie de la mense abbatiale ; l'année suivante, les religieux demandèrent au Chapitre de leur ordre la permission de le poursuivre pour le contraindre de coopérer aux réparations de l'église.

Les bulles de Rome, confirmatives des lettres royales, se firent longtemps attendre. Lorsqu'elles arrivèrent, le 20 février 1671, et que Jérémie Rouget prit de nouveau possession du monastère, il ne voulut point, suivant la coutume, prêter serment de sauvegarder les droits de l'abbaye. Les religieux protestèrent, mais le conflit s'apaisa peu après, quand le grand Conseil eut déclaré que la charge des réparations de l'église incombait aux héritiers de l'abbé Berruyer. Les travaux recommencèrent donc pour se continuer pendant de longues années.

Au milieu de ces événements, l'observance de la discipline régulière, la piété et la science florissaient dans l'intérieur du couvent. C'était l'époque où, à la cour de Louis XIV, une pléiade d'hommes de génie entourait le grand roi d'une auréole de gloire indestructible. Dans une sphère inférieure, un mouvement général vers la culture des sciences historiques suscitait des hommes d'une érudition et d'un savoir profonds, et dont les travaux gigantesques font encore autorité aujourd'hui.

L'abbaye ne resta pas étrangère à ce mouvement et nous voyons les grands historiens de l'époque venir visiter la bibliothèque du couvent et consulter ses manuscrits vénérables et ses livres précieux. D. Mathoud raconte, dans un de ses ouvrages (1), la réception qu'il fit au père Sirmond, puis aux frères Sainte-Marthe (auteurs du *Gallia christiana*) qui, après avoir consulté les docu-

(1) *De vera Sen. orig. christ.*

ments, parchemins, chroniques et inscriptions du monastère, abandonnèrent les préjugés qu'avaient fait naître en eux les attaques de Jean de Launoy contre Saint-Pierre-le-Vif.

Le couvent possédait lui-même ses savants. Dejà, en 1645, le bénédictin Alphonse Gauthier, chassé par la guerre de la Lorraine, son pays natal, était venu s'y réfugier ; pendant son séjour qui dura environ six ans, il composa en latin une chronique abrégée du monastère. Plus tard, le prieur D. Janet écrivait une étude sur le même sujet, et un catalogue des archevêques de Sens, avec notes. De même dans le domaine des sciences naturelles, un religieux dont le nom ne nous est pas resté, faisait, probablement à cette époque, une invention précieuse, celle d'un clepsydre à eau. Il communiqua son procédé à un potier d'étain de la ville, nommé Regnard, qui en fabriqua une grande quantité. Ses petits-fils en continuèrent, jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le commerce qui s'étendait jusqu'en Asie et en Amérique. On peut voir dans Tarbé la description de cet instrument ingénieux qui procura pendant longtemps à la ville de Sens une grande renommée.

Mais l'homme le plus remarquable qu'ait possédé à cette époque le monastère de Saint-Pierre, est, à coup sûr, dom Mathoud. Né à Mâcon, en 1622, et entré à Saint-Pierre-le-Vif comme religieux, il avait débuté dans la critique et l'histoire en éditant les œuvres d'un cardinal anglais, Robert Poulle ou Pully. Cet ouvrage était précédé d'une dédicace à monseigneur de Gondrin et accompagné de scolies (1). Mais un champ plus vaste allait s'ouvrir devant lui. Jean de Launoy attaquait alors l'apostolicité de l'église de Sens. L'abbaye de Saint-Pierre avait accepté comme une de ses missions de soutenir ce fait mémorable auquel était liée sa propre origine ; aussi le critique dirigeait surtout contre elle ses violentes accusations. Il rejetait les Actes de saint Savinien comme apocryphes et prétendait que les moines de Saint-Pierre avaient interpolé sciemment et même fabriqué entièrement surtout la charte de Clovis et le testament de sainte Théodechilde.

De pareilles insinuations causèrent une vive émotion à Sens. D. Mathoud, devenu prieur, reçut de Mgr Jean de Montpezat la mission de réfuter les assertions du sceptique. Encouragé d'ailleurs par l'appui de Jacques Boileau, docteur en Sorbonne et official de Sens, des chanoines Jean Berlugay et Jean Leriche, des grands et des magistrats de la ville, il entra résolument dans la lice et publia à Paris, en 1687, un volume in-4<sup>o</sup> d'environ 400 pages intitulé : *De vera Senonum origine christiana, adversus Johannis de Launoy criticas observationes.*

(1) Patrologie latine de Migne, t. 186.

Après avoir protesté de ses loyaux sentiments à l'égard de Launoy avec qui, disait-il, il s'était trouvé en bonnes relations d'amitié, D. Mathoud s'éleva avec vigueur contre la critique du novateur qui avait attaqué sans ménagement les traditions sénonaises. Il répondit à l'espoir que l'on avait fondé en lui et peut-être fut-ce en récompense que monseigneur de Gondrin le nomma plus tard son grand vicaire. Son ouvrage est divisé en trois chapitres. Le premier résume l'histoire de l'origine de l'église de Sens. Dans le second, il prouve que saint Savinien a été envoyé par saint Pierre en Gaule, à l'aide de la tradition, puis des Actes de saint Savinien et de saint Sanctien, du diplôme de Clovis, contre l'authenticité duquel il réfute onze objections, des martyrologes et d'autres documents. Enfin, le dernier chapitre est consacré à la discussion des difficultés apportées contre sa thèse.

La valeur de cette œuvre a été diversement appréciée de ceux qui l'ont étudiée. On a reproché surtout au prieur de Saint-Pierre de combattre *pro aris et focis* ; mais cette objection sans valeur déplaçait la question, sans la résoudre. Au reste, c'était non seulement son droit, mais son devoir de défendre ses *autels et ses foyers* attaqués. Quelques-unes de ses réponses aux objections de la charte de Clovis sont peut-être en opposition avec les données de la science paléographique actuelle, et il faut rejeter son opinion d'après laquelle l'original de cette charte aurait existé à Saint-Pierre-le-Vif jusqu'au milieu du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle. On peut lui reprocher aussi son style diffus et ampoulé qui rend l'étude de son ouvrage fort difficile. Mais à côté de ces défauts, on rencontre une érudition solide et profonde, une parfaite connaissance de la question, et une argumentation méthodique qui laisse peu de chose subsister des objections de Launoy. Son livre forme une mine féconde où sont venus puiser la plupart de ceux qui ont, après lui, défendu la même thèse.

L'année suivante, D. Mathoud donna un autre ouvrage de moindre importance et intitulé : *Catalogus archiepiscoporum senonensium ad fontes historice noviter accuratus*. N'ayant pu parvenir à publier la *Chronique* de Geoffroy de Courlon, comme il en avait formé le projet, il écrivit ce « Catalogue des archevêques de Sens » pour y suppléer. Il le composa, dit-il dans sa préface, surtout à l'aide des chroniques qui avaient été dérobées ou empruntées au monastère et qui lui avaient été rendues par le P. Sirmond.

Parmi ces manuscrits restitués généreusement au monastère, il faut citer la *Chronique* de Clarius, sur laquelle D. Mathoud fit une étude qu'il communiqua à Luc d'Achéry. Cet historien la compléta et la publia dans son « *Spicilegium* ». La facilité déplorable

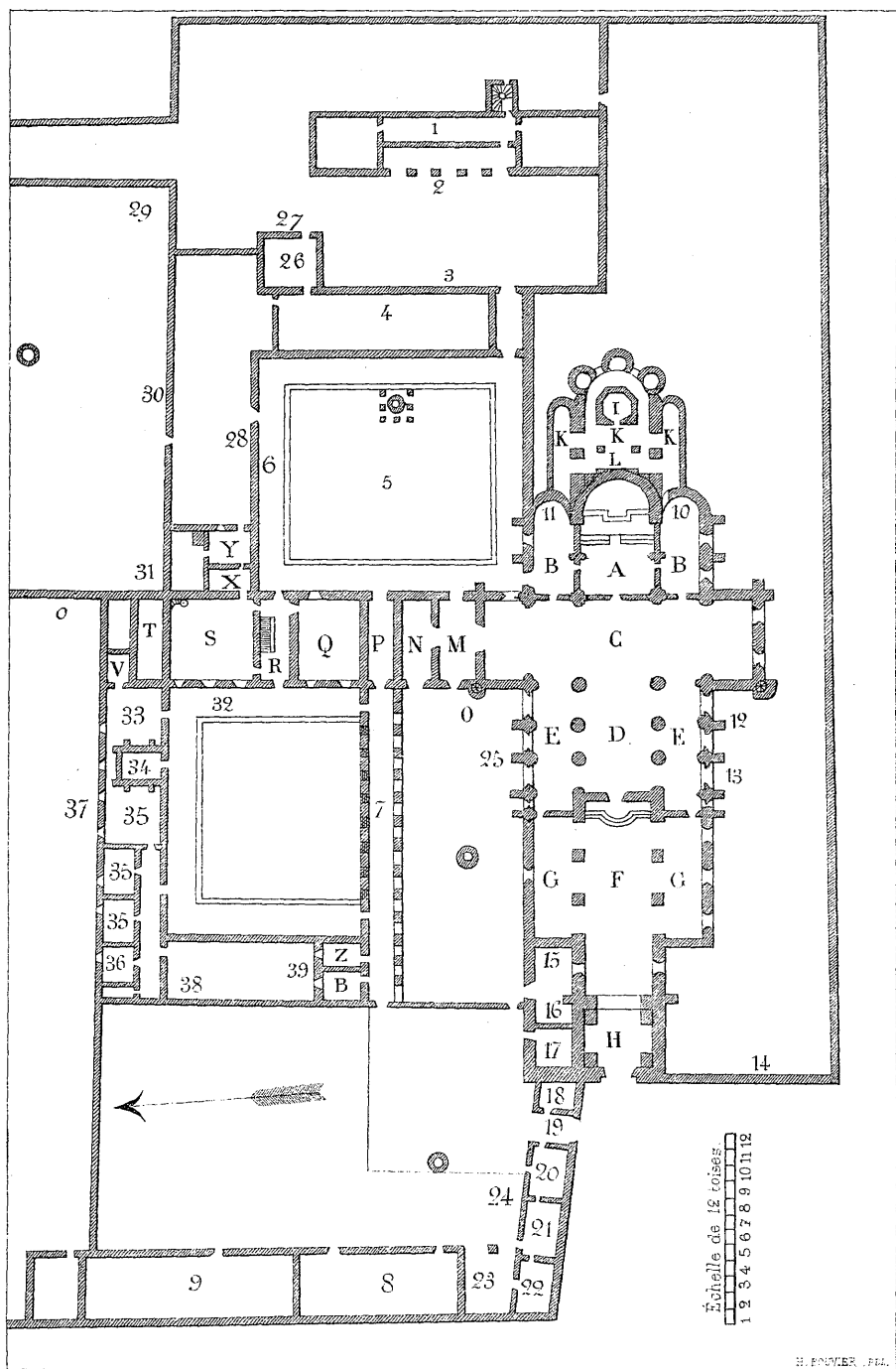
avec laquelle l'abbaye avait été dépouillée de ses manuscrits les plus précieux au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle, explique l'état d'abaissement dans lequel elle était tombée à cette époque et dont le souvenir persistait encore. Mais ce fait démontre, d'autre part, l'injustice des accusations portées par ceux à qui l'ignorance ou la mauvaise foi faisait, du temps de D. Mathoud, assimiler l'histoire générale du monastère à celle du siècle précédent.

Quelque temps après, le sous-prieur, D. Toussaint du Carroy, marchant sur les traces du prieur, réunit les éléments d'une étude approfondie sur sainte Théodechilde, qu'il envoya (1691) au successeur de Bollandus, le P. Daniel Papebrock, pour être insérée dans leur vaste et savante publication.

Peut-être ce travail était-il une réponse à quelques-unes des conclusions que D. Mabillon, religieux de la congrégation de Saint-Maur, avait données dans son grand ouvrage des *Acta sanctorum ordinis S. Benedicti*, et qui étaient contraires aux traditions sénonaises. Bien qu'il faille attribuer à cet historien une très grande autorité sur les questions générales, il n'en est plus de même sur les questions particulières qu'il ne pouvait la plupart du temps traiter à fond, à cause du mode insuffisant d'information qu'il employait pour réunir les matériaux immenses de ses ouvrages. En 1702, le prieur de Saint-Pierre, comme tous ceux de la congrégation, recevait une lettre imprimée du savant bénédictin, demandant communication de tous les documents intéressants du monastère pour ses *Annales* de l'Ordre de Saint-Benoît. La sûreté et l'autorité de ces renseignements dépendaient donc de la science et de la bonne volonté des prieurs.

D. Mathoud répondit-il à cette demande? Il est probable que non. Quoi qu'il en soit, il faut admettre que Mabillon a manqué de documents sur plusieurs questions intéressant Saint-Pierre-le-Vif, et les religieux de cette abbaye semblent s'être mis plus volontiers en rapport avec les Bollandistes. Chose singulière, le P. Papebrock en publiant sa dissertation sur sainte Théodechilde, en 1709, ne fait aucune allusion aux *Annales* de Mabillon parues cependant six ans auparavant. Le motif de ce silence nous échappe.

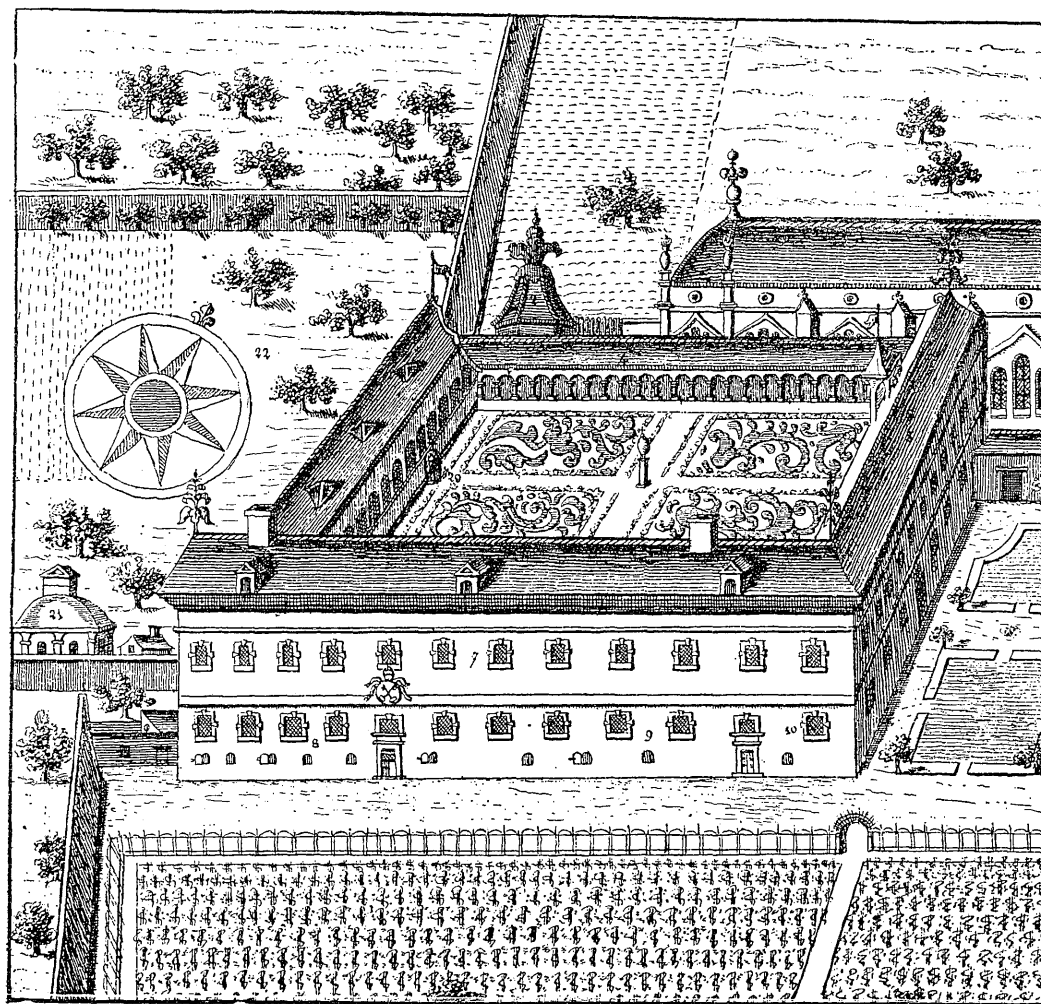
Un des monuments, peut être le plus ancien et le plus vénérable que possédât l'abbaye, était la crypte de l'église Saint-Savinien dont l'autel tombait en ruine. Mais les moines de Saint-Pierre, qui n'avaient conservé qu'un droit de patronage sur cette église, ne pouvaient s'imposer la charge de l'entretenir, alors qu'ils étaient impuissants à réparer leur monastère. Ce fut un conseiller au présidial de Sens, M. Grassin de Petitbois, qui voulut relever à ses frais l'autel de la crypte, au mois de juin 1675. Les ouvriers em-



H. BOUVER, DEL.

# MONASTÈRE DE SAINT-PIERRE-LE-VIF

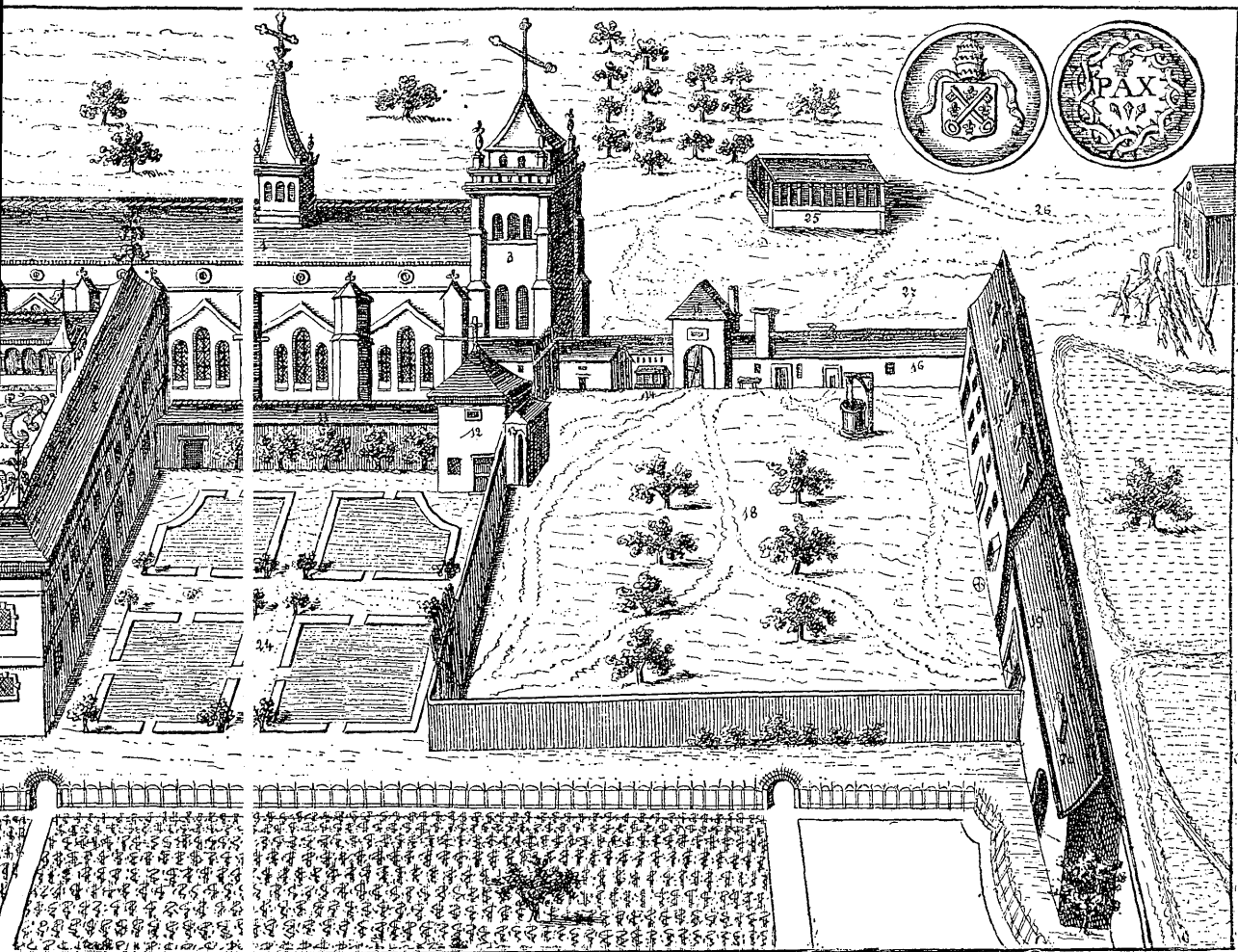
d'après un plan fait en 1656



## VUE A VOL D'OISEAU DU MON

d'après le Monas

**LÉGENDE.** — 1. Basilique majeure. — 2. Oratoire de Saint-Serotin. — 3. Grand clocher. — 4. Cloître. — 5. Dortoir. — 6. Réfectoire. — 7. Infirmerie. — 8. Hôtellerie. — 9. Cuisines. — 10. Réfectoire des domestiques. — 11. Petit cloître. — 12. Cellules du cellerier et du portier. — 13. Porte intérieure du monastère. — 14. Prétoire du bailli. — 15. Grande porte du monastère. — 16. Écurie. — 17. Grenier. — 18. Cour



## EAU DU MONASTÈRE DE SAINT-PIERRE-LE-VIF

d'après le *Monastium gallicanum*.

clocher. — 4. Cloître.  
— 10. Réfectoire des  
intérieure du monas-  
Grenier. — 18. Cour

intérieure. — 19. Grange. — 20. Pressoir. — 21. Maison abbatiale — 22. — Ancien cimetière où sont  
enterrés tant de corps saints. — 23. Vigne. — 24. Jardin. — 25. Atelier pour travailler la laine. —  
26. Chemin public allant à Sens. — 27. Cour intérieure du monastère. — 28. Cellule ou ermitage. —  
29. — Puits du cloître.



ployés à cette œuvre trouvèrent sous la pierre de l'autel trois cercueils contenant des ossements, avec l'inscription : « *a paucis ministris, etc.* », et superposés à trois autres cercueils vides. Comme ces ossements étaient ceux des chrétiens martyrisés avec saint Savinien et ses compagnons et qu'on avait laissés dans ces tombeaux après la translation du ix<sup>e</sup> siècle et les travaux du xi<sup>e</sup> siècle, leur présence devait donner lieu à une méprise chez ceux qui ignoraient l'histoire de l'abbaye et leur faire croire que c'étaient les ossements de saint Savinien et de ses compagnons. Mais l'inscription a disparu depuis, et peut-être l'a-t-on enlevée pour dissiper l'équivoque. On remplaça les ossements dans les tombeaux qui furent protégés par une grille de fer, et Jacques Boileau, frère du satirique et doyen de Sens, fut chargé de composer une inscription pour en perpétuer la mémoire.

Le 19 octobre 1687, on exposa pour la première fois à la cathédrale une côte de saint Savinien et l'os principal d'un bras de saint Potentien. Le reliquaire, riche présent des chanoines Paul et Jean Leriche, se composait de deux anges portant les reliques dans un tube de cristal. Le chanoine Jacques Chaumoret qui rapporte ce fait, dit que les deux statues pesaient 31 marcs 4 onces.

D. Mathoud mourut, le 29 avril 1705, à l'abbaye de Saint-Pierre de Châlon-sur-Saône où il s'était retiré. Il eut pour successeur frère Léonard d'Arfeuille qui se consacra tout entier à la restauration de l'église et eut la joie d'en voir l'achèvement et la consécration. Le deuxième dimanche de carême, jour de l'ancienne dédicace de l'église, le vicaire général de monseigneur de la Hoguette, Barthélemy Mouffle, vint la bénir solennellement au milieu d'un grand concours de peuple.

Cependant un changement des plus importants était sur le point de se produire à Saint-Pierre-le-Vif, qui allait diminuer encore les ressources des religieux ; mais ce devait être pour le bien général de l'Eglise. Une décision du concile de Trente (1563) ordonnait dans chaque église cathédrale l'établissement d'un séminaire, où ceux qui se destinaient à l'état ecclésiastique viendraient se former pendant plusieurs années à la piété et à la science ecclésiastique. Pour entretenir ces écoles, il avait été permis aux évêques de prélever les frais nécessaires sur la mense épiscopale ou capitulaire, sur les offices, personats, prébendes, abbayes, prieurés et autres bénéfices quelconques.

C'est en vertu de cette décision que, un mois après la mort de Louis-Henri de Gondrin, dernier abbé de Saint-Remi, et par des lettres de Louis XIV, le 19 octobre 1674, la mense abbatiale de ce couvent avait été transmise à la congrégation de la Mission, fondée

par saint Vincent de Paul, que l'archevêque avait appelée vingt ans auparavant à Sens pour diriger le séminaire diocésain qu'il fondait. Elle était destinée à y entretenir six prêtres de la Mission. Le pape confirma cette mesure en 1676; mais à cause de l'opposition des religieux qui voyaient avec peine cette nouvelle diminution de leurs revenus, les lettres pontificales ne furent fulminées à Sens que le 16 septembre 1679.

Environ un demi-siècle plus tard, cette mesure fut complétée par une ordonnance royale (1<sup>er</sup> novembre 1713) qui éteignait le titre abbatial de Saint-Pierre-le-Vif et en assignait les revenus aux prêtres de la Mission. L'abbé Rouget mourut lui-même l'année suivante, le 24 mars 1714, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

#### 1714-1793.

Il y avait longtemps, en réalité, que le monastère n'avait plus d'abbé. Depuis la commende, la plupart de ceux qui en portaient le titre demeuraient indifférents à tout ce qui se passait à l'abbaye, et ne s'occupaient que de percevoir le revenu de la mense abbatiale qui leur était donnée en bénéfice. La direction intérieure et la conduite des moines appartenaient depuis lors à un supérieur triennal portant le nom de prieur, et qui tenait son autorité du chapitre général de la congrégation.

Cette dernière mesure modifia encore la constitution de l'abbaye. En même temps qu'elle la faisait relever du supérieur général de l'Ordre de Saint-Maur, elle lui enlevait plusieurs droits, entre autres celui de nommer aux prieurés qui en dépendaient, au nombre de six : Saint-Loup-du-Naud (près de Provins); Saint-Barthélemy-du-Buisson (près de Villers-Saint-Georges, Seine-et-Marne); Saint-Hilaire d'Andrésy (près de Courtenay); Saint-Pierre d'Auxon (près d'Ervy, Aube); Notre-Dame-de-Faux, aux Riceys (près de Bar-sur-Seine), et Saint-Pierre de Paroy (près de Joigny). Il appartint désormais au roi de nommer à ces bénéfices, avec le consentement de la cour de Rome. Comme on le voit, depuis plusieurs siècles les droits et les prérogatives du monastère avaient considérablement diminué et se trouvaient réduits presque à rien.

Le 8 juillet 1716, les religieux partagèrent avec les Pères de la Mission la mense abbatiale et, d'après cet accord, ils conservèrent le droit de nommer aux cures de Saint-Laurent, à Saligny; de Notre-Dame, à Maillot; de Saint-Savinien et de Saint-Pierre-le-Donjon, à Sens. Les moines de Saint-Remi gardèrent sous leur patronage onze églises et les prêtres de la Mission eurent l'obligation de nommer des religieux de Saint-Pierre-le-Vif aux bénéfices simples de Saint-Remi.

Parmi les coutumes alors en usage au monastère, il en est une assez bizarre sur laquelle nous nous arrêtons, à cause des débats qu'elle occasionna à cette époque. Au moyen âge, les évêques avaient permis aux moines, la veille des fêtes avec jeûne, de prendre quelques rafraîchissements après les premières vêpres, pour apaiser la soif qu'augmentaient le jeûne et le chant des psaumes. A Saint-Pierre-le-Vif, on continuait de donner à cet usage l'appareil d'une cérémonie solennelle. Les religieux et les chanoines se retiraient sous le cloître. Là, trois des curés de la banlieue sous le patronage de l'abbaye venaient en surplis, tête nue, chacun un verre à la main, se présenter devant le prieur qui bénissait ces trois vins. Quand ils en avaient offert aux chanoines et aux religieux, ils déposaient les verres sur une table où se trouvait une certaine quantité de vin. Le bas chœur de la cathédrale assistait à la cérémonie, sans que rien le mit hors des atteintes de la soif : de là, avec le temps, d'assez graves abus.

Les curés qui, à titre d'hommage, avaient l'obligation de présenter le vin au prieur, protestèrent, au commencement du *xviii<sup>e</sup>* siècle, contre cette charge qu'ils trouvaient ridicule, et dont les moines faisaient si peu de cas, disaient-ils, qu'ils ne voulaient pas la faire remplir par leurs frères convers. Ils composèrent donc une consultation adressée à la Sorbonne et, avec la réponse de plusieurs docteurs, ils en firent un mémoire anonyme, imprimé, pour réclamer l'abolition de cette coutume. Les plus graves arguments du réquisitoire étaient : que boire ainsi, entre le diner et la collation, c'était exposer beaucoup de monde, surtout les jeunes gens et les bedeaux de la cathédrale, à boire avec excès ; que cette cérémonie pouvait être considérée comme un reste de la fête des fous, laquelle avait commencé, disait-on, dans le monastère même. La conclusion de la réponse donnée par les plus célèbres docteurs de la Sorbonne, en novembre 1717, fut que ladite cérémonie constituait un véritable abus, et que les religieux devaient être les premiers à la supprimer.

Nous ne savons quelle suite fut donnée à cette affaire. Mais une note manuscrite insérée à la fin de cette consultation fait remarquer que l'exposé du réquisitoire était presque entièrement faux.

Pendant la première moitié du *xviii<sup>e</sup>* siècle, rien d'important ne vient troubler la paix et le calme du cloître. Des réparations assez considérables se continuent aux vieux bâtiments, auxquels on ajoute une aile. Un devis de 1726 porte le montant des travaux à une somme de 75,000 livres.

Les traditions de charité chrétienne restent vivaces au monastère, et le bien qu'elles produisent font bénir les religieux.

Tandis que les Pères de la Mission fondent une « maîtrise d'école » aux Sièges, grâce à un don fait par le « maître d'école des pauvres » dans la ville de Versailles, les moines reçoivent du curé de la même paroisse une rente d'une pistole pour un chirurgien chargé de soigner les pauvres du pays.

Mais voici une nouvelle catastrophe. Le 10 mai 1743, à quatre heures du soir, après les vêpres, au milieu d'un orage très violent, le tonnerre tomba sur le campanile et y mit le feu. Dans l'espace de quelques instants l'incendie fondit les cloches et le plomb du clocher, et se communiqua aux charpentes du chœur qui furent consumées ; il n'y eut d'épargné, comme en 1632, que la toiture de la nef et celle des deux tours qui touchaient au dortoir.

Devant cette épreuve inattendue, les moines ne perdirent point courage. En moins de cinq mois, l'église fut recouverte et les voûtes échappèrent aux intempéries de l'hiver. Les quatre cloches refondues prirent place dans un autre campanile. Mais ces heureux résultats ne furent obtenus qu'au prix de maints sacrifices. Les dépenses occasionnées par le précédent incendie n'étaient pas encore totalement payées et il fallut recourir à l'emprunt. On vendit à Paris la statue en cuivre de Moïse, et le prix servit à acheter un tabernacle et six chandeliers en cuivre d'une grande beauté. Les réparations de la toiture coûtèrent trente mille livres, dont les directeurs du séminaire durent prendre la moitié à leur charge.

L'église, la crypte, le cloître et le chapitre renfermaient alors un grand nombre d'inscriptions et d'épitaphes des archevêques, des abbés et des autres personnages qui avaient été ensevelis dans l'abbaye ; mais ces inscriptions n'offraient que peu d'intérêt, car elles étaient de date récente et n'avaient été rédigées, pour la plupart, que depuis la réforme. Tarbé nous en a conservé le texte dans son ouvrage des *Epitaphes et Inscriptions sénonaises, avant 1789* (1).

Toutes les tribulations qu'avait éprouvées le monastère n'étaient que peu de chose en comparaison de l'irréparable malheur qui le menaçait et allait l'envelopper d'une destruction dernière. On était à la veille de la Révolution. L'histoire des derniers jours de Saint-Pierre-le-Vif nous est presque inconnue : il y règne ce silence profond et terrible, sinistre précurseur des épouvantables tempêtes.

Le 4 août 1789, un décret de l'Assemblée nationale abolit les titres de noblesse et enlève à l'abbaye ses droits de justice ; puis

(1) Bibliothèque d'Auxerre, n° 482.

un autre, du 13 février 1790, supprime les ordres religieux et les vœux monastiques, et met les biens du clergé à la disposition de la nation.

L'agonie du monastère, qui avait eu des pages si brillantes dans son histoire, va être marquée par des événements singuliers où se rencontrent, suivant l'expression d'un grand écrivain, toutes les extrémités des choses humaines. Ce fut le 19 février 1791 qu'eut lieu une première adjudication des bâtiments du monastère. Le procès-verbal détaillait : « la maison conventuelle et bâtiments claustraux, l'église, le jardin fruitier et potager, charmillles et cours, le tout entouré de murs, sur la place qui est au-devant desdits bâtiments et églises, et sous la réserve du bâtiment qui servait d'auditoire et de prisons qui se trouve dans la cour de la ferme, adossée contre l'église, comme aussi sous la réserve de la place qui est au-devant dudit auditoire et de la ferme ».

Le tout fut laissé provisoirement pour le prix de quinze mille livres « au sieur Heurtaut, prêtre, seul enchérisseur ». L'adjudication définitive n'eut lieu que le 5 mars 1791. Il était ajouté à la réserve, entre autres choses : « des grilles de fer, stalles, statues de toutes espèces, des autels tant en bois que pierre et marbre, et tombeaux qui sont dans la grande église et dans l'église souterraine, du carreau et des marches tant en pierre que marbre qui sont dans le chœur, dans le sanctuaire et dans la chapelle de la Vierge de ladite église, de toutes les statues en marbre qui sont dans la chapelle de la Vierge et qui forment les montants et tableaux des niches, etc. »

Un greffier de l'élection de Sens, Christophe Bertrand, acheta le tout pour une somme de quarante-deux mille livres, au nom de dame Louise-Anne-Constance Poupardin d'Amaury, veuve de Paul-Charles-Marie de Loménie de Brienne.

Les bâtiments de l'abbaye tombèrent ainsi en la possession de l'archevêque de Sens, Etienne-Charles de Loménie de Brienne, qui voulait en faire sa demeure. Ce prélat, entré sans vocation dans l'état ecclésiastique, imbu dès sa jeunesse des principes philosophiques de l'époque, avait été successivement évêque de Condom, archevêque de Toulouse, ministre de Louis XVI et cardinal.

Lorsque plusieurs paroisses de la ville furent supprimées, trouvant sans doute l'église du monastère trop grande pour lui servir de chapelle, peut-être aussi par un reste de religion et de générosité, il voulut en faire cadeau aux habitants du faubourg, et remplacer par ce bel édifice leur vieille paroisse de Saint-Savinien et les deux autres églises du faubourg supprimées par la municipalité. L'historien Tarbé, en racontant ce détail, ajoute que les habitants

s'assemblèrent pour délibérer et refusèrent la proposition avec opiniâtreté disant « que le diable pourrait bien venir habiter l'église, puisque le monastère était détruit ».

M. Perrin regarde comme probable qu'ils alléguèrent d'autres raisons d'un ordre moins surnaturel, car aussitôt que le monument fut tombé sous la pioche des démolisseurs, leurs protestations s'élevèrent nombreuses et menaçantes. Mais l'œuvre néfaste était accomplie : l'église étant rasée, il n'en resta plus que la crypte, éclairée par un soupirail vitré. Une nuit, la voûte, humectée par les pluies, s'effondra et écrasa les pauvres volatiles (1). Ainsi disparut ce monument, le plus vénérable du Sénonais, après l'église de Saint-Savinien ! (2)

Au milieu de ces tempêtes et de ces défaillances, les reliques du monastère échappèrent à la destruction, grâce au courage de deux prêtres : MM. Thomas et Macé. « Ces deux généreux chrétiens, dit le registre du Trésor de la cathédrale de Sens, sans calculer le danger auquel ils s'exposaient à cette époque de terreur (1793), entreprirent de sauver des mains profanes toutes les reliques qui reposaient dans les différentes églises de la ville de Sens. La protection divine les accompagna dans l'accomplissement de leur généreux dessein... Au moyen de secrètes intelligences, ils pénétrèrent pendant la nuit dans l'église de Saint-Pierre-le-Vif, enlevèrent toutes les reliques que possédait cette ancienne abbaye, et les rapportèrent dans l'église de Saint-Pierre-le-Rond, qui était devenue leur propriété particulière. Elles y restèrent pendant cinquante-deux ans ». C'est de là que l'autorité ecclésiastique les retira en 1843, pour les déposer, avec les précieux suaires qui les enveloppaient, dans le Trésor de la cathédrale de Sens.

## EPILOGUE

Le monastère de Saint-Pierre-le-Vif avait donc cessé d'exister. Le même sort allait-il être réservé à l'église de Saint-Savinien, et de tant de souvenirs glorieux ne devait-il rester aucune trace, aucun vestige ? La Providence ne le permit pas, et ce sanctuaire dut à la modestie de son apparence de traverser sans trop de périls la période de la Terreur.

(1) Tarbé, histoire de Sens.

(2) Après ce dernier malheur, a-t-on enlevé les matériaux de la crypte, ou bien a-t-on simplement comblé la cavité produite par cet affaissement, et, dans ce dernier cas, reste-t-il encore de ce monument quelques précieux vestiges ? C'est ce que pourront faire connaître des fouilles pratiquées à cet endroit.

De sérieux dangers menaçaient pourtant son existence, et les premiers dommages lui vinrent de ceux mêmes qui avaient reçu mission de le protéger. En 1792, deux fabriciens, le maître d'école et le bedeau dérobèrent une partie du mobilier, jusqu'à l'autel et aux tombeaux de la crypte qu'ils considéraient « comme des effets inutiles », et laissèrent enlever le reste. Les choses en demeurèrent là pendant deux années. Cependant, le 18 février 1794, le culte de la Raison était installé à la cathédrale de Sens, et l'église de Saint-Savinien semblait irrémédiablement condamnée à une destruction prochaine, quand un excellent chrétien trouva dans sa générosité le moyen de détourner ce malheur. M. Simon-André Blanchet, ancien garde-marteau de la maîtrise des eaux et forêts du baillage, l'acheta, le 13 juillet de la même année, pour la somme de quatorze mille livres : elle n'était plus considérée que comme une carrière de pierres. M. Blanchet exposa plus tard (24 juin 1826), dans un acte authentique, que « par vénération pour la mémoire de saint Savinien et de saint Potentien, premiers apôtres de la foi à Sens, qui y furent martyrisés dans l'église Saint-Savinien, et voyant les orages révolutionnaires menacer d'une destruction prochaine cette église si ancienne et si recommandable aux fidèles, il en fit l'acquisition... la rétablit de suite... la meubla et y fit célébrer les saints offices ».

Cependant Millin, qui passa à Sens en 1807 et visita cette église en compagnie de Tarbé, n'était pas alors rassuré sur son sort, car en prenant le dessin des inscriptions de la crypte, il écrivait : « J'ai cru devoir reproduire ici ces monuments de notre ancienne écriture lapidaire et de notre histoire ecclésiastique. Déjà la chaux a passé sur ces vieux caractères et un impitoyable badigeonneur a reblanchi les noms de Savinien, de Potentien et d'Eodald, respectables par leur antiquité comme par la foi qu'ils inspirent. L'église passera bientôt en d'autres mains, sera abattue, et ces religieux témoignages de la piété de nos pères disparaîtront, mais peut-être, alors, se trouvera-t-il quelqu'un qui sauvera ces pierres sacrées et mon travail aura contribué à les faire conserver ».

Les craintes de l'archéologue et du chrétien faillirent se réaliser. M. Blanchet ayant voulu donner l'église et le cimetière voisin à la fabrique de la paroisse, mais à condition que le titre de cure ou de succursale y serait attaché à perpétuité, on la refusa ; la donation devint caduque, et la mort de M. Blanchet étant survenue sur ces entrefaites, le 2 juillet 1826, sembla livrer aux plus terribles hasards le monument qui retomba dans son dangereux abandon. Victor Petit raconte dans son *Guide pittoresque*, l'impression douloureuse qu'il ressentit en y entrant, quelque vingt ans plus tard : « La nef servait de grange et le sanctuaire de garde-meuble ».

Ce fut le digne héritier de M. Blanchet, M. Edme-Marie-Simon de Feu, écuyer, ancien chevau-léger, chevalier de l'ordre de Saint-Louis, qui en fit don à Mgr de Cosnac, sous la seule condition d'y maintenir à perpétuité le service divin. Animé d'une noble émulation, ce prélat affecta aux réparations de cette église les revenus d'un capital tiré de sa cassette personnelle, et la donna enfin comme chapelle aux Sœurs du Bon-Pasteur qu'il établit, le 26 mai 1845, dans les bâtiments reconstruits de Saint-Pierre-le-Vif.

Chaque année, le 18 octobre et pendant l'octave, le chef de saint Savinien est exposé à la vénération des fidèles dans ce sanctuaire qui porte toujours son nom et ainsi se perpétue parmi nous le culte du premier apôtre des Sénon.

---

## APPENDICE N° 1.

### *Identité de sainte Théodechilde, fondatrice de Saint-Pierre-le-Vif.*

Cette question est une des plus obscures et des plus embrouillées que présente l'histoire de l'église de Sens. Aussi, pour la traiter à fond, avons-nous jugé bon d'en faire une dissertation à part. Nous espérons résoudre ce problème d'une manière aussi satisfaisante que possible, en nous aidant non seulement des renseignements fournis par ceux qui ont traité cette question, mais encore de certaines particularités de l'histoire de Saint-Pierre-le-Vif demeurées inaperçues.

L'unanimité des historiens reconnaît pour la fondatrice de Saint-Pierre-le-Vif, une certaine Théodechilde qui fut recommandable par sa naissance et sa sainteté. Sans nous arrêter à deux documents importants dont l'authenticité a été contestée, la charte de Clovis et le testament de Théodechilde, et sur lesquels nous reviendrons plus loin, si nous consultons les plus anciens diplômes de cette abbaye, admis par tous les critiques, Théodechilde y porte simplement le nom de *reine* : « *Domna Thechildis regina* ». C'est ainsi que la qualifient la charte de saint Emmon, en 659, et celles données en 711 et 719 par Ingoare et Leothérie, comtesses de Tonnerre. Ajoutons à ces documents l'inscription du tombeau de la sainte, qui se trouvait dans l'église du monastère et fut gravée probablement aussitôt après la mort de la fondatrice : *Hunc regina locum monachis construxit ab imo Thechildis*, etc. « La reine Théchilde a fondé cette demeure pour des moines, etc. » Ces différents renseignements ne nous donnent donc aucune indication précise sur le sujet qui nous occupe.

Au XI<sup>e</sup> siècle, Odoranne, le premier historien connu de l'abbaye, fait une dissertation sur la fondation de Saint-Pierre-le-Vif. Il enseigne que la fondatrice est une fille de Clovis, du nom de Théodechilde, et il affirme que les archives du couvent renferment des preuves de ce fait. Quels étaient ces documents ? Probablement les deux parchemins dont nous avons parlé plus haut, la charte de Clovis et le testament de Théodechilde, car le chroniqueur en a presque copié les termes.

Cette affirmation d'Odoranne est importante à noter ici, à cause de la grande autorité de cet historien qui la présente dans un petit traité, distinct de sa Chronique et fait à la demande du roi. Après lui, le second chroniqueur du monastère, Clarius, ne fait que le résumer, et il affirme non moins catégoriquement que la fondation de Saint-Pierre-le-Vif est l'œuvre de la fille de Clovis. Dans les siècles suivants, Robert de Saint-Marien, d'Auxerre, Geoffroy de Courlon et les autres historiens ne font que confirmer le sentiment d'Odoranne.

Mais, au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, une révolution se produit dans l'étude des sciences historiques. A côté de savants qui, avec Mabillon, posent les premières règles d'une sage critique, laquelle servira à distinguer, dans les documents, les traces de la vérité de celles de la fausseté et de la superstition, il s'en présente d'autres qui, saisissant le prétexte de quelques légendes fausses et apocryphes, cherchent à battre en brèche l'autorité de l'histoire, de la tradition et de l'Eglise au profit du Jansénisme. A la tête de ces derniers se trouvait Jean de Launoy. Voulant attaquer l'apostolicité de l'église de Sens et sachant que les *Actes* de Savinien étaient le document le plus important peut-être qu'il eût à redouter contre sa thèse, Launoy trouva que le meilleur moyen d'infirmer l'autorité de ces *Actes* était de faire suspecter l'honnêteté et la bonne foi des moines de Saint-Pierre-le-Vif qui les avaient composés. Il les attaqua donc violemment, en exagérant les appréciations de ceux qui relevaient quelques erreurs de détail dans la charte de Clovis et dans le testament de Théodechilde, regardant ces deux pièces comme apocryphes, et émettant l'opinion que la fondatrice de Saint-Pierre-le-Vif était non point la fille de Clovis, mais sa petite-fille.

Ces opinions nouvelles sur plusieurs points de l'histoire de Sens, causèrent dans cette ville une grande émotion. Le savant D. Mathoud, alors prieur de Saint-Pierre-le-Vif, publia, pour y répondre, un ouvrage intitulé : *De vera Senonum origine christiana, adversus Johannis de Launoy criticas observationes*. Comme on le voit, ce volume, imprimé à Paris en 1687, était dirigé surtout contre Launoy. Depuis cette époque, la controverse n'a cessé de s'agiter, sur ces questions, jusqu'à nos jours. Dans le courant de cette *Histoire*, nous avons donné en son lieu notre opinion sur les divers écrits qui composent les *Actes* de saint Savinien. Quant à l'identité de la fondatrice du monastère de Saint-Pierre, après avoir étudié les différents travaux qui ont été écrits sur cette question, nous nous sommes rallié à l'opinion d'Odoranne comme étant celle qui offre le plus de probabilité.

Pour procéder avec ordre et clarté, nous réduisons à quatre chefs de preuves les différentes difficultés qui ont été soulevées : les deux premiers regardent la question générale de l'identité de Théodechilde ; le troisième se rapporte à la charte de Clovis, et le dernier, au testament de la fondatrice de Saint-Pierre-le-Vif.

## I

Grégoire de Tours n'a dit nulle part que Clovis eût une fille du nom de Théodechilde ; donc cette fille n'a pas existé. — Tel est le premier argument, le point de départ de toutes les dénégations portées par ceux qui ont rejeté tout ce qui n'était pas conforme à ce silence du premier historien des Gaules et de ceux qui l'ont copié. Mais son autorité n'est pas si grande que nous n'accordions l'existence qu'aux personnages auxquels il a bien voulu donner, dans ses écrits, un certificat de vie. Il est certain, en effet que saint Grégoire a omis de rapporter, soit par indifférence, soit par ignorance, bien des événements de notre histoire. Joseph Scaliger

dans son savant ouvrage *De Emendatione temporum*, tome VI, dit que les écrits de cet historien offrent beaucoup de lacunes, qu'il traite maints passages avec négligence et qu'il omet à tort d'autres faits.

D. Quatremare a professé la même opinion et la critique moderne admet leurs conclusions. Il s'est opéré, en effet, depuis quelque temps un retour contre l'exagération d'autorité accordée depuis le <sup>xvii</sup>e siècle à Grégoire de Tours. La réaction, commencée après 1850, est devenue depuis formidable, soutenue qu'elle est par l'érudition allemande. C'est ainsi que M. Fustel de Coulange, une des plus hautes autorités de la science historique, conclut dans son ouvrage *La Monarchie franque*, que « dans les meilleurs récits (de Grégoire de Tours) au sujet des Francs, il y a tout au moins des traditions orales soigneusement recueillies par un écrivain forcément incapable de les contrôler ou de les rectifier. »

Si, à toutes ces raisons, nous ajoutons que Grégoire de Tours ne semble avoir eu nulle part l'intention de faire une généalogie complète et officielle des enfants de Clovis; que la fondatrice de Saint-Pierre-le-Vif s'étant appliquée dès son jeune âge aux œuvres de piété et de charité, ne s'étant jamais mêlée aux événements publics et ayant recherché toute sa vie, au sentiment de D. Mabillon, l'obscurité et la retraite, son rôle a été nul sur la scène du monde, il est tout naturel que le nom de Théodechilde ne se trouve pas dans les écrits de saint Grégoire à côté de ceux de son père de sa mère et de ses frères. Le silence de cet historien n'infirme donc en rien l'existence de la sainte, surtout si cette existence est affirmée par des documents positifs et certains. Mais ce silence n'est pas absolu. Il dit quelque part : « Du temps de la reine Theudechilde, son tribun d'Auvergne, Numinus, en quittant la France, après avoir payé le tribut à la reine, passa par la ville d'Auxerre ». Il s'agit ici évidemment de la fondatrice de Saint-Pierre-le-Vif à qui ce Numinus était venu payer, à Sens, le tribut de ses biens d'Auvergne. Or, l'abbé Chabau a prouvé que cette Théodechilde ne pouvait être que la fille de Clovis. (*Sainte Théod.*, vierge, fondatrice de Saint-Pierre-le-Vif, p. 41.)

## II

La seconde difficulté a trait à l'épithaphe et à l'éloge d'une Théodechilde qu'Odoranne, et, après lui, Clarius, ont copiés en les attribuant à la fondatrice de Saint-Pierre-le-Vif. Venance Fortunat, l'auteur de ces deux pièces de vers, né en Italie, vint en Gaule vers 565, composa un grand nombre de poésies latines et chanta tour à tour les divers personnages barbares ou gallo-romains qui lui donnaient l'hospitalité. Le recueil de ses œuvres contient les deux poésies en question. La première est un éloge magnifique de sa noblesse et de sa munificence envers les églises et les pauvres, la seconde, son épithaphe.

On croit généralement que ces deux poésies s'adressent au même personnage. Ce sont, en effet, dans l'une et l'autre, les mêmes éloges : sang royal, soin à orner les églises, charité et libéralité envers les pauvres, même récompense promise. On croit deviner que Fortunat, en composant l'épithaphe, avait sous les yeux l'éloge et s'en inspira, tant il y a de rap-

ports entre les idées et parfois dans les expressions. Dans l'un et l'autre, Théodechilde est fille de roi et a un frère.

Mais à quelle Théodechilde se rapportent ces deux pièces ? On les attribue généralement aujourd'hui à une autre que la fille de Clovis et les Bollandistes l'appellent Théodechilde la Jeune pour la distinguer de la première. Elle était née de Thierry I<sup>er</sup>, roi d'Austrasie et d'une fille de saint Sigismond, roi de Bourgogne, nommée Suavegothe. Mariée successivement à deux rois des Varnes et répudiée par le dernier, elle était rentrée en Austrasie, probablement à Metz qui avait dû être son berceau ; c'est là, auprès de sa mère, qu'elle se livrait aux pratiques de piété et aux bonnes œuvres.

D'après ces détails, rapportés par Procope et Flodoard, la plupart des historiens ont été amenés à attribuer les vers de Fortunat à cette Théodechilde. Elle n'avait, en effet, qu'un frère et avait été mariée.

Certains auteurs se fondant sur ce qu'Odoranne et Clarius avaient attribué les poésies en question à la fondatrice de Saint-Pierre-le-Vif, en ont conclu que c'était la reine des Varnes. Il suffit d'un peu de réflexion pour voir l' inanité de cette opinion. Ce n'est qu'après avoir exposé dans les termes les plus clairs et les plus précis que la fondatrice du monastère était fille de Clovis et qu'elle était demeurée vierge, que ces chroniqueurs lui rapportent les vers de Fortunat. Il est donc de la dernière évidence qu'ils attribuaient ces poésies à la fille de Clovis. Au reste, sans fausser le sens vague des éloges de Fortunat, Odoranne et Clarius pouvaient leur donner une signification en rapport avec leur première affirmation et il n'est pas sûr qu'en interprétant ainsi ces poésies, ils se soient trompés. Le frère de Théodechilde dont il est question pouvait être Clotaire qui fut assez longtemps seul roi de France. Dans le vers : *Cui frater, genitor, conjux, avus atque priores*, le mot *conjux* a pu être mis, à cause de la quantité, à la place de *mater* et se traduire ainsi : « votre frère, votre père, son épouse (ou votre mère) » ; cette interprétation, qui n'a rien de forcé, n'infère nullement l'idée de mariage chez celle à qui étaient dédiées ces poésies. Enfin, le mot *prole* de l'éloge, signifie, d'après le contexte, la génération ascendante et se rend souvent, en français, par le mot « naissance ». Cicéron disait dans ce sens : *Ortus ex nobili prole* : « Issu d'une noble race ».

L'épithaphe de Fortunat n'a jamais été gravée sur le tombeau de la fondatrice, à Saint-Pierre-le-Vif, comme quelques auteurs l'ont cru à tort. Odoranne, qui l'a citée le premier dans ses œuvres, déclare expressément qu'il l'a copiée dans Fortunat. Ce chroniqueur, que l'on trouve si rarement en défaut, a été sans doute trompé ici par la similitude de nom et des œuvres de piété et de charité accomplies par les deux reines ; cela a pu se faire d'autant plus facilement que les deux poésies ne renfermaient aucune phrase dont le sens catégorique et précis pût forcer l'écrivain à reconnaître son erreur.

Mais il est d'autres preuves contraires au sentiment de ceux qui pensent que le monastère de Saint-Pierre-le-Vif devrait sa fondation à la reine des Varnes. Flodoard nous apprend que cette princesse exerça en parti-

culier sa munificence à l'égard de la cathédrale de Reims, qui était voisine et métropole de celle de Metz, et que, dans son testament, fait du temps de l'évêque Egidius (572-590), outre le village de Verzy qu'elle tenait par précaire, elle légua plusieurs autres héritages à cette même église. Or, il n'existe aucun rapport, aucune similitude entre ce testament et celui de la fondatrice de Saint-Pierre-le-Vif. De plus, Théodechilde, qui donna naissance à ce monastère, vécut auprès de cette retraite dans la pratique de la vertu, et y fut ensevelie après sa mort. Comment admettre que la fille de Suavegothe soit venue se fixer à Sens et y mourir en pays étranger, alors que des liens puissants devaient la retenir à Metz ou à Reims ?

On a encore objecté que les deux épitaphes de sainte Théodechilde et la première de Basolus qui étaient dans la basilique de Saint-Pierre, ne font point mention de sa virginité et la qualifient seulement de reine. La première, gravée sur une brique dans le tombeau, devait être de la plus grande brièveté et ne renferme en effet que la date de sa mort et son titre de reine : *IIII Kal. julii transiit domina Techildis regina*. Quant au titre qui lui est donné ici, il est reconnu qu'on donnait alors ce nom de roi et de reine aux enfants des princes. Dans la seconde épitaphe : *Hunc regina locum*, etc., on voit prédominer, chez les moines qui la rédigèrent, la crainte des mille dangers qui menaçaient leurs biens, leur sécurité et leur vie, alors que la barbarie reculait avec peine devant la civilisation naissante. Le titre redoutable de reine que portait la fondatrice et l'intervention royale qu'il appelait par ce fait, les malédictions contre ceux qui voudraient attenter à cette œuvre, c'est tout ce que les religieux mentionnent dans l'inscription : ils savaient que l'éloge des vertus de la reine était bien peu capable de toucher des cœurs encore barbares et d'arrêter les déprédateurs. L'épitaphe de Basolus ne parle pas non plus de la virginité de Théodechilde, mais elle ne fait non plus aucune allusion à un mariage, et le contexte indique clairement qu'elle était fille de Clovis et qu'elle s'était consacrée aux œuvres de charité.

### III

Mais nous arrivons au point capital de cette étude, celui au sujet duquel la controverse s'est agitée avec le plus de vigueur et de passion. Le nœud du problème se trouve, en effet, dans la question de savoir si la charte de Clovis et le testament de Théodechilde sont vraiment authentiques, ou du moins s'ils ont une valeur historique, car ces deux pièces affirment de la manière la plus formelle que la fondatrice de Saint-Pierre-le-Vif, Théodechilde, était fille de Clovis.

Trois opinions se partagent les historiens et les critiques sur la valeur de la charte de Clovis. Les premiers la considèrent comme entièrement forgée par les moines, dans le but d'étaler la liste nombreuse de leurs biens. Parmi eux se trouvent, au premier rang, Launoy, au xvii<sup>e</sup> siècle et Pardessus au xix<sup>e</sup>. Après avoir passé en revue toutes leurs objections faites contre ce diplôme, nous verrons que leurs accusations sont fort exagérées et presque entièrement fausses.

A côté de cette première opinion s'en place une seconde, complètement opposée, et qui réclame pour cette charte une parfaite authenticité. Son principal représentant est D. Mathoud, au xvii<sup>e</sup> siècle. Ce sentiment ne doit pas non plus être parfaitement conforme à la vérité, car les objections soulevées sont trop nombreuses pour qu'il n'y en ait quelques-unes de fondées et plusieurs ne peuvent suffisamment s'expliquer que par des interpolations ou des erreurs de copistes. D. Mathoud pensait que l'original de cette pièce avait existé au monastère jusqu'en 1662, époque à laquelle il avait été envoyé à Paris pour un procès et avait disparu. C'était à tort, car si les copies que l'on a conservées jusqu'à nos jours étaient conformes à cet original, elles en prouveraient la fausseté, et, d'un autre côté, on ne peut guère admettre que les copies ne fussent à peu près conformes à cette pièce.

Entre ces deux sentiments extrêmes, il est une opinion qui se recommande par la haute autorité des Bollandistes et que nous considérons comme la plus probable; elle accepte la charte quant au fond, reconnaissant qu'elle a été altérée en plusieurs endroits. Les Bollandistes supposent que « ce document est composé de deux chartes qui ont péri, dont on aura gardé la substance, mais dont les différentes parties ont été rajustées avec peu d'habileté. La première émanait du roi et de la reine qui donnèrent à leur fille ce qu'ils possédaient à Sens. La seconde serait de Basolus qui, ayant été fait prisonnier, offrit à la sainte ses francs-alleux de l'Auvergne et du Limousin pour sauver sa vie. Cette charte est expressément mentionnée dans le testament de sainte Théodechilde. Plus tard, on fondit ces deux chartes en une seule : le diplôme de Clovis en composa la première partie, et dans la deuxième on aura conservé la donation de Basolus.

Mais venons aux objections :

1<sup>o</sup> — D'après le père Papebroek, il n'existe aucune charte de donation avant le roi Dagobert. — Cette affirmation est complètement fausse. Nous possédons le diplôme de Mici, donné par Clovis, et que tout le monde reconnaît comme authentique. Mabillon, de son côté, déclare que tous les rois de France, à partir de Clovis, ont donné des diplômes en faveur des monastères et que les premiers Mérovingiens scellaient ces chartes de leur anneau, sur lequel étaient gravés leur figure et leur nom. Grégoire de Tours raconte lui-même (libr. VI) que Chilpéric détruisit une partie des testaments qui étaient dans les églises et les diplômes donnés par son père Clotaire.

2<sup>o</sup> — Suivant le même Père, la formule initiale *In nomine sanctæ et individue Trinitatis* n'a été employée qu'après Charlemagne. — Mais la charte de Mici renferme la clause suivante : *Sint loco patricæ in perpetuum possessiones, quas donamus in nomine sanctæ, individue æqualis et consubstantialis Trinitatis*. Au reste, est-il bien sûr qu'alors il n'y avait pas diversité dans les formules ?

3<sup>o</sup> — Clovis parle de lui-même au singulier ; or, dit Mabillon, les rois de la première race employaient toujours le pluriel dans les chartes. — Dans le diplôme de Mici, Clovis dit : *Illa fiat ut ego Chlodoveus volui*.

Dans la charte de Saint-Pierre-le-Vif, Clovis parle tantôt au singulier, tantôt au pluriel.

4° — On remarque dans la charte de Saint-Pierre-le-Vif une énumération des plus petites choses. Or, dit le père Papebrock, à une époque si ancienne on ne prenait pas le soin de mentionner tant de détails. — Mais Marculphe qui a compilé des chartes du viii<sup>e</sup> siècle et des âges précédents, nous en donne plusieurs où l'on trouve indiqués un aussi grand nombre de détails.

5° — Au commencement du diplôme on lit : « La troisième année depuis que j'ai reçu le baptême. » A la fin est écrit : « L'an du Seigneur 500, au mois d'octobre, indiction première. » Or, ces dates ne concordent pas entre elles ; l'an 500 ne correspond ni à la troisième année du baptême ni à l'indiction première. — Ces différentes mentions ne se trouvaient pas dans les meilleures copies et les anciens chroniqueurs qui ont fait des emprunts à la charte, tels que Odoranne et Clarius, ne parlent point de ces dates. Toutes ces dates ne devaient pas être marquées dans l'original et c'est pour remédier à cette lacune que les copistes du moyen-âge ont ajouté, chacun à sa manière, des dates si peu en harmonie les unes avec les autres.

6° — Quatre objections ont été faites touchant les signatures. — Saint Héracle porte le titre d'*archevêque* de Sens, titre qui n'a été adopté que plusieurs siècles plus tard. — Mabillon reconnaît que ce qualificatif fut employé en occident dès le v<sup>e</sup> siècle. Il est plus probable cependant que les copistes remplacèrent dans la suite le mot primitif *évêque* par celui d'*archevêque*, quand ce dernier fut le seul employé pour désigner le siège de Sens.

— Les fils de Clovis signent avec le titre de *roi*. — Théodechilde porte bien celui de *reine* sur son épitaphe qui passe pour authentique.

— Plusieurs des évêques qui ont signé la charte n'ont vécu que longtemps après sa rédaction. — L'usage des signatures de gens absents ou nés longtemps après est surabondamment démontré par les Bénédictins, à l'aide de monuments de toutes espèces qui remontent au v<sup>e</sup> siècle et finissent au xiii<sup>e</sup>. On avait coutume alors de présenter les chartes, pour les faire approuver et confirmer, aux personnages importants qui apposaient leur signature dans l'espace laissé libre, à cet effet, entre la signature du dernier témoin et celle du maire du palais ou notaire.

— Aucun témoin ne signait les chartes royales sous la première race, à l'exception du roi et du notaire. — La réponse faite à l'objection précédente résout également, celle-ci.

7° — Le père Labbe pense que, alors même que Théodechilde eût été fille de Clovis, elle n'était pas en âge de se consacrer à Dieu et de fonder un monastère. — Un pareil fait se rencontre assez souvent dans l'histoire de l'Église. Au commencement du v<sup>e</sup> siècle, sainte Geneviève avait fait son vœu de chasteté, à l'âge de dix ans, entre les mains de saint Germain d'Auxerre. Théodechilde avait à peu près cet âge, puisqu'on s'accorde à la faire naître vers 498 et que le diplôme fut donné en 509.

8° — Clovis se dit successeur des rois de Bourgogne, ce qui est con-

traire à l'histoire. — D'après Malte-Brun (*Géogr. de la France*, t. II) les Burgondes vinrent, de 408 à 410, disputer et enlever au Romains cette province, et le Sénonais fut incorporé au nouveau royaume de Bourgogne. Clovis s'empara de Sens en 486 et la Bourgogne, avec son roi Gondebaud, devint tributaire du vainqueur. Ce texte n'est donc pas opposé à l'histoire. Cependant, la phrase en question du diplôme paraissant affirmer que le Sénonais avait été donné en dot par Clotilde à Clovis, il vaut mieux croire qu'elle a été interpolée par un copiste ignorant, car, d'après le droit des Francs, c'était l'époux et non l'épouse qui offrait une dot (*Frédég. cap. xviii*).

9<sup>e</sup> — Basolus ne fut fait prisonnier qu'en 525, par Thierry; donc Clovis n'a pu donner ses biens en 509. — M. l'abbé Chabau a prouvé (*S. Théod.*, vierge) que l'Arvernne fut prise une première fois sous Clovis, en 507, par Thierry.

Comme on peut le voir, ces différentes objections ne portent que sur les accessoires de la charte et elles n'en atteignent pas le fond. De plus, les réponses que nous avons faites à chacune d'elles, nous semblent suffisantes pour faire accepter à la rigueur l'authenticité du diplôme dont on ne possède plus que des copies incorrectes et imparfaites. La plupart des historiens qui ont fait ces objections n'avaient pas une confiance absolue dans leurs preuves, car, parmi eux, le père Sirmond et les auteurs du *Gallia christiana*, après avoir étudié les archives de Saint-Pierre-le-Vif, abandonnèrent leur premier sentiment. (1) Quant à Mabillon, si on doit lui accorder sur les questions générales une très grande autorité, il n'en est plus de même de certains faits particuliers qu'il n'a pu suffisamment approfondir. C'est ainsi qu'il a attribué les *Actes* de saint Savinien à Odoranne, et il est aujourd'hui reconnu que ces écrits sont d'époques et de plumes différentes. De même, cet historien a donné comme authentique l'épithaphe de Basolus, dans sa *Vie de saint Ebbon*. Or, il y est question de Clovis et de Théodechilde, princesse royale, et l'ensemble du texte indique entre les deux personnages une relation étroite qui ne peut être que celle de la paternité et de la filiation. Mabillon l'eût certainement remarquée lui-même, s'il n'avait été prévenu. Au reste, la manière dont il amassait les immenses matériaux de ses ouvrages, indique un moyen d'information insuffisant pour traiter à fond certaines questions locales. Les archives de Saint-Pierre-le-Vif renferment une lettre imprimée du savant bénédictin, adressée à tous les prieurs de son ordre, et leur demandant, pour composer ses *Annales*, des mémoires sur les monuments anciens de toutes sortes intéressant leurs abbayes. Il résulte de là que la sûreté et l'autorité de ses renseignements dépendaient de la science et de la bonne volonté du prieur. Cette restriction a surtout sa valeur pour Saint-Pierre-le-Vif qui semble avoir communiqué plus volontiers ailleurs ses documents. C'est ainsi qu'en 1691, D. Toussaint du Carroy, sous-prieur du couvent, réunissant les éléments d'une étude approfondie sur sainte Théodechilde, l'envoyait au père Daniel Papebrock, et ce Bollandiste qui,

(1) D. Mathoud.

dans la préface du tome II d'avril, avait attaqué la charte de Clovis, fut converti à son tour par la dissertation du religieux ; aussi, au 28 juin, en donnant cette thèse et en la complétant, soutint-il mordicus l'authenticité du diplôme.

L'autorité la plus redoutable, à coup sûr, qui se soit élevée contre le diplôme de Clovis, est celle d'un membre de l'académie des Inscriptions, M. Pardessus. Chargé, en 1843, de rééditer la collection des chartes mérovingiennes et carlovingiennes, faite en 1776 par MM. de Bréquigny et La Porte du Theil, il plaça la charte de Clovis et celle de Théodechilde au nombre des apocryphes. « Le diplôme de Clovis, dit-il, est évidemment faux. »

Que ce savant, discutant les chartes à l'aide des principes de la paléographie et de la critique moderne, ait constaté que les deux pièces en question renferment des fautes et ne peuvent être originales, nous le concédons. Il a pu établir que les formes de chancellerie employées sous le fondateur de la monarchie française, ne se trouvent point dans celle de Saint-Pierre-le-Vif. Mais il y a une très grande différence, au point de vue de la sûreté des renseignements, entre une charte mal copiée ou reconstituée et une charte forgée.

Pardessus, dans ses *Prolégomènes*, p. 7, suppose trois motifs qui ont porté à fabriquer les chartes fausses. « Il y en a un, dit-il, que la simplicité des anciens temps doit faire pardonner peut-être : c'est le besoin de renouveler les originaux en partie détruits par l'injure des temps ou par quelque accident particulier. On s'est cru permis de transcrire avec autant de fidélité qu'il était possible ce qui en subsistait et de suppléer le reste en employant les formules d'usage. Ces pièces restaurées ainsi, d'autorité privée, sont fausses sans contredit, quand elles n'auraient d'autre vice que d'être annoncées pour originales, et les tribunaux doivent les rejeter. Mais l'historien peut y chercher le vrai, si, malgré quelques caractères extrinsèques qui décèlent la restauration, elles paraissent avoir été, en grande partie, copiées d'après les originaux mutilés, et si, d'ailleurs, rien n'y contredit les faits connus et constants.

« Un autre motif, continue-t-il, de faire de faux actes a été de réparer la perte de ceux qui avaient été détruits par les guerres, les incendies ou d'autres malheurs. On les fabriquait alors d'après les traditions conservées dans la mémoire ou consignées dans les anciennes chroniques. Ce n'était point pour envahir le bien d'autrui ou pour conserver des possessions injustes, mais pour défendre ou recouvrer des droits légitimes. On ne peut se dispenser de les mettre au nombre des pièces fausses, mais au moins on y trouve les secours que fournissent, pour la recherche de la vérité, d'autres traditions fournies de bonne foi.

« Enfin, termine-t-il, le motif le plus condamnable et peut-être le plus commun pour fabriquer de faux titres, fut de venir à l'appui de l'injustice... Ces actes ont été tantôt fabriqués d'un bout à l'autre et sans modèle par des faussaires hardis mais ignorants, tantôt calqués presque en entier sur des originaux dont on retranchait, ou changeait, ou interpolait quelques passages, selon le but qu'on se proposait. »

Pardessus suppose que ce dernier motif est celui qui amena la fabrication du diplôme de Clovis, puisque, ailleurs, s'occupant de la pièce en question, il dit que « le but du faussaire était d'étaler et d'autoriser la liste prodigieuse et vraiment incroyable de donations qu'il suppose faites au couvent. » Voulant confirmer cette supposition, le membre de l'Académie des Inscriptions donne une autre copie de cette charte, écrite au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, sur un cahier en parchemin et déposée aux archives de Mauriac. Cette copie, rédigée dans les mêmes termes que la première, renferme de plus une liste détaillée des biens venant de Basolus.

M. Pardessus s'est absolument trompé lorsqu'il suppose que la charte a été faite dans une idée de spoliation. S'il avait connu l'histoire du monastère de Saint-Pierre-le-Vif, il aurait su que cette maison a possédé, pendant la plus grande partie du moyen-âge, tous les biens détaillés dans les deux chartes, et que les archevêques, après s'en être emparés à plusieurs reprises, pour des motifs connus, les ont ensuite restitués au monastère. Il est donc fort naturel que les moines aient eu des titres énonçant et garantissant leurs domaines.

La base principale sur laquelle s'appuie ce critique faisant ainsi complètement défaut, le reste de son argumentation en reçoit un rude contre-coup. Il offre des contradictions que l'on ne s'attendrait pas à trouver dans un travail si important. Dans ses *Prolégomènes*, p. 303, il dit que, d'après la chronique d'Odoranne, Théodechilde était fille de Thierry, et plus loin, dans le corps de l'ouvrage, il avoue « avoir vu dans un manuscrit qui était alors à Saint-Germain-des-Prés de Paris, que Odoranne professait sur ce point la même doctrine que Clarius », c'est-à-dire qu'il la croyait fille de Clovis. Deux affirmations contradictoires de cette importance, dans le même volume, permettent de soupçonner la sûreté de ses autres informations.

Toutes les objections qu'il oppose à la charte, il les a empruntées à d'autres auteurs, et il n'a rien apporté de nouveau dans la question. Nous avons déjà exposé et expliqué ces difficultés. M. Pardessus constate même que, à la fin du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, Choppin a cité une grande partie de la charte de Clovis, comme d'une pièce authentique. Or, ce jurisconsulte, étant regardé de son temps comme un oracle du droit, n'aurait rien cité de ce diplôme, s'il ne l'avait considéré comme conforme aux règles de la jurisprudence.

Mais suivons jusqu'au bout M. Pardessus dans son argumentation. Il s'appuie surtout sur Labbe et Lecointe pour nier l'authenticité de la charte. Or, si nous arrêtons notre attention, en premier lieu, sur Lecointe, nous trouvons que s'il rejette le diplôme en question, il admet Théodechilde comme fille de Clovis et lui attribue l'éloge écrit par Fortunat. Il dit que les vers : *Ecclesie sacre... Commutatus in melius...* font allusion à la fondation de Saint-Pierre-le-Vif. Lecointe est donc en opposition avec Pardessus, d'après qui le diplôme de Clovis et celui de sainte Théodechilde sont les seules pièces connues qui attestent l'existence de cette reine, et il se trouve également en contradiction avec lui-même. De même, le père Labbe enseigne que l'Aquitaine cessa d'être sous la domination

des Visigoths en 506 ou 507, et il se trouve ainsi en désaccord avec Pardessus qui renvoie la conquête de l'Auvergne jusqu'en 525. Il résume son opinion sur la charte en question en disant que « elle a été supposée ou du moins corrompue par quelques ignorants ». Pardessus exagère donc lorsqu'il affirme que ces deux auteurs « ont prouvé que ce diplôme est entièrement forgé ».

Il nous semble qu'après avoir passé longuement en revue et pesé chacun des arguments de M. Pardessus, le lecteur impartial jugera avec nous que des trois explications données par ce savant à la reconstitution ou à la fabrication des chartes, la dernière ne peut convenir, comme il le suppose, au monastère de Saint-Pierre-le-Vif, et que si le diplôme de Clovis a été remanié, il l'a été, non point avec l'intention de s'attribuer de vastes domaines, mais avec le désir de ne pas laisser périr complètement un titre de propriété que quelque calamité leur avait fait perdre. Nous espérons prouver ce fait, presque jusqu'à l'évidence, en recherchant l'époque à laquelle a dû s'opérer cette restauration.

La charte existait certainement du temps d'Odoranne, puisqu'il l'a manifestement copiée. Elle n'a pu être refaite à la fin du x<sup>e</sup> siècle ou au commencement du xi<sup>e</sup>, après que Notranne et Archambaud eurent dilapidé les biens du monastère, car cette époque n'est antérieure que de quelques années à l'arrivée d'Odoranne ; ce chroniqueur aurait connu, à coup sûr, cette œuvre de remaniement et n'aurait pas attribué à la charte l'autorité qu'il lui reconnaît. De plus, il est raconté par les historiens que, aussitôt après le passage de Notranne et d'Archambaud, l'archevêque Sewin rendit aux religieux leurs biens et leur en donna d'autres en compensation de ceux qu'ils avaient perdus. Pour que ce prélat agit ainsi, il fallait que les titres de ces biens ne fussent pas perdus et brûlés, comme l'affirme le *Gallia christiana*. La conduite de Sewin donne plutôt raison à Geofroy de Courlon d'après le récit de qui « un chevalier, nommé Frodon, obtint d'Archambaud les chartes et les archives de l'abbaye et put ainsi les conserver. C'est donc à tort que l'abbé Duchesne a attribué à cette époque la fabrication de la charte de Clovis. En tout cas, l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif était loin d'être alors « une officine de faux diplômes ». C'est là une accusation absurde, démentie par la haute valeur de l'archevêque Sewin et de l'abbé Rainard, sous la direction de qui se formaient des hommes tels que Maynard, qui devint évêque de Troyes, puis archevêque de Sens, saint Théoderic, évêque d'Orléans, Gimerius, abbé de Sainte-Marie-de-la-Charmoye et Odoranne. Si le diplôme avait été reconstitué alors, il l'aurait été avec toutes les garanties désirables de science et de sincérité.

Cette œuvre n'a pu être non plus accomplie après les invasions des Normands, au x<sup>e</sup> siècle, car, avant toutes les invasions de cette époque, les religieux eurent le temps et ne manquèrent pas de sauver dans l'intérieur de la ville de Sens leurs objets les plus précieux et par conséquent leurs chartes.

En remontant plus haut dans le passé de l'abbaye, une charte de 822 nous apprend que les religieux avaient été privés d'une partie de leurs

biens par les archevêques qui s'étaient vus obligés de les prendre pour faire face à toutes les charges qui leur incombait. En effet, leur titre de « défenseur de la cité » faisait tomber sur eux le fardeau écrasant des malheurs publics. Dans le même parchemin, Louis le Débonnaire ordonne que « parmi les biens que ce monastère possède actuellement, aucun évêque, dans le présent et dans l'avenir, n'ose en retirer quelque chose pour n'importe quel motif, ni les donner en bénéfice ou attribuer à son usage ; qu'il s'efforce, au contraire, de les maintenir dans leur intégrité, *d'après la liste que l'évêque en a dressée, qu'il a signée et fait signer dans un concile*, pour éviter plus tard toute dispute. »

D'après ce document authentique, le roi lui-même confirme aux religieux la propriété des biens qui leur sont restitués par les archevêques de Sens. Les moines n'avaient donc pas besoin de recourir à de faux actes pour défendre leurs domaines, puisque les archevêques en reconnaissaient la propriété et les leur rendaient de leur propre mouvement. S'ils avaient fabriqué de fausses pièces, les prélats sénonais l'auraient su sans aucun doute et la fraude n'aurait pu faire que du tort au monastère.

La confection de cette liste de biens, rédigée en 822, suppose donc la disparition de la charte originale. Plus tard, en 870, l'archevêque Egile rend encore au monastère des biens qui lui avaient été jadis enlevés. A cette époque, le monastère reprend une nouvelle vie, après les invasions, et il se fait une reconnaissance solennelle de ses propriétés, non seulement à Sens, mais encore en Auvergne ; sur la prière de l'abbé Frodebert, le prédécesseur d'Egile, Jérémie, s'était rendu à Mauriac pour fonder ou plutôt pour rétablir, sous la dépendance temporelle et spirituelle de Saint-Pierre-le-Vif, une abbaye qui reçut l'administration des villages et des églises venant de Basolus.

S'il est à peu près certain que la charte de Clovis fut reconstituée dans ce travail de restauration qui rendit la prospérité au monastère dans la première moitié du ix<sup>e</sup> siècle, il faut avouer que l'acte du concile de 822 autorisait jusqu'à un certain point cette œuvre des moines. La seconde charte de Clovis, donnée par Pardessus, et qui renferme le détail des domaines de l'Auvergne, fut probablement reconstituée aussi vers ce temps. Une copie, prise dès le xi<sup>e</sup> siècle, indique que l'original était bien antérieur à cette époque.

Quoi qu'il en soit, nous voyons l'autorité du roi, de l'archevêque de Sens et des conciles intervenir dans l'œuvre du relèvement de l'abbaye, et il faut admettre que cette autorité connut et confirma la restauration de la charte de Clovis. Pardessus cite une expédition de ce diplôme, faite en 1521, et munie d'un sceau de cire pendant à double queue, sur lequel on voyait une fleur de lys. Les chanceliers royaux accordaient donc à cet acte la valeur d'un authentique et ils ne devaient agir ainsi que sur des renseignements certains.

De ces divers arguments, nous croyons pouvoir conclure rigoureusement que ceux qui ont accusé les religieux de Saint-Pierre-le-Vif d'avoir forgé la charte pour autoriser la longue nomenclature de leurs biens, sont

complètement tombés dans l'erreur. Ce n'était pas non plus le sentiment d'une vaine gloire qui pouvait faire recourir les religieux à un faux en écriture ; que leur maison dût son origine à une fille ou à une petite-fille de Clovis, elle eût été considérée, dans les deux cas, de *fondation royale*, ce qui suffisait à leur gloire. Le faible surcroît d'honneur d'avoir été fondés par une fille de Clovis était certainement bien insuffisant pour les porter à mentir à l'histoire.

Si donc différentes fautes que l'on trouve dans la charte de Clovis ne peuvent guère s'expliquer que par un remaniement de cet acte, il est certain que ces défauts, du moins celles dont l'existence est clairement prouvée, sont tout à fait secondaires ; si, d'un autre côté, l'histoire du monastère porte à croire que le travail de la reconstitution de la charte s'est opéré dans la première moitié du ix<sup>e</sup> siècle, que ce diplôme ait été rédigé d'après de simples souvenirs ou bien à l'aide d'autres pièces détériorées ou incomplètes, toujours est-il que ce travail a dû se faire avec les plus sérieuses garanties de certitude et d'authenticité. Comment admettre que les religieux, même à défaut de documents écrits, eussent perdu si vite la mémoire de leur fondatrice, alors que les traditions orales étaient si fortes et si persistantes, surtout si l'on considère que l'intervalle d'un demi siècle environ pendant lequel l'invasion sarrazine avait mis le désarroi dans l'abbaye, n'était pas suffisant pour oblitérer complètement leur souvenir sur un point si important, celui de leur fondation ? Comment admettre que les rois fussent, dès lors probablement, et à coup sûr dès le x<sup>e</sup> siècle, dans une ignorance de l'histoire de leur famille assez grande pour permettre aux religieux de Sens d'affirmer l'existence d'une de leurs aïeules qui n'eût jamais existé ? Comment admettre enfin que les archevêques de Sens qui, dès les premiers jours du monastère, furent mêlés intimement à sa vie, dont plusieurs même s'y formèrent à la vie religieuse et qui jouissaient d'une haute réputation de science, aient autorisé l'affirmation d'une erreur si grossière ?

La charte en question offre donc, dans ses parties essentielles, particulièrement dans celle qui a trait à la fondation du monastère et à l'origine de ses biens, de très sérieuses garanties et revêt toute la force d'un document historique.

Après avoir si longuement discuté la charte de Clovis, nous passerons brièvement sur le *Testament* de sainte Théodechilde. M. Pardessus le considère comme fabriqué, aussi bien que la charte de Clovis. « Il doit être mis aussi, dit-il, sur la liste des actes faux, non pas, il est vrai, d'après une condamnation solennelle, mais d'après les marques de fausseté les plus évidentes. La fausseté de cet acte se prouve par cela seul que Théodechilde s'y dit fille de Clovis et sœur de Clotaire, au lieu qu'elle n'était que petite-fille de Clovis, ayant eu pour père Thierry 1<sup>er</sup>, fils de ce prince. L'acte renferme d'autres preuves de supposition. »

Le principal argument de ce critique n'est qu'une pétition de principe, car il donne comme preuve ce qui est à démontrer. Cette affirmation est donc sans valeur. Quant aux autres preuves de supposition dont il parle, elles reposent sur les fautes concernant l'indiction et les signatures ; mais

on peut facilement les expliquer par l'ignorance ou l'incurie des copistes. La plupart des historiens regardent cette charte comme authentique, et le *Dictionnaire du Cantal* dit qu'elle présente plusieurs des caractères intrinsèques de l'époque mérovingienne. S'il fallait admettre que cette pièce a été restaurée, nous ne voyons pas que cette œuvre ait pu être accomplie à une époque et dans des conditions différentes de celles que nous avons admises pour le diplôme de Clovis. Dans cette dernière hypothèse, la pire que l'on puisse soutenir, le Testament de Théodechilde demeure un document historique d'une grande autorité.

La conclusion dernière de cette dissertation, c'est que l'opinion de ceux qui attribuent la fondation de Saint-Pierre-le-Vif à une fille de Clovis offre beaucoup plus de probabilités que le sentiment de ceux qui l'attribuent à une fille de Thierry 1<sup>er</sup>.

## APPENDICE N<sup>o</sup> II.

### *Charte de Clovis.*

« Au nom du Christ, Clovis, roi des Francs, à tous les fidèles du Christ qui se trouvent dans l'étendue de mon royaume : que la paix et la vérité soient toujours avec vous.

« La III<sup>e</sup> année (1) depuis que j'ai reçu la grâce du baptême, par les mains de mon père Remi, évêque de Reims, et que j'ai été instruit des principes de la foi chrétienne et catholique ; demeurant à Paris avec mon épouse Clotilde, qui par ses exhortations m'a fait embrasser la foi chrétienne avec mes fils Théodoric, Clodomir, Childebert et Clotaire, et les autres chefs des Francs : ma très chère fille Théodechilde, qui depuis peu a voué sa virginité à Jésus-Christ, s'est présentée devant moi, me demandant et me priant de lui donner une part quelconque de mon héritage ou de celui de sa mère, et de lui permettre d'y édifier un monastère de religieux en l'honneur des apôtres. Ecoutant donc une si juste prière, je lui ai accordé une partie de mon héritage, *qui me revient du côté de mon épouse, lequel héritage a autrefois appartenu à Childéric, roi des Burgondes.*

« Je lui donne donc en premier lieu deux églises m'appartenant, l'une en l'honneur des bienheureux martyrs Savinien et Potentien, l'autre en l'honneur du bienheureux Sérotin, martyr, avec leurs dîmes, fruits et dépendances. Ces deux églises sont éloignées d'un mille de la ville de Sens, à cinquante pas l'une de l'autre. Je veux et approuve que dans le cimetière situé entre ces deux églises, d'après ma volonté et celle de mon épouse, de mes fils et des grands de France, ma très chère fille élève son monastère, à l'instar de la première basilique que mon épouse et moi avons commencé à édifier en face de la ville de Paris, en l'honneur des saints

(1) Les passages altérés ou douteux sont en italique.

apôtres. Dans ces églises des bienheureux martyrs est la sépulture des évêques de Sens, des clercs de l'église de Saint-Etienne, des plus notables de la ville et des habitants de l'endroit, à cause des corps des martyrs et de leurs successeurs, les vénérables évêques de Sens, savoir : Léonce, Séverin, Audat, Eracle, Lunane, Simplicie ; Théoderic, archidiaacre, et autres saints personnages. Je lui donne aussi le village appelé Vic qui est de mon domaine, dans lequel, comme nous avons dit, ma très chère fille désire édifier son monastère, avec toutes ses dépendances, c'est-à-dire : La Planche (aujourd'hui La Planche-Barraud) ; Malliac (aujourd'hui le village de Maillot) ; la rivière de la Vanne qui y coule, avec le moulin et la forêt ; de plus la terre qui est à Spinet (la Belle-Epine), et tout ce que je puis avoir ou posséder aux environs du bourg (1) de Saint-Pierre. Je lui accorde aussi un marché qui se tiendra le jeudi dans le même bourg, et de plus une foire annuelle, qui se tiendra le jour de la fête des bienheureux apôtres Pierre et Paul, le III des calendes de juillet (29 juin). Qu'aucun de mes ministres ou employés, soit comte, soit vicomte ou juge ne perçoive, dans ce marché et cette foire annuelle, aucun droit d'usage ; mais que ce droit soit perçu par les moines qui y serviront Dieu ; qu'on n'exige aucune corvée des hommes ou des animaux, mais que les religieux tiennent ces lieux en toute sécurité et sans contradiction, *comme mes prédécesseurs les rois burgondes les ont tenus.*

« Je lui donne aussi la terre appelée Château de Briton\* (2) et Ville-Mari\*, l'église qui m'appartient, élevée en l'honneur des bienheureux martyrs Sanctien et ses compagnons, avec toutes les dîmes ; le village appelé Saucers (Sainte-Béate), avec la forêt qui s'y trouve ; je lui donne également le village appelé Salignac-le-Grand (Mâlay-le-Grand), avec la forêt qui est auprès, et le village appelé Salignac-le-Petit (Mâlay-le-Petit). Et afin que tout le monde connaisse que je suis devenu chrétien catholique, et que je fais cette donation de grand cœur, je lui donne dans la ville même (de Sens), près de la porte qui est du côté du levant, la chapelle qui dépend de mon domaine, dédiée en l'honneur de saint Pierre (Saint-Pierre-le-Donjon), que mon épouse a fait bâtir, et de plus soixante ayrales ou places dans la ville. Au-delà de l'Yonne, les terres cultes et incultes, avec les vignes ; de même le pont qui est sur la rivière, et les terrains vagues qui sont au-dessous du pont, ainsi que le droit de pêche qui s'étend à quarante-six perches deux pieds. Mais je garde pour moi la plupart des ayrales qui sont dans la ville, et Massiliac-le Grand (probablement Maillot), avec ses dépendances.

« En outre, je donne par cette charte à ma fille les lieux dont les noms suivent : l'église qui est dans le village appelé Voisines, avec la dime, tout le village, avec ses dépendances et la forêt qui s'y trouve ; de même l'église appelée Villa-Cota (Villechat), avec toute la dime, tout le village et les forêts qui en dépendent. Aussi l'église appelée Siconias (Sognes), dédiée en l'honneur de saint Pierre, toute la dime, tout le village lui-

(1) Il était encore à cette époque séparé de la ville. Ce n'est que plus tard qu'il devint un faubourg.

(2) Les lieux aujourd'hui inconnus sont marqués d'un astérisque.

même, avec les forêts qui en dépendent et toutes ses dépendances, dont voici les noms : le village appelé Bardelle (le château de Bardeaux) sur l'Yonne, avec les moulins et le droit de pêche, avec les prés, vignes, terres cultes et incultes. Tout cela avec les serfs qui y restent, les manses, maisons, édifices, cours, campagnes environnantes, vignes, forêts, champs, prés, pâturages, étangs et cours d'eau ; le tout, avec toutes ses parties, nous le donnons au monastère (qui sera) fondé en l'honneur de notre patron particulier, l'apôtre saint Pierre, pour ceux qui dans la suite, doivent y servir Dieu nuit et jour, et pour que la prospérité de ce monastère aille toujours en croissant.

« Nous avons donc placé et plaçons ce monastère que notre chère fille désire fonder, avec tout ce qui lui appartient, sous notre défense et la confirmation de notre autorité royale, et nous le déclarons libre et exempt de tout tumulte et de toute autorité de puissance judiciaire, en sorte qu'aucun juge public ni aucune autre personne appuyée de la puissance judiciaire n'ait la présomption d'entrer dans les églises, les lieux, les champs ou les autres possessions que ledit monastère tient à présent légalement et justement, dans quelque partie que ce soit du territoire soumis à notre domination, ou qui pourront appartenir dans la suite au domaine dudit monastère, pour y entendre les causes, exiger des amendes, des tributs, des droits d'hôtellerie, ni impôt d'aucune sorte, ou aient la témérité de saisir le fondé de pouvoir ou les hommes du monastère, soit libres, soit serfs qui restent sur ses terres ; non plus que de requérir aucun impôt, aucune exaction illicite, aucun droit de douane, aucune corvée avec des chariots, aucun droit sur les portes ou sur les rivières ; et cela dans les temps présents et à venir, et que personne n'ait l'audace d'en rien enlever ; mais que tous ces biens soient en paix et en sûreté, et dans une protection parfaite, et que les moines les possèdent en sécurité, tranquillité et liberté pleine, sans aucune contradiction, *comme les ont tenus mes prédécesseurs les rois Burgondes.*

« Je lui livre aussi le duc Basolus, jeune homme superbe et enflé d'orgueil, mais maintenant humilié, que je retiens dans les fers, avec tous les siens. Je donne, dès aujourd'hui et pour toujours, au susdit monastère de Saint-Pierre de Sens les châteaux, bourgs, terres, églises qui ont appartenu à Basolus, en un mot tout ce qu'il a possédé, pour être employé à perpétuité à faire l'aumône aux serviteurs de Dieu qui s'y succéderont dans la suite, pour la réception assidue des pauvres, pour l'entretien du luminaire, pour l'offrande du saint sacrifice et pour l'entretien de la maison du Seigneur. Or, les biens de Basolus sont situés dans les provinces d'Auvergne, du Limousin, du Quercy et du Gévaudan.

« En conséquence, moi Clovis, roi des Francs, invite les rois mes successeurs, à faire respecter et exécuter à perpétuité la présente donation que j'ai faite à Dieu et à ses bienheureux apôtres, à ma très chère fille Théodechilde, et aux moines consacrés au service de Dieu dans le monastère de Sens. Ainsi soit-il. Si, cependant, quelqu'un tentait d'aller contre le présent acte, qu'il encoure la colère de Dieu, et qu'il ne puisse se faire absoudre par aucun moyen. Que le Dieu tout-puissant qui a dit :

« C'est à moi qu'appartient la vengeance, et c'est moi qui punirai », condamne lui-même celui qui fera quelque changement à cette charte. Ainsi soit-il.

» Fait publiquement, à Paris, en présence de mes fils, *l'an du Seigneur cinq cent neuf*. — Moi, Clovis, au nom de Dieu, roi des Franes, ai confirmé le présent acte et l'ai signé de ma propre main. — Moi, au nom de Dieu, Clotilde reine. — Moi, au nom de Dieu, Théodoric, son fils, roi. — Moi, au nom de Dieu, Clodomir, son fils, roi. — Moi, au nom de Dieu, Childebart, son fils, roi. — Moi, au nom de Dieu, Clotaire, son fils, roi. — Moi, au nom de Dieu, Théodechilde, sa fille très chérie, reine. — Moi, au nom de Dieu, Heraclius, *archevêque* de Sens. — Moi, au nom de Dieu, Remi, déjà vieux, évêque de Reims. — Moi, au nom de Dieu, Principius, évêque de Soissons. — Moi, au nom de Dieu, Médard, évêque de Noyon. — Moi, au nom de Dieu, Védaste, évêque d'Arras. — Moi, au nom de Dieu, Germain, évêque de Paris. — Moi, au nom de Dieu, Austrésigile, archevêque de Bourges. — Moi, au nom de Dieu, Gènebaud, premier évêque de Laon. — Moi, au nom de Dieu, Aurelianus, conseiller du roi. Gelliber a écrit et signé ce testament. — Donné au mois d'octobre, indication première, au nom de Dieu, à Paris, ville royale. »

---

#### APPENDICE N° III.

##### *Testament de sainte Théodechilde.*

« An Seigneur (et) au très saint monastère élevé et fondé par nos soins en l'honneur des bienheureux apôtres Pierre et Paul, sous les murs de la ville de Sens, au nom de Dieu, moi Théodechilde, fille de Clovis autrefois roi.

« Chacun doit espérer que ce lui sera une augmentation de mérites et de récompense de la part de Dieu, s'il veut céder, avec une entière dévotion de cœur, sous l'inspiration divine, une partie de ses propres biens à quelque monastère, pour servir dans les temps à venir à l'entretien des serviteurs de Dieu et des pauvres. C'est pourquoi pensant aux accidents de la fragilité humaine, pour l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ, pour l'expiation de mes péchés et de ceux de mes parents, par cette Lettre je cède au saint lieu mentionné plus haut et veux qu'il soit céder à perpétuité, je transfère et transmets de mon droit au droit et au pouvoir de ladite église, les propriétés à moi appartenant et qui m'ont été léguées par mes parents, à savoir : ce que je puis avoir à Massiliac-Bas (Maillot) et à la Planche (Planche-Barraud), et ce que je puis encore avoir autour ou au dedans du bourg ou sur le territoire de Saint-Pierre, aussi bien ce que je puis avoir acheté que ce qui m'appartient à un titre quelconque. De même, les métairies dont voici les noms : Salignac (Saligny), Sauciac (Sainte-Béate), Vicinia (Voisines), Cuciniac (Sognes), Fontaine-sur-Arva (Fontaines), Villacato (Villechat), Courtemaure (Courtemaux), Fuscias

(Foissey), Villare (Villiers-Bonneux), Tresmont (Trémont), Paride (Paroy-en-Othe), Vograde (Volgré), et la moitié de Baionne (Béon); à Germiniac (Germigny), l'église dédiée à saint Pierre et tout ce qui, au même lieu, paraît lui appartenir intégralement; Boniac\* aussi en entier; le droit de pêche sur la rivière d'Yonne, depuis le pont et au-dessous, l'espace de quarante-six perches, deux pieds; lequel droit j'ai obtenu de mon père pour cela. Sur le territoire de Melun, la ferme qui est appelée Vieille-Ville-de-Champagne, Salvinac en entier: et sur le territoire d'Auxerre, la petite église de Misciac (Misery). Tout cela avec les serfs qui y habitent, avec les manoirs, maisons, édifices, cours, vignes, champs, forêts, prés, pacages, étangs, cours d'eau, nous le donnons au lieu précité, fondé en l'honneur de saint Pierre, apôtre, notre patron particulier, et à ceux qui, dans la suite, y serviront Dieu jour et nuit, afin qu'ils en profitent et s'en servent pour leur accroissement et prospérité.

« Il nous a plu aussi d'ajouter dans cette Lettre de donation les biens qu'un certain homme, nommé Basolus, nous a donné par acte public pour le rachat de sa vie, et qui sont situés en Aquitaine, dans les lieux dont les noms sont cités ci-après, afin qu'au nom de Dieu cela profite pleinement et à perpétuité au monastère susdit et serve à son accroissement, à savoir: dans le territoire d'Auvergne et la vicairie de Mauriac, l'église en l'honneur de saint Thyrsé, martyr (Anglarde-de-Salers), et tout ce qui dans le bourg lui-même paraît m'appartenir dans son entier; plus, la case appartenant au domaine dans le lieu appelé Cuciniac\*, avec ses appartenances qui sont: Tarpiaç (Tribiac), Cartigias (Artiges), Montefuge (Le Monteil), Abolo (Albos), Viriliac (Verliac), Carice\*, Albierolas (Angerolles), Terne-suge\*, Bolon (Boulau), Crausino supérieur (Crousy-Haut), dans leur entier; Montetredente (Monteil), Neuve-Ville (Neuviolle, village détruit), Villa Barbarorum (Barbari), Carmino (En Charmes), Biaura (La Vaur), Archas (Arches), Magniac\*, Rignac\*, Suriniac (Sourniac), Biou\* Montesagy (Montsay, village détruit), Meliac (peut-être Chastel-Marlhac), Toleniac (peut-être Tourniac), et tout ce qui paraît appartenir à ces lieux eux-mêmes, comme manoirs, maisons, édifices, hommes libres ou serfs, terres cultes et incultes, forêts, chemins, prés, pacages, étangs, cours d'eau, dans leur entier et leur intégrité. De plus, dans le même territoire d'Auvergne, la métairie appelée Ursicide (Orcet, Puy-de-Dôme), avec ses manoirs, les serfs qui y demeurent, et les vignes appartenant au domaine dans leur entier.

« Semblablement, dans le Limousin, à Sancticiac (Rilhac-Xaintrie?) quatre églises: l'une en l'honneur de la sainte Vierge, de saint Pierre et de saint Sulpice; l'autre en l'honneur de saint Jean-Baptiste, la troisième en l'honneur de saint Julien, martyr, et la quatrième en l'honneur de saint Martial, dont dépendent les lieux nommés: Loguazanicos (Lyginhac), où se trouve une case appartenant au domaine, et qui a appartenu à Basolus nommé plus haut. Le village nommé Pungum\*, sur la rivière de Dordogne; le village de Rigate (Reygade), Cluse\*, Vapre (Vabre), Villed'hiver\*, Montmajour (Puy-de-Mariou), Casanic (Cosnac); de même, Mont-Cisterne\*, Vesade\*, Populanie\*, Pomène\* Lonène, (Louignac), Ripeyre\*, Erédie

(Eyren), Culippie (Cublae), Luc (Luc), Fauzanice\*, Eugavice\*, Casanice\*, Clauciac\*; de même, Montville-la-Grande\*, Marimille\*, Ursinanie\*, Adille\*, Faye (La Faye); de même, Jasunie\*, Marisce\*, Transmonte (Traimons), Cabianie\*, Renfinies\*, Halmabres\*, Mille (Mille Vaches), Mille-l'ancienne; de plus, dans le même territoire limousin, Ingrafie\*, Cautelense\*, Brutie\*, Luc\*, Vapra (Vabre), et Nubrioc (Lanoche, en Auvergne). Le tout avec tout ce que nous possédons dans lesdits bourgs ou territoires, dans les manoirs, métairies, édifices, forêts, vignes, champs, prés, pacages, étangs, cours d'eau, avec les droits d'aller et de retour appartenant aux lieux susdits. Le tout intégralement et sans réserve, nous l'assignons et voulons qu'il appartienne à tout jamais au monastère de Saint-Pierre susdit, pour l'entretien des serviteurs de Dieu qui s'y succéderont à l'avenir, pour la réception empressée et perpétuelle des pauvres, en aumônes pour mon seigneur et père Clovis, pour le remède de mon âme, et nous voulons que ces mêmes choses leur restent pour l'entretien de la maison de Dieu et de son luminaire.

« Que si jamais quelqu'un de nos héritiers ou tout autre personne tente de faire opposition, de demander quelque chose ou de contredire à cette donation par laquelle de notre propre et pleine volonté, nous avons livré les biens sus-nommés audit monastère, et que nous avons fait écrire en notre présence, qu'il encoure d'abord la colère de Dieu tout-puissant, qu'il soit séparé du peuple chrétien et privé de la communion; de plus qu'il apporte, forcé par le fisc, au trésor dudit monastère, quinze livres d'or, cinquante livres d'argent, et néanmoins qu'il ne puisse revendiquer ce qu'il convoite; mais que cette donation, faite de ma propre volonté, obtienne, Dieu aidant, un perpétuel effet et vigueur, avec la clause y annexée.

« Fait heureusement au nom de Dieu, à Sens, au mois de septembre, l'an neuvième du règne de Clotaire, mon frère (520). *Indiction deuxième.* Ainsi soit-il.

« -- Au nom de Dieu, moi, Théodechilde, vouée à Dieu, ai signé de ma main. — Au nom de Dieu, Heraclius, *archevêque* de Sens. — Au nom de Dieu, Geritus, évêque appelé. Au nom de Dieu, Helatius, abbé. Au nom de Dieu, Moschardinus, archidiaque. Au nom de Dieu, Gualdebertus, abbé. Au nom de Dieu, Tudebertus, diacre. Signé : Guineramus. Signé : Naldeburtus. — Au nom du Christ, Germain, évêque de Paris. — Au nom de Dieu, Médard, évêque de Noyon. Agedulphe; signé : Doannus; signé : Roguardus; signé : Elario; signé : Adrebertus; signé : Ecrebertus; signé : Eleric; signé : Aistulphe, comte; signé : Bonivert, avocat. Au nom de Dieu, moi, Amalbert, pauvre pêcheur, abbé, j'ai écrit ce testament à la prière de Théodechilde, ma souveraine. »

---

## APPENDICE N° IV.

*Légende de saint Savinien.*

L'abbé Duru a publié, en 1863, dans la *Bibliothèque historique de l'Yonne*, une réunion d'opuscules ayant pour objet la biographie et le panégyrique de saint Savinien et de ses compagnons, et auxquels on a donné le nom d'*Actes*. Il les a tirés d'un manuscrit de la Bibliothèque d'Auxerre, qu'il faut, d'après les caractères de l'écriture, placer dans les dernières années du XII<sup>e</sup> siècle.

L'importance de ces écrits est très grande pour l'histoire de l'église de Sens et pour celle de Saint-Pierre-le-Vif, en particulier. C'est pourquoi nous publions ici une nouvelle légende de saint Savinien, jusqu'à présent inédite et empruntée au manuscrit de D. Cottron, qui dit l'avoir copiée dans le très ancien bréviaire du monastère, partie d'été, pages 282 et suiv. lequel bréviaire fut remanié en 1123. La provenance de ces nouveaux *Actes* ajoute un intérêt de plus à leur publication. Leurs analogies avec la *Grande Passion* sont frappantes : l'un des deux écrits a été rédigé à l'aide de l'autre.

« Inter beatos et gloriosos Domini Salvatoris fideles et amicos quorum alii martyrii sui rosas, alii confessionis suæ lilia Domino feliciter obtulerunt, illos præcipuè venerari sancta debet Ecclesia... etc. »

De la page 35 à la page 40 du manuscrit de D. Cottron, la légende n'a pour objet que des considérations générales dont nous ne donnerons que le titre ou résumé qui se trouve en marge : Illi sancti sunt præcipuè venerandi qui Christi societate gavisi sunt — Cur Christus duodecim apostolos elegit — Cur Christus pauperes elegit apostolos — Cur Christus elegit 72 discipulos — Officium 72 discipulorum — Munera sancti Spiritus 72 discipulis collata. » Sous le dernier titre : « Sanctus Petrus mittit in Gallias sanctos Savinianum, Potentianum et Altinum » la légende continue :

..... « Consilio igitur et decreto Spiritus sancti convocavit gloriosos consortes et concives suos Savinianum et Potentianum et venerabilem eorum collegam Altinum et de verbis et operibus Domini multa commemorans, blandè et leniter eos convocavit ut Galliarum gentem fortem et ferocem armis præcincti divinis expeterent, homines sathanæ vinculis irretitos absolverent et ad viam veritatis ab errore converterent, templa subverterent, idola confringerent, ecclesias construerent, crucem Domini exaltarent ac erigerent et malignum spiritum cum angelis suis apostaticis a finibus illis penitus exterminarent. Quibus sancti martyres auditis, retractantes secum quoniam a Domino prius audierant : Ite, ecce ego mitto vos sicut agnos inter lupos et nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non habent quid faciant..., et illud : euntes in mundum universum, prædicate evangelium omni creaturæ; recolentes etiam linguarum omnium peritiam sibi cum aliis discipulis unctione sancti Spiritus attribui-

tam quò facile tribubus et populis evangelium Christi prædicarent juxtà capacitatem et intellectum singularum per orbem nationum; his, inquam, secum diligenter pertractatis et consideratis, non fecerunt animas pretiosiores seipsis, sed monitis adquiescentes apostolicis, susceperunt mandatum quod sibi per beatum Petrum imponi sentiebant a Domino, postulantes suppliciter et rogantes apostolum ut pro eis attentus oraret quatenus eorum labori Dominus cooperator assistens et his quæ plantarent vel rigarent omnipotens incrementum daret. Beatissimus vero Petrus post dulcia societatis et mansuetudinis suæ colloquia, dans orationem, imposuit eis manus et dato osculo pacis cum lacrimis eos a se dimisit, pecuniâ quidem vacuos sed benedictione et gratiâ salutarî locupletes. Qui dum transirent Italiam, noluerunt interim ab opere Dei cessare, sed quosdam in itinere baptizantes, documentis eos salutaribus instruxerunt, decreverunt enim maturè dæmoni palmas in faciem dare ut priùs ex parte debilitatum faciliùs in Gallias contererent et subindè celerius prosternerent, qui primum ex parte sapienter devicarent.

« Post multos igitur et difficillimos labores, fluminibus miræ magnitudinis transmeatis et montibus admirandæ celsitudinis superatis, feliciter tandem pervenerunt ad Gallias, cum fortissimo Gallorum gente prælia Domini commissuri, non materialibus armis sed gladio Spiritus quod est verbum Dei. Invenerunt autem in Galliis oppida munita, solum secundum, nemoribus et fluviis optimè perornatum, populum copiosum et speciosum sed sordibus idolatriæ discolorum affectum. Audientes vero metropolim urbem Senonum conterminis Galliarum finibus prævincere et cæteris per circuitum urbibus clariorem et potentiorum esse, decreverunt eam potissimum adgredi et armis spiritualibus expugnare, quò faciliùs Domino membra subingarent, si caput in primis subicere possent.

« Assistente igitur et cooperante Jesu Christo salvatore nostro qui suis in Evangelio pollicetur : ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi, beatissimi pontifices Savinianus et Potentianus et eorum collega venerabilis Altinus ad prædictam urbem senonicam accedentes, primam sibi mansionem statuentes a parte orientis non procul ab urbe, in superiore vico percujus medium generalis erat et publica via, in quo per aliquod tempus commorati, cælestis doctrinæ gazas populis exercere cœperunt, et semen verbi divini per confluentium corda seminare. Adfuit etiam illis manus Domini quæ signa sanitatum et curationes morborum copiosè per eos ostendebat in populo. Quorum admiratione quàm plurimi tacti et compuncti, ab idolis vanis et simulacris mutis ad Deum vivum et verum confugere festinabant, credebantque et baptizabantur quotquot præordinati erant ad vitam æternam.

« Inter quos duo clarissimi viri Serotinus et Eodaldus prædicante beato Saviniano et signa plurima in nomine Jesu faciente, cervices suas gaudenter jugo Domini submiserunt et in nomine Deificæ Trinitatis baptizati sunt, quos idem beatus Pontifex ad diaconatus honorem postmodum promovit et qualiter in ordine sibi commissio Domino ministrare deberent, sufficienter instruxit. Erat etiam in eodem vico vir quidam prædives, nomine Victorinus, benignitatis et misericordiæ respectu quam plura

humilitatis obsequia peregrinis et advenis exhibere solitus erat, apud quem beatus pontifex Savinianus cum sociis suis aliquandiū conversatus, ipsum quoque Domino lucratus est qui et ipse cum omni familiā suā et uno parvo filio baptismi gratiam percepit. Baptizatur vero a sancto pontifice unā cum filio; cuncta mundi hujus oblectamenta respuens, illicō despexit et usque ad calcem transitoriae vitæ sanctis præceptionibus beati pontificis observans? ad extremum cum eo dignè promeruit martyrii palmam.

« Erat quippe in eodem vico magni quoddam ædificii domicilium, in quo plures erant superstitiones idolorum; quod, provecit idolis et eliminatā omni spurcitiā, beatissimus Savinianus cum sociis suis sub invocatione divini nominis verbis salutaribus expiavit et phanum mutans in ecclesiam, in honorem Salvatoris nostri Jesu Christi solemniter consecravit.

« Indè præclaram Senonum urbem cum prædictis comitibus suis ingrediens, nomen Domini Jesu civibus ante incognitum, confluentibus ad se turbis, annuntiavit et evangelicis adsercionibus contrā incredulos disputando sacri eloquii cuspidē plurimorum corda penetravit; muros verò ejusdem urbis circueus, in maximis eorum lapidibus signacula dominicæ crucis propriis manibus impressit quæ usque hodiè manifestè per lapides ipsos apparent, atque in hunc modum prædictam urbem Domino Jesu Christo revocando assignavit.

« Aderat quoque sancto pontifici signorum ac miraculorum potentia quæ verbis et operibus ejus auctoritatem non modicam conservabat. Intereā, cum per beati pontificis instantiam plurima civium multitudo christianæ fidei qualiter a sancto Petro apostolo ipse cum sociis directus esset ad Gallias luce fidei perlustrandas, convocavit sanctissimos socios suos Potentianum, Altinum, Eodaldum et Serotinum et taliter fertur ad eos dixisse: Gratias agamus, dilectissimi fratres, Salvatori nostro quod per nos famulos suos regnum suum dilatare per Gallias disposuit, sicut impræsentiarum videtis et videndo gaudetis. Ecce enim senonica metropolis potens et nobilis verbum Domini suscepit ex parte, et abjectis idolis suis, conversa est ad Dominum creatorem suum; dignum est igitur ut cæteræ gentes Galliarum ad Dominum convertantur et credant, credendo cognoscant, cognoscendo diligant, diligendo teneant et tenendo non dimittant. Quocircā, fratres, absque dilatione induite vos armaturā Dei et aliis civitatibus annuntiate nomen et fidem Salvatoris nostri. Adstipulatur etiam huic meæ admonitioni mandatum apostolicæ authoritatis quod per nocturnam visionem noviter accepi. Noveritis enim beatos apostolos Petrum et Paulum nocte præteritā per visum mihi apparuisse et certis signis indicasse martyrii se palmam adeptos et relictis globis corporum supernis sedibus invecos esse. Addiderunt etiam ut ecclesiam in memoriam eorum ædificare non deseramus et Gallias ad Dominum convertere festinamus, quia et nos, post modicum, calicem Domini bibituri sumus, quem ipsi feliciter ante nos biberunt. Festinate igitur, beatissimi sicut apostoli præceperunt, ut coronam feliciter apprehendere valeatis, sicut prædixerunt.

« Quibus assensum humiliter præbentibus, erogavit sanctus pontifex Savinianus præclaros Dei athletas SS. Altinum et Eodaldum ad civitatem

egregiam quæ dicitur Aurelianis, ut eam salutari prædicatione satagerent Domino lucrari; qui, venientes ad prædictam urbem, non minimam viro-  
rum multitudinem ac mulierum converterunt ad Dominum, baptizantes eos  
et signis ac miraculis confirmantes eos in fide Christi. Cumque jam copio-  
sus fidelium numerus, consecraverunt illis ecclesiam in memoriam pro-  
thomartyris Stephani, in quâ etiam singulorum ex credentibus ecclesiastici  
ordinis ministros decenter ordinarunt.

« Undè progredientes, pervenerunt Carnotum civitatem ubi similiter  
ingentem multitudinem ad Dominum convertentes, statuerunt eis ecclesiam  
infra muros civitatis ejusdem in memoriam sanctæ Dei genitricis Mariæ.  
Quod audiens ejusdem urbis præses, Quirinus nomine, fustibus cæsos et  
vinculis alligatos in custodiâ retrudi præcepit. Ubi dum assiduus precibus  
Dominum invocarent, affuit eis benigna credentium consolatio qui solliciti  
visitabant illos, plangentes et lamentantes et plurima humanitatis obsequia  
sanctis impertientes; inter quas, sanctissima virgo, nomine Modesta, quæ  
per eosdem sanctissimos viros ad fidem pervenerat et Domino Jesu  
Christo dedicaverat virginitatem suam, prædictis Domini servis multa  
deferebat obsequia. Sed illos piissimos sanctorum visitatores cum eadem  
virgine, clamantibus et rogantibus pontificibus idolorum, prædictus præses  
crudeliter trucidavit et in puteum miræ profunditatis penes supradictam  
Dei Genitricis ecclesiam proivit. Verum idem ex continenti dictum factis  
suis exitum invenit et præsentî lumine privatus, ad perpetuas tenebras  
perhenniter cruciandus descendit.

« Sancti vero fidelium auxiliis è carceris custodiâ liberati, Parisios ab  
urbe carnotensi devenerunt, ubi plurimos baptizantes et christianæ fidei  
documentis instruantes, direxerunt iter ab quemdam vicum qui vocatur  
Christoilus in quo erat execrabile templum idolorum, ubi duos clarissi-  
mos viros Agoadum et Glibertum cum aliis pluribus ad fidem Christi  
convertentes, prophanam domum cum simulacris suis ad solum usque  
contriverunt. Quod audiens Agripinus, præfectus, prædictos Domini servos  
Agoardum et Glibertum cum aliis multis continuo trucidavit. Sancti vero  
Altinus et Eodaldus ad urbem Senonicam reversi sunt, ubi memorabilis  
eorum magister residebat, custodiens tenerum adhuc gregem, ne quibus-  
libet luporum assultibus territus deficeret et hostium impetu dissipatus,  
insequentibus inimicis terga daret.

« At vero beatus Potentianus cum egregio viro Serotino Tricasinam  
urbem occupavit, ubi non modicam plebem convertentes, consecravît eis  
oratorium infra muros ejusdem urbis in memoriam apostolorum Petri et  
Pauli, memor apostolicæ visionis atque jussionis, quam prius Senonis de-  
dicaverat, beato Saviniano referente. Quo percepto, Montanus comes  
et seniores urbis sanctos Dei cæsos dimiserunt comminantes et intermi-  
nantes ne ulterius. Treceis loquerentur in nomine Christi, sed cum omni  
celeritate recederent; at illi fideles quos baptizaverant, verbis instruantes  
divinis, mirâ cum exultatione regressi sunt Senonas ad beatum patrem  
suum Savinianum, nuntiantes et quæ et quanta fecisset Dominus per  
manus eorum. Venerunt autem et sancti athletæ Dei, Altinus et Eodaldus,  
referentes et ipsi laudabiles successus laboris sui. Beatus vero Savinianus

hæc audiens, gratias egit majestati divinæ quod servis suis pro eo laborantibus misericorditer affuisset.

« Erat autem Senonis, intra urbem, capitale templum miræ magnitudinis, in quo diversa dæmoniorum simulacra dampnabiliter a civibus celebrantur, quod beatus pontifex cum predictis comitibus suis occulte propter metum gentilium adiit, orationem cum lacrymis ad Dominum fudit ut nomini suo gloriam daret et ædificium execrabile cum idolis suis conterendo subverteretur. Oratione vero beati pontificis completâ, templum corruit et simulacra dæmonum omnia qua in ipso erant, penitus contrivit. Quo subverso divinitus et idolis comminutis, concilium iniit beatissimus antistes cum comitibus suis et senonicæ civitatis indigenis ad fidem Christi conversis et communi assensu tres construxit ecclesias in eadem urbe, unam in honore Dei genitricis Mariæ, secundam in honore prothomartyris Stephani, tertiam in honore sancti Joannis Baptistæ, non grandis ædificii quantitate sed grandi sublimes benedictione.

« Non potuit celeberrimum in urbe factum diutius occultari, sed quibusdam referentibus ad aures ducis Senonum, nomine Severi, pervenit Galilæos quosdam ab Jerosolymis pervenisse qui novum Deum annuntiantes antiquos deos adnullarent, imagines deorum detestarentur, sacrificia subsanirent. Quibus auditis malignitatis, dux illic præsentari sibi fecit beatum antistitem Savinianum et venerabilem ejus hospitem, Victorinum, quem jam antè diximus a beato pontifice cum filio baptizatum. Quos de multis conveniens, ita eis locutus est : Contrà ritum romani imperii quare audetis leges novas proponere et nescio cujus Christi galilæi ditionibus videmini inservire?

« Egregius præsul Savinianus, cum maximâ cordis simplicitate, talia impiissimo judici fertur respondisse : Nequaquam alicujus idolatriæ cultores aut alterius numinis habemur adoratores. Adoramus autem et colimus Deum patrem invisibilem filiumque ejus unicum Jesum Christum, cum eo ante sæcula regnantem, qui de Spiritu sancto conceptus et in hoc sæculo de virgine natus, pro mundo perduto ut restauraretur, est crucifixus, mortuus et sepultus, et post diem tertium apparuit redivivus. Non solum autem ipse solus eodem die resurrexit sed et multos dormientes ab inferis detraxit. Hic quadraginta dies iterum cum discipulis conversatus, quadragesimo die iterum ad Patrem est regressus, a quo corpore non divinitate fuerat digressus, nobisque cernentibus nube candidâ sublatus, ad dexteram Dei Patris sedendo locatus, venturus est novissimè vivos et mortuos judicaturus. Hic antequam a nobis removeretur, dum nobiscum corporaliter consolando graderetur, Spiritu sancto nos undiquè perlustrans, ita jubendo exhortatus est : Ite per universum orbem, prædicantes regnum Dei, baptizantes populos in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti. De quibus ego, cum sociis meis missus ad eos, idola nil esse denuntio quæ colitis vos. Adnuntio vero et profiteor ipsum Christum esse verum Deum cum Patre et Spiritu sancto regnantem individuum. In quem si credideritis sicut et nos credimus, et baptizati fueritis, non eritis ab Ipso dampnandi, sed perenni laureâ cum fidelibus suis venerandi. »

« Quibus auditis, impiissimus dux Severus nimiam irâ succensus beatum

præsulem Savinianum cum sancto Victorino crudeli examinatione fustibus et flagris cædi et tempora eorum plumbatis conterî præcepit. Deindè ex ejus jussione a ministris catenis ferreis religantur et cervice tenus catenarum nodis illiduntur et sic ergastulo carceris opacissimo pariter retruduntur. In quo loco beatus præsul cum beato Victorino orationem fundens ad Dominum, copiosum ab Ipso confestim accepit solatium. Nam apparuit eis pupillorum consolator, Jesus Christus, maximo angelorum agmine constipatus et eâ figurâ quâ antè fuerat cum sanctis apostolis conversatus, qui sanctum Dei benigno respectu intuens, dulcibus alloquiis affatur in-quiens : Noli expavescere nostri, dilectissime, qui non dubitasti plurima pericula pro nobis subire et hos fines Galliarum aggressus pro nostri amore, quàm plurimos filios adquisisti cœlesti curiæ. Ecce, bono certamine certato, curriculo compendiosæ vitæ decurso, nostro quantocius socialiberis collegio et cum his verbis viaticum salutis ei tradidit et indè cœlos repetiit.

« Gratulantur sancti de visione dominicâ, perlustrati pariter luce odoris suæ, nempè, Christo Domino cœlestia petente, odor quidam neclareus cum luce in carcere dicitur substituisse et subito ab omni dolore corporum recreati gratias immensas reddunt Deo sospitalem reddenti.

Sufficiant paucis hæc scripta fuisse loquelis  
Martyrii calcem jam nunc componens ad unguem  
Altius et egregius quod sumpsit Savinianus.

« Prolatâ igitur martyrii præsulis Saviniani sociorumque ejus sententiâ, in senonicali concilio a vinclis ejiciuntur et ab innumeris paganorum globis ad locum decollationis deducuntur, non longè ab oppido ejusdem urbis in vicum jam dictum, ubi dudum ecclesiam in honore Salvatoris idem beatus pontifex consecraverat. Imploravit autem carnifices maximâ cum prece ut sibi vel tanti spatii olia concederint quatinus in eâdem ecclesiâ pro se suisque coequalibus orationem propensius persolveret. Quibus permittentibus, a Deo cujus in manus sunt omnium corda hominum obtinens, cum suo clarissimo socio Victorino, post peracta munera gloriosæ orationis, indutus sacerdotilibus vestimentis supernæ divinitatis cœpit celebrare ministeria. Adsunt extemplò et ejusdem sancti officii decen-tissimi ministratores, Potentianus videlicet, Altinus et Eodaldus, necnon magnæ generositatis vir, clarissimus Serotinus, cum aliis quampluribus utriusque sexûs qui per ejus beati Saviniani prædicationem cotidianarum virtutum exercitia in Christum crediderant, unanimiter collaudantes magna Dei mirabilia, quos beatus Pontifex pro tuendâ libertate instrumentis spiritualibus continuò muniens itâ allocutus est : Ultima dies nostri certaminis instat, fratres carissimi, estote immemores labentis hujus pompæ, memoriter retinete mansuræ felicitatis munia et perhennis vitæ immarcescibilia contubernia, et ne unquam formidaveritis exiliabilia horum paganorum molimina, quoniam per martyrii triumphum perveniemus ad præmia sempiterna, suæ enim celsitudinis magnificentia me prælegit Deus ad vestræ salutis suffragia, et ego ipse in hac præsentia constituo vobis venerabilem patrem Potentianum eâdem gratiâ, habeatque nostrâ

auctoritate a Deo commissam potentiam, peragalque strenuus intrepida bella dominici inexpugnabilia certaminis.

« Cumque iis et his similibus verborum ammonitionibus hortaretur eos, beatum Potentianum pontificali unduit infulâ et, datâ omnibus sociis benedictione, postquam divini sacramenti peregit officium, videns caterva paganorum quoniâ diutius intus moraretur, cum strepitu accedentes beatum dignæ memoriæ Savinianum simulque ejus discipulum Victorinum et quemdam filium ejus parvulum circumveniunt; quorum unus sanctissimi viri verticem capitis ense, alter ex alterâ parte ingenti securi percutientes martyrii ejus sacri terminum compleverunt. Beatum vero Victorinum, multatum truncatione capitis, simulque filium ejus parvulum, reliquentes eorum corpora, abierunt, quorum beatissimas animas angelorum gloriosa caterva suscepit et ad præmia sempiterna feliciter transvexit.

« Beatus vero pontifex Potentianus, Altinus, Eodaldus et Serotinus propter metum paganorum corpora sanctorum martyrum occulti, colligentes in eadem ecclesiâ maximâ cum reverentiâ, conjunctim tumulaverunt in uno monumento amborum sanctissima membra, ponentes ad pedes illorum sancti Innocentis tenerrima membra, pridie calendas januarii, ut quos unius gladii trucidaverat sententia, unius sepulchri obtegerent documenta. Ad declaranda denique Senonum primi pontificis Saviniani merita, utriusque sexûs progreditur innumerabilis turba, variis langoribus vexata, et ad ejusdem sepulchri memoranda loca, sospitatis valetudine receptâ, ovanter incolumis revertitur ad propria.

« Confluent et alienigenarum regionum multi incommodatum langoribus affecti, tanti solaminis suffragia taliter exorantes. O clarissima martyrum gemma, Saviniane, veniam dans afflictis tuâ sanctâ intercessionem, posce infirmantibus tuis sanctis meritis adjutoria prosperitatis et salutis, quoniam te totius protectionis pastorem contulit nobis superna majestas suâ miseratione. O quàm beata sanctissimi præsulis et martyris Saviniani vita, quàm gloriosa martyrii ejus confessio sancta et virtus ejus merito recolenda, qui prius in hoc mundo positus et postmodum a carne resolutus, virtutum prodigiis assuetis enituit per sæcula gloriosus. »

---

#### APPENDICE N<sup>o</sup> V.

*Légende du plan de l'Abbaye, exécuté en 1636.*

##### I

- A — Cœur eslevé de six toises quatre pieds et demy.
- B — Collatéraux eslevés de quatre toises et demy.
- C — Croisée eslevée de six toises quatre pieds et demy, decouverte et en ruine.
- D — Nef en ruine et decouverte; les six piliers du milieu sont neufs et eslevés de trois toises.

E — Collatéraux descouverts, en ruine, eslevés de quatre toises et demy.

F — Ancienne nef eslevée de huit toises et demy, presque en son entier couverte et lambrisée.

G — Collatéraux eslevés de quatre toises.

H — Grosse tour en son entier et couverte, eslevée quant aux murailles de treize toises.

I — Chappelle de saint Sérotin eslevée de trois toises deux pieds, façon de dôme.

K — Les grottes sont eslevées de quatre toises.

L — Le Sancta Sanctorum eslevé de une toise deux pieds; ce lieu est appelé tel à raison des saintes reliques qui y estoient gardées; il est sous le cœur et se termine aux trois marches du cœur.

M — Avant-sacristie et lavoir de la sacristie; est voustée et eslevée d'une toise et demye.

N — Sacristie eslevée de deux toises un pied.

O — Escalier de la croisée en son entier et couvert, eslevé de dix toises et demye.

P — Parloir eslevé de deux toises un pied.

Q — Chappitre eslevé de deux toises un pied.

R — Passage qui conduit du cloistre au chappitre, au verger, au réfectoir, à la cuisine; c'est aussi le lieu de la piscine du réfectoir et l'escalier pour monter au dortoir, eslevé de deux toises un pied.

S — Réfectoir eslevé de deux toises un pied.

T — Lieux communs.

V — Lavoir et buscher.

X — Sallette pour les hostes, eslevée d'une toise et demy.

Y — Cuisine eslevée de une toise et demy; au-dessus est l'infirmierie; à costé est une petite cour et un escalier pour monter aux infirmeries.

Z — Chambre du cellerier eslevée de une toise et quatre pieds.

B — Chambre du portier, de la mesme eslevation.

## II

En plus de la légende ci-dessus, le plan renferme divers autres renseignements sur les parties moins importantes du monastère. Comme ces notes qui accompagnent le plan original ne peuvent tenir sur la reproduction réduite que nous en publions, nous les donnons ici en une seconde légende, avec des chiffres qui renvoient à l'endroit qu'elles devraient occuper sur notre plan.

1. Logis de M. l'abbé. — 2. Eslevé de deux toises. — 3. Cour. — 4. Caves et au-dessus un petit grenier. — 5. Préau. — 6. Les pilliers du cloistre sont esgales et eslevées de une toise quatre pieds. — 7. Allée de la porte aux lieux réguliers eslevée de une toise et demye. — 8. Les pressoirs, eslevé de quatre toises. — 9. Grange eslevée de deux toises. — 10. Chappelle de sainte Pétronille. — 11. Chappelle de saint Remy. — 12. Eslevé de quatre toises. — 13. Eslevé de deux toises. — 14. Eslevé de deux toises. — 15. Escurie. — 16. Vinée. — 17. Letterie. — 18. Auditoire.

-- 19. Pavillon ou grande porte de devant, eslevé de quatre toises deux pieds. — 20. Chambre du portier. — 21. Ecurie. — 22. Vacherie. — 23. Hangar. — 24. Eslevé de trois toises. — 25. Ces trois arcs-boutans sont eslevés de neuf toises. 26. Chambre du trésorier. — 27. Eslevé de deux toises. — 28. Eslevé de trois toises. — 29. Muraille eslevée de huit pieds. — 30. Deux toises un pied. — 31. Six pieds. — 32. La muraille du dortoir est eslevée de trois toises trois pieds et demy. — 33. Cuisine. — 34. Réfectoire des valets. — 35. Chambre d'hostes. — 36. Idem. — 37. De huit pieds. — 38. Eslevée de huit pieds. — 39. Eslevée de deux toises deux pieds. — 40. Eslevée de dix pieds.

---

## TABLE DES MATIÈRES

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                |            |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| PRÉFACE.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                   | Pages<br>5 |
| Ouvrages consultés.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                        | 9          |
| CHAPITRE I <sup>er</sup> . — Temps antérieurs à la fondation du monastère. — Mission et prédication de s. Savinien. — Il fonde une église en l'honneur de s. Pierre. — Son matyre et celui de ses compagnons. — Leur tombeau. — Les persécutions et les invasions font oublier peu à peu l'endroit précis de la sépulture des martyrs.....                                                                     | 11         |
| CHAPITRE II. — Théodechilde visite les oratoires du bourg de Saint-Pierre. — Identité de cette sainte. — Fondation du monastère de Saint-Pierre-le-Vif. — Charte de Clovis. — Basolus religieux. — Fondation de l'abbaye de Mauriac. — Amalbert, premier abbé. — Testament de sainte Théodechilde. — Ses épreuves et sa mort.....                                                                              | 17         |
| CHAPITRE III. — Organisation définitive du monastère par l'introduction de la règle de Luxeuil. — Sa réputation de science et de sainteté. — Composition de la Grande Passion de saint Savinien. — Aigylène, deuxième abbé connu. — Destruction de l'abbaye par les Sarrazins. — Son relèvement. — Les archevêques continuent à y recevoir la sépulture. — Magnus y passe la veille de son intronisation ..... | 29         |
| CHAPITRE IV. — Composition de plusieurs écrits sur saint Savinien. — Invention et translation de ses reliques. — Faveurs accordées au monastère par les archevêques de Sens. — Grande dévotion envers les reliques.....                                                                                                                                                                                        | 46         |
| CHAPITRE V. — Destruction de l'abbaye par les Normands. — L'abbé Eudes la relève et y introduit la réforme de Cluny. — Nouveaux malheurs. — L'intrusion et la simonie à Saint-Pierre-le-Vif. — Réaction. — Élèves célèbres de l'abbé Rainard.....                                                                                                                                                              | 61         |
| CHAPITRE VI. — Odoranne, son génie universel, ses épreuves, ses écrits. — Apparition de saint Savinien à la reine Constance. — Munificence du roi envers le monastère. — Le reliquaire de saint Savinien. — Lutte entre les archevêques et les comtes de Sens. — Siège de la ville et saecagement de Saint-Pierre-le-Vif.....                                                                                  | 79         |
| CHAPITRE VII. — Exemptions accordées par les archevêques et les rois. — Reconstruction de l'église Saint-Savinien et découverte d'ossements. — L'abbé Arnaud, sa vie tourmentée, ses travaux pour reconstituer la bibliothèque du couvent détruite par un incendie. — Clarius, élève d'Arnaud, écrit une Chronique de Saint-Pierre-le-Vif .....                                                                | 93         |
| CHAPITRE VIII. — L'abbé Herbert, ses luttes pour les intérêts du monastère. — Établissement de la commune de Sens, ses empiètements, sa dissolution. — Révolution et massacre de l'abbé Herbert. — Bulle du pape. — Prospérité de l'abbaye. — Nouveaux démêlés .....                                                                                                                                           | 109        |

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                  | Pages |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| CHAPITRE IX. — La prospérité continue. — Construction d'une basilique, sa description. — La couronne d'épines de N.-S. déposée une nuit au couvent. — L'abbé Geoffroy de Montigny, ses hautes qualités. — Affranchissements. — Translation des reliques de sainte Théodechilde. — Geoffroy de Courlon, ses écrits .....                                                                                                                                          | 120   |
| CHAPITRE X. — Dévastations causées par la guerre des Flamands et des Anglais. — Les religieux obligés de se retirer dans la ville. — Nouveau désastre. — Différends avec le monastère de Sainte-Colombe, au sujet des reliques de saint Loup. — Zèle de plusieurs abbés pour le relèvement de l'abbaye. — Olivier, premier abbé mitré. — Sébastien de Téouarre, dernier abbé régulier.....                                                                       | 138   |
| CHAPITRE XI. — La commende. — Ravages des Huguenots. — Décadence. — L'église est incendiée par la foudre. — Découragement de l'abbé Prévost. Réforme introduite par les Bénédictins de Saint-Maur. — Difficultés qu'elle rencontre.....                                                                                                                                                                                                                          | 154   |
| CHAPITRE XII. — Zèle de plusieurs prieurs pour l'œuvre de la réforme et de la restauration de l'abbaye. — Translation et culte public des reliques de sainte Théodechilde. — Dom Cottion, religieux de Sainte-Colombe, écrit une chronique du monastère. — Dom Mathoud, prieur : ses écrits. — L'étude fleurit à Saint-Pierre-le-Vif. — Extinction du titre d'abbé. — La messe abbatiale est attribuée aux Lazarites de Sens. — Derniers jours. — Epilogue ..... | 166   |
| Appendices. ....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                 | 185   |

## TABLE DES GRAVURES

|                                                                                                        | Pages |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| Le martyre de saint Savinien.....                                                                      | 16    |
| Sainte Théodechilde en religieuse (châsse de S.-P.-L.-V., 1618).....                                   | 23    |
| Sceau de Pierre de Balzac, doyen de Mauriac (1488-1493). ....                                          | 44    |
| Trois inscriptions du ix <sup>e</sup> siècle.....                                                      | 57    |
| Suaire des saints innocents .....                                                                      | 62    |
| Empreinte du sceau de Geoffroy, chapelain de Saint-Pierre-le-Vif, de Sens, x <sup>e</sup> siècle.....  | 68    |
| Suaire de saint Savinien (x <sup>e</sup> ou xi <sup>e</sup> siècle).....                               | 84    |
| Premier feuillet du manuscrit d'Odoranne.....                                                          | 86    |
| Première page de l'office.....                                                                         | 87    |
| Pilier roman de l'église de Saint-Savinien (côté de l'épître).....                                     | 96    |
| Eglise de Saint-Savinien.....                                                                          | 98    |
| Suaire de saint Potentien (x <sup>e</sup> ou xi <sup>e</sup> siècle).....                              | 125   |
| Armoiries des abbés de Saint-Pierre-le-Vif.....                                                        | 160   |
| Gravure du bréviaire mauriacois, 1658.....                                                             | 172   |
| Monastère de Saint-Pierre-le-Vif, d'après un plan fait en 1656.....                                    | 176   |
| Vue à vol d'oiseau du monastère de Saint-Pierre-le-Vif (d'après le <i>Monasticon Gallicanum</i> )..... | 176   |



UNIVERSITY OF CHICAGO



57 873 119